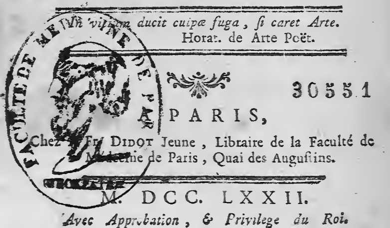
RECHERCHES
SUR
LE POULS
PAR RAPPORT AUX CRISES,

PAR M. THÉOPHILE DE BORDEU,
Docteur en Médecine, des Facultés de Paris & de Montpellier.

TOME III.

PREMIERE PARTIE.

Contenant les décisions de plusieurs savans Médecins sur la doctrine du Pouls; avec des Réflexions & quelques Dissertations qui n'ont point encore vu le jour; on y a joint une Dissertation nouvelle sur les sueurs critiques & leurs pouls.



In vitium ducit culpæ fuga, si caret Arte.
Horat. de Arte Poët.

A PARIS,
Chez Fr. DIDOT Jeune, Libraire de la Faculté de Médecine de Paris, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS DU LIBRAIRE.

Ce troisiéme volume qui contient les décisions de plusieurs sçavans Médecins, se vend séparément pour la commodité de ceux qui ont acheté les deux premiers : on y trouvera des Réflexions importantes qui n'ont pas encore vu le jour, & qui sont nécessaires pour la suite de l'Histoire du Pouls, qui devient de plus en plus un objet digne de l'attention des vrais Amateurs de l'Art. La France s'en occupe, de même que l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie & l'Allemagne : on en sera convaincu par

la lecture des divers articles qui composent cette édition qui a été traduite en italien, comme la premiere l'a été en anglois; encore ne contient-elle pas tout ce qui a vu le jour, sur cette matiére, dans les pays étrangers; puisqu'il nous reste des matériaux, qui pourront former un quatriéme volume. On n'a fait aucun changement pour le fonds, dans l'édition de 1756, non plus que dans celle qui fut faite en 1768.



REMARQUES
PRÉLIMINAIRES
DE L'ÉDITEUR (*a*).

Un ouvrage de Médecine qui ébranle les principes de la commune traditive, & qui présente l'Art sous un nouveau jour, ne peut manquer d'intéresser tous les Médecins, & de ranimer la curiosité des Citoyens. C'est l'effet qu'ont produit les *Recherches sur le Pouls*. Les scènes dont j'ai été témoin à Paris, & dont tant d'autres ont pu suivre la chaîne, comme moi, depuis 15 ans, m'ont rappellé les révolutions anciennes arrivées dans nos Facultés. Quelles secousses en effet, la Médecine n'a-t-elle pas toujours éprouvé, par la contrariété des opinions de ceux qui la pratiquent ! Ils sont pourtant

(*a*) M. J. de Marque, Docteur en Médecine, qui a aussi présidé à la seconde édition.

accoutumés à être crus sur leur parole; ils passent leur vie à dominer sur les malades, que leur confiance rend soumis jusqu'à la foiblesse ! Quel moyen de toucher à cette sorte de commerce, où chacun cherche son intérêt, pour en pénétrer les motifs, en examiner le fonds, & si je puis le dire, en évaluer la monnoie.

Si par un malheureux hasard, il se trouvoit parmi les Médecins, des têtes pareilles à celles de ces Blondel, & de ces Patin, qui vouloient perdre dans ce monde, & jusques dans l'autre, les Auteurs de quelques vérités, qui traîtoient de sorciers, d'hérétiques & de fripons, les partisans des nouvelles opinions sur l'émétique (& sur la circulation); s'il restoit encore, dis-je, de ces ames tristes, jalouses, nourries de vieux préjugés, plongées dans le bourbier de l'intrigue, ensevelies dans l'épais brouillard de l'ignorance, alors l'autorité des loix pourroit seule, en notant les factieux, calmer des discussions indécentes & honteuses. J'aime à publier que le Blondel, grand Auteur de tracasseries, dans le sein des vieilles écoles de Médecine, fut noté d'une tâche d'infamie, par une sorte de monu-

ment public, qui repréſente ſon front décoré ſuivant le vœu des loix Romaines. Bel exemple pour les Patin & les Blondel à venir!

On rend communément trop peu de juſtice à la Faculté de Médecine, ſur l'hiſtoire de ce Blondel, qui vivoit dans le dernier ſiecle. C'eſt la Faculté elle-même qui conſacra dans un des jettons, ou médailles que ſes Doyens font frapper, l'abaiſſement & l'humiliation du Blondel chicaneur, inquiet, jaloux & brouillon, dénonciateur vil & calomniateur mal-adroit, plat Ecrivain & mauvais raiſonneur. La médaille repréſente le triomphe de la vertu & de la vérité. (*a*) On ne ſçauroit aſſez louer la Faculté, de s'être ainſi raviſée contre un de ſes membres, qui avoit la manie de décrier ceux qui valoient mieux que lui, & qui ne s'irritoit contre les Ouvrages nouveaux, que pour ſe donner quelque renom, & dé-

(*a*) C'étoit le ſage Uliſſe qui perçoit l'œil du brutal Polyphème; & cet emblême indiquoit le Docteur Mauvillain, humiliant le Blondel, qui étoit marqué au viſage, ou qui n'avoit qu'un œil, à-peu-près comme Polyphème: la médaille ſubſiſte encore.

chirer les Auteurs de ces Ouvrages.

Je ne ſuis pas membre de la Faculté de Paris ; mais j'eſpére qu'elle ne me ſçaura pas mauvais grè de révéler la maniére dont elle s'expliqua dans le ſeiziéme ſiecle ſur les perſécuteurs & les perſécutés, ſur les calomniateurs & les calomniés, ſur les fauteurs du menſonge & ceux de la vérité : ſa médaille fait ſa loi.

Je ne m'écarte pas beaucoup de mon ſujet principal ; puiſque j'aurai à peindre ce qui s'eſt paſſé au ſujet de la doctrine du pouls : elle a occaſionné quelque agitation ; mais je ne me permettrai aucune ſorte d'application ; je me borne à rappeller des témoignages authentiques & non ſuſpects. Je l'ai déja dit, & toujours en rendant à la Faculté l'honneur qui lui eſt dû : » elle a, » (ainſi que la Faculté de Montpellier) » ſçu diſtinguer les efforts de l'in- » trigue, & elle s'eſt apperçue que pour » faire feu ſupérieur, on ſemoit des » bruits ridicules ; elle n'a pas été » trompée ſur la main qui a jetté de » l'ivraie parmi le bon grain *(a)* «.

(*a*) Voyez la fin du deuxieme Volume du préſent Ouvrage.

Aujourd'hui la séparation est toute faite; l'ivraie n'est plus confondue avec le bon grain; il est tems de s'occuper d'une Doctrine qui a reçu assez de témoignages favorables, pour être réputée utile & nécessaire. J'ai fait un recueil de ces témoignages, sans oublier ni déguiser ce qu'on a dit contre la Doctrine dont je parle. Tel est l'objet de ces volumes, dans lesquels j'ai cru pouvoir insérer quelques-unes de mes réflexions, qui seront marquées de façon qu'elles ne pourront être confondues avec ce que j'ai emprunté de différens Auteurs (*a*); il ne seroit pas juste que le Lecteur mal instruit, leur imputât des erreurs qui m'appartiendroient.

Tous ces témoignages; toutes ces Observations de tant de sçavans hommes, sur le même objet, sont sans doute un fonds précieux, & une suite de faits qu'on aimera à voir s'appuyer l'un par l'autre. Mais il faut, & cela se peut, aller plus loin encore : il faut enfin appliquer les Observations à la théorie

(*a*) Elles seront marquées en ligne, d'une étoile * ; & *à capite*, de ces mots *Réflexions de l'Editeur.*

générale, & à la pratique de l'Art. Il faut convenir une fois pour toutes, de ce qu'un Médecin doit chercher dans les maladies par le tact du pouls; il faut évaluer tout ce qui a été dit sur cette matiére.

Nous possédons, si je ne me trompe, l'heureux moyen de nous conduire dans ce dédale, où le génie seul a pu marquer une route fixe & assurée. On n'y a pas pris garde; il ne faut pas considérer les *Recherches sur le Pouls*, comme un ouvrage isolé, & qui porte seulement sur les faits ou les Observations qu'il contient. Cet ouvrage n'est qu'une partie d'un systême entier, & longtems réfléchi sur l'économie animale: or ce systême, on ne le saisira jamais completement, que lorsqu'on aura médité, comme il faut, sur l'histoire des départemens des divers organes du corps vivant; sur la sensibilité inhérente dans chaque partie & dans chaque organe, regardée comme cause principale de leurs fonctions; sur les divisions des deux côtés, & des diverses régions du corps; sur l'action réciproque des parties; le domaine singulier des entrailles sur toutes les fonctions; sur l'étendue & les usages du

tissu muqueux; l'influence des nerfs & des vaisseaux sur chaque fonction; & les effets surprenans de l'être qui anime & vivifie notre corps. Tels sont les élémens, à la faveur desquels on parviendra à résoudre tous les problêmes que présente le pouls.

Trouvera-t-on ces élémens évalués & mis à leur place dans nos livres ordinaires de théorie, où l'on ne voit qu'un exposé froid, stérile des parties du corps, soumises au scalpel, ou à l'analyse chymique? Hélas non! j'aimerois autant qu'un Musicien, pour me faire marcher sur les traces de Rameau, & m'apprendre à présider à un concert, formé d'un grand nombre d'instrumens, s'amusât à me détailler, avec une trop sçavante profusion, l'histoire des bois dont on compose les instrumens, & la maniere dont on fait leurs cordes; la nature de ces bois, leur origine, le pays où ils croissent, les formes qu'on leur a données, les principes dont ils sont formés. Faites-moi grace de toutes ces menues & petites discussions, dirois-je, Monsieur le Musicien! n'étouffez point mon génie sous le faix d'un million de faits, peut-être inutiles à sçavoir, ou qui du moins

s'apprennent dans nos converſations les plus ordinaires ; allumez plutôt en moi un feu qui puiſſe m'éclairer , & me conduire dans la ſcience des accòrds; aidez-moi à ſaiſir l'enſemble de tous ces divers ſons variés , dont la combinaiſon fait le beau , le grand , le ſublime de l'harmonie ; montrez à mon oreille les moyens de ſaiſir le plus léger ton , lorſqu'il paſſe ſes bornes. Apprenez-moi l'hiſtoire du corps vivant, dirois-je de même à un Phyſiologiſte ; nous avons tant analyſé , tant & tant diſſéqué !

Je ne puis m'accoutumer à penſer ; que les Boerhaave & les Aſtruc, qui ſont les premiers Profeſſeurs de nos Ecoles modernes , ſoient allés bien moins loin, ſur les principes généraux de l'Art , & ſur les grandes vérités utiles , que les Van-Helmont & les Stahl ; rien n'eſt pourtant plus vrai. D'un côté (chez Aſtruc & Boerhaave) je trouve beaucoup de ſçavoir ſans doute, beaucoup de détails, de l'ordre ; mais je ne ſçai quel fonds froid & foible , régne ſur ces élémens de la Médecine méchanique & corpuſculaire, originairement due à Aſclepiade, & enſuite à Deſcartes : la mémoire

trouve de quoi s'y enrichir de citations, de divisions, de faits isolés & de petites expériences; mais le génie n'y trouve pas son compte : il brille au contraire, il éclate jusques dans les écarts de Van-Helmont & de Stahl; c'est-là que le corps vivant est considéré, non comme une masse froide & inanimée; mais comme une substance vivifiée par un esprit recteur, qui domine sur toutes ses fonctions, & qui les fait, si je puis parler ainsi, sortir de leur existence passive & corporelle. Stahl m'entraîne avec une vigueur mâle jusques dans le sein du sanctuaire d'Hippocrate: Boerhaave me laisse à la porte avec les ouvriers qui ramassent des matériaux, & qui n'en mettent jamais aucun en œuvre.

Je prouverois, s'il le falloit, que l'Auteur des *Recherches* est un des premiers qui, adoptant au fonds la grande maniére des Anciens, a sçu se ranger parmi les modernes, entre l'Ecole de Van-Helmont & de Stahl, & celle d'Asclépiade & de Descartes, renouvellée par les Baglivi, les Bellini, les Pitcarn, les Didier, & ensuite ornée par les Chirac, les Boerhaave, les Astruc. *L'Auteur des Recherches* a apperçu de bonne

heure les défauts de cette médecine morte & corpuſculaire, qu'on ſe plaît encore à appeller méchanique, quoique le ſçavant & infatigable Sauvage de la Croix, ait évidemment prouvé qu'il n'y avoit rien d'auſſi peu méchanique, que toutes ces acrimonies Boerhaaviennes, ces ſéries de petits vaiſſeaux, ces globules indéfinis, ces reſſorts, ces léviers, &c, &c, dont les Médecins *Méchaniciens* ne ceſſent de parler

Que n'aurois-je pas à dire de la fameuſe circulation qui a tant ébloui, & qui eſt devenue chez les Méchaniciens, un inſtrument, dont ils ſe ſont ſervis avec autant de confiance & de libéralité, que les Carthéſiens en ont mis dans l'emploi de la matiére ſubtile ! Combien cette circulation a occaſionné de mauvais raiſonnemens ! Combien elle a rendu les Médecins inacceſſibles aux bonnes & franches obſervations, faites ſur les malades & ſur le corps vivant, qui formoient le fonds de la médecine ancienne ! On commence, j'oſe le dire, à jetter plus que des ſoupçons ſur la valeur de la doctrine Harvéienne : nos ouvrages ſont, à cet égard, pleins de germes précieux, qu'un jour heureux verra éclore : bientôt on n'oſera

plus accuſer les Anciens de n'avoir pu bien faire, & bien entendre la médecine, pour n'avoir pas connu la circulation : on ne mettra plus en avant cette circulation, comme une ſorte de digue oppoſée aux obſervations ſur le pouls & autres ; j'aurai occaſion d'en dire quelque choſe en parlant de quelques expériences des modernes. Je reviens à mon objet principal, à l'hiſtoire pure & ſimple du pouls.

J'ai eſſayé un petit commentaire ſur ce que Boerhaave a laiſſé au ſujet de cette hiſtoire ; il ſera aiſé d'en faire la comparaiſon avec ce que nous en ſçavons.

Suivant Boerhaave, » le pouls fort » (*fortis*) dénote la forte contraction » muſculaire du cœur, & l'influx abon» dant du fluide du cervelet dans le » cœur (*validum influxum humoris ner*» *voſi cerebelloſi*), une grande abondance » de ſang, le bon état des ſecrétions & » de la circulation. Ce pouls qui eſt » d'un heureux préſage, trompe dans » les apoplexies & dans les autres ma» ladies, qui ſuppoſent un commerce » libre entre le cervelet & le cœur. Le » pouls débile (*debilis*), eſt directement » contraire au fort.

» Le pouls grand (*magnus*), indique » la grande quantité du ſang, la force du » cœur, la liberté de l'artere, le bon état » de la circulation & des ſécrétions.

» Le pouls plein, & le vuide, peu- » vent ſe comprendre, d'après ce qui » vient d'être dit du grand & du petit, » autant qu'ils s'obſervent véritable- » ment (*intelligi poſſunt, quatenus verè* » *obſervantur.*)

» Le pouls dur, ſi fameux, (*durus,* » *adeò famoſus*), annonce bien des cho- » ſes, comme la ſéchereſſe des mem- » branes de l'artére (*membranam arte-* » *riæ, ſicciorem naturali*); de petites obſ- » tructions dans les parois des mem- » branes; la plénitude des artéres (*ar-* » *terias plenas*), leur engorgement » dans les rameaux capillaires; un ſang » épais & compacte. Le pouls mol » marque tout le contraire; il trompe » beaucoup dans une péripneumonie » aiguë (*in peripneumonia acuta, fallit* » *maximè.*)

» Le pouls rare dans un temps donné, » (*rarus intrà datum tempus*) dénote » des contractions du cœur peu fré- » quentes; la lenteur du cours des eſ- » prits du cervelet au cœur (*tardiores* » *influxus humoris cerebelloſi*); la cir-

» culation du ſang, ſouvent libre & » égale (*circulum ſanguinis ſæpè expeditum & æquabilem*); & la liberté du cours » des humeurs dans tous les vaiſſeaux: » mais ſi le pouls eſt rare par foibleſſe, » il eſt mauvais & dangéreux. Le pouls » fréquent (*frequentior*), indique tout » le contraire du rare; il indique en » outre des cauſes irritantes & âcres; » de l'agitation dans les eſprits; la fie- » vre & la phrénéſie.

» Le pouls égal dans ſa force & dans » ſa fréquence, (*æqualis roboris, & frequentiæ*), annonce le bon état de la » vie, & il eſt d'un bon augure: au » contraire l'inégal eſt mauvais. L'in- » termittent, qui dénote la perte des » forces, eſt très-mauvais (*pernicioſus.*)

» Le pouls fort, grand, égal, rare, » eſt le meilleur de tous. Le fort & » grand; le fort & lent, le grand & » lent, ſont bons auſſi: mais le débile, » qui eſt en même-temps petit, dur, » inégal & intermittent, eſt le plus » mavais de tous... Les pouls miures, » les ſerratils, les caprizans, les dicro- » tes, peuvent aiſément être évalués » par ce qui vient d'être dit (*hinc myu-*

» *ri, ferrati, caprizantes, dicoroti, fa-*
» *cilè intelliguntur.* (a) »

Je ne parlerai point des fources où Boerhaave a puifé le fonds de cette doctrine du pouls : je ne comparerai point ce qu'il en dit avec ce qui s'en trouve dans divers Auteurs d'Inftitutes, anciens & modernes, dans Bellini, dans Hoffman, Aftruc & autres. Mais je ne puis m'empêcher d'infifter un peu fur le *cours des efprits du cervelet*, regardé comme caufe du mouvement du cœur. On voit revenir à tout inftant cette caufe ; & fur quel fondement ? Sur une hypothefe *Willifienne* tant de fois détruite, & de fi peu de reffource. Le pouls eft-il *fort* ? C'eft parce que le cervelet envoit beaucoup d'efprits, où bien parce que le cœur fe contracte fortement (ce qui eft la même chofe.) Et fi on demande pourquoi le cervelet envoit beaucoup d'efprits, il faut fans doute dire que c'eft parce que le cœur fe contracte fortement, & parce que le pouls eft fort. Ainfi l'on roule dans une forte de cercle vicieux qui n'apprend rien.

(a) *Boerh. de Pulfù arteriæ ut figno. Juftitut. Med.*

J'ai mis en parallèle & en espéce de table, les diverses dénominations & descriptions du pouls, adopté par Boerhaave : c'est le vrai moyen de bien juger le fonds de cette maniére commune d'instruire sur le pouls, qui se répéte sans cesse dans nos Ecoles, & qu'on suppose pouvoir servir de guide dans la pratique.

FORT.	GRAND.	DUR.
Contraction forte du cœur; influx du cervelet ; grande quantité de sang ; bon état des sécrétions & de la circulation.	Force du cœur ; grande quantité de sang ; bon état de la circulation & des sécrétions ; liberté de l'artere.	Sécheresse de l'artére ; obstruction dans ses parois ; plénitude des vaisseaux;leur engorgement ; sang épais, compacte.

RARE.

Contraction du cœur peu fréquente : lenteur dans les esprits du cervelet : circulation souvent libre : cours aisé des humeurs.

DÉBILE	PETIT.	MOL.
Contraction foible du cœur : peu d'influx du cervelet : petite quantité de sang : mauvais état des sécrétions & de la circulation.	Foiblesse du cœur: petite quantité de sang : mauvais état de la circulation & des sécrétions : gêne de l'artere.	Relâchement de l'artere : défaut d'obstruction dans ses parois : vuide des artéres : sang très-fluide & non épais.

FRÉQUENT.

Contraction du cœur très-fréquente : vivacité de l'influx du cervelet : circulation souvent gênée ? cours des humeurs difficile : âcres irritans : agitation des esprits : fiévre ; phrénésie.

On voit en comparant ces diverſes deſcriptions, que le pouls *fort* ne differe du *grand*, que par la *liberté dont jouit l'artére*, liberté qui a lieu dans le pouls *grand*, & non dans le *fort*. Mais qui ſe ſeroit douté d'une pareille différence ? Et à quel ſigne peut-on connoître cette liberté de l'artere ? Je trouve auſſi que le pouls *grand* manque de *l'influx des eſprits du cervelet*, qui brille dans le pouls *fort* : cet influx ſeroit-il réparé dans le premier, par la *liberté de l'artére* ? En un mot il me paroît tout-à-fait impoſſible de diſtinguer dans ces définitions, le pouls *fort* du pouls *grand* ; & peut-être la choſe eſt-elle auſſi peu eſſentielle, que peu aiſée.

Le pouls *dur* eſt remarquable par la *plénitude des artéres*. Eſt-ce qu'elles ne ſeroient pas pleines, où ſeroient-elles vuides dans le pouls *fort* & *dur* ? On diroit d'après la définition de ce pouls *dur*, qu'il eſt privé de toute action du cœur ; qu'il n'eſt caractériſé que par ce qui regarde les artéres, leur ſéchereſſe & leur obſtruction. Le cœur n'a-t-il donc aucune part dans le pouls *dur* ; & l'influx du cervelet y eſt-il tout-à-fait inutile ? Ce pouls eſt auſſi diſtingué par le *ſang épais & compacte* ? Apparem-

ment ce phénomène, qui ne paroit pas aiſé à ſaiſir, ne ſe rencontre pas avec le pouls *grand & fort*; ou bien ce ſeroit le cas d'un pouls compoſé, *grand & dur*, & *fort* & *dur* en même tems?

Le pouls *rare*, ſuppoſe le *cours des humeurs aiſé*; il ſe trouve avec la *circulation ſouvent libre. Souvent?* Elle ne l'eſt donc pas toujours. Mais d'où vient la *lenteur des eſprits du cervelet*, ſi le *cours des humeurs eſt aiſé?* D'ailleurs pourquoi la nature ou la conſtitution du ſang, qui n'eſt pas oubliée dans la définition du pouls *dur*, eſt-elle omiſe dans le pouls *rare?* Le *ſang épais & compacte* n'eſt-il pas auſſi propre à rallentir le *cours des eſprits du cervelet*, ou auſſi propre à rendre le pouls *rare*, qu'à le rendre dur?

Les deſcriptions des pouls *débile*, *petit*, *mol*, *fréquent*, ne ſont pas moins embrouillées. Les pouls *débile* & *petit*, ſe reſſemblent par la *petite quantité de ſang*, par le *mauvais état des ſécrétions*, par la *foibleſſe du cœur*, & par le *peu d'influx du cervelet* : ils ne différent que par la *gêne de l'artére*, qui caractériſe le pouls *petit;* mais aſſurément on n'aura pas de peine à ſuppoſer un pareil embarras dans le pouls *débile*.

Voilà donc deux pouls qu'il étoit tout aussi inutile de distinguer & de différencier, que les pouls *fort* & *grand*: il n'y a guéres que l'imagination qui aye pu dicter ces distinctions frivoles.

Le pouls *mol* est bien reconnoissable par son opposition au pouls *dur*. Je dirois volontiers de ce pouls *mol*, ce que Boerhaave dit du pouls *vuide* & du *plein*. *Intelligi possunt quatenùs verè observantur*. Je ne suis embarrassé que du *relâchement des artéres*: il est apparemment occasionné, suivant la marche ou l'esprit de cette théorie, par le *peu d'influx du cervelet*? Si cela est, je ne vois point pourquoi il y auroit dans les *parois des artéres un défaut d'obstruction. Le sang très-fluide & non épais*, *&c.*? Je le suppose tel que de l'eau; je crains fort qu'il ne soit pas plus facile à reconnoître par le tact de l'artére, que ne l'est le *sang épais & compacte*, qui se trouve dans le pouls *dur*. Mais pourquoi, & comment, le pouls *mol* trompe-t-il dans la péripneumonie aiguë (*Fallit maximè in peripneumonia acuta*)? Cela est bien sçavant pour des Institutes. Est-ce que le pouls *mol* indiqueroit par sa présence, dans la péripneumonie, que l'*artére n'est pas relâchée*; qu'il *y a des*

obſtructions & de la *plénitude* ; que le ſang eſt *épais*, au lieu d'être *fluide Fallit*? n'eſt-ce pas comme ſi on diſoit: il faut croire que telle choſe eſt, quoiqu'elle ne ſoit pas. Je laiſſe tout cela à éclaircir à un Auteur dont je parlerai dans un moment.

Quant au pouls *fréquent*, qui eſt opposé au *rare*, il eſt aiſé de comprendre, d'après le langage de Boerhaave, qu'il a pour apanage les *contractions fréquentes du cœur*, & la *vivacité de l'influx du cervelet*. Pouls fréquent, contractions fréquentes du cœur; vif influx du cervelet : ces trois expreſſions n'en font qu'une; ce ne ſont que des ſynonymes : étant jointes enſemble, elles ne préſentent qu'un pléonaſme, ainſi qu'il eſt fort facile de le comprendre. Mais je ne vois point comment il peut ſe faire que la *circulation ſoit libre* dans le pouls *rare*, & *gênée* dans le pouls *fréquent*: j'aurois ſoupçonné le contraire. J'en dis autant du *cours des humeurs*: il eſt, dit-on, *difficile* dans le pouls *fréquent* & *aiſé* dans le *rare*. La nature eſt-elle bien d'accord avec ces définitions? Obéit-elle toujours à ces ſentences ſcholaſtiques? Je ne dirai rien des *âcres irritans*, non plus que de *l'agita-*

tion des esprits, de la *fievre* & de la *phrénésie*, propres au pouls *fréquent* : il est également la cause & l'effet de ces phénomènes ; on retombe toujours dans un cercle vicieux, d'où il n'est pas aisé de sortir, dans cette histoire des pouls simples. Passons aux composés.

Le pouls *égal* est *bon ; l'inégal, mauvais ; l'intermittent, pernicieux*. Celui qui est à la fois *fort, grand, égal, rare*, est le *meilleur de tous*. Le *fort* & *rare*, le *grand* & *rare*, sont *bons*. Celui qui est *débile, petit, dur, inégal, intermittent* & *fréquent*, est le *plus mauvais* de tous. Le *myure*, le *serratil*, le *caprizant*, le *dicrote*, s'expliquent & s'évaluent aisément par tout ce qui vient d'être remarqué, (*hinc facilè intelliguntur* (a).

Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé que Boerhaave l'annonce, de déduire aisément (*facilè*) de ses principes, tout ce qui regarde les pouls composés ! Mais quel fonds y a-t-il à faire sur ces promesses ; tandis que l'observation en démontre la fausseté ? On pourroit dire, en prenant le contrepied de cet Auteur : le pouls *égal* dans les maladies, est mauvais ; & *l'inégal* est bon :

(a) *Boerh. loco. cit.*

l'intermittent

l'intermittent est, non pas pernicieux, mais salutaire : le pouls *fort, grand, égal* & *rare*, peut être perfide : le pouls *petit*, & qui paroît *débile, serré, dur, inégal, intermittent*, est souvent très-bon & victorieux. Tout cela dépend des circonstances, de l'état & de la nature des maladies, de même que de la constitution particuliére des malades : or Boerhaave ne donne point le moyen de connoître ces vérités essentielles, & de les estimer ; il n'annonce que des généralités ; il procéde comme les Ecolâtres Dogmatisans, en réduisant tout à des assertions génériques, sans jamais circonscrire le détail de l'observation.

J'aurois voulu voir la description des pouls *myûre, serratil, caprizant* & *dicrote*, d'après son systême. C'eût été un flux des esprits du cervelet, qui auroit marché dans les nerfs du cœur, avec une inégalité particuliére ; ou bien quelque mêlange de dureté & de foiblesse des parois du cœur & des artéres ; ou bien enfin quelque combinaison particuliére dans les humeurs, quelque épaississement ou quelque dissolution particuliére, &c. Boerhaave se contente d'annoncer ces pouls, sans les définir, sans

les évaluer : il les voyoit dériver, tout naturellement, des principes qu'il a établis ; mais qui le verra comme lui ? Non pas moi assurément. Je n'ai point honte de convenir, qu'il n'y a rien de moins clair, de moins utile, de moins bien ordonné, que les généralités dont il s'est contenté de parler au sujet du pouls : on y trouve pourtant que le pouls annonce la coction & les crises ; la mobilité de la matiére morbifique, & le lieu par lequel doit se faire l'évacuation. Mais sur quoi cela est-il établi ? M. Menuret le dira mieux que moi. » Il semble que l'éloge que Boer» haave fait du pouls, soit le fruit d'une » pratique consommée ; point du tout ; » c'est la façon de Boerhaave ; toujours » brillant & animé, lorsqu'il écrit d'a» près son imagination ; mais timide » & froid, lorsqu'il s'agit d'exécuter » les préceptes qu'il donne, & hors » d'état d'observer, &c. (*a*)

M'accusera-t-on de manquer de respect à la mémoire d'un grand homme, en jettant quelque sorte de suspicion ou de doute sur ses opinions ? Loin de moi un dessein aussi peu sensé. Où pou-

(*a*) Nouveau Traité du Pouls, *Chap.* 8.

vois-je mieux, que dans un ouvrage qui est dans les mains de tout le monde, puiser l'exposition du systême des Méchaniciens sur le pouls ? Si j'avois à parler de l'engorgement des petits vaisseaux, des séries de ces vaisseaux, des séries proportionnelles, des globules du sang, de leur incunéation dans les couloirs capillaires, je n'irois pas prendre mes exemples de comparaison dans ces misérables feuilles d'Auteurs énervés, qui ornent de cette théorie les affiches de leurs élixirs & de leurs syrops : je prendrois Boerhaave pour guide, comme étant l'Auteur qui jouit de la plus grande considération parmi les Méchaniciens ; je chercherois à pénétrer l'esprit de ses écrits ; je les étudierois, je les mettrois en comparaison avec ce qu'apprend l'observation. C'est ainsi que je me suis conduit par rapport au pouls.

Enfin, ce n'est pas sans une vue particuliére & bien naturelle, que je publie mes petites réflexions sur l'histoire du pouls faite par Boerhaave. On connoît les grands hommes que son école a fournis ; il en est un qui me paroît avoir toutes les qualités requises, pour éclaircir le systême de son maître, & lever tous nos doutes à cet égard. C'est

l'illustre & sage M. de Haen, Professeur de Pratique à Vienne, qui s'est depuis long-temps appliqué à l'histoire du pouls, pour laquelle il marque une prédilection toute particuliére (a) : il a recueilli toutes les conversations de Boerhaave ; il a été nourri dans son école (b). Il nous apprend que ce n'est pas par les ouvrages de Boerhaave, qu'il faut juger des opinions de ce célébre Professeur (c). M. de Haen sçait mieux que personne, que Boerhaave ne s'est jamais trompé ; qu'il est toujours dans la voie du vrai (d). M. de Haen doit

(a) *Pulsûs frequenter memini ac historiam conscripsi... eamdem questionem toties à viginti retrò annis ad incudem revocavi.* Pars duodecima Ration. Med.

(b) *Viri immortalis* (Boerh.) *in schola enutritus, ejusque ab ore olim pendens.* Ibid. Cap. 4.

(c) *Sanè qui semper & unicè, ex iis quæ in institutionibus & aphorismis, typis impressa leguntur, concludere velint, quæ mens Boerhaavio fuerit, toto errant cœlo. Mutavit enim sententiam sæpè, eamque mutatam nobiscum communicavit.* Quæstiones super Method. Inoculat. 1757.

(d) *Præceptorem omni invidiâ majorem... quis incusare ausit.. quæ orthodoxè exposuit.* Ibid. Cap. 4.

instruire le monde (*a*) : la France & l'Espagne se sont adressées à lui pour recevoir des instructions sur le pouls. (*b*)

C'est aussi à M. de Haen que je prends la liberté de demander qu'il nous éclaire sur le systême du pouls, publié par Boerhaave : s'il suit & adopte ce systême, il nous l'expliquera ; s'il ne l'adopte point, il nous sera permis d'examiner ses raisons : s'il ne daigne pas nous répondre, il ne dédaignera pas nos hommages & nos vœux.

Je vais maintenant laisser parler des Médecins plus instruits que moi ; je n'ai que trop fait entendre ma timide voix, trop long-tems arrêté mes Lecteurs. Je tâcherai de pénétrer & de rendre les opinions particuliéres de ces Médecins, le mieux qu'il me sera possible : j'éviterai sur-tout de les corrompre, par ce que je pourrois y ajouter du mien. Si je

(a) *Accedunt Juniores Medici... conveniunt quoque extranei Medici... cohorte tam eleganti Stipatus... novorum inventorum participem me facere oportet studiosam juventutem...* Ibid. Cap. 3.

(b) *Recentiores Hispani Gallique, eamdem à me... poposcerunt.* Ibid. Præf.

propoſe quelquefois mes idées ; ſi je me permets même quelques traits de critique, je le ferai avec le ton & la décence qui conviennent au ſujet que je traite, & ſeulement pour réveiller l'attention de ceux qui ſont en état de mieux faire que moi.



N°. XXIX.



N°. XXIX. (*)

JUGEMENT

DE MONSIEUR

DE CAZAMAJOR,

DOCTEUR Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Cenſeur Royal.

LA connoiſſance du pouls & de ſes modifications, quelque nom qu'on leur, donne, eſt très-importante en Médecine, & abſolument néceſſaire au Médecin, ainſi que celle des criſes qui précedent, qui accompagnent & qui terminent les maladies. Cette doctrine apprend par les loix de la méchanique, à connoître les variétés & la réciprocité

(*) Le numero 28 forme la fin du ſecond volume.

des mouvemens, le rapport admirable qu'il y a des parties aux parties, & des parties au tout; elle est un guide assuré pour expliquer les phénomènes de l'économie animale, & pour bien conduire les maladies dans leur marche & dans leur traitement; pour en découvrir la cause & le siége principal; pour bien connoître celles qui sont compliquées, pour sçavoir en faire la distinction, & appliquer à chacune le remede qui lui est propre; pour prévoir enfin les crises qui doivent arriver dans les maladies, & en porter un prognostic juste; afin d'être toujours en état de les attaquer, de les combattre & de les vaincre avec plus d'avantage. C'est le but que se propose l'Auteur des Recherches sur le Pouls & sur les Crises. L'éloge que tant de vrais Médecins, de Médecins habiles, en ont fait; les différens jugemens qu'ils en ont rendu, prouvent, malgré les préjugés & les opinions contraires, l'utilité de l'ouvrage. (*Voyez la fin du second Tom. de la deuxieme édition du présent Ouvrage.*)

* Il est donc vrai que la Doctrine du pouls offre une foule d'avantages

essentiels pour la pratique de la Médecine, & sans lesquels on ne peut bien l'exercer ni bien connoître les fonctions de l'économie animale : il est encore vrai que l'objet des Recherches est de procurer ces avantages. Les préjugés ni l'envie n'ont plus de ressources : la décision de M. de Cazamajor, met pour ainsi dire le sceau à celles que tant d'autres Médecins ont rendues. Ce n'est point ici une décision passagére & peu réfléchie ; c'est au contraire le résultat de la grande expérience de M. de Cazamajor, expérience connue de tout le monde, de même que sa probité. C'est en quelque sorte l'approbation ou l'avis des anciens Maîtres en la Faculté de Paris : je pourrois, sur-tout, insister sur celui du célébre M. de Vernage, dont la façon de penser n'a pas besoin d'être imprimée, pour avoir le mérite de la publicité ; ce Médecin, est assez connu par son attachement scrupuleux à la Doctrine du pouls, & plus d'une fois il s'est expliqué d'une maniére qui honore celle des Recherches, & qui doit encourager ses Partisans.

N°. XXX.

JUGEMENT de Monſieur CAILLE; Médecin de la Faculté de Paris.

AN EX PULSU CERTO DIGNOSCATUR EVACUATIO QUÆCUMQUE CRITICA?

PULSUS eſt alternativa contractio & dilatatio arteriarum, vel ſimpliciter eſt actio arteriarum.

Variat pulſus ratione percuſſionis, & ratione ordinis percuſſionum.

Ratione percuſſionis, eſt durus, mollis, magnus, parvus, plenus, exiguus, celer, tardus.

Ratione ordinis percuſſionum, eſt frequens, rarus, inæqualis, æqualis, intermittens.

Ex duplici varietatum ſpecie, tertia ſpeciei fit varietas, ſcilicet compoſita. Undè pulſus eſt dicrotus, miurus, undoſus, &c. illæ varietates tum ab Antiquis, tum à Recentioribus obſervatæ ſunt.

His præmiſſis, ad quæſtionem propoſitam veniamus.

AN EX PULSU CERTO DIGNOSCATUR EVACUATIO QUÆCUMQUE CRITICA?

Affirmativè respondemus, & rationes responsionis, vel à posteriori, vel à priori (ut aiunt scholastici) desumptas referemus.

1°. A posteriori. De pulsu non multa locutus est Hippocrates; hanc partem Semeiotices neglexit, vel ob minùs notam circulationem, vel ob laborem continuum & improbum, in evolvendis aliis signis excretionum criticarum.

Galenus observavit pulsus criticos, & de iis ex professò scripsit; verùm magis theoricè quàm practicè: attamen pulsum dicrotum, miurum, undosum cognovit.

Post illum, Medici antiqui & recentiores magis ac magis illam scientiam pulsuum promovêre; & iis semper multùm attendêre, in judiciis ferendis de indole, eventu, crisi morborum: verùm pars ea imperfectior adhùc erat valdè, cùm Solano de Lucque, Hispanus, eam adaugere suscepit. Deindè Clariss. & Expertiss. hujus Scholæ Doctor regens, obscuriora de pulsibus detecta evolvit, nova invenit & observavit, ac omnia in totum benè cohærens collegit: divisiones posuit pulsuum criticorum & non criticorum, ac signa caracteristica priorum dedit, variasque species pro diversa excretione

ſtabilivit obſervationibus: Hæc innumeris aliis fuerunt confirmatæ, ab Illuſtriſſ. & Expertiſſ. Medicis, Nihelio, Coxio, Van-Swietenio, Hallero, Haenio, le Camutio, Michelio, Menureto, Fouquetio & ab aliis quam plurimis. undè obſervationibus, tum Antiquorum, tum Recentiorum, eundo creſcentibus, pulſuum criticorum doctrina, extrà dubium invidiamque & diſputationem poſita fuit.

2°. A priori. *Conſpiratio una, conſenſus unus, conſentientia omnia*, inquit divus, & nunquam ſatis venerandus ſenex.

Corpus humanum ex multis organis componitur, quæ inter ſe mirum in modum connectuntur, mediantibus nervis, textu celluloſo, vaſis ſanguineis & membranis; undè, organo uno affecto, alia plus minùſve neceſſariò afficiuntur, ratione vis lædentis, & conſensûs majoris vel minoris. Cum autem cor & vaſa ſanguinea, ſint, poſt nervos, præcipua & generaliora; eorumque actio pendeat à nervis, ſequitur evidenter motum cordis & vaſorum modificari ab actione illa nervorum: actio autem varia eſt in variis organis; quod libet peculiarem actionem, vel vim ſuam

exſpoſtulat, pro munere ſuo exequendo. Verùm ſi actiones nervorum in variis organis ſint variæ, ut ab omnibus Medicis aſſeveratur, neceſſariò ſequitur diverſam eſſe cordis actionem & arteriarum. Undè, affecto graviùs organo, ſyſtema actionis vaſorum & cordis mutabitur; ſed non poteſt immutari, quin pulſus mutetur magis vel minùs.

Coctio eſt actio organi cujuslibet peculiaris, aucta aliorum impenſu, unita cum actione humorum chymica, iſtam promovens, adjuvans, calore, humorum appulſu, &c. Ex qua ſequitur, 1°. cauſæ humoralis morbificæ mutatio in fluidum leve, ſpiſſum, æquale, flaveſcens; deindè illius excretio (ſequitur), facta organi irritatione, gravitate, & etiam fortè affinitate chemica humoris cocti, cum humoribus excrementitiis naturalibus & organis excernentibus. Coctio igitur, actioni cujuslibet organi nervoſæ, aliis plus minùs concurrentibus, debetur. Ut coctio fiat igitur, requiritur intenſitas actionis major; ex ea actione majori & peculiari in organo, peculiariter afficitur actio cordis & arteriarum; peculiariter affecta, pulſus ſpecificè mutatur.

Verùm pulsus mutatur ne tantùm corde agente & illum mutante ? Non equidem existimo ; nam circulatio non una, neque ubique sibi similis : alius est motus sanguinis in extremitate vasorum, alius in textu celluloso, alius in cerebro, alius in pulmone, alius in hepate, alius in utero. Omnes illi motus pendent ab actione nervorum, mutantur, modificantur ; quæ varia est in variis organis, sive illa varietas pendeat à structura nervorum intima ; sive à peculiari fabrica organorum in qua nervi disseminantur.

Ergo posita diversa actione nervosa in variis organis, ut apud omnes in confesso est, necessariò ponitur actio diversa vasorum ; mutatâ causâ scilicet, mutatur effectus necessariò. Ergo ex pulsu certò dignoscitur evacuatio quæcumque critica.

Notandum est prædictionem illam crisis per pulsum, difficiliorem, aut faciliorem esse : 1°. ratione morbi complicationis, ex qua complicatione, crisis vel est regularis, vel irregularis, vel composita, vel perfecta aut imperfecta. 2°. Ratione actionis sex rerum non naturalium, medicamentorum, processûs medendi, quæ valent opus naturæ mu-

tare, motûs critici directionem perturbare, morbum alium procreare & crisim sufflaminare. 3°. Denique ratione solertiæ, ingenii, scientiæ, attentionis Medici exploratoris.

Voici maintenant la traduction.

Est il possible de connoître d'une maniére sûre, toute espéce d'évacuation critique, par le pouls?

Le pouls est une contraction & une dilatation alternatives des artéres, ou simplement l'action des artéres.

Le pouls varie à raison de la force de ses battemens, & à raison de l'ordre que suivent ces battemens.

Sous le premier égard, il est dur, mol, grand, petit, plein, foible, prompt, lent. Sous le second, il est fréquent, rare inégal, égal, intermittent.

De la réunion de cette double espéce de pouls, en nait une troisième, qui est l'espéce composée, à laquelle appartiennent les pouls dicrote, myure, ondulent. Ces espéces ont été observées, & par les Anciens & par les Modernes.

Cela posé, venons à la question proposée.

Est-il possible de connoître d'une maniére sûre, toute espéce d'évacuation critique, par le pouls?

Je réponds qu'oui; & voici les raisons *à priori* & *à posteriori* de ma réponse (comme parlent les Scholastiques.)

1°. *A posteriori*. Hippocrate a dit peu de choses sur le pouls; il négligea cette partie de la Séméiotique, soit parce qu'il ne connoissoit pas assez la circulation, soit parce qu'il s'appliqua constamment à découvrir les autres signes des évacuations critiques, qui demandoient beaucoup de travail. Galien observa les pouls critiques, & a écrit sur cette matiére *ex professò*, mais plus en Théoricien qu'en Praticien; il connut pourtant les pouls dicrote, myure & ondulent.

Depuis Galien, les Médecins anciens & modernes ont de plus en plus étendu la science du pouls; ils ont fait un grand usage de ce signe, pour s'assurer du caractére des maladies, & pour en prévoir l'événement & les crises. Mais cette partie de l'Art étoit encore fort imparfaite, lorsque Solano de Luque, Médecin Espagnol, entre-

prit de lui donner plus d'étendue. Après lui, M. de Bordeu éclaircit certaines espéces de pouls qui n'étoient pas encore assez connues; il en découvrit ou observa d'autres espéces, & a rangé le tout dans un ordre qui a un bon enchaînement: il a distingué les pouls en critiques & en non critiques; il a assigné les signes caractéristiques des premiers, & les a munis d'observations, suivant leurs espèces. Ces observations ont été confirmées par un grand nombre d'autres, qu'ont faites des Médecins fameux & très-expérimentés, Nihell, Cox, Van-Swieten, Haller, Haen, le Camus, Michel, Menuret, Fouquet, & une foule d'autres. De maniére que par toutes ces observations réunies, tant des Anciens que des Modernes, la Doctrine des pouls critiques est aujourd'hui étayée sur des fondemens certains, & à l'abri de l'envie & de toute contestation.

2°. *A priori. Toutes les parties du corps*, dit Hippocrate, *ont un commerce mutuel, toutes conspirent au même but & à la même fin.*

Le corps humain est composé de plusieurs organes qui sont merveilleusement liés entr'eux, par le moyen

des nerfs, du tissu cellulaire, des vaisseaux sanguins & des membranes; tellement que quand un organe est affecté, les autres participent nécessairement à sa lésion, suivant qu'elle est considérable, ou suivant l'intimité des correspondances : or comme le cœur & les vaisseaux sanguins, sont, après les nerfs, les organes dont l'action est la plus marquée, ou la plus étendue, & que cette action est dépendante des nerfs, il s'ensuit évidemment que les nerfs doivent produire des modifications dans le mouvement du cœur & des vaisseaux sanguins. De plus, l'action des nerfs, ou des organes, étant différente dans chacun, suivant la fonction qu'ils exercent, ainsi que tous les Médecins en conviennent, celle du cœur & des artéres doit aussi nécessairement être différente : par conséquent, lorsqu'un organe souffre quelque lésion, le cœur & les vaisseaux éprouvent un changement, dont le pouls doit se ressentir plus ou moins.

La coction est l'augmentation de l'action d'un organe, qui s'est faite aux dépens de celle des autres organes; une action combinée avec un mouvement intestin des humeurs, qu'elle

suscite & soutient par le moyen de la chaleur qui l'accompagne, par le moyen du flux des humeurs, qu'elle détermine, &c. Les effets de la coction, sont d'abord de changer la cause humorale morbifique, en un fluide léger, épais, égal & jaunâtre; & ensuite d'en procurer l'évacuation, à la faveur de l'irritation qu'éprouve l'organe qui est en travail; à la faveur du poids qu'il ressent, & peut-être aussi à cause de la ressemblance qu'a acquis l'humeur qui a subi la coction, avec les humeurs excrémentielles naturelles, & avec les organes excrétoires.

La coction est donc l'ouvrage de l'action vigoureuse d'un organe quelconque, plus ou moins secondée de celle des autres organes. Il est donc nécessaire que l'organe affecté redouble d'effort, pour que la coction se fasse : or ce redoublement d'effort, doit porter son empreinte sur l'action du cœur & des artéres, & produire en conséquence un changement particulier dans le pouls.

Mais le pouls n'éprouve-t-il des changemens que de la part du cœur seulement? Je n'ai garde de le penser : la circulation du sang n'est point égale, ni la même dans toutes les parties; elle

eſt différente aux extrémités des vaiſſeaux, différente dans le tiſſu cellulaire, le cerveau, les poumons, le foie & la matrice. Toutes ces circulations diverſes, ſont ſoumiſes à l'action des nerfs, qui les change & les modifie ; action qui eſt variée dans chaque organe, ſoit que cette variété provienne de la ſtructure intime des nerfs, ou de celle des organes auxquels les nerfs ſe diſtribuent.

Donc en admettant que l'action des nerfs eſt différente dans les différens organes, comme tout le monde en convient, celle des vaiſſeaux doit auſſi être différente, & ſe prêter à ces changemens ; car les effets répondent néceſſairement toujours à leurs cauſes.

Donc on connoît d'une maniére ſûre, par le pouls, toute eſpéce d'évacuation critique.

Il faut noter que cette connoiſſance des criſes par le pouls, eſt plus ou moins facile ou difficile : 1°. à raiſon de la complication de la maladie, complication qui rend la criſe réguliére ou irréguliére, compoſée, parfaite ou imparfaite.

2°. A raiſon de l'action des ſix choſes non naturelles, de celle des remédes, & de la méthode curative qu'on em-

ploye ; toutes causes qui peuvent troubler les efforts de la nature, changer la direction du mouvement critique, donner naissance à quelque nouvelle maladie, ou supprimer la crise.

Réflexions de l'Editeur.

SUIVANT M. Caille, l'autorité réunie des Anciens & des Modernes, & la nature même de la chose, c'est-à-dire, l'économie des organes, leur structure, leurs correspondances, démontrent que le pouls est un signe indicateur des évacuations critiques, & un signe sûr & non équivoque. Il est de même un signe de tout état morbifique ; car toutes les maladies sont actuellement dans un état de redoublement d'effort, ou de non effort : le premier embrasse les mouvemens critiques, salutaires & non salutaires : le second montre l'éloignement ou l'absence de la crise, soit qu'il s'agisse d'une maladie aiguë, ou d'une maladie chronique, caractérisées chacune par leurs autres signes respectifs, ou propres.

On voit que M. Caille est de l'avis de plusieurs autres Médecins, qui ont écrit qu'Hipprocrate étoit peu versé dans la connoissance du pouls : la raison

qu'il en donne, ne peut affoiblir en rien la gloire du premier Prince de notre art : quel est le mortel qui puisse tout voir & tout approfondir ! Il étoit réservé à notre siécle d'aggrandir le champ d'Hippocrate, par les précieuses découvertes sur le pouls.

Envain les adversaires de la nouvelle doctrine protesteront-ils contr'elle, s'ils n'ont les qualités nécessaires pour la bien vérifier, & pour la mettre à profit ; c'est-à-dire, s'ils n'apportent dans leur examen la patience, la réflexion & l'application convenables ; s'ils n'ont acquis par l'étude & par l'expérience, le sçavoir nécessaire pour saisir les diverses nuances du pouls, connoître ce qu'elles indiquent, connoître ce qui favorise les crises, les dérange ou les supprime, &c.

Nous nous bornerons à ces réflexions, en observant que la réponse de M. Caille ne pouvoit être tout à la fois, plus briéve, plus érudite & mieux présentée : mais il est bon de dire en quel lieu, & dans quelle occasion il l'a faite.

Ceux qui connoissent les usages de la Faculté de Paris, sçavent qu'elle affiche, tous les deux ans, une dispute, dont le prix est la réception gratuite au grade

de Docteur Régent. M. Caille fut un des Contendans lors de la licence de 1770 : il parut devant l'Assemblée avec les autres Aspirans. Le Doyen de la Faculté & les Commissaires tirérent au sort les questions à proposer. La question sur le pouls tomba à M. Caille, qui, sous les yeux de la Faculté, & en présence des Commissaires, écrivit sur le bureau la dissertation que je viens de publier. Je la tiens de l'Auteur même, qui a bien voulu retirer l'original des mains de Monsieur le Doyen, & me le communiquer. Je dois dire que je n'y ai absolument rien changé.

C'est donc du sein même de la Faculté, que la question sur le pouls est née ; preuve évidente du cas que ce sçavant Corps fait de cette question, du prix qu'il y met, & de l'importance qu'il lui donne : il la propose à ceux dont elle veut éprouver le sçavoir en Médecine. Franchement bien des Médecins auroient été étonnés ; puisqu'il ne s'agissoit pas moins que de l'exposition & de l'examen critique de tout le systême des *Recherches*. Combien notre jeune Docteur étoit plein de la matiére qu'il traitoit ! Combien de fois il avoit été forcé de la manier & de l'analyser ! Preuve évi-

dente aussi de l'application que ceux qui se destinent à la Médecine, donnent, dans la Faculté de Paris, à la nouvelle doctrine du pouls.

La dissertation de M. Caille ayant été lue devant le Doyen, les Commissaires & l'Assemblée des Docteurs, cette lecture finit par un applaudissement général, par un battement des mains, signe non équivoque d'approbation.

J'ai parlé (nº. 29.) de la maniére de penser de MM. de Vernage & de Cazamajor, anciens Docteurs, dont le suffrage assure celui de la tête de la Faculté. Celui de M. Caille indique ce que pensent les jeunes ; & l'approbation donnée à sa dissertation, par un grand nombre de Délibérans, sous les yeux du Doyen, explique assez le vœu général du Corps. Je pourrois y joindre celui de beaucoup de Docteurs qui se sont expliqués en particulier, tels que les Maloet, les Lorry, les Petit. J'ai vu le premier faire des remarques précieuses sur la doctrine du pouls, dans l'Hôpital de la Charité, où M. Thiéry son Confrére, instruit aussi les jeunes gens sur cette matiére. Je sçai que M. Lorry s'est souvent expliqué d'une maniére favorable à cette doctrine. J'ai été témoin de ce

que

que M. Petit en a dit dans ses excellentes & sublimes leçons.

En un mot, je puis avancer que l'histoire du pouls a mérité depuis plusieurs années, l'attention des Médecins qui ont vraiment à cœur l'honneur & les progrès de leur art. Ainsi l'histoire de la circulation, publiée par Harvée, amena dans la Médecine un mouvement général qu'approuvoient les honnêtes-gens ; tandis que les Parisanus & les Primerose broyoient du noir, grinçoient des dents, & barbouilloient de plates & sales satyres.

N°. XXXI.

JUGEMENT de Monsieur de SAUVAGES, Professeur en l'Université de Montpellier.

LE pouls dicrote ou rebondissant, ou pouls dont les battemens sont coincidens, annonce l'hémorragie du nez... Le pouls intermittent indique les évacuations prochaines du ventre : les intermittences y sont tout-à-fait irrégulières : après deux ou trois pulsations

assez égales & développées, il s'en fait un même nombre qui sont plus petites, plus promptes, & comme subintrantes. Dans le pouls hémorrhoïdal, à trois ou quatre pulsations, vives, roides, presqu'égales, en succédent deux ou trois qui sont un peu plus développées & moins égales, & suivies de trois ou quatre battemens dicrotes : mais dans toutes ces diverses pulsations, on sent une sorte de tremblotement, plus de fréquence & de concentration, que dans les autres pouls inférieurs. Le pouls dans le vomissement critique, est le plus concentré & le moins inégal de tous les pouls inférieurs : l'artére semble se roidir & frémir sous le doigt. La sueur critique se prédit par le pouls *incidũus*. (*Nosologia methodica*, *tom.* 3, *in*-8°.)

* Ce témoignage que rend un sçavant Professeur d'une des plus fameuses Facultés de l'Europe, n'est pas moins avantageux, quoique simple & privé de l'appui des observations. Pour observer, & sur-tout observer avec fruit, il faut du tems, & avoir l'esprit affranchi presque de tout autre soin ; & l'on sçait que M. de Sauvages s'est toujours oc-

cupé de travaux pénibles, outre ceux auxquels il étoit tenu de vaquer par son état de Professeur. Malgré ces soins, il n'oublie pas la doctrine du pouls; ou plutôt il l'estime assez utile, assez précieuse, pour la consacrer dans un ouvrage, qui, selon son propre aveu, lui a coûté beaucoup de peine & de sueurs, & qui avoit été désiré par d'habiles Maîtres, long-tems avant qu'il ne l'eût entrepris (*Nosologie; prolégomènes, & l'avis au Lecteur.*)

Cette approbation peut fort bien être mise à côté de celle de M. de Cazamajor, ou faire son pendant: l'une & l'autre appartiennent à deux Médecins instruits, à deux Praticiens consommés, à deux personnages respectables par leur intégrité & leur vertu, enfin à deux Membres de deux des plus anciennes Facultés. Qui pourroit résister à des témoignages d'un si grand poids, & suivre des impressions contraires à des hommages si purs & si désintéressés?

Au Jugement de M. de Sauvages, nous pourrions joindre celui de M. Fizes, qui s'est plus d'une fois expliqué, en public comme en particulier, d'une maniére favorable à la nouvelle Doctrine du pouls. Mais cette remar-

que trouvera sa place ailleurs (N°. 39.).

D'ailleurs personne n'ignore que les jeunes Docteurs de Montpellier, ont publié beaucoup d'Observations qui donnent la plus grande autenticité à la doctrine du pouls. J'ai déja parlé (Tom. II. N°. 12.) de l'approbation dont les sçavans Professeurs qui composent le Corps de cette fameuse Faculté, ont honoré cette doctrine. Voilà donc l'Ecole de Paris & celle de Montpellier, également décidées sur un des principaux objets de l'Art, sur une découverte qui fait honneur à notre siécle.

Si les tems malheureux des dissensions, qui partageoient ces deux Corps rivaux, depuis tant de siécles, n'étoient pas passés; si les mœurs n'étoient adoucies au point de bannir toute sorte de discussions inutiles & trop vives; la Faculté de Paris & celle de Montpellier, pourroient se disputer l'honneur de l'établissement & du développement de la doctrine du pouls. L'Auteur des Recherches est membre des deux Facultés: M. Lavirotte qui avoit publié l'ouvrage de Nihell, sans en sentir tout le prix, jouissoit du même double honneur: M. Michel est Docteur de Montpellier, ainsi que M. Fouquet, & plusieurs autres.

N°. XXXII.

JUGEMENT de Monſieur FERREIN, ancien Profeſſeur au Collége Royal & au Jardin du Roi.

* LA réputation de M. Ferrein vivra parmi nous, malgré quelques ouvrages un peu trop négligés qu'on a publiés ſous ſon nom. On n'oubliera point que Nihell rapporte, que M. Ferrein avoit ſur le pouls intermittent, des idées fort approchantes de celles de Solano, quoique le Médecin François n'eût point d'idée de l'exiſtence de l'Eſpagnol, non plus que de ſes découvertes.

M. Ferrein devenu le témoin du développement & de l'étendue qui ont été donnés à la doctrine du pouls, depuis l'ouvrage de Nihell, s'eſt pluſieurs fois hautement décidé pour cette doctrine; ſa voix quoiqu'affoiblie par les années, a été écoutée par les Sages: il a même porté en dernier lieu ſa prétention, juſqu'à ſe regarder comme l'Auteur de toutes les découvertes en ce genre: c'étoit un excès

pardonnable à un vieillard enchanté, de voir, avant de mourir, renaître le goût pour la bonne Médecine, & les fausses opinions rejettées, ou mises au rebut, par tous les gens instruits. Enfin M. Ferrein est mort partisan déclaré de la nouvelle doctrine du pouls.

Je dois dire ici, que cette doctrine avoit depuis long-tems, quelques Protecteurs dans la Faculté de Paris : elle s'y étoit perpétuée depuis le régne du Galénisme ; les Chymistes, les Harvéiens, les Chiraciens & autres, n'avoient pu achever de l'en bannir. M. Marteau, déja mis à la place d'honnête homme & d'amateur du pouls, (*Voyez la traduction de Cox*), a souvent assuré avoir vu des Médecins qui connoissoient le pouls des régles, avant la publication des Recherches. Des gens qui sçavoient l'histoire de la Faculté de Paris, nous ont dit, que feu M. Bellot, Docteur Régent de cette Faculté, qui a laissé après lui un fils digne de sa réputation & de sa mémoire, connoissoit les approches de la petite vérole par le pouls. La tradition nous feroit aisément remonter jusqu'aux établissemens des Ecoles, où nous trouverions les germes de la doc-

trine du pouls, passer d'une génération à l'autre, jusqu'au développement qui s'en est fait dans ces derniers tems: ainsi la circulation Harvéienne avoit été pressentie, avant que son Auteur la mît en vogue, & à travers des préjugés qui s'étoient emparés des têtes ordinaires.

Nous sommes donc bien éloignés d'être allarmés par le trait de ceux qui prétendent que notre doctrine n'est que renouvellée, & qu'elle a été connue des Anciens. Vraiment c'est ce qui en constate la réalité & les avantages: c'est ce qui fait le procès aux incrédules, qui vont semant des doutes. Il falloit entendre M. Ferrein sur cette espéce de *scioles* !

N°. XXXIII.

JUGEMENT de Monsieur AYMEN, Médecin à Castillon sur Dordogne.

SOLANO prédisoit quatre & cinq jours d'avance les hémorragies du nez. Ce Médecin Espagnol, a même donné des régles si sûres pour les prévoir, que de

cent vingt-un Malades, en qui Nihell a trouvé le pouls rebondiſſant, il n'y en a eu que ſept qui ayent été exempts, ou des hémorragies, ou des autres ſymptomes qui les annoncent. Du reſtant, ſoixante-douze ſaignérent du nez; les autres eurent les ſymptomes, ſans avoir les évacuations de ſang. M. Sénac, & quelques autres Médecins de Paris, m'ont aſſuré avoir vu ſuccéder les hémorragies, chaque fois qu'ils ont trouvé cette eſpéce de pouls. Le premier de ces Médecins fit mettre pluſieurs Soldats dans une ſalle particuliére de l'Hôpital de Bruxelles, pour obſerver avec attention ſi les régles de Solano étoient certaines : il obſerva toujours le pouls rebondiſſant annoncer les hémorragies : il vit auſſi que les flux de ventre, étoient prévus très-ſouvent par le pouls intermittent; & il m'a aſſuré qu'il eſt beaucoup plus difficile de diſtinguer le pouls *inciduus*, & par-là, de prédire les ſueurs. J'ai obſervé une fois avec la plus grande ſatisfaction, que le ſaignement de nez que j'avois prédit, arriva; il avoit été annoncé par le pouls rebondiſſant. (*Diſſertation ſur les jours critiques.* N°. 112. *Paris*, 1752. *chez Prault fils*).

* Voilà un Jugement qui en renferme plusieurs autres. Il renferme ; 1°. l'approbation des idées de Solano ; 2°. l'avis de feu M. Senac : c'est uniquement sous ce dernier point de vue, que l'ouvrage de M. Aymen a été cité dans le corps des Recherches. D'ailleurs M. Aymen s'explique de maniére à confirmer le fond de la doctrine du pouls, par sa propre observation : il a exposé sa façon de penser des premiers, & peut-être le premier en France.

Nous devons l'avouer sans honte : c'est par pur oubli que nous n'avons pas rendu à cet habile Médecin, ce qui lui étoit dû, dans le second volume des Recherches ; nous lui faisons aujourd'hui une réparation publique, en le mettant à sa place, parmi les plus zélés & les plus éclairés de nos Observateurs modernes. Si j'en avois le tems, & que cela ne m'écartât pas trop de mon sujet, je me plaindrois hautement de ce que M. de Haen, qui a travaillé sur les crises depuis M. Aymen, ne l'a pas cité. Il est vrai qu'il n'a pas fait plus d'honneur à l'Auteur des Recherches sur les crises, qu'à M. Aymen. Tout cela est aisé à réparer, & les gens instruits ne s'y méprendront point.

Il eſt bon de leur rappeller ce que je viens de dire de M. Aymen, au ſujet de la doctrine du pouls : il s'en eſt déclaré le Partiſan, même avant la publication des *Recherches* : il a des premiers fait revivre le goût de l'étude des Anciens. J'ai appris que, retiré dans ſa patrie, où ſa modeſtie l'a retenu, il ne ceſſe de ſuivre les routes qu'il s'eſt frayées, & qu'il s'occupe ſérieuſement du pouls, ſur tout de ce qui regarde les divers dégrés de fréquence, qu'il calcule avec ſcrupule dans les maladies.

Je devois cet hommage & cette juſtice à un homme éclairé, dont le premier ouvrage ſur les criſes, fait vivement déſirer qu'il ne s'en tienne pas là : c'eſt un jugement que j'ai oui porter à des Médecins fort inſtruits, & déſireux de l'avancement de leur profeſſion.



No. XXXIV.

JUGEMENT de Monsieur ROGER, *Aggrégé au Collége des Médecins de Moulins.*

LES observations sur les crises annoncées par le pouls, peuvent jetter un si grand jour dans la pratique de la Médecine, que je crois qu'on ne sçauroit trop insister sur cette recherche, ni être trop exact à publier les découvertes qu'on peut avoir faites en ce genre. La multiplicité de ces remarques attestées par des Observateurs exacts, est un aiguillon bien propre à entretenir l'émulation de ceux, qui font déja une étude particuliére de cette branche de la Médecine : elle convaincra sans doute les incrédules, qui se refusent à l'évidence, sur une matiére aussi importante, qui, bien éclaircie, peut, en simplifiant la pratique de la Médecine, la rendre infiniment plus sûre.

En effet, cette connoissance entraîneroit nécessairement la circonspection, dans l'application des différens moyens propo-

ſés pour guérir, & dans le choix qu'on en doit faire: d'après cela, on ne courroit plus les riſques, lorſque la nature ſe diſpoſe à ſe débarraſſer par une criſe quelconque, de l'en détourner par un reméde qui, ſouvent employé ſans connoiſſance de cauſe, trouble ſon action, & la force à perdre de vue ſon objet principal. Delà, que d'inconvéniens! En outre elle mettroit le Médecin dans le cas de remplir ſa vraie miſſion, qui ne le conſtitue ordinairement, que le Miniſtre de la nature, & ſon Coadjuteur; lorſqu'elle ne ſuffit pas à la perfection de ſon ouvrage.

Je fus appellé, le 28 Mars dernier, auprès d'un Marchand âgé d'environ 50 ans, travaillé d'une péripneumonie bilieuſe. Il reſſentoit beaucoup de chaleur & d'anxiétés; la toux étoit fréquente, l'altération conſidérable, la fiévre très-forte, le pouls fort élevé, les crachats rouillés.... quatre ſaignées du bras, & enſuite une du pied, furent pratiquées. Le lendemain de la ſaignée du pied, qui diſſipa entiérement l'embarras de la tête, je remarquai un changement prodigieux dans le pouls de mon malade; il avoit été grand juſques-là, & ſes pulſations avoient été fort égales;

il étoit alors petit & intermittent ; je trouvai le ventre élevé & dur. Ce changement me décida à prédire une crise par les selles pour la nuit suivante. Elle arriva effectivement, mais sans procurer aucun soulagement. Le pouls se soutenant pendant plusieurs jours le même, je continuai les mêmes prédictions, qui furent suivies des mêmes succès. Enfin, après avoir laissé agir la nature pendant six jours, & voyant mon malade faire trop peu de progrès vers la convalescence, & le pouls étant toujours intestinal, je crus convenable d'aider la nature, dans les efforts que j'étois assuré qu'elle faisoit, pour se débarrasser par la voie des selles... Un léger purgatif produisit un effet surprenant ; d'après les mêmes indications, je le répétai tous les deux jours, jusqu'à trois fois, & toujours avec le même succès. Pendant ce tems, le malade rendit quelques vers.

L'effet du dernier purgatif étant fini, je crus reconnoître vers le soir le pouls inciduus de Solano, que je n'avois encore remarqué dans aucun malade ; je m'attendois, en conséquence, à une sueur, qui parut effectivement dans la nuit, & se soutint jusqu'au lendemain

que le pouls reprit son caractére intestinal ; mais la crise qu'il annonçoit, & que j'attendois, n'eut pas lieu ; le malade ressentit seulement beaucoup de borborygmes, & rendit quantité de vents : le pouls ne changea pas. Enfin, après vingt-quatre heures, l'examinant encore plus attentivement que je n'avois fait, je reconnus avec satisfaction le *pulsus inciduus* joint à l'intestinal. Je crus d'abord que les deux crises annoncées, paroîtroient, chacune dans son tems & termineroient la maladie : mais la sueur vint seule, & ne changea rien dans le pouls : il ne fut plus question de diarrhée... Me rappellant en ce moment, & fort à propos, d'avoir lu dans la traduction Françoise de Solano, par M. Lavirotte, que le pouls *inciduus* annonçoit aussi quelquefois une éruption cutanée, je ne craignis pas d'en prédire une, & précisément miliaire.... Elle parut effectivement, & en moins de trois jours, tout le corps en fut couvert... Il est à remarquer que, quelqu'espoir qu'on dût avoir, de voir paroître la diarrhée, annoncée par le caractére intestinal que le pouls avoit conservé, le malade n'a eu que très-peu d'évacuations par les selles ; mais en

revanche, il avoit beaucoup de borborygmes, & rendoit une quantité prodigieuse de vents; ce qui ne confirme pas moins la certitude des observations, & doit encourager à ne pas perdre de vue, des regles aussi importantes au bien de l'humanité.

Je fus appellé au Village de Mausson pour y voir un homme d'environ quarante-cinq ans, qui ne parloit qu'à force d'être secoué, & sans aucune suite, & tomboit aussi-tôt dans un assoupissement profond..... Je lui tâtai le pouls, qui annonçoit encore de la force, & dans lequel je reconnus avec plaisir une intermittence marquée; j'examinai le ventre que je trouvai un peu tendu; & les Assistans me dirent que le malade rendoit depuis quelques heures beaucoup de vents... Je rassurai tous ceux qui s'intéressoient à son sort, & annonçai hardiment une diarrhée pour la nuit suivante: elle eut lieu en effet; les selles furent fréquentes & copieuses, l'assoupissement disparut; & enfin le malade recouvra sa santé. (*Journ. de Méd. Nov.* 1767.)

* Les réflexions de M. Roger démontrent assez le cas qu'il fait de la doctrine

moderne du pouls, & le désir ardent qu'il a que cette doctrine soit de plus en plus assurée & répandue. Des vœux & des désirs de cette espéce, manifestent d'une maniére éclatante, le Médecin pénétré de vrais sentimens pour l'humanité. Pour quelle doctrine en effet un tel Médecin peut-il s'intéresser davantage, que pour celle qui » simplifie » la pratique de la Médecine, & la rend » infiniment plus sûre, qui entraîne » nécessairement la circonspection dans » l'application des moyens de guérir, » & dans le choix qu'on doit en faire, » qui prévient les risques de troubler » la nature dans les efforts salutaires » qu'elle met en œuvre, & qui enfin » apprend au Médecin à se conduire » suivant son vrai caractére, qui le cons» titue Ministre de la nature ? » Tant d'avantages que procure la doctrine du pouls, ne consoleroient-ils point le pere de la Médecine, qui s'est assez plaint (*Aphor.* I. *Livre* I.) de ses longueurs, de ses difficultés, de ses périls & des fautes qu'on y commet ! Ne sortons point des bornes que nous nous sommes prescrites. Rendons un juste hommage à la sagacité de M. Roger : avouons que ce Médecin a toutes les qualités

(qualités trop rares !) pour bien observer, & qu'on aura toujours sujet de désirer qu'il publie les observations qu'il s'est proposé de faire sur le même sujet.

La premiere de celles qu'on vient de lire, est une preuve de la complication ou du mêlange des pouls critiques, qu'un Observateur sage sçait apprécier. Ces complications ne sont pas rares : la patience & la sagacité des Observateurs le sont davantage ; ils profiteront des avis & de l'exemple de M. Roger, qui riroit sans doute de quelqu'un qui auroit conçu le projet de lui prouver qu'il s'est trompé.

No. XXXV.

DEUXIÉME JUGEMENT de Monsieur ROBIN, Médecin de l'Université de Montpellier, Docteur Régent à Poitiers (a).

JE vous ai promis, M. & cher Confrere, de vous faire part des observa-

---

(a) Le premier Jugement de ce Médecin, se trouve au Tom. II. N°. 17.

tions que je fais sur le pouls dans le courant de ma pratique. Je ne vous communique que celles qui portent un caractére d'évidence marqué, & auxquelles l'homme le plus prévenu contre la doctrine de M. de Bordeu, ne pourroit se refuser. J'attends avec la derniére impatience, celles que vous m'annoncez par votre lettre du 15 Janvier dernier. Je pense comme M. Roux, qu'on ne peut trop étayer une doctrine si lumineuse pour la pratique....

Je fus appellé le 19 Novembre 1766, à Mezilles, pour M. Brigaud, Notaire. ... Madame Brigaud, qui, d'après ce que je disois du pouls, me crut quelque connoissance particuliére sur ses signes, me pria de lui tâter le sien. Je le trouvai constamment rebondissant & d'irritation : je lui dis que, si elle n'étoit pas aussi âgée (cette Dame a plus de soixante ans), je croirois pouvoir lui annoncer un saignement de nez. Elle me répondit que cela ne la surprendroit point, puisqu'étant jeune, elle y étoit très-sujette, même malgré les évacuations lunaires.

Le 28 Décembre de la même année, j'allai à Saint Amand, en Puysaie, pour voir Madame Bureau, femme du Pro-

cureur d'Office de cette Ville : cette Dame âgée de vingt-ſix à vingt-ſept ans, éprouvoit depuis deux mois & demi, des régles immodérées, qui tenoient preſque d'une perte habituelle. Lorſque j'arrivai, il y avoit déja quatre à cinq jours, que cet écoulement avoit ceſſé en entier ; ce qui avoit occaſionné un gonflement à l'hypocondre gauche, & une grande difficulté de reſpirer. Je lui tâtai le pouls à pluſieurs repriſes, & pendant long-temps. Je remarquai qu'il étoit très-irrégulier, tant dans la force que dans la diſtance des pulſations, ſans néanmoins d'intermittence ; il joignoit à la plénitude, un grand dégré d'irritation : vous noterez que cette Dame eſt vaporeuſe. Elle me demanda inſtamment d'être ſaignée, à cauſe de l'oppreſſion qu'elle éprouvoit. Je la priai de différer juſqu'au lendemain ; parce que j'imaginai qu'elle pourroit bien éprouver un retour de perte inceſſamment. Je lui trouvai la reſpiration libre; point de gonflement aux hypocondres : le pouls avoit perdu ſon irritation. Je lui demandai ſi les régles avoient repris ; elle me répondit que non ; mais qu'elle éprouvoit une grande péſanteur aux parties baſſes, un quart-d'heure

fut à peine paſſé, qu'elle me fit appeller pour me dire que les écoulemens s'étoient rétablis.

Dans un Négociant malade d'une fiévre putride bilieuſe, qui avoit commencé par un dévoiement très-abondant, très bilieux & très-fétide, lequel duroit depuis quatorze jours, je trouvai le pouls d'une irrégularité, d'une intermittence ſi marquée, qu'un Novice y auroit fait attention, & que l'homme du monde le plus buté contre le caractére du pouls inteſtinal, n'auroit pu s'empêcher de le reconnoître. Ce dévoiement ne l'a point abandonné juſqu'à la mort.

Une femme avoit eu, il y avoit quinze jours, une eſpéce de perte qui s'étoit ſupprimée très-promptement : ſon pouls étoit d'une irrégularité ſinguliére, vif, ſerré, roide, convulſif. Les ſaignées, les fomentations émollientes & les injections de même nature, procuroient une détente aux tuniques de l'artére, qui ſe faiſoit remarquer peu de tems après le reméde adminiſtré. Je lui fis tirer quelques caillots de ſang qui étoient dans la matrice, & j'apperçus un changement en mieux dans le pouls.

Une Dame avoit eu du mal au ſein, à la ſuite d'une couche aſſez heureuſe:

ce ſein, qui avoit été en ſuppuration aſſez louable pendant trois ſemaines, s'étoit fermé tout-à-coup. Quelques jours après cet événement, elle fut ſurpriſe d'un dévoyement purement bilieux qui dura pluſieurs jours: il ſembla s'appaiſer, & il s'enſuivit une fiévre putride, toux, envie de vomir, &c. Cette maladie fut traitée pendant ſept jours avec les remédes appropriés. Le pouls de la Malade fut conſtamment, juſqu'à ce jour, dur, ſerré, convulſif, vaporeux.... On appella un Médecin des environs, qui ordonna cinq ſaignées conſécutives, à deux par jour, tant du bras que du pied... Le pouls, loin de ſe détendre, de s'aſſouplir, ſe roidit davantage; les ſelles ſe ſupprimérent, & le ventre commença à ſe météoriſer. Le Médecin conſultant étoit parti lors de ces événemens: il fut queſtion de rappeller ces évacuations; j'y réuſſis, en faiſant noyer dans une grande quantité de tiſane, d'eau panée, de petit lait, un grain de tartre ſtibié... Les urines ne donnérent jamais aucun ſigne de coction; elles ont toujours été, depuis le commencement juſqu'à la fin, claires & aqueuſes: le pouls a toujours conſervé ſon caraç-

tére d'irritation ; il a toujours été convulsif ; aussi cette femme est-elle en tout tems sujette aux vapeurs ; en sorte que ces vapeurs ont toujours bridé les efforts de la nature. (*Journ. de Med. Nov.* 1767.)

* TOUTES ces observations sont également décisives : toutes appuyent ou confirment les régles qui sont tracées dans les *Recherches*, sur les pouls critiques & non critiques.

Si dans la premiére observation, le pouls rebondissant ne fut pas suivi des effets qu'il indique, c'est qu'il est rare qu'à l'âge de soixante ans, ou après, on éprouve des saignemens de nez, si ce n'est dans des maladies décidées, & la personne qui fait le sujet de cette observation, n'avoit aucune indisposition marquée : peut-être aussi qu'il survint quelque révolution critique, quelque-temps après celui de l'observation, &c.

Le troisiéme cas présente un exemple du *Judicatoria non Judicantia* d'Hippocrate ; car toutes les crises ne sont pas salutaires : on peut dire du pouls ce que ce Maître de l'art a dit des autres signes des crises, par rapport à l'é-

vénement heureux ou malheureux qu'ils présagent. Les Médecins les plus opposés aux crises, sont forcés de convenir que leurs remédes opérent souvent des évacuations, dont ils sont d'abord contens, mais qui n'aboutissent à rien, si elles ne causent point de mal.

L'empire qu'a le vagin sur les organes du pouls, est singuliérement bien démontré par la quatriéme observation. Mais il faut prendre garde de donner trop d'étendue à ce cas particulier.

Nous l'avons déja dit (n°. 18), » l'ap-
» probation de M. Robin est d'autant
» plus précieuse à la doctrine du pouls,
» que ce sage & sçavant Médecin a vu
» mieux que personne cette doctrine de
» tous les côtés possibles » : il ne peut donc pas manquer de répandre le goût, pour cette doctrine, qu'il a lui-même si bien saisi d'abord. Enfin, autant qu'il a lieu de s'applaudir d'avoir confirmé ses premiers essais (*Ibid.*), autant la nouvelle doctrine du pouls, est affermie & redevable à ses lumiéres & à son zéle : sa réputation qui s'étend de jour en jour, fait espérer de lui de nouvelles remarques & de nouvelles observations.

N°. XXXVI.

JUGEMENT de Monsieur le NICOLAIS du SAULSAY, Médecin à Fougeres.

LES Recherches sur le pouls, par M. de Bordeu, forment une collection de connoissances les plus avantageuses pour le progrès de la Médecine; elles ouvrent une carriére où tout Amateur de l'Art ne peut se dispenser d'entrer; l'amour de sa réputation, l'intérêt de l'humanité, l'y déterminent.

En effet, sans cesse guidé par le flambeau de l'observation, il devient plus que jamais, en droit de se regarder comme le fidéle interprête de la nature; ses mouvemens présens & futurs lui sont connus : il découvre le siége du mal; il en distingue l'espéce, il en apprécie le dégré.

Ces rares prérogatives s'acquiérent avec la connoissance des principaux pouls, caractérisés par les modifications qui leur sont essentielles : les moyens d'y parvenir, consistent sur-tout, à entretenir dans sa mémoire un fidéle tableau

bleau des différens pouls, à en faire une fréquente & longue exploration, à se procurer autant qu'il est possible une grande délicatesse dans le toucher; à faire une juste application des rapports & des notions tirés du pouls, pour discerner les vraies vues qu'on doit se proposer de remplir, & qui toujours doivent être conformes à celles de la nature. Elles apporteront sans doute un grand changement dans la conduite de plusieurs Praticiens.

Les uns y trouveront des motifs puissans, pour sortir d'une opiniâtre & ennuyeuse oisiveté, & profiter de ces momens heureux, où il convient d'affoiblir, d'augmenter, de soutenir, de favoriser les mouvemens de la nature: les autres au contraire, seront convaincus de la nécessité de réprimer un traitement trop actif, par lequel la révolution des maladies est interrompue, leur caractére obscurci, leur marche irréguliére, leur issue souvent aussi funeste qu'imprévue.

La différence de l'âge, du sexe, de la saison, du climat, ne peut faire varier des connoissances fondées sur le méchanisme même des fonctions du corps humain: par-tout où l'on ob-

ſerve également bien le caractére du pouls, par-tout les résultats ſeront les mêmes; l'enſemble de ces résultats ne ſervira qu'à poſer le dernier ſceau à la vérité des premiéres connoiſſances.

Une Demoiſelle, âgée d'environ trente cinq ans, & d'une conſtitution aſſez délicate, au vingt-uniéme jour d'une fiévre maligne, dont elle étoit atteinte, ſe trouve avoir le pouls bien moins fréquent qu'à l'ordinaire; il étoit mol, développé, égal dans ſes pulſations, ſupérieur: le ventre eſt libre, la peau graſſe, la langue humide, le jugement ſain depuis deux jours; ſeulement, chaque nuit, revient une exacerbation de fiévre, pendant laquelle la Malade reſte dans un aſſoupiſſement conſtant, avec un peu de délire ſourd. Je me crois cependant fondé à annoncer que tout danger étoit diſſipé, & qu'en peu de tems la maladie ſeroit avantageuſement jugée. Le mari épuiſé des fatigues d'une veille conſtante, va ſe coucher, & ſubſtitue à ſa place un de ſes amis, pour veiller auprès de la Malade.

Le lendemain, de grand matin, je vais la voir; je la trouve dans une agitation continuelle; ſa raiſon eſt égaré; ſon

pouls très-fréquent, petit, ferré, dur, tremblottant, inégal, inférieur, & comme partagé entre le pouls ftomachal & l'inteftinal. Je porte la main fur la région épigaftrique, qui eft élevée, pleine, tendue. La malade avoit été à la felle une fois depuis peu de tems; l'eftomac paroiffoit faire d'impuiffans efforts, pour fe dégager du poids qui l'irrite & le furcharge. Toutes ces confidérations combinées, je foutiens avec opiniâtreté, que ce changement fubit vient d'une erreur commife dans le régime... Perquifition faite, le mari découvre que le Garde a fait prendre, pendant la nuit, à fon époufe, au moins deux pintes de bouillon.

Auffi-tôt je fais donner un grain d'émétique, & deux gros de fel d'epfom, dans un verre d'eau : ce remede procure incontinent des évacuations abondantes par les felles; l'agitation de la malade ceffe; le jugement redevient fain; elle s'en fert pour avertir de fes befoins, & fe faire mettre fept à huit fois au baffin : le foir le pouls s'étoit rétabli dans la modification où il étoit le jour précédent; la fiévre ceffa, & depuis ce moment, la malade fut conduite à fa convalefcence.

Madame de la Haye, âgée d'environ soixante-douze ans, est attaquée d'un redoublement d'asthme; l'oppression est médiocre pour ce genre de maladie; la toux, dès le commencement, est suivie de crachats séreux; le pouls est fréquent, dur, tendu, médiocrement gros, égal dans ses pulsations, supérieur. La malade est saignée deux fois au bras.

Le pouls devient plus souple, plus dilaté & plus pectoral; la respiration aussi est moins gênée; les crachats sortent avec plus de facilité & d'abondance; on favorise l'expectoration, par l'usage d'une tisanne de capillaire, d'hysope, de réglisse & de syrop de marrube; le ventre est libre.

Il revient, tous les soirs, une augmentation de fiévre pendant la nuit, le sommeil est inquiet & agité; cet état persévere cinq ou six jours: le pouls alors devient tout-à-coup plus fréquent, serré, irrégulier dans la force & l'intervalle de plusieurs pulsations; quelques-unes sont même à peine sensibles; il donne ainsi le caractére de pouls inférieur & intestinal. J'annonçai à la malade un prochain dévoiement.; elle fut sept à huit fois à la selle.

Cependant le redoublement de la fié-

vre continuant de se faire, la malade fut purgée avec deux onces de manne, & une once de syrop de roses solutif; ce reméde procura douze à quinze évacuations: le pouls redevient aussi-tôt supérieur, & plus que jamais décidé pectoral : les crachats furent plus épais & plus abondans : cet état se soutint pendant dix jours.

Les signes du pouls pectoral furent de nouveau obscurcis, par ceux du pouls intestinal: le premier purgatif fut alors répété, il procura des évacuations aussi abondantes que la premiére fois, & la maladie fut ainsi heureusement terminée.

Une fille de vingt-huit à trente ans, d'un tempérament sanguin, forte & bien constituée, ressent un violent mal de gorge, avec gonflement des amygdales: elle se fait saigner au bras. Quelques heures après, je la visite, son pouls est fréquent, élevé, dur, irrégulier, avec des rebondissemens éloignés les uns des autres, inégaux dans leur force & leur retour; sur trois à quatre moins sensibles, il en est un bien brusque.

Ces modifications me rapportoient les signes d'un pouls supérieur compliqué avec l'utérin, & m'engageérent

à dire à la Malade, que je la croyois ſur le point d'avoir ſes régles; elle me répondit que ſi ſon mal de gorge n'y cauſoit pas de retardement, elles devoient paroître le lendemain. La Malade n'ayant pas été à la ſelle depuis quatre jours, tout indiquoit le beſoin d'un lavement émollient qu'elle reçut, & qui procura de grandes évacuations. Deux heures après, elle ſe mit dans un bain d'eau tiéde, juſqu'aux genoux... la nuit ſuivante les régles commencérent à percer, ſe ſoutinrent abondantes; le mal de gorge diminua en proportion; & dès-lors, il ne fut beſoin, ni d'autres remédes ni de Médecin. (*Journ. de Méd. Juillet* 1768.)

* JAMAIS déciſion ne put être plus flatteuſe pour la nouvelle doctrine du pouls, & particuliérement pour les Recherches, que celle de M. le Nicolais. Ses réflexions ſont comme autant de ſentences qui renferment une infinité de choſes utiles, précieuſes, capables de faire raviſer & d'intéreſſer les plus indifférens. A la richeſſe des faits ou des détails, M. le Nicolais a ſçu joindre celle de l'expreſſion.

C'est à de pareilles décisions, présentées avec autant de noble simplicité que de force, que nous renvoyons les détracteurs de la Pulsimantie moderne, s'il en est encore quelqu'un. Je ne puis m'empêcher de le dire ; j'ai connu autrefois plus d'un Critique qui s'élevoit contr'elle, quoiqu'il m'avouât qu'il l'ignoroit parfaitement. Quelle conséquence, me disois-je à moi-même ! quelle justice ! Mais c'est le sort de toutes les choses nouvelles, de trouver des juges équitables & iniques.

Il est bon de faire remarquer la maniére dont le pouls intestinal & le pectoral, se succédérent à plusieurs reprises, dans l'une des observations de M. du Saulsay : il est bien évident que la nature dirigeoit ses efforts, tantôt du côté de la poitrine, & tantôt du côté du ventre ; si elle se fût bornée à un seul genre d'évacuation, la matiére qui auroit trop long-tems croupi dans l'un des couloirs, n'eût pas manqué de contrarier ses vues : ainsi on la voit quelquefois faire deux efforts presqu'en même-tems ; quelquefois aussi elle néglige pendant un certain tems, un amas, pour s'occuper d'un autre plus pressant, &c.

Au reste, ou peut voir dans les Recherches, des exemples de l'espéce de complication dont on vient de parler.

N°. XXXVII.

JUGEMENT de Monsieur RAZOUX, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Nismes.

LA nouvelle méthode d'examiner le pouls, (dit M. Razoux, dans une lettre à M. de Sauvages) est, suivant votre témoignage, & suivant les plus grands Maîtres de l'Art, très-utile dans la Médecine pratique. Je vous avouerai pourtant, que je n'ai pas toujours pensé aussi avantageusement de cette doctrine; j'avois déja, depuis long-tems, entendu parler de la connoissance du pouls, par rapport aux crises; mais comme je n'étois pas fortement persuadé de leur existence, je ne faisois pas attention aux signes qui pouvoient me les annoncer, & je regardois comme des fictions & des rêveries, ce qu'on débitoit sur ces mouvemens intérieurs de la nature.

J'étois dans ces dispositions, lorsque l'ouvrage de M. Cox me tomba entre les mains; je lus ce livre avec réflexion; & je fus frappé de plusieurs endroits de ces observations, & des remarques qui les suivent. Dès ce moment, je résolus de chercher à découvrir, si ce qu'on disoit des différences du pouls, étoit vrai ou faux, bien disposé à ne me laisser subjuguer par aucun préjugé pour ou contre, & même à me désister des idées avantageuses, que la lecture du livre de M. Cox auroit pu faire naître dans mon esprit. Fort peu de tems après, j'eus occasion de faire quelques observations sur différens malades; je les trouvai parfaitement conformes à celles qui m'avoient frappé.

Ce fut pour lors que je lus pour la première fois, & avec la plus grande application, les Recherches sur le pouls, de M. de Bordeu, les observations de Dom Solano, de Nihell & de M. Michel. Ces ouvrages me confirmérent dans toutes mes idées, & je ne doutai plus un moment, de la vérité de ce qu'avançoient ces Auteurs.

Je me convainquis bientôt, par des expériences réitérées, que l'appareil des rithmes désignés, précédoit l'éva-

euation critique qu'ils annonçoient. J'ai été fort circonspect, pendant quelque tems, sur les prognostics, & je ne me déterminai à prédire telle ou telle crise, que lorsque j'eus vu paroître les signes ordinaires concomitans, ceux que le pouls me donnoit... Comme les connoissances que le pouls des malades donne au Médecin, sont les plus certaines marques de l'action intérieure de la nature, on doit s'attacher plus particuliérement à celles-ci qu'aux autres... Je puis vous assurer, Monsieur, de la fidélité des observations que je rapporte; je ne doute pas même que, pour peu qu'on soit versé dans la connoissance du pouls, & qu'on veuille s'appliquer à discerner les espèces que j'indique, on ne trouve bientôt l'occasion de les reconnoître, sans pouvoir s'y méprendre. Voici les faits sur lesquels je m'appuye: j'ai cru devoir les rendre publics sous vos auspices, pour faire voir les motifs de crédibilité, qui m'ont engagé à être partisan de cette nouvelle doctrine....

Ces faits dont parle M. Razoux, sont dix observations toutes favorables à la doctrine qu'il préconise. Dans la premiére, le pouls intermittent annonce

un cours de ventre critique, conformément aux *Recherches*, Chap. XI, qui arriva & termina heureusement la maladie. Dans la seconde, le pouls étant inégal & intermittent de 5. de 6. ou de 7. en 7. pulsations, je prognostiquai, dit M. Razoux, que la diarrhée ne tarderoit pas à paroître; elle parut en effet la nuit suivante, & elle dura tant que le pouls suivit son rithme.

La troisiéme observation fait mention d'une pareille évacuation du ventre, prédite par le pouls intestinal, évacuation qui rétablit le Malade en parfaite santé. La quatriéme, roule sur un pouls stomachal simple, tel qu'il est décrit dans le Chap. X. des *Recherches*. L'Observateur prognostiqua le vomissement; le Malade vomit en effet plusieurs fois, il rendit même un ver le lendemain, le pouls changea le caractére qu'il avoit; mais le jour d'après, il parut exactement critique, inégal, intermittent à chaque cinquiéme ou sixiéme pulsation. M. Razoux, dit pour lors au pere du Malade, que les matiéres qui avoient occasionné le vomissement, avoient passé de l'estomac dans les intestins, & qu'elles feroient bientôt évacuées par les selles; l'événement

ſuivit de près ſa prédiction. Il termine cette obſervation, en diſant que, s'il n'a pas vu conſtamment toutes les diarrhées critiques, être annoncées par l'intermittence du pouls, il peut aſſurer avoir toujours remarqué les irrégularités & les intermittences dans le pouls, précéder les évacuations par les ſelles.

Dans les cinquiéme & ſixiéme obſervations, il s'agit de ſaignemens du nez, prédits par le pouls rebondiſſant. Dans la ſeptiéme, le pouls étoit, dit M. Razoux, un des pouls compoſés, dont parle l'Auteur des *Recherches*, Chap. 18 ; puiſque les rebondiſſemens annonçoient la ſortie du ſang par le nez, en même-tems que le pouls portoit le caractére propre à l'expectoration.

La neuviéme obſervation confirme le pouls *inciduus*, ou pouls critique de la ſueur ; ce pouls étoit ſi bien caractériſé, qu'il eût été difficile de s'y méprendre.

Enfin dans la derniére obſervation, il s'agit du pouls indicateur du vomiſſement critique, mais qui ne fut pas ſuivi de ſes effets ordinaires, pour des raiſons que rapporte l'Obſervateur, (*voyez les Tables Noſolog. & Météorol. pag. 291 & ſuiv.*)

Réflexions de l'Editeur.

La préocupation qui séduit d'abord M. Razoux, ne le captive point ; une louable émulation & la force de la vérité l'emportent sur le prestige de l'imagination. Combien d'autres triompheroient de ce même prestige, s'ils avoient la même ardeur que M. Razoux, qui ne crut pas qu'étant Médecin d'un grand Hôpital, & jouissant d'une réputation bien méritée, il fut pour cela dispensé de recevoir quelques nouvelles instructions ! Nous ne doutons pas qu'alors ils ne tinssent le même langage que tient ce sçavant Médecin, sçavoir que les indications tirées » du pouls, sont les marques les plus » certaines de l'action intérieure de la » nature, & qu'on doit s'y attacher » plus particuliérement qu'aux autres » signes... » Mais après tout, la nouvelle doctrine est maintenant dans le cas de pouvoir se passer de suffrage de quelques incrédules obstinés ; les vrais Observateurs l'ont bien assez justifiée, & la postérité en verra naître d'autres, qui acheveront leur ouvrage.

Les observations faites par M. Ra-

zoux, outre l'appui qu'elles prêtent à cette doctrine, contiennent des détails de pratique très-intéressans, qui annoncent véritablement le Médecin attentif, laborieux, prudent & consommé ; on doit les lire dans l'ouvrage même : pour en mieux convaincre le Lecteur, nous ne citerons que le témoignage, non moins juste que flatteur, qu'a rendu M. de Sauvages des Tables Nosologiques & Météorologiques de M. Razoux. » J'ai » été enchanté de ces tables ; j'en ai » admiré l'ordre, le détail, l'entreprise; » si quelque chose est capable de per- » fectionner notre art, c'est un pareil » ouvrage »...

En effet, arrêtons-nous un moment à considérer M. Razoux, placé à la tête d'un Hôpital rempli d'un grand nombre de malades de tout âge & de tout sexe : il suit journellement leurs maladies, il en fait des tables à la maniére des grands Observateurs, qui ont le plus approché de celle d'Hipprocrate ; il suit la nature pas à pas ; par-tout il ne présente qu'elle à ses Lecteurs. Mais combien il est différent de ces *Buccinateurs*, qui affichent, pour ainsi dire, leurs productions à toutes les portes, qui ne cessent de crier, qu'ils vont imiter Hippo-

crate, & qui appellent l'Europe ſçavante à leurs opérations. Nous trouverons ailleurs l'occaſion de faire l'application de ces remarques, & de comparer la conduite ſage, réſervée & éclairée de M. Razoux, avec celle de quelques *Saltimbanques* de notre art, grands copiſtes & verbiageurs, dont les ouvrages ſe réduiſent à un tiſſu de lieux communs, ſans ſel, ſans vertu, ſans utilité.

M. Razoux mérite encore des éloges, eu égard à la maniére dont il s'eſt appliqué à meſurer la fréquence du pouls, dans la fiévre : c'eſt une branche particuliére de l'art ſphygmique, déja connue de bien des Médecins, & qui étoit beaucoup du goût de M. de Senac. Il faut attendre ſur cela les travaux de quelque génie, plein du déſir de faire quelques découvertes utiles.



N°. XXXVIII.

JUGEMENT de Monſieur SAVARY, Médecin de l'Hôpital de la Marine à Breſt.

* MONSIEUR SAVARY rapporte diverſes obſervations d'Auteurs ſur le pouls. Dans la premiére, qui eſt de Bartholin, le pouls fut trouvé intermittent à différentes repriſes, ſur un ſujet attaqué d'un maraſme preſque incurable.

La ſeconde, qui appartient à Borrichius, roule ſur un malade qui avoit le pouls bon au bras droit, & mauvais au bras gauche : les principaux ſymptômes de ſa maladie, étoient une grande maigreur, une foibleſſe extraordinaire, une reſpiration laborieuſe & une fiévre erratique. Je lui tâtai le pouls du bras droit, dit l'Obſervateur, & je n'y trouvai rien de mauvais ; mais lui ayant enſuite touché celui du bras gauche, j'y remarquai beaucoup de dérangement : je lui demandai s'il n'avoit jamais eu de maladie de poitrine ? Il me répondit que probablement il ſeroit

mort de phthisie, il y avoit cinq ans, sans le secours d'un habile Médecin... Cette différence dans les deux pouls du bras droit & du bras gauche, fut bien reconnue par les plus célébres Médecins qui furent appellés en consultation... Peu de jours avant la mort du malade, le pouls du bras droit se dérangea, & parut aussi mauvais que l'autre.

La troisiéme observation, qui est du même Borrichius, fait mention d'une Dame phthisique, qui rendoit par les efforts de la toux, beaucoup de crachats purulens; tellement que la plûpart des assistans, croyoient qu'elle avoit craché le reste de ses poulmons ulcérés : son pouls étoit petit, mais très-vîte, rebondissant & quelquefois intermittent. Si l'Auteur entend par *subsultans* (remarque M. Savary sur cette observation), le pouls que nous appellons rebondissant, comme je l'ai traduit, & comme il y a beaucoup d'apparence, on aura ici une observation fort curieuse, & qui a échappé à M. Nihell, pour confirmer le pouls rebondissant de Solano; puisque le malade de Borrichius eut plusieurs saignemens de nez considérables. J'ai vérifié plus d'une fois ce pouls dans notre Hôpital, & je ne

ſuis pas le ſeul. Mais les obſervations antérieures au ſyſtême, ſont toujours précieuſes, elles ne doivent rien au préjugé ni à l'imagination ſéduite par la nouveauté. On peut joindre à celles-ci, celles qu'on trouve dans Proſper-Alpin & dans Wierus, ſur le pouls intermittent, (*Collection Académique, tom. 7, pag.* 153, 157 & 159.)

* Les Recherches ſur le pouls étoient connues de tout le monde, lorſque M. Savary parloit ainſi en 1766 : il les connoiſſoit lui-même ; mais il ne les citoit point. Ce ſeroit un ſujet de reproche à faire à ſa mémoire, (car il eſt mort depuis), ſi on ne ſçavoit d'ailleurs qu'il préparoit des obſervations, par leſquelles il ſe propoſoit de confirmer le ſyſtême entier des Recherches.

Ce qu'il dit ici des obſervations, qu'il appelle antérieures au ſyſtême, eſt raiſonnable au fonds : il entend par-là que les divers faits répandus dans les Auteurs anciens, bien loin d'affoiblir les recherches & les obſervations de Solano & de Nihell, leur donnent de l'appui.

Ce n'eſt pas ici le lieu de faire une revue de toutes ces obſervations précieu-

ſes, mais négligées, que contiennent nos livres anciens, & qui, ſans les Recherches, & ſans Solano, ſeroient demeurées dans le plus profond oubli : lorſqu'on les tirera de cet oubli, on verra combien elles cadrent avec nos régles modernes ; & ces régles en recevront un nouveau dégré de force : elles ſerviront d'un côté à rendre intelligibles les peintures faites par les anciens, & dont eux-mêmes ne ſentoient pas la valeur entiére ; & de l'autre, à diriger les Médecins à venir, dans leurs obſervations, à les tenir, pour ainſi dire, en haleine, & à leur rendre ſenſibles des modifications du pouls, ſur leſquelles ils euſſent paſſé trop légérement, ſans le ſecours des Recherches.

No. XXXIX.

JUGEMENT de Monſieur BALME, Docteur de Montpellier, & Médecin du Puy-en-Velay : où ſe voit auſſi le Jugement du célébre M. Fizes.

SI je parcours l'hiſtoire des révolutions arrivées dans la Médecine, depuis

Hippocrate jusqu'à nos jours, je ne puis m'empêcher de faire une remarque bien triste pour l'humanité, qui en a été, j'ose le dire, la victime, & bien humiliante pour les Médecins de tous les tems, qui y ont donné lieu. En effet, on peut assurer que chaque découverte en Médecine, est marquée par le nombre plus ou moins grand de ses ennemis, en proportion du bien général qui pouvoit en résulter, ou de la réputation justement méritée, qu'elle pouvoit acquérir à son Auteur.

Nous n'irons point chercher ailleurs des exemples de ce que nous venons d'avancer ; puisque nous en avons d'assez frappans dans l'histoire de la *Doctrine du pouls* ; nous passerons sous silence les premiéres époques, pour nous arrêter à celles qui nous sont plus connues.

Les difficultés qu'éprouva Solano dans le commencement de ses observations, sont assez connues ; nous sçavons la réponse de *Pablo* à l'interrogation de Solano, sur la remarque du pouls rebondissant ; nous sçavons encore quel fut l'accueil de trois vieux Médecins Espagnols ; à la prédiction d'une diarrhée prochaine, que le jeune Solano eut la témérité de leur faire.

On peut juger du ſort qu'auroient eu les découvertes de Solano, ſi Nihell n'eût éprouvé à la lecture du *Lap. Lydius*, cette noble curioſité qui accompagne toujours le génie, & lui fait ſaiſir avec enthouſiaſme tout ce qui peut étendre la ſphére de ſes connoiſſances.

On fut étonné, lorſque le livre des *Recherches ſur le pouls* parut : c'étoit beaucoup d'être au fait des découvertes de Solano ; on ne ſoupçonnoit pas la perfection & l'étendue que quelque génie heureux pouvoit leur donner. Nous devons être à préſent d'autant moins ſurpris de cet étonnement général, vu la matiére qui eſt traitée dans cet excellent ouvrage, & les nouvelles lumiéres qui y ſont répandues, tant pour la théorie, que pour la pratique de la Médecine.

On demandoit un jour au fameux M. Fizes, dont la mémoire ſera toujours chére à l'Univerſité de Montpellier, ce qu'il penſoit de l'ouvrage des Recherches ſur le pouls. » J'ai connu » l'Auteur, répondit-il, lorſqu'il pre- » noit ſes grades dans notre Faculté ; » je fus frappé du génie que je lui re- » connus ; je lui trouvois une façon de » penſer qui n'étoit pas commune ; il

» étoit fort docile à l'inſtruction ; mais » on le voyoit très-peu ſatisfait de l'ex» plication que nous donnons des phé» nomènes de l'économie animale, & » je n'ai jamais douté qu'il ne parvînt » un jour à ce point de réputation ſi » *envié*. Du reſte, je connois bien ſon » ouvrage ſur le pouls... Je ne nierois » pas la vérité des connoiſſances & des » prédictions qui y ſont contenues ; » mais vous ſçavez que nous avons appris » à préſent, à ne point nous embarraſſer » de toutes ces criſes, que les Anciens » croyent devoir attendre avec tant de » patience ; que nous nous ſommes » rendus Maîtres de la nature ; que » nous ſçavons la diriger, la corri» ger, &c...

L'ingénieux Auteur de l'Eſſai ſur le pouls, n'a pas été plus heureux, ou plus à l'abri des traits de l'envie & de la critique, que ſes prédéceſſeurs....

Ne mépriſons rien avant de connoître ; ne jugeons point avant d'avoir entendu. Que chacun de nous s'applique à participer au bien général ; faiſons des vœux ſincéres pour la découverte de la vérité, en ſuivant les traces, & en imitant les travaux de ceux qui nous ont éclairés ; en foulant aux

pieds tout ſentiment intérieur d'orgueil & de jalouſie.

Dans le tems que je travaillois à prendre mes grades à Montpellier, la doctrine du pouls y avoit fait quantité de Proſélytes ; on en voyoit même chaque jour augmenter le nombre ; & à l'heure de la viſite du Médecin de l'Hôpital, ſur-tout, lorſque M. Fouquet y aſſiſtoit, on remarquoit chez la plûpart de ceux qui y étoient aſſidus, une certaine ſatisfaction, une ſorte d'empreſſement, que la ſimple curioſité n'eût pas été ſeule capable d'inſpirer.... Je me trouvois quelquefois témoin de pluſieurs prognoſtics vrais ; on annonçoit un ſaignement de nez, le rétabliſſement d'une expectoration ſupprimée, l'évacuation prochaine des menſtrues, quelque cours de ventre, qui avoit lieu, ou qui étoit ſur le point de paroître, &c. Mon admiration étoit égale à ma ſurpriſe, en vérifiant la réalité de toutes ces prédictions, ſouvent dans le court eſpace de tems que l'on aſſignoit. La ſatisfaction & le plaiſir bien vif que devoient éprouver, & que reſſentoient effectivement ceux qui avoient porté de tels jugemens ; les diſputes que je voyois

s'élever souvent, & se terminer à leur avantage ; l'approbation des hommes célébres, l'exhortation de nos Maîtres, enfin la fausseté évidente des oppositions, ou le peu de fondement des objections, me firent présumer de la nécessité de l'étude de cette doctrine, & des précieux avantages qu'on pouvoit retirer de si belles connoissances.... (a)

Je lus & j'étudiai le livre admirable des *Recherches sur le Pouls* ; je fus pénétré de l'étendue & de l'importance du sujet ; & je ne balançai plus à profiter de toutes les occasions, à me servir de tous les moyens pour satisfaire l'empressement que j'avois d'acquérir des connoissances, de la réalité desquelles je n'avois plus lieu de douter. Mais je ne pouvois parvenir à ce que je désirois ; & je m'abusois

(a) On demandoit souvent à l'Illustre M. de Sauvages, son avis sur la Doctrine du Pouls, & si l'on pouvoit compter sur le profit d'un tems que l'on sacrifieroit pour acquérir les connoissances qui y étoient annoncées ! On étoit fort étonné que la réponse de M. de Sauvages, fût constamment décidée à l'exhortation de ne rien négliger, de ce qui pouvoit mettre au fait d'une si précieuse découverte....

busois souvent sur quelques irrégularités du pouls, & j'avoue qu'il m'en coûtoit de vérifier la maxime de Solano, dont on rapporte qu'il disoit, *ne sçavoir point de remédes pour ceux qui n'avoient nulle aptitude au tact du pouls ; attendu que cela venoit d'un défaut d'imaginative.*

Cependant les mauvais succès que j'avois eus dans mon étude, bien loin de me décourager, augmentérent l'envie que j'avois de m'instruire.... J'eus bientôt occasion de m'exercer : l'Hôpital de S. Eloi me fournissoit pour cela un champ assez vaste ; le commencement de mes observations me parut aisé ; souvent je m'applaudissois d'être parvenu avec autant de facilité ; mais quelques erreurs trop souvent multipliées, diminuérent bientôt ce plaisir.

Différentes occupations n'avoient point permis à M. Fouquet, mon guide, de me donner des instructions suffisantes, ou assez développées, moins encore de m'aider & de me diriger : aussi mes connoissances étoient très-superficielles... Je me contentois de reconnoître le caractére le plus apparent du pouls, pour me convaincre de l'affection de l'organe qu'il me pré-

ſentoit. On doit juger, que, s'il m'arrivoit de rencontrer, le haſard me favoriſoit beaucoup : ſi par exemple, trouvant le caractére du pouls ſtomachal, aſſez bien marqué, j'apprenois du Malade la certitude de mon jugement, peu ſoigneux, ou peu embarraſſé des autres ſignes, ou caractéres que je pouvois découvrir, je me retirois fort content de ma découverte.

Mais je ne fus pas toujours auſſi heureux dans mes prédictions; elles ſe trouvoient le plus ordinairement fauſſes; mes erreurs étoient trop fréquentes, pour que je n'en cherchaſſe pas la cauſe & l'origine, afin de les prévenir. J'appris du livre des *Recherches*, que l'on obſerve très-fréquemment, que le travail de la digeſtion, comme l'action d'un purgatif, donne au pouls un caractére propre à l'organe, dont l'action eſt augmentée, ou l'excrétion forcée, & que ce caractére prédomine ſouvent ſur tous les autres, qui dénotent, ou conſtituent l'état maladif de tel ou tel organe. C'eſt la raiſon pour laquelle il m'arrivoit ſouvent de ne reconnoître que le pouls ſtomachal, ou le pouls inteſtinal, & de me tromper, d'après ces caractéres;

puiſque les Malades, ou venoient de prendre depuis peu de tems de la nourriture, ou éprouvoient encore l'action d'un purgatif, qu'ils avoient pris le même jour.... Je trouvois le pouls capital à preſque tous les malades que j'approchois; & j'étois ſurpris de ne pas en trouver la vérité dans leur réponſe....

M. Fouquet, voulut bien venir avec moi à l'Hôpital; je trouvai un pouls capital, où il n'en connoiſſoit pas la moindre apparence; il s'apperçut que je preſſois trop, & inégalement l'artére; il m'avertit d'appuyer au contraire légérement, obſervant que l'extrêmité de chaque doigt, fût toujours au niveau des autres, afin de bien embraſſer la ſurface de l'artére. Je me conformai à ſon avis; & le pouls capital ſe diſſipa auſſi vite qu'il étoit venu, par une trop forte & inégale compreſſion. Cela a beaucoup de rapport, ce me ſemble, avec ce pouls dicrote, que Bellini diſoit qu'on pouvoit faire par ſupercherie, en appliquant inégalement les doigts ſur l'artére....

Je crois parfaitement inutile d'entreprendre le détail des obſervations, que j'ai été à portée de faire dans

faire dans la ſuite, avec plus de ſoin & de ſuccès....

J'ai reconnu le pouls capital chez beaucoup de Malades, malgré qu'ils ne ſe plaigniſſent aucunement de la tête; c'étoit dans le tems d'un ſommeil profond, ou peu après le réveil: mais il m'a paru bien plus lent, plus mol & plus dilaté, que lorſque la tête étoit véritablement affectée. J'ai auſſi trouvé le pouls capital dans ceux qui étoient bleſſés aſſez gravement à la tête, ou qui avoient des véſicatoires à cette partie. Il s'en faut bien que j'aye trouvé alors le même caractére de dilatation & de molleſſe, qu'à ceux qui, comme je l'ai déja dit, étoient dans un ſommeil profond, ou qui ſortoient d'un aſſoupiſſement aſſez fort... J'ai rencontré quelquefois dans un même bras, juſqu'à quatre eſpéces de pouls, que je diſtinguois aſſez bien, malgré qu'il y ait beaucoup de difficulté.

Il eſt bon de faire remarquer que ſi le pouls capital eſt beaucoup plus apparent que l'inteſtinal, on reſte long-tems à découvrir ce dernier. C'eſt ordinairement dans cette occaſion, que, ſi on preſſe un peu trop l'artére, ou ſi, ſur

le ſoupçon de quelque hémorragie prochaine, on cherche par une plus forte preſſion de l'index, à découvrir les ſignes qui l'annoncent, on ne trouvera aucune trace du pouls inteſtinal, & tout caractériſera le pouls capital.

Je ferai encore une remarque au ſujet du caractére de ce pouls, ſur-tout lorſque le mode critique y eſt joint; c'eſt le ſentiment vif qu'éprouve l'Obſervateur, lorſqu'il eſt parvenu à le reconnoître : combien il ſe ſent flatté de percer dans l'avenir, de ſe voir le témoin du travail trop long-tems caché de la nature, & de prévenir, avec fruit, l'adminiſtration de quelques prétendus ſecours, plus pernicieux encore qu'inutiles...

J'ai eu ſouvent occaſion de trouver le pouls pectoral : j'ai été inſtruit qu'il ſe rencontroit dans le cours de pluſieurs fiévres intermittentes, & de beaucoup de fiévres continues, auſſi bien que dans les maladies propres à la poitrine. Mais j'ai trouvé par exemple, qu'une pleuréſie ou une fluxion de poitrine, ſe terminant heureuſement & facilement, par l'expectoration, le caractére du pouls pectoral acquéroit un plus grand dégré de dilatation & de molleſſe, &

un état plus dégagé ou plus libre, qu'à la terminaiſon de ces fiévres continues, où l'expectoration avoit auſſi lieu, avec abondance, & ſans beaucoup de gêne.

J'ai très-ſouvent vérifié encore, que, pendant l'uſage continué du quinquina, le pouls acquéroit le caractére vraiment pectoral. Je me ſerois auſſi très-ſouvent trompé au pouls des phthiſiques, dont le mode principal eſt d'être ſerré, vif, petit; ſouvent foible & déprimé, & avec quelques intermittences, ſi, malgré ce caractére prédominant de pouls inférieur, je n'avois reconnu le pectoral compliqué avec l'inteſtinal, qui dans cette maladie eſt ſi marqué, qu'il eſt preſque impoſſible de s'y méprendre. (Ceci ne doit s'entendre que du pouls inteſtinal, & ſeulement lorſque le cours de ventre colliquatif a lieu.)

De la connoiſſance du pouls pectoral, j'ai retiré quelques avantages précieux; celui de mieux connoître l'état critique de l'organe affecté, qu'il dénote, & de prévenir par-là bien des dangers & bien des bévues, que l'ignorance de ce caractére m'eût fait commettre...

Toutes les fois que j'ai reconnu le pouls ſtomachal bien marqué, ſans au-

cun ſigne d'inflammation, ou d'irritation trop grande, au commencement des fiévres, ſoit continues, ſoit intermittentes, de ces toux, même de ces fluxions de poitrine, qui régnent ſurtout en automne, je n'ai point balancé à preſcrire l'émétique, dont je me ſuis très-bien trouvé par les évacuations abondantes qu'il procuroit, & par la diminution des ſymptômes qui ſembloient devoir augmenter dans le cours de la maladie, & dont cependant la plûpart ne reparoiſſoient plus. Il m'eſt auſſi ſouvent arrivé, qu'appellé fort tard auprès d'un malade, à qui on avoit fait tout, excepté ce qui étoit néceſſaire, & le trouvant dans un état affreux, ſur la connoiſſance du pouls ſtomachal bien marqué, bien caractériſé, d'ailleurs ſans aucun ſigne bien déterminé de criſe prochaine, par le vomiſſement, il m'eſt, dis-je, arrivé de me décider à preſcrire l'émétique d'emblée, & d'en retirer des ſuccès difficiles à apprécier.

Dans le commencement des fiévres intermittentes, j'ai ſollicité avec ſuccès le vomiſſement d'après les caractéres eſſentiels du pouls ſtomachal ; j'ai vu diſparoître, d'après cette évacuation, la plûpart des ſimptômes étrangers à

cette maladie, dont le malade étoit affligé, en proportion de leur dégré de force ou d'activité, &c. J'ai vu aussi la maladie entiére, céder totalement à la même évacuation, sollicitée deux, trois fois de suite.

La connoissance du pouls intestinal m'a fourni des indices sûrs & favorables, pour découvrir l'organe affecté, que je n'avois souvent pas lieu de soupçonner ; or cet avantage m'a procuré celui d'éviter de prescrire plusieurs purgatifs, que j'eusse peut-être sans cela jugé nécessaires ; celui encore d'être plus circonspect dans leur usage, qui n'est que trop fréquent parmi nous ; celui enfin de placer ces remédes dans des tems plus convenables, &c.

Le pouls des régles, est celui qui m'a coûté le plus à découvrir... Je suis venu à bout de le reconnoître assez souvent; mais j'ai été surpris de remarquer chez la plûpart des personnes qui sont à la veille d'éprouver cette évacuation périodique, ou qui l'avoient pour lors, un signe particulier que nous donne l'Auteur des *Recherches*, & qui a été souvent pour moi un signe général : c'est le resserrement du pouls & l'irrégularité des pulsations, avec un certain dé-

ſordre que je ne puis aſſez bien définir, mais que je reconnois aſſez facilement; caractére que je diſtingue bien de celui du pouls inteſtinal, avec lequel il a beaucoup de reſſemblance.

C'eſt à la fin des maladies, ou dans la convaleſcence, que j'ai plus parfaitement reconnu le pouls utérin. Ce n'eſt même qu'alors, ou dans des cas à-peu-près ſemblables, que j'ai pu favoriſer & aider l'évacuation prochaine qu'il annonçoit, par quelques légéres frictions aux jambes, ou par quelques pédiluves, qui ont bien réuſſi...

Chaque Obſervateur du pouls, peut avoir un mode à lui propre; une façon particuliére de ſentir, qui ne pourra ſouvent avoir lieu pour d'autre que pour lui. Dans le fait, qu'importe que l'on reconnoiſſe ou non, le caractére du pouls propre & entier, tel que le décrit le premier Obſervateur; pourvu que l'on ait acquis l'eſſentiel, & que l'on arrive au même but? Je dis bien plus; ce ſont autant de nouvelles découvertes très-précieuſes; ce ſont de nouvelles routes qui nous ſont ouvertes pour nous conduire plus ſûrement, au cas que les premiéres viennent à être inſuffiſantes. Ce ſeroit

encore beaucoup, ſi, par la certitude de ces nouvelles modifications, ou par celles que chacun peut encore trouver, nous apprenions ſeulement à nous prémunir davantage contre ces généralités, devenues dans l'art d'un abus ſi dangéreux. (*Journal de Méd. Juillet* 1768.)

Réflexions de l'Editeur.

M. BALME n'eſt pas le premier qui ſe ſoit plaint des cataſtrophes attachées aux nouvelles découvertes, & qui en ait recherché les cauſes. L'ambition & l'orgueil jouent ſans doute le premier rôle parmi ces cauſes, & il eſt peu d'hommes qui ſçachent faire le ſacrifice de ces paſſions, ſur-tout ſi quelque ſuccès les a déja flattées, ou plutôt irritées. La foibleſſe, l'ignorance, la pareſſe & la crainte, ſont autant de cauſes ſecondaires des mêmes déſordres : c'eſt par elles qu'on eſt entraîné dans le parti des contradictions que l'envie ſuſcite ; c'eſt elles qui portent comme irréſiſtiblement, à ſuivre une route déja frayée, quelle qu'elle puiſſe être, & à la préférer à une meilleure, &c. Ce n'eſt que des hommes vraiment éclairés & raiſonnables, que le génie doit atten-

dre la justice : eux seuls sçavent au moins garder les bornes, le tempérament, que la sagesse requiert ; jusqu'à ce que la vérité les ait entiérement convaincus par son évidence.

Nous ne sommes donc point surpris, que les Fizes & les Sauvages ayent tenu le langage & la conduite qu'ils ont tenu, par rapport à la doctrine du pouls, lorsqu'elle n'étoit encore que naissante : ce n'est guères qu'aux hommes de cette trempe, qu'il appartient de » ne rien mé» priser avant de connoître, de ne point » juger avant d'avoir entendu, &c. «

Feu M. Lanuscon, Docteur de Montpellier, mon ami & mon compatriote, dont les talens pour la Médecine furent assez connus de ses Condiciples & de ses Maîtres, (c'est un foible tribut que je paye à sa mémoire), m'a plus d'une fois raconté de M. Fizes, les mêmes propos que M. Balme rapporte. » La » thése des eaux d'Aquitaine, disoit » aussi ce célébre Médecin, renferme » des vues qui ne sont point ordinai» res ; elle m'a fait vraiment une vive » sensation ; cette thése me confirme » dans la haute idée que j'avois conçue » de son Auteur. Je voudrois avoir plus » de temps & de vigueur que je n'en

» ai, pour profiter de ſes découvertes
» ſur le pouls, ou au moins pour les
» vérifier. ».

Les eſſais de M. Balme, ſur la nouvelle doctrine du pouls, peuvent parfaitement ſuppléer à ceux qu'auroient pu faire MM. Fizes & Sauvages : ſi nous nous ſommes étendus ſur les détails qu'il donne, c'eſt parce qu'ils peuvent inſpirer du courage à ceux qui en manqueroient, & parce qu'ils renferment beaucoup de maximes utiles. Nous nous contenterons d'exhorter le Lecteur à bien réfléchir ſur toutes ces maximes, & d'aſſurer M. Balme de l'approbation de tous les gens de bien.

Le jugement que M. Fizes portoit de l'Auteur des Recherches, peut me permettre une petite digreſſion au ſujet de ce même Auteur. M. Fizes & M. de Sauvages, & tous les autres Profeſſeurs, l'ont connu il y a environ trente ans, & l'ont compté au nombre de leurs Diſciples : quoique fort jeune alors, il fut chargé par le corps des Etudians de faire des leçons publiques d'anatomie ; il s'acquitta de cette miſſion, avec autant de gloire que de ſuccès : il prit ſes dégrés avec des applaudiſſemens ſi rares, que les Profeſſeurs crurent le devoir

exempter de quelques actes ; ils écrivirent, ainsi que les Etudians, à M. son pére, Médecin célébre dans la Province du Béarn, sa patrie, où il est aussi du Corps de la Noblesse. Nous l'avons vu, cette année 1771, cet heureux pére octogénaire, venir cueillir à Paris, le fruit de ses longs & utiles travaux : il a eu l'honneur d'être présenté au Roi, qui a été satisfait de ses réponses, & qui lui a donné une marque éclatante de sa justice, en lui faisant expédier un brevet de Conseiller-d'Etat, titre non moins honorable, que flatteur, pour la Médecine, & sur-tout pour le respectable vieillard auquel il a été donné.

N°. X L.

JUGEMENT de Monsieur DUCHEMIN de l'ETANG, Docteur de la Faculté de Montpellier.

LA nouvelle doctrine des pouls, tant critiques qu'organiques, est d'une trop grande conséquence en Médecine, pour que tous les Médecins qui aiment leur

art, ne mettent pas tout en œuvre, pour vérifier les faits sur lesquels elle est fondée, & faire part au public du résultat de leurs expériences. Mon témoignage doit être d'autant moins suspect, que ceux qui me connoissent, sçavent assez que je ne suis rien moins que crédule, & que j'ai été moi-même un des plus zélés frondeurs de l'art sphigmique... Les détails suivans apprendront aux Etudians en Médecine, que la longueur du tems & les difficultés qu'ils éprouveront dans le commencement, ne doivent point les rebuter, & comment ils parviendront à acquérir une connoissance, qui est d'une si grande utilité dans la pratique, que je ne crois pas qu'on puisse jamais l'acheter trop cher.

Dès ma premiére année d'étude en Médecine, je m'attachai beaucoup à la recherche du pouls, dans l'Hôpital de Bicêtre, où je suivois exactement les maladies qu'on y traitoit. Mais certaines raisons m'ayant dégouté de cet exercice, j'allois y renoncer tout de bon, lorsque le livre des Recherches de M. de Bordeu, me tomba entre les mains. Je n'en eus pas plutôt fait la lecture, que je retournai à l'Hôpital,

pour voir ſi je ſerois plus adroit ; mais non : comme je n'avois pas aſſez d'uſage & d'exercice, ou plutôt comme je manquois d'un Maître qui m'expliquât les préceptes, & me mît en même-tems l'exemple ſous les doigts, je ne pus jamais venir à bout d'en découvrir un ſeul.

C'eſt à partir de ce moment là, que je commençai à ſoupçonner, qu'il pouvoit bien y avoir un peu d'enthouſiaſme & d'imagination dans toute cette affaire : cependant avant de porter un jugement définitif, ſur un point de cette importance, je crus qu'il ne ſeroit pas hors de propos de prendre l'avis de quelques Médecins habiles & experimentés. J'eus donc recours à deux ou trois des plus anciens, & qui jouiſſoient d'une aſſez grande réputation dans la capitale, pour ſçavoir à quoi je devois m'en tenir, ſur la nouvelle Doctrine des pouls. Ces MM. ne biaiſérent point ; ils me dirent poſitivement, que tout ce qu'on débitoit depuis peu, là-deſſus, ſi on en exceptoit cependant les notions générales, qui apprenoient à juger du dégré plus ou moins fort de la fiévre, étoit une pure charlatanerie.

On pense bien que, d'après de telles autorités, & les tentatives inutiles que je venois de faire moi-même, je me tins la chose pour dite. Mais toujours avide d'acquérir des connoissances utiles, après avoir achevé mes études & pris mes inscriptions à Paris, je me déterminai à aller à Montpellier, pour y prendre mes dégrés.

Il n'y avoit pas six mois que j'y étois, lorsque j'entendis parler des prognostics étonnans que M. Fouquet, Docteur de cette Faculté, faisoit, d'après le pouls. On me dit tant de choses là-dessus, & tant de bien de ce Médecin, que dans ce moment même, je desirai passionnément de le connoître; l'occasion ne tarda pas à s'en présenter.... Je fis plusieurs objections auxquelles M. Fouquet répondit, avec toute la complaisance & la modération possibles.

M'étant assuré dans le cours de cette conversation, que ce célébre Médecin avoit autant de candeur, de probité & de lumiéres, qu'on me l'avoit dit, j'acceptai avec reconnoissance l'offre qu'il me fit, de venir tous les jours me donner des leçons en particulier, sur les Malades de l'Hôpital de St. Eloi.

Mon ſçavant Maître m'expliqua d'abord, ſuccintement, les caractéres des pouls organiques ; il m'en traça même la figure ſur une carte, avec un crayon ; & après m'avoir montré comment il falloit poſer ma main, & arranger mes doigts, il me fit approcher du lit des malades, pour tâter leur pouls. J'avoue que je fus long-tems, ſans pouvoir découvrir aucun des caractéres que cet habile Obſervateur me décrivoit. Mais frappé de la juſteſſe de ſes diagnoſtics, fondés ſur la ſimple exploration du pouls, j'étois très-indécis... Cependant je me trompois beaucoup moins ſouvent ſur les pouls capital & inteſtinal.

En revenant de Montpellier à Paris, & paſſant à Autun, il ſe rencontra d'aventure dans la maiſon où j'étois logé, une fille cacochyme, qui ſe diſoit un peu plus indiſpoſée que de coutume. Je m'approchai pour lui tâter le pouls, comme ſi j'euſſe voulu badiner & m'amuſer. Mais quelle fut ma ſurpriſe ; de ſentir très-diſtinctement le pouls capital ! Je ne balançai point à dire à cette fille, qu'elle devoit avoir mal à la tête ; & ſur ce qu'elle me dit, qu'à la vérité, elle ſouffroit beaucoup de

cette partie, mais d'un côté seulement, je lui tâtai le pouls de l'un & de l'autre bras ; je découvris facilement le côté affecté, ce qui surprit beaucoup les Assistans & un Médecin de la ville, qui vint ce jour-là dans la même maison.

Je ne fus pas plutôt de retour à Paris, que j'étudiai avec ardeur la doctrine du pouls dans l'essai de M. Fouquet, & dans les Recherches, & que je me mis, tout de bon, à tâter des pouls, à l'Hôpital de la Charité : mes doigts s'aiguisérent si bien, & mes idées se développérent, au point que je fis plusieurs prognostics de suite, tant sur les pouls organiques, que sur les critiques.

Plusieurs de mes Confréres qui avoient été présens, & qui suivoient, comme moi, réguliérement la visite du Médecin de cet Hôpital, en furent frappés, & me demandérent mon secret. J'appris à quelques-uns d'entr'eux à distinguer très-bien plusieurs sortes de pouls, tel, par exemple, que celui de l'hémorragie par le nez, & le pectoral, qui se rencontroient le plus souvent, ainsi que l'intestinal. Ces petits succès mirent une telle émulation parmi une trentaine de jeunes gens, tant Médecins de di-

verſes Facultés, qu'Etudians en Médecine, & Eleves en Chirurgie, qu'on abandonnoit preſque le Médecin qui faiſoit la viſite, pour ſe répandre dans les ſalles, & tâter des pouls à loiſir....

Parmi pluſieurs de mes obſervations, je ne citerai que les plus frappantes; je les ai faites ſous les yeux des perſonnes de l'art, qui ſuivoient alors la viſite du Médecin.

La premiére obſervation regarde un Laquais, qui fut tourmenté pendant pluſieurs jours d'un dévoiement, très-bien marqué par tous les caractéres du pouls de cette évacuation, mais ſurtout par des intermittences fréquentes & ſenſibles : auſſi, de tous ceux qui ſuivoient la viſite, n'y en eut-il pas un, qui ne lui tâtât le pouls, & qui ne le trouvât tel qu'il eſt décrit par les Docteurs Solano & Bordeu. Non-ſeulement, je lui avois prédit ce dévoiement; mais je l'aſſurai même, au bout de quelques jours, qu'il ne tarderoit pas à en être délivré; parce que je m'apperçus que les intermittences commençoient à s'éloigner, & à devenir plus rares. En effet trois ou quatre jours après, il ſortit de l'Hôpital.

Je fis la ſeconde obſervation ſur un

garçon Sellier...Je lui avois annoncé la veille une ſueur critique, qui parut en effet pendant la nuit ſuivante, ce que lui & ſes voiſins m'apprirent le lendemain.

La troiſiéme obſervation fut faite ſur un garçon Paveur....Je lui avois trouvé le pouls ſupérieur très-rebondiſſant : ce pouls m'ayant paru bien déſigné ſur le poignet droit, je ne laiſſai pas, ſelon ma coutume, de lui tâter celui de l'autre bras : trouvant celui-ci moins rebondiſſant, je dis au malade, non-ſeulement qu'il ſaigneroit du nez, mais même que ce ſeroit de la narine droite... Tout arriva comme je l'avois prédit ; ce qui convainquit les plus incrédules....

* Nous ſommes obligés, pour éviter les longueurs, d'omettre les détails de quatre autres obſervations que M. Duchemin rapporte, & les circonſtances qui les rendent ſur-tout intéreſſantes. Qu'il nous ſuffiſe de dire que la premiére regarde une criſe annoncée par le pouls des crachats ; la ſeconde un ſaignement de nez, critique, qui fut prédit, & arriva tout comme celui qui vient d'être rapporté : la troiſiéme ob-

ſervation offre un exemple du pouls de la ſueur, combiné avec l'inteſtinal : les choſes s'y paſſérent ainſi que l'Obſervateur les avoit prédites.

La derniére obſervation exige néceſſairement un peu plus d'étendue : elle roule ſur un homme attaqué, depuis quelque-temps, d'une hémorragie conſidérable, qui lui étoit ſurvenue à la ſuite d'une longue maladie ; on avoit même été obligé, pour en arrêter les progrès, de lui tamponner les narines avec des bourdonnets : cet homme continuoit à perdre ſon ſang, il s'affoibliſſoit à vue d'œil, & l'on n'en attendoit preſque plus rien.

Un ſoir que la pluie me ſurprit, dit M. de l'Etang, en paſſant près de la Charité, j'y entrai pour mettre le tems à profit, en attendant que l'orage fût paſſé. Ce malade m'ayant apperçu, il me dit d'un ton mourant, quoiqu'aſſuré : approchez, Monſieur, examinez-moi bien, & tâtez-moi le pouls; demain vous ne me trouverez plus ici... Après avoir tâté fort attentivement ſon pouls à un bras, je le tâtai à l'aute bras ; parce qu'il me ſembloit avoir reconnu, dans le premier, quelque tendance au pouls inférieur. Ayant trouvé ici le pouls inteſtinal

très-marqué : ſoyez en repos, lui dis-je, mon camarade ; non-ſeulement vous ne mourrez point cette nuit, & nous aurons encore le plaiſir de vous revoir demain matin ; mais vous aurez d'ici à ce tems-là, un dévoiement, qui ſans doute fera diſparoître votre hémorragie, & vous apportera du ſoulagement. Mon homme m'ayant diſtingué le jour ſuivant, au milieu de la foule qui ſuivoit le Médecin : eh ! venez, me dit-il, Monſieur, en me tendant un de ſes bras ; tandis qu'il préſentoit l'autre au Médecin ; vous m'avez hier rendu le courage & la vie ; le dévoiement que vous m'aviez annoncé, m'a travaillé toute la nuit, & je me ſens beaucoup mieux ce matin. Le malade conta alors à M. Maloet, qui faiſoit la viſite, tout ce que je lui avois dit la veille ; ce que je lui aſſurai moi-même être véritable, en préſence de toute l'aſſemblée, qui trouva qu'en effet, ſon pouls avoit paſſé du dicrote à l'inteſtinal.

En voilà, je penſe, aſſez, pour réveiller au moins l'attention des jeunes gens... Quoique je me ſois appliqué à donner à ces obſervations, toute l'authenticité qu'on peut raiſonnablement exiger en pareilles circonſtances, je

pense qu'il seroit sage de ne pas prononcer sur cette matiére à la légére, & encore moins de la condamner & proscrire; parce qu'elle ne seroit pas encore venue à notre connoissance; car, comme dit fort bien Montagne, *il est ridicule de mesurer la vérité à notre insuffisance*; c'est cependant ce qui arrive tous les jours. En effet, nous voyons des gens qui sont toujours disposés à nier tout ce qu'ils ne sçavent pas, ou ce qu'ils ne peuvent comprendre....

La division générale que fait M. de Bordeu, en pouls critique & pouls d'irritation, est capable de produire le plus grand bien en Médecine.... C'est par le secours de cette simple connoissance, bien aisée à acquérir, que je soutins, pendant plusieurs jours, à quelques-uns de mes Confréres, qu'un Malade, qui avoit une fiévre putride, compliquée de malignité, & dans lequel la langue étoit extrêmement noire, & les hyppocondres fort tendus, ne releveroit point de cette maladie, & que malgré l'émétique qu'on lui donnoit à grande dose, dans presque toutes ses boissons, le ventre n'obéiroit point, & resteroit tendu; parce que je lui trouvai jusqu'à la fin, le pouls

d'irritation bien marqué, tel qu'il est décrit dans l'excellent livre des Recherches de M. de Bordeu, & qu'on ſçait qu'il n'y a pas d'évacuation critique à attendre, tant que ſubſiſte un pareil pouls. (*Journ. de Med. Nov.* 1768.)

* Ces détails de M. Duchemin de l'Etang, nous démontrent en lui, un homme ardent à s'inſtruire de ſa profeſſion; un homme rempli de candeur, qui avoue les difficultés & les contradictions qu'il a eues à ſurmonter; un homme ſage & aviſé, qui apporte un examen réfléchi dans une choſe encore incertaine, douteuſe pour lui; enfin, un Obſervateur exact & preſque infatigable: ſon exemple ne peut manquer d'encourager ceux qui auroient quelque goût pour une ſcience à laquelle il donne tant de prix, par la juſteſſe & l'importance de ſes obſervations.

A parler vrai, j'aurois fort deſiré que M. Duchemin, nous eût fait part des converſations, qu'il eut ſans doute depuis ſon retour à Paris, avec les trois Docteurs dont il parle. Les auroit-il charitablement inſtruits? On me dira qu'on n'inſtruit guéres ceux qui n'aiment point à l'être: j'en conviens. Mais

Mais je puis féliciter M. Duchemin, d'avoir eu la même aventure, qu'eut Solano avec ſon Docteur Pablo. Que de Pablo pourroit-on compter, & combien peu de Solano ! Malgré cela, ne nous laſſons pas de faire le bien. Il y a, à-peu-près, dix ans, que ſe paſſa l'aventure de M. Duchemin ; les choſes ſont bien changées depuis ce tems.

N°. XLI.

DEUXIEME (*) JUGEMENT de Monſieur Gardane, Docteur Régent de la Faculté de Paris.

UN jeune Officier fut attaqué, il y a quelque tems, d'une colique violente, accompagnée d'envies de vomir, de rétention d'urine, & d'une conſtipation opiniâtre. On crut d'abord qu'il avoit un volvulus.

Appellé pour voir ce Malade, avant de l'interroger ſur ſon état, je tâtai ſon pouls qui me parut approcher du

(*) Le premier ſe trouve dans le deuxiéme Volume, N°. XIX.

critique ſimple des urines. Je ſentis une grande pulſation, ou plutôt un ſeul globe pulſant ſous le doigt annulaire, qui ſe diviſant enſuite en pluſieurs autres globes ſous le médius, alloit inſenſiblement en décroiſſant; au point que le dernier des globules, par lequel ſe terminoit la diaſtole, venoit ſe briſer contre l'apophyſe ſtyloïde du rayon. Cette proportion décroiſſante étoit telle, qu'à chaque battement d'artére, on auroit dit ſentir une ſuite de petites boules, dont la première qui répondoit à l'index, étoit la plus petite; & celle qui frappoit le doigt annulaire, la plus conſidérable. Toutes ces boules paroiſſoient ſe détacher ſucceſſivement de la principale, & n'en être qu'une émanation.

Ce pouls ſingulier me fit porter toute mon attention, vers le département des reins & de la veſſie. M'appercevant d'ailleurs que le côté droit du bas-ventre étoit mol, & ſans douleur; que le gauche au contraire, étoit très-ſenſible; qu'avec cela le malade ne pouvoit ſupporter la moindre preſſion ſur la région lombaire du même côté; qu'enfin il avoit un priapiſme conſidérable, je ne balançai plus de placer cette affec-

tion dans le rein gauche, & dans la veſſie. En conſéquence, j'ordonnai des bains domeſtiques; je mis le malade à l'uſage fréquent de la limonade nitrée, & je lui preſcrivis des lavemens émolliens. Tous ces remédes ſecondérent ſi bien la nature, qu'en peu d'heures cet Officier rendit une quantité prodigieuſe d'urine, & fut entiérement délivré de ſa colique. (*Journ. de Med. Janv.* 1770.)

Reflexions de l'Editeur.

Le pouls des urines & celui de l'eſtomac, ſont, à mon avis, très-remarquables dans le ſyſtême des Recherches; ils ſont l'inverſe de celui de la ſueur, qui (lorſque la ſueur eſt critique, bien préparée, bien amenée, & l'effet d'une derniére coction), eſt ordinairement le plus ouvert, le plus large, le plus extérieur de tous les pouls. Le pouls des reins, au contraire, eſt le plus concentré, le plus intérieur.

Voilà donc une diviſion générale du pouls, en extérieur, ou ouvert, & en intérieur, ou concentré.

Il ne faut pas, d'ailleurs, aller chercher le pouls critique de la ſueur, dans ces fortes de fontes ou de débordemens

d'eau qui se font à la peau, & qui sont purement symptômatiques : le pouls critique des urines, n'a pas non plus lieu dans les flux purement spasmodiques de cette liqueur, &c.

Les Anciens qui furent des Peintres fidéles, qui décrivirent les symptômes des maladies, d'après nature, & non d'après leur imagination, connurent cette sortie, ou ce développement extérieur du pouls, dans les crises extérieures, ils connurent aussi sa dépression dans les crises internes.

Ce n'est point ici le lieu de rendre à ces Maîtres de l'art, les louanges & la justice qu'ils méritent; on s'acquittera de ce devoir, lorsque, le flambeau des Recherches à la main, on parcourra leurs ouvrages, pour donner un nouvel appui à la doctrine moderne du pouls. Un des principaux avantages de cette doctrine, est de pouvoir servir à éclaircir des traits épars dans les écrits des Anciens, & sur lesquels les Modernes n'ont pas assez réfléchi.

L'observation de M. Gardane, me fournit l'occasion de faire quelques remarques utiles. Ces remarques regardent ce que Boerhaave enseigne sur le pouls, dans ses aphorismes; elles ser-

viront comme de supplément à ce que j'ai déja dit dans mes Réflexions préliminaires : encore me trouvai-je contraint de taire bien des choses, pour raison de la vénération consacrée à la mémoire d'un grand homme. J'aurois désiré que M. Gardane, qui a donné tant de preuves de fermeté, sur divers sujets de Médecine, eût voulu examiner à fonds ce que nous ne pouvons toucher que d'une main craintive & tremblante.

D'abord Boerhaave appelle fiévre aiguë, *febris acuta*, celle qu'accompagnent la vélocité du pouls, *pulsus velox*, le frissonnement & la chaleur. (*a*) On peut même dire que, suivant l'opinion de cet Auteur, la fiévre elle-même n'est que la vélocité du pouls, avec quelques autres accidens, & que cette vélocité étant une fois posée, la fiévre est aiguë : d'où il résulte, que toutes les fois que cette fiévre aiguë existe, le pouls a de la vélocité ; & réciproquement.

Mais les maladies inflammatoires des reins, sont, suivant Boerhaave, accompagnées de la fiévre aiguë, *febris*

(*a*) Aphorism. 564.

acuta (*a*) ; c'est-à-dire, qu'elles ont pour symptôme nécessaire, la vélocité du pouls, *pulsus velox*. C'est-là tout ce que Boerhaave dit du pouls, touchant les affections aiguës des reins.

La même fiévre aiguë, *febris acuta*, se retrouve dans l'inflammation des intestins : Boerhaave ajoute seulement qu'elle est aiguë & continue, *febris acuta, continua.* (*b*)

Les reins attaqués d'inflammation, ont donc, ainsi que les intestins, un pouls marqué par sa vélocité, *pulsus velox* ; la fiévre est aiguë dans les deux maladies, *acuta* ; & s'il y a quelque différence, c'est que cette fiévre est aiguë & continue dans la maladie des intestins, *acuta continua*. Voilà aussi tout ce qui regarde le pouls, dans les affections vives des entrailles.

Je retrouve, dans l'inflammation de l'estomac, le même pouls, la même fiévre, *febris acuta continua* (*c*) ; & il n'y a que cela dans Boerhaave, sur le pouls de l'estomac.

Le pouls a aussi de la vélocité, la

(*a*) Aphor. 993.
(*b*) Aphor. 962.
(*c*) Aphor. 951.

fiévre eſt de même aiguë, dans l'angine inflammatoire : de plus la fiévre y eſt chaude, *febris acuta calida* (*a*). Il faut ajouter que dans l'angine, le pouls eſt admirablement & précipitamment vacillant, *pulſus mirè & citò vacillans* (*b*); ce qui, ſuivant Boerhaave, n'a pas lieu dans le pouls des reins, dans celui des entrailles & de l'eſtomac.

La péripneumonie vraie a le pouls petit, mol, & tout-à-fait inégal, *pulſus exilis, mollis, omnimodè inæqualis* (*c*).

Le pouls, ſelon le ſyſtême que j'expoſe, n'eſt donc pas petit, mol & inégal, dans les maladies inflammatoires des entrailles : il n'eſt tel que dans la péripneumonie. *

(*a*) *Aphor.* 801.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Aphor.* 826.

* M. de Haen contredit formellement ſon Maître, ſur ce qui regarde le pouls de la péripneumonie. Boerhaave le veut mol, & de Haen le veut dur, (*Rat. Med. pars* 9.) Au reſte, Boerhaave, en parlant du pouls de la péripneumonie aiguë, dans ſa pathologie, dit que le pouls mol trompe ſinguliérement dans cette maladie, (*fallit maximè in peripneumonia acuta*). Mais s'il eſt toujours *mol*

La fiévre dans l'hépatite, ou inflammation du foie, a quelque chose de singulier (il y a ici plus que du *febris acuta*, plus que du *pulsus velox*); elle y est très-vive, *febris intensissima*; (a) & le pouls y est par conséquent très-fréquent.

Dans la phrénésie, le pouls est dur, *pulsus durus* (b); ce qui n'a pas lieu dans l'angine, dans l'inflammation du foie, & dans les autres affections de ce genre : mais le pouls dur se rencontre dans la pleurésie, qui est accompagnée de la fiévre aiguë-continue, avec le pouls dur, *febris acuta, continua, cum pulsu duro* (c).

La fiévre ardente, *febris ardens*, n'offre rien qui soit digne d'attention, par rapport au pouls. Il est évident que cette fiévre étant aiguë, *acuta*, & que le pouls y ayant de la vélocité,

---

dans cette maladie, comment trompe-t-il? il eût fallu que l'histoire de la péripneumonie, expliquât ce qui se trouve dans la pathologie, au sujet du pouls.

(a) Aphor. 949.
(b) Aphor. 973.
(c) Aphor. 878.

pulſus velox, elle rentre par rapport au pouls, dans la claſſe de l'inflammation des entrailles, & de l'inflammation des reins.

Mais Boerhaave ne s'explique pas ſur le pouls de la fiévre ardente, non plus que ſur celui de bien d'autres maladies.

L'augmentation déméſurée de la circulation du ſang, *exceſſus motûs circulatorii*, dont Boerhaave fait un état de maladie, particulier (*a*), préſente un pouls prompt & dur, *pulſus celer & durus* (*b*) : ainſi cette maladie tient un peu de la phrénéſie.*

(*a*) *Aphor.* 92.
(*b*) *Aphor.* 101.

* On me demandera ſans doute, comment cette augmentation de la circulation, qui procéde de celle des mouvemens du cœur, *corde ſæpiùs & fortiùs contracto*, ſe diſtingue de la fiévre, laquelle ſe connoît, ſuivant le même Boerhaave, à la vîteſſe du pouls (*a*); puiſque l'augmentation de la circulation ne peut ſe concevoir ſans cette vîteſſe.

On pourra de même déſirer de ſçavoir, quelle différence il y a entre l'augmentation de la circulation, & l'inflammation. La pre-

(*a*) *Aphor.* 570.

La fiévre éphémére, ou de courte durée, se connoît en ce que, quand elle a cessé, le pouls reprend bientôt son état d'intégrité parfaite, *pulsus*

---

miére occasionne, ou suppose nécessairement l'effort augmenté du sang sur ses vaisseaux, & l'effort des vaisseaux sur le sang, sa compression, son broyement & celui des vaisseaux, la chaleur, &c. (*Majorem vim pulsi sanguinis in vasa excipientia, majorem renixum vasorum, sanguinis fortem compressionem, vasorum sanguinisque attritum validum ad se mutuò, partium sanguinis attritum validum in se, calorem majorem, &c. (a)*

L'inflammation n'est autre chose que l'effet d'un sang croupissant dans les plus petits vaisseaux, d'un sang pressé & broyé par celui qui coule derriére, & par la fiévre qui augmente son mouvement. (*Sanguinis in minimis canalibus stagnantis pressio & attritus, à motu reliqui sanguinis moti, & per febrim fortiùs acti (b*.

Comment, dis-je, peut-on distinguer ces maladies, d'après de pareilles définitions? C'est toujours du sang incuné, brisé, égaré, serré, comprimé: c'est toujours la même idée, le même effet qui revient, & pour la fiévre, & pour l'inflammation, & pour l'augmentation de la circulation, qui n'est que la fiévre elle-même, suivant cette maniére vague & incertaine de peindre les maladies. . . . .

(*a*) *Aphor.* 100.
(*b*) *Aphor.* 371.

mox à febris exitu, planè restitutus (*a*); c'est-à-dire, que la fiévre n'existe plus quand elle a cessé.

Dans la fiévre continue, *febris continua*, le pouls demeure fiévreux tant qu'elle subsiste; ou la fiévre subsiste, tant que le pouls reste fiévreux.

Tout cela me paroît aussi évident, que peu nécessaire & peu instructif, sur le fait du pouls.

Voici un aphorisme qui regarde la fiévre continue putride, *febris continua putrida*. Plus le pouls y est foible, fréquent & inégal dans sa force, désordonné dans ses tems, & intermittent, plus la maladie est dangereuse & mortelle. *Pulsus, quò debilior, frequentior, inæqualior robore, inordinatior tempore, intermittentior, eò morbus pejor, lethalior* (*b*).

Je trouve dans cet aphorisme la

Dans le vrai, je ne puis comprendre quelle utilité, ou quel avantage, on peut retirer de toutes ces distinctions fines & sublimes, si chéries des Médecins méchaniciens, ou soi-disants tels.

(*a*) *Aphor.* 729.

(*b*) *Aphor.* 734.

même eſpéce de pouls, que Boerhaave a dépeint dans ſa pathologie (*a*), & dont j'ai parlé dans mes Réflexions préliminaires. Ici, ce pouls paroît reſtraint à la fiévre putride; dans la pathologie, il eſt bien autrement généraliſé.

Mais enfin de quel uſage peuvent donc être toutes ces remarques ſur le pouls? N'eſt-il pas évident, au ſujet de l'inflammation des reins, de celle des inteſtins & de l'eſtomac, que les caractéres que Boerhaave donne au pouls, ſont les mêmes que ceux qu'il a aſſignés, comme propres & néceſſaires à la fiévre aiguë? Il ne fait que répéter la même choſe en deux façons : ſon ſens ſe réduit à dire, que l'inflammation des reins, celle de l'eſtomac, & autres, ſont accompagnées de la fiévre; ce qui n'apprend rien, ni ſur la nature de cette affection, ni ſur les rithmes particuliers du pouls. Cependant l'hiſtoire du pouls, doit rapporter ſes différences dans les diverſes maladies, & de ces différences qu'on ne puiſſe pas confondre.

Que ſert-il de ſçavoir, que les ma-

(*a*) *Inſtitut. de pulſu ut ſigno.*

ladies vives & aiguës des reins, de l'estomac, &c, aménent la fiévre ? Qui peut douter d'une telle vérité ? Mais le pouls, qui, dans ces maladies, est constamment plus ou moins fiévreux, ou plus ou moins fréquent, a-t-il toujours le même rithme dans tout le cours de ces maladies, pendant l'irritation, pendant la coction, pendant l'évacuation ? Voilà ce que l'histoire du pouls doit apprendre, & ce à quoi Boerhaave n'a pas pensé.

Je me trompe : il y a pensé, mais d'une maniére qui le rend moins excusable. En effet, il annonce dans sa pathologie, *qu'il faut bien observer le pouls, parce qu'il indique les mouvemens de la matiére morbifique ; parce qu'il marque les tems & les momens où on doit la mouvoir, où elle se meut, où elle est prête à l'excrétion, ou l'excrétion est déja commencée ; d'où résulte clairement, & d'une maniére sûre & brillante* (egregiè), *la connoissance du moment auquel le Médecin doit agir* (a).

Boerhaave a-t-il dépeint, dans les diverses maladies, ces différentes modifications du pouls, qui, comme il

(a) *Instit. de pulf. ut signo.*

l'avoue, annoncent leurs révolutions critiques ? non.

Un de ses Disciples, M. de Haen, m'apprend que son Maître n'expose pas toujours dans ses ouvrages, ses vraies opinions; c'est ce que j'ai déja rapporté dans mes Réflexions préliminaires.

M. de Haen va plus loin; il prépare vraisemblablement des commentaires sur les ouvrages de Boerhaave : en attendant, il nous ôte la confiance que nous pourrions avoir dans ceux qui ont déja été faits. *Est fatendum*, dit-il, *per totum hoc Institutionum Boerhaavianarum opus*, (Instit. Boerh. ab Ill. Hallero edit.), *defectuosiores notas, tam ad pathologica, quàm ad physiologica, adjectas esse... Novit Ill.* (Hallerus): *novi ego, quàm defectuosi ac mendosi sint plerumque ejusmodi pugillares.* *

Il ne nous reste donc d'autre ref-

---

* De Haen pars 12. Rat. med. cap. IV.... *pugillares*; ce sont des espéces de tablettes où l'on fait des notes. M. de Haen suspecte celles de ses condisciples, mais non les siennes. *In meo exemplari.... quod ex ore dictitantis Boerhaavii, conscripsi, per quatuor diversos Institutionum cursus, hæc* (ce que Haller a dit) *non invenio.*

ſource, que celle d'attendre que M. de Haen nous éclaire, ſur ce que Boerhaave a dit du pouls.

M. de Haen, eſt au moins auſſi sûr de ſes propres Journaux, dans leſquels il a conſigné cinq cent obſervations.... (*Quingentorum & ultrà ægrorum*, *DIARIIS*, *exactè omnia.... notantibus* (*a*): on n'oſeroit ſans doute pas dire de ces Journaux, *quàm defectuoſi ac mendoſi ſint*; cela s'entend.

Pour nous qui n'étant point de l'Ecole de Boerhaave, ne ſçaurions prendre part à toutes les querelles nées dans ſon ſein, que pouvons nous faire de mieux, que nous en rapporter à M. de Haen, qui parle d'un ton ſi aſſuré?

(*a*) *Id. Ibid.* cap. 117.



N°. XLII.

JUGEMENT de Monſieur COULAS, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

* MONSIEUR COULAS, encore jeune, & exerçant la Médecine à Montpellier, ſa patrie, y mourut l'année derniére 1770. Il a laiſſé une réputation déja formée, dans un âge où l'on eſt à peine connu : il s'étoit ſur-tout diſtingué par ſon attachement à la nouvelle doctrine du pouls.

Entiérement convaincu de la vérité de toutes les obſervations, qu'on peut appeller préliminaires, ſur le pouls ; c'eſt-à-dire, de celles qui démontrent la réalité, & l'exiſtence des divers rithmes propres à chaque eſpèce d'évacuation, & à l'action de chaque organe; M. Coulas s'occupoit principalement, à débrouiller les pouls compoſés & compliqués, dans les maladies nerveuſes, les mieux décidées telles, où le pouls eſt le plus difficile à ſaiſir.

Entr'autres maladies de cette eſpéce ;

il parle de celle d'une fille âgée de 22 ans, atteinte de convulsions affreuses, qui lui étoient survenues à la suite d'une espéce de gale à la tête, ou de teigne rentrée. Il fit ses diverses remarques sur cette maladie extraordinaire, devant des témoins irréprochables, tels que » M. *Camuti*, l'un des Médecins » de la Chambre de son Altesse Royale, » l'Infant Duc de Parme; M. *Molinelli*, fils du célébre Médecin de ce » nom, exerçant à Bologne, M. *Fabre*, » Médecin de Cadix, & M. *de Mainve*, » Médecin à Châlons-sur-Sône ».

C'est devant ces témoins instruits; c'est de concert avec eux, que M. *Coulas*, faisoit ses observations: ce n'étoit point en Maître qui en impose à des Etudians; ce n'étoit pas avec le ton d'un Professeur qui veut entraîner les suffrages par son autorité; ce n'étoit point en homme qui veut faire du bruit, & se faire suivre par une cohorte de jeunes gens choisis & soumis à ses ordres, que M. Coulas se conduisoit: il mettoit dans sa maniére d'observer, la prudence, la sagesse & le respect pour les opinions de ses Confréres, requis en pareil cas; tout autre pro-

cédé eût fait ſuſpecter ſes vues. La démangeaiſon d'inſtruire les autres, lorſqu'elle eſt portée à un certain point, dégénére en fanatiſme, auquel ne ſont point ſujets les grands hommes, que ne ceſſe de fournir la Faculté de Montpellier, depuis tant de ſiécles. L'Art d'enſeigner la Médecine, eſt trop ancien, trop connu, dans cette ville, pour qu'on y tolérât les *algarades* de ces Docteurs paſſionnément ſçavans, & uniquement amoureux d'une grande réputation, contre leſquels nous devons nous tenir en garde, comme j'aurai encore lieu de le remarquer dans la ſuite.

La Malade de M. Coulas, qui étoit auſſi vive, qu'ont coutume de l'être les filles de Montpellier, parut jouir d'une aſſez bonne ſanté, pendant deux mois, après la diſparition de ſa teigne, qui ſe fit ſubitement & ſans cauſe apparente. Mais enfin les régles ſe dérangérent: à ce dérangement ſe joignirent la perte de l'appétit, un flux abondant d'urines crues, la proſtration des forces, un grand fonds d'agitation de l'ame, & une douleur vive à la mamelle gauche, avec enflure de cette partie;

mais ſans dureté, & ſans aucun changement de la couleur de la peau.

Cette douleur à la mamelle, jointe aux autres ſymptômes purement nerveux, faiſoit reſſouvenir M. Coulas de la déciſion d'Hippocrate, au ſujet de ces femmes, dont le gonflement aux mamelles, annonce le mauvais état de la tête. L'état déplorable de la malade, faiſoit ſonger à des remédes, qu'on n'auroit même oſé tenter dans une femme, dont le genre nerveux eût été moins affecté. On craignoit la manie; & cependant la ſaignée paroiſſoit d'ailleurs contr'indiquée. On ſe détermina pour l'uſage des bains, & des bains froids plutôt que des chauds & tiédes, à cauſe de l'ardeur extrême que reſſentoit la malade, & parce qu'on avoit éprouvé, que le dégré de chaleur favorable aux malades ordinaires, faiſoit une vive impreſſion ſur la tête de celle-ci, qui ne pouvoit ſupporter, même en ſanté, les pédiluves chauds ou tiédes.

Dès l'uſage du premier bain froid, & enſuite pendant chacun des cinq ou ſix ſuivans, on vit une éryſipéle couvrir la mamelle douloureuſe. Les Aſſiſtans,

accoutumés à l'odeur que répandoit la tête de la malade, lorſque ſa teigne exiſtoit encore, reconnurent la même odeur qui empuantiſſoit la chambre pendant le bain; preuve que la maladie venoit de cette humeur répercutée, & que les bains froids, qui auroient pu la faire rentrer dans tout autre ſujet, la portoient dans celui-ci au dehors. Cependant la toux, un crachotement continuel, & des cardialgies fréquentes, obligérent de ſuſpendre les bains, & de ſe borner à l'uſage des boiſſons délayantes, établi dès le commencement.

Cette interruption des bains n'empêcha pas l'éryſipéle de paroître; mais ce ne fut plus à la mamelle, ce fut à la région épigaſtrique qu'elle ſe montra. Elle diſparut bientôt, & ſa diſparition fut ſuivie d'un accès d'épilepſie des mieux marqués. On uſa, pendant l'accès, de l'application de linges trempés dans de l'eau froide, ſur l'épigaſtre; ils y rappellérent la rougeur; & l'accès épileptique ceſſa.

Il étoit démontré par pluſieurs épreuves, que la froideur de l'eau portoit l'humeur au dehors. On eut recours au

bain, l'éryſipéle revint ſur la mamelle, & ſur le ventre, qui ſe tendit & ſe gonfla. La malade ſe plaignit d'une ardeur inſupportable aux parties de la génération, intérieurement : la cauſe étoit le flot de la matiére, qui ſe portoit d'une partie à l'autre ; on s'occupa à ſuivre ſa marche, à étudier la nature, pour connoître l'endroit par lequel il falloit favoriſer ſa ſortie. On eut recours au pouls, qui juſqu'ici avoit été trop agité, trop convulſif, trop confus, pour qu'on pût reconnoître, par ſon moyen, l'organe déterminé vers lequel l'humeur vouloit ſe porter.

Le pouls s'expliqua enfin ; il étoit *inteſtinal, ſans intermittences ; ſon inégalité étoit telle, qu'on y découvroit un rétréciſſement conſidérable de l'extrémité digitale de l'artére ;* il y avoit auſſi *de l'inégalité du pouls de la matrice, quelques eſpéces de rebondiſſemens, & de plus des eſpéces de petits flots, qui ſembloient courir dans la cavité de l'artére.* Le tems des régles étoit encore éloigné : cependant on crut devoir ſuivre l'intention de la nature, & employer le reméde dont la malade s'étoit bien trouvée, lors du retard des régles, en

bonne ſanté. Les diverſes épreuves faites en ces occaſions, avoient appris, que, dans cette fille, les pédiluves froids étoient plus favorables, pour porter du relâchement, que les chauds. Leur uſage diminua la tenſion du ventre; mais au lieu de provoquer les régles cette fois, il fut ſuivi d'une révolution particuliére dans le pouls, qui devint *ſupérieur décidé;* il ſe mit à *rebondir, avec une élévation marquée de la portion digitale de l'artére, dans l'intérieur de laquelle rouloient ou fourmilloient de petits flots, des eſpéces de globules.*

M. Coulas annonça une hémorragie du nez; il dit que la choſe preſſoit, que tout d'un coup le pouls qui *portoit en bas* avoit changé de détermination, & *portoit en haut d'une maniére très-marquée.* Ayant de plus obſervé, que le pouls *nazal* étoit plus exprimé au bras gauche, qu'au droit, il aſſura que la malade ſaigneroit de la narine gauche : il penſoit à rappeller le ſang vers les parties inférieures : il ſongeoit à la ſaignée du pied, & au bain des parties inférieures; mais il héſitoit, ayant à contrarier ſi évidemment la nature : elle décida la queſtion; l'hémorragie de la

narine parut, & bientôt après une attaque d'épilepsie la suivit.

Quel parti prendre après l'attaque qui fut violente, & qui déconcerta toutes les fonctions, qui fit rentrer le pouls dans son état habituel *d'irritation, d'incertitude, d'acrisie ?* L'Observateur crut devoir appeller un de ses Confréres. On donna la préférence à M. Fouquet, comme étant plus habitué à s'occuper du pouls, qui avoit été pris pour la boussole de la maladie, & avoit été suivi jusqu'ici, d'après les explications & les descriptions qu'en avoit donné M. Fouquet lui-même. Ce Médecin craignit que l'épilepsie ne devint habituelle & désespérée; il discuta avec M. Coulas, les avantages & les désavantages de la saignée, des purgatifs & des autres remédes; il eut égard à l'idiosyncrasie de la malade, qui rendoit, pour elle, les bains tiédes si funestes, & les froids si singuliérement favorables : il remarqua sur-tout que, s'il étoit vrai que les bains froids avoient coutume de porter le sang vers la matrice, il n'étoit pas moins à craindre, (suivant les notions ordinaires qu'on a sur cette matiére) que ces bains ne fussent, comme les pédiluves

froids, suivis de quelque attaque. On hésita, on demeura dans l'incertitude pendant quelque tems.

Enfin voici ce qui fut arrêté entre ces deux connoisseurs du pouls. Voyant qu'il redevenoit *portant à la matrice*, ils ne purent s'empêcher de se livrer entiérement aux vues de la nature : nous verrons, disoient-ils, ce que le pouls exprimera lorsque nous baignerons la malade, qui a besoin de secours; puisqu'elle continue de souffrir beaucoup de ce feu, qui a gagné le vagin & la matrice; puisque les boissons intérieures sont sans effet : baignons-là comme elle aime à être baignée : si lorsqu'elle sera dans l'eau, le pouls demeure inférieur, on s'en tiendra là; si au contraire il devient supérieur, comme lors du pédiluve, on la retirera du bain.

Ce parti ayant été pris, on plongea la malade dans l'eau froide; on la mit dans un lieu obscur & privé de toute lumiére, qui auroit pu déranger un genre nerveux si facile à émouvoir, si singuliérement disposé. On garda un profond silence, conformément aux sages avis des Anciens, qui avoient calculé les effets des impressions de la lumiére

lumiére & du bruit, sur des malades menacés de phrénésie, ou de quelqu'autre affection de ce genre.

M. Coulas se met en position de tâter le pouls, pendant que la malade entre dans le bain: elle se tint d'abord droite, baignant seulement ses jambes. Le pouls est alors *irrité*, *saisi*, *retréci*; ce premier effet n'étonna pas l'Observateur: cependant il y a un peu du pouls *capital*; *l'artére est saillante & sortante en dehors*, *à l'extrémité digitale*; mais cette *saillie* diminue, & la malade dit qu'elle a moins de mal à la tête: l'artére *se développe dans toute sa longueur*; M. Coulas demande s'il y a encore du mal à la tête; la malade répond que non. On la fait asseoir dans l'eau: le caractére *supérieur & capital*, ne reparoît point; au contraire le pouls devient *intestinal*, *inégal & retréci sensiblement vers l'extrémité digitale*. A ce signe M. Coulas s'informe de l'état du ventre; la malade répond qu'il s'étend & se gonfle, & que la tête est tout-à-fait dégagée. Bientôt après le pouls devient *roide*, *ses battemens se font avec fougue*; il paroît une érysipéle sur tout l'hypogastre; M. Coulas annonce les régles, & qu'il n'y aura point d'atta-

que d'épilepſie : il eſt confirmé dans ſon jugement, par le *fourmillement utérin* qu'il ſent dans le pouls ; ce *fourmillement* ſe fait ſentir à chaque pulſation : vous avez vos régles, dit M. Coulas à la malade ; elle répond que cela eſt vrai.

Le pouls ſe dérange encore, ou plutôt il ſe complique ; il prend les irrégularités & les *inégalités de l'inteſtinal*, ſans perdre le rithme utérin. L'Obſervateur annonce le dévoyement : la malade va à la garde-robe dans ſon bain, & en maniére de fonte. Le pouls utérin reprend le deſſus avec force ; il ſurvient une évacuation conſidérable de ſang, annoncée : on craignit qu'il ne s'enſuivît une perte ; on tira la malade du bain ; ſes régles s'arrêtent, & l'éryſipéle de l'hypogaſtre diſparut ; le jugement ne fut pas complet.

Le lendemain, mêmes raiſons s'offrent pour l'emploi du bain froid ; on eſt encouragé par l'effet du précédent : tout s'y paſſe du côté du pouls, & du côté de l'apparition des régles, comme dans le premier bain. Mais la malade qui a les régles dans le bain, tombe dans le ſilence ; elle ne répond pas lorſqu'on l'appelle ; elle eſt dans un aſſoupiſſe-

ment qui allarme : on la réveille, elle se rendort; elle se plaint au bout de quelque tems d'un besoin pressant de prendre nourriture ; & toujours l'écoulement menstruel, décélé par le pouls, autant que par la teinte rouge que prend l'eau du bain, va son train. Elle sort enfin du bain.

Bientôt après, le visage se couvre d'une érysipéle, non sans que le pouls prît le caractére *supérieur* & *capital*. On crut pouvoir encore faire prendre le bain ; & à la grande surprise des Observateurs, l'érysipéle descend, comme à vue d'œil, sur toute l'étendue de la poitrine ; elle quitte le visage, & le pouls devient *pectoral bien marqué, large, mollet, élevé du côté de la portion cubitale de l'artére.* On aura peine à le croire ; le fait est pourtant vrai : l'érysipéle descend de la poitrine sur le ventre, comme une flamme qui passe d'un lieu à un autre, le pouls suit & indique cette marche ; le voilà *inférieur*, & toujours la malade est dans le bain; peu-à-peu il redevient utérin, & les régles qu'on annonce, & qu'on voit, pour ainsi dire, descendre de la face, jusqu'aux parties de la génération,

(s'il est permis de juger ainsi la marche du sang), coulent abondamment.

Il arriva dans le cours de ce traitement, qui dura plusieurs jours, qu'on s'apperçût que l'eau, échauffée à un certain point, par la chaleur de la malade, lui devenoit préjudiciable: le pouls dans ce cas, perdoit son *rithme utérin*, & devenoit capital; on ne le fixoit, on ne le déterminoit inférieur, on n'assuroit les régles, qu'en renouvellant l'eau du bain, même dans le tems que la malade y étoit plongée.

Ici finit l'observation de M. Coulas, qui n'a prétendu faire que l'histoire d'un mouvement des régles extraordinaire, celle du pouls dans un tems singulier, d'une maladie devenue chronique: il se proposoit de donner la suite, dans un ouvrage qu'il méditoit. » Ce » que je rapporte, dit-il, paroîtra sans » doute extraordinaire: il y a lieu de » craindre qu'on ne refuse à mon rap» port, la croyance que je me flatte » pourtant de mériter: j'assure ce fait » avec toute la bonne foi, dont un » honnête Médecin est capable: je » n'annonce rien qui ne soit conforme » en tout point à la plus exacte vérité ».

M. Coulas en appelle ensuite au témoignage des Médecins nommés ci-dessus, qui étoient présens.

J'ai cru devoir recueillir cette observation importante, qui fait époque dans l'histoire du pouls : les Observateurs curieux, qui apprendront un pareil fait, pourront essayer de le vérifier. Si quelqu'un suspectoit le traitement, il doit faire attention qu'il a été amené par une suite de circonstances qui ne se rencontrent que difficilement, & qu'il servira de point de partance, ou de régle, pour des Médecins qui pourroient se trouver embarrassés au sujet des régles, dans des femmes éminemment nerveuses, & dont la tête se ressent de l'effet d'un levain qui fait surabonder la sensibilité naturelle. Mais les mouvemens critiques, apperçus, saisis, si bien débrouillés par le tact du pouls, rendent sur-tout l'observation de M. Coulas précieuse : elle offre de ces complications, dont l'Auteur *des Recherches* a le premier senti l'existence & la singularité, & qu'il a essayé de dénouer. Si l'on dit que ces cas rares, ne peuvent pas être d'une grande utilité : on répond que de pareilles allures du pouls, se rencontrent dans les maladies les

plus ordinaires; que les divers rithmes ſont autant de modifications qu'il prend, comme un inſecte, ſi je l'oſe dire, remue ſes diverſes pattes : la nature pourſuit la matiére de la maladie alternativement dans chaque organe, & à coups redoublés, en employant des intervalles plus ou moins longs; elle ſe retourne ſuivant le beſoin le plus preſſant; ces tours & détours ſont expliqués par le pouls, & peut-être par les urines, & par d'autres ſignes.

Appliquez-vous donc à entendre la nature, & à l'écouter, à la prendre ſur le fait; occupez-vous de la guériſon de vos malades, c'eſt votre objet principal. Apprenez comment la nature ſe conduit, & par quelles voyes elle marche; juſqu'où elle a beſoin que vous l'aidiez; en combien de cas elle rejette vos ſecours; combien de fois vous cauſez l'épouvante & l'allarme, tandis qu'elle opére bien, & va droit à la ſanté, par des moyens qui vous ſemblent devoir amener la mort. Si vous n'êtes point frappé de ce dégré de ſenſibilité induſtrieuſe que le génie ſeul enfante; ſi vous n'êtes un amant tendre, curieux, & même jaloux de la nature, faites ſaigner vos malades lorſqu'ils ont chaud,

& n'oubliez pas de leur faire boire plusieurs pintes d'eau par jour: purgez les toutes les fois que vous pourrez leur persuader qu'ils ont besoin d'être nettoyez ou recurez, comme des chaudrons, & qu'ils ont un amas énorme de pourriture; purgez-les, dis-je, au moins *alternis diebus*, ou même réglément tous les jours; pourquoi non?

Enfin, lorsqu'ils seront guéris, ils penseront à vous témoigner leur reconnoissance; & lorsqu'ils seront morts, d'autres vous la témoigneront pour eux: ensuite vous ferez des histoires de ceux que vous avez saignez & purgez tant de fois, & qui sont guéris, & de ceux que vous avez saignez & purgez tant de fois, & qui sont morts. Serez-vous Médecin! de bonne foi y verrez-vous bien clair! ne vous direz-vous pas quelquefois à vous-même: comment! M. Coulas voyoit tant de choses au pouls, & moi je n'y vois rien.



N°. XLIII

JUGEMENT de Monſieur DESBREST, *Docteur de Montpellier, & Médecin à Cuſſet.*

JE vois avec un vrai plaiſir, que pluſieurs Médecins s'attachent à la Doctrine du pouls : le Journal de Médecine, dépôt précieux des progrés de l'Art, commence à retentir des nouvelles découvertes que l'on fait en ce genre, & qui nous en font eſpérer encore de plus grandes. L'Art de guérir acquerra, par l'uſage de cette doctrine, le dégré de perfection dont il eſt ſuſceptible, & par-là, deviendra auſſi utile, qu'il a été funeſte, lorſqu'il a été exercé par certaines gens....

Si nous ne pouvons pas nous flatter de voir ceſſer les abus dont nous nous plaignons, qu'il nous ſoit permis d'eſpérer, que la doctrine du pouls ſera l'époque d'une révolution heureuſe, dans la Médecine.... Je me garderai bien de dire, que je diſtingue toutes les nuances qui caractériſent les diffé-

rens pouls critiques... Mais ce que je puis dire, ce que j'ose même dire hardiment, c'est que depuis que je connois l'ouvrage des Recherches sur le Pouls, & les autres ouvrages de ce genre, j'ai été plus réservé dans l'application des remédes, sur-tout de ceux qui produisent de grands effets, qui occasionnent des effets très-sensibles dans les maladies, de ceux enfin qui décident souvent de la vie des hommes. Les saignées & les purgations qui s'opposent si puissamment aux efforts critiques de la nature, doivent particuliérement être comptées dans ce nombre....

La doctrine du pouls traverse les systêmes, qui n'ont pas l'expérience & l'observation pour fondemens: elle demande une étude particuliére, & une application constante à un nouveau genre d'observations difficiles à saisir, & qui rebutent par la difficulté qu'elles présentent....

Je crois qu'avec un peu d'attention, on peut parvenir à connoître les pouls critiques simples. Quant aux pouls composés, la chose est plus difficile; & la difficulté augmente, lorsqu'ils sont compliqués: cependant en supposant qu'on ne puisse parvenir à ce dégré de con-

noissance, qui caractérise les observations de l'Auteur des *Recherches*, il n'est pas moins vrai que cette étude doit être d'un grand secours, dans la pratique de la Médecine... J'ai souvent annoncé des saignemens de nez, qui ont répondu à ma prédiction : je crois pourtant qu'il est possible, qu'un autre Observateur ne trouve pas dans le ponls, qui annonce le saignement de nez, les marques auxquelles je l'ai reconnu, mais qu'il se forme une autre idée de ce pouls, & qu'il le reconnoisse aux signes qui lui servent à le désigner lui-même. Les hommes ont souvent une façon de sentir différente les uns des autres : nous avons mille exemples de cette vérité ; mais qu'importe au reste, que l'impression que fait sur mon doigt, le pouls rebondissant nazal, soit différente de celle qu'il fait sur le doigt de M. de Bordeu ; pourvu que nous connoissions l'un & l'autre ce pouls, aux signes qui nous servent à le distinguer, & à l'idée que nous nous en formons... Chaque Observateur peut en son particulier, se former une idée particuliére de chaque pouls, & le connoître à l'idée que ce pouls lui fournit, & à l'impression qu'il fait sur son doigt : le

point essentiel est de distinguer les pouls les uns des autres; & je pense qu'on peut y parvenir, ainsi que Solano, Nihell, M. de Bordeu, &c.

Le pouls simple des régles, me paroît un des plus aisés à connoître, & je m'y trompe rarement: cependant ce pouls ne fait pas exactement sur moi la même impression qu'il fait sur M. de Bordeu; il me paroît moins développé que dans l'état naturel: il a bien un petit rebondissement, presque à chaque pulsation; mais ces pulsations semblent finir en pointe; on diroit que ce pouls va se perdre & s'échapper au doigt qui le touche. Pour le sentir de la maniére dont je l'exprime, il faut appuyer légérement le doigt sur l'artére: si on presse davantage, alors il acquiert plus de force, les vibrations sont plus vives.... C'est particuliérement dans le tems que les régles coulent, qu'on sent ce pouls tel que je viens de le décrire. Mais quelques jours après, ou avant l'écoulement des régles, ce pouls est différent; il est plus vif, plus élevé, plus développé, plus fort; les pulsations paroissent arrondies, au lieu que dans le premier cas, elles finissent en pointe.

Je dis aussi que le pouls, quelques

jours avant, ou après l'écoulement des régles, ressemble beaucoup au pouls de la grossesse, & que plus on approche de l'instant où elles vont couler, ou de celui où elles doivent finir, plus il diminue de force, & s'approche de l'état de celui qui accompagne leur écoulement. Entre plus de cent observations que je pourrois citer, & où j'ai annoncé l'écoulement des régles, je me contenterai de deux ou trois.... Le pouls de la grossesse a des caractéres particuliers, qui le distinguent du pouls naturel des femmes, & qui pourroient le faire confondre avec celui qui annonce que les régles vont paroître, ou qu'elles ont cessé depuis peu de couler. Il est plus élevé, plus fréquent, plus égal que le pouls propre de la matrice: il a aussi plus d'élévation & de fréquence, que dans l'état de santé; les redoublemens sont moins sensibles, que dans le pouls simple de la matrice; & les battemens de l'artére, au lieu de se terminer en pointe, comme ce dernier, paroissent plus arrondis. Les divers dérangemens qui arrivent aux femmes grosses, peuvent occasionner différentes modifications dans ce pouls: cependant il conserve toujours un caractére qui lui est

propre, & qui consiste dans *la fréquence, la légére réduplication, l'élévation, la tension, & sur-tout l'arrondissement de la pulsation.*

La jeune femme d'un Chirurgien de Riom en Auvergne, qui étoit mariée depuis peu, & qui avoit eu ses régles à la derniére époque où elle les attendoit, me fit tâter son pouls; il étoit plus élevé, plus tendu, plus fréquent & moins égal, que le pouls de santé: il avoit d'ailleurs une légére *réduplication*, & *l'arrondissement* de la pulsation. Je lui annonçai que je la croyois enceinte. Son mari, à qui elle fit part de ma prédiction, protesta qu'il n'étoit pas possible de connoître la grossesse au pouls. Je fus informé dans le tems, que ma prédiction s'étoit trouvée exactement vraie.

Une jeune Dame de Cusset, qui avoit eu trois enfans, & qui attendoit ses régles, me donna son pouls à tâter. Je lui annonçai qu'elle étoit grosse, quoiqu'elle n'eût encore aucun des symptômes qui accompagnent le commencement de toutes ses grossesses. Les dégoûts & les maux de cœur suivirent de près ma prédiction....

J'annonçai à une autre Dame, qui

étoit dans le premier mois d'une seconde grossesse, qu'elle étoit enceinte; prédiction que je lui ai souvent réitérée par la suite, malgré sa persévérance à nier le fait: il ne lui est plus possible de dissimuler, combien j'avois rencontré juste....

On ne doit pas conclure de ce que je viens de dire, que je ne me trompe jamais dans la prédiction des crises: il s'en faut de beaucoup.... il faut tant d'expérience, d'application, de délicatesse dans le tact; que je ne dois pas espérer de faire jamais de grands progrès dans cette brillante carriére, ouverte aux Praticiens, pour le salut des malades. Je trouve quelquefois tant de confusion, d'indécision dans les différens pouls critiques, qui se présentent dans ma pratique, que mes prédictions ne sont point du tout certaines.

Indépendamment de tout cela, la doctrine du pouls, je le répete, est à mes yeux la plus belle découverte qui ait été faite jusqu'à présent en Médecine: j'ose même prédire qu'elle prendra faveur, qu'elle dissipera tous les vains raisonnemens, & les systêmes ridicules qui ont été imaginés, pour rendre raison des faits que nous ne

concevrons jamais; parce que la nature a des ſecrets impénétrables. Le plus grand avantage que nous pouvons retirer de cette doctrine, eſt celui d'apprendre à obſerver, avant de raiſonner; c'eſt par conſéquent celui d'apprendre à guérir nos malades.....

* En parlant ailleurs d'un malade attaqué d'une fiévre demi-tierce, M. Desbreſt s'explique de la maniére qui ſuit.

Le malade avoit eu pendant le cours de ſa maladie pluſieurs petits ſaignemens de nez, & j'en avois annoncé quelques-uns: ces petites hémorragies étoient toujours précédées du pouls rebondiſſant de M. de Bordeu: je dois même dire, que cette eſpéce de pouls m'étoit connue, long-tems avant que j'euſſe lu les obſervations de cet Auteur.

Il eſt vrai que je ne regardois pas ce pouls, comme annonçant toujours une hémorragie: je le nommois pouls de diſſolution, & je regardois l'hémorragie qui le ſuivoit, comme une nouvelle preuve de la diſſolution du ſang; auſſi, lorſque je rencontrois cette eſpéce de pouls, je ne faiſois jamais ſaigner

mes malades : je leur demandois toujours, s'ils n'avoient point eu de saignement de nez, & je ne manquois pas de prescrire des antiseptiques, qui produisoient ordinairement de bons effets.

J'ajouterai que le pouls nazal, que j'appellois pouls de dissolution, a un caractére singulier dont l'Auteur des *Recherches* ne fait point mention, mais que j'ai observé constamment : ce pouls rebondissant fait éprouver au doigt qui le touche attentivement, une sensation désagréable, un petit engourdissement bien r[illegible]qué, dont tous les Observateurs [illegible] ont le tact délicat, s'appercevront aisément : d'ailleurs ce pouls n'a point de consistence ; il céde aisément au doigt qui le presse, & il se fait sentir alors dans presque toute la partie du doigt, qui appuye dessus, mais particuliérement dans les endroits où il est moins gêné ; c'est-à-dire, dans les deux parties latérales du doigt qui, à cause de leur convexité, appuyent moins fortement que la partie moyenne de ce même doigt. Je l'ai observé tel, dans les Hôpitaux de l'armée, pendant plus de quinze jours de suite, chez les mêmes

malades, attaqués de fiévres malignes épidémiques : lorsqu'il reste constamment tel, je crois qu'on pourroit le nommer pouls de dissolution.

L'histoire de tous les tems (dit encore M. Desbrest), ne nous a malheureusement que trop souvent convaincus, combien les erreurs les plus dangereuses ont de faciliré à se répandre ; tandis que les vérités les plus utiles & les plus intéressantes, ne s'établissent, qu'après avoir long-tems lutté contre les traits de la malignité des hommes, & lorsqu'on est venu à bout de détruire tous les raisonnemens, que la fausseté de leur jugement, ou leur mauvaise foi, ont pu leur fournir... La doctrine du pouls, découverte utile, conduira son Auteur à l'immorraliré (j'aime à parler, pour ôter toute équivoque, de l'Auteur des Recherches) : elle va changer la face de la Médecine... (*Journ. de Méd. Octobre* 1761 ; *Février* 1768, *& le supplément à l'année* 1770).

Réflexions de l'Editeur.

On ne prendra pas le témoignage de M. Desbrest, pour une de ces approbations mendiées, ou pour un de

ces aveux que la politeſſe dicte aux ames douces & honnêtes qui n'aiment point à contredire: M. Desbreſt doit encore moins être regardé comme un de ces enthouſiaſtes qui ſe livrent ſans réſerve aux nouveautés.

Ce qu'il dit, eſt non-ſeulement la confirmation du ſyſtême général des *Recherches*; mais il va plus loin; il découvre des caractéres particuliers; il ſuit la nature avec opiniâtreté, & avec cette délicateſſe de ſentiment, qui eſt réſervée aux vrais Maîtres de l'Art: il répond d'un ſeul mot à mille queſtions, que la pareſſe, le défaut de goût, ou d'obſervation, & même le tact particulier des Obſervateurs, peuvent ſuggérer; car chacun a ſa touche différente, ainſi que le remarque judicieuſement M. Desbreſt; chacun peut peindre, à ſa maniére, ce que le tact lui dicte, au ſujet du pouls.

Mais qu'importe que l'expreſſion, ou la maniére de rendre les obſervations, ne ſoit pas préciſément la même; pourvu que les Obſervateurs conviennent, qu'il y a, dans les rithmes du pouls, un langage particulier, que chaque Médecin doit & peut entendre.

Ce ſigne, le pouls, eſt la bouſſole

du Médecin, ſans doute; mais chaque Obſervateur conduit & manie cette bouſſole, ſuivant les régles que la pratique lui a appris: chacun d'eux peut, par le tact du pouls, diſtinguer les criſes ſimples & les compliquées; il peut conſidérer les rithmes du pouls, qui les annoncent, par un côté particulier, & graver dans ſa mémoire ces différens rithmes, qui lui rendent déſormais tel pouls impoſſible à confondre avec aucun autre.

Toutes les vérités qui s'apprennent par la pratique, font dans l'eſprit de ceux qui les apperçoivent, une ſenſation particuliére, qu'on doit ſeulement rapporter à la diſpoſition des organes des ſens de chaque individu. Vainement donc prétendroit-on combattre la doctrine du pouls, en diſant qu'on n'apperçoit pas préciſément les mêmes nuances obſervées par les premiers Obſervateurs: ces légéres différences n'importent de rien; pourvu qu'on diſtingue dans le fait, les révolutions que le pouls prépare & annonce.

J'aime à rappeller ce que M. Desbreſt remarque, que la doctrine du pouls doit changer la face de la Mé-

decine : c'eſt-là, un aveu que les adverſaires de cette doctrine font, de même que ſes fauteurs ; elle a donc un objet qui eſt digne de la plus grande conſidération & du plus profond examen. Mais il nous manque encore, une ſuite d'hiſtoires de maladies, qui ayent été traitées uniquement d'après les ſignes tirés du pouls : il nous manque auſſi une comparaiſon de pareilles hiſtoires, avec celles d'autres maladies, traitées par les autres ſyſtêmes, où les Médecins puiſent ordinairement leurs indications.

J'ai quelquefois imaginé voir un malade traité, 1°. par un Médecin, rigoriſte ſectateur d'Hippocrate ; 2°. par un Galéniſte, purement tel ; 3°. par un Chymiſte bien déterminé ; 4°. par un Méchanicien bien décidé ; 5°. par un rigoriſte ſectateur de la doctrine du pouls ; 6°. par un empyrique ignorant tout ſyſtême : je voudrois ſçavoir juſqu'à quel point tous ces Médecins & leurs maniéres diverſes de ſuivre une maladie, s'accorderoient ; je crois que celui qui fonderoit ſon traitement ſur l'aſſemblage & le choix ſage & éclairé de toutes ces méthodes, ſeroit le plus heureux & le plus utile.

Il y a aussi parmi les sectateurs du pouls eux-mêmes, deux grandes branches particuliéres, deux maniéres de voir le pouls ; l'une est de le regarder comme une source de connoissances, seulement propres à prognostiquer dans les maladies ; l'autre de prendre les rithmes du pouls, pour le fondement des divers moyens à suivre dans le traitement.

Je trouve le germe de ces deux sortes de sectateurs du pouls, dans le commentaire de l'ouvrage de Cox. Ce Médecin Anglois, par exemple, purgeoit, dès qu'il trouvoit le pouls intestinal ; M. Michel l'avoit devancé sur ce point. L'Auteur des Recherches n'a pas expliqué sa maniére de penser à ce sujet : encore une fois, nous manquons d'une application de la doctrine du pouls à la pratique journaliére, & il est tems d'en venir là, comme je le disois dans mes Réflexions préliminaires.

Nous souhaiterions qu'un Médecin, qui auroit le sçavoir & l'expérience de M. Desbrest, entreprît de nous éclairer sur cette importante matiére. Voici quelques questions qui pourroient mériter son attention.

1°. Le pouls portant à l'hémorragie du nez, faut-il saigner ; & faut il saigner du bras, ou du pied 2°. Le pouls étant stomachal, faut-il toujours faire vomir ? 3°. le pouls étant intestinal, faut-il purger ? 4°. le pouls de la sueur exige-t-il des remédes sudorifiques ? 5°. dans les crises compliquées, vers quel rithme du pouls, faut-il qu'un Praticien dirige ses remédes ? 6°. Les pouls critiques sont-ils des commencemens de crise, qu'il ne faille ni avancer ni retarder ? 7°. Le pouls des régles indique-t il la saignée du pied ou celle du bras ? 8°. Le pouls non critique ne seroit-il pas le seul, qui indiqueroit ou permettroit d'administrer des remédes ; & quel remédes pourroit-on employer, pour changer le pouls non critique en critique ?

Nous invitons M. Desbrest, & tous les Médecins aussi sçavans & aussi pleins du désir de voir prospérer l'Art, que lui, à travailler à la résolution de ces problêmes.

⁂

No. XLIV.

JUGEMENT de Monsieur DUFOT, Médecin pensionnaire de la ville de Laon.

DANS une fiévre putride ardente; masquée sous les symptômes d'une péripneumonie très-vive, & épidémique, j'ai eu occasion d'observer les pouls critiques supérieurs & inférieurs, dont la connoissance est si nécessaire, pour sçavoir en quel tems de la maladie, il faut laisser agir la nature; afin de ne pas troubler son travail. C'est avec reconnoissance que je publie ici devoir à M. de Bordeu, ces connoissances sur le pouls, lorsque jadis Médecin de la Charité de Paris, il se faisoit un vrai plaisir d'instruire les jeunes Médecins qui le suivoient dans le traitement des maladies de cet Hôpital. Cet heureux Praticien a si bien mérité du genre humain, par ses sçavantes & inestimables *Recherches sur le Pouls*, que ses ouvrages seront une époque bien précieuse dans l'histoire de la Médecine.

Hunc ego beatissimum existimo, qui bonæ mansuræque famæ præsumptione fruitur, certusque posteritatis, cum futura gloriâ vivit. Personne n'est plus heureux que celui qui jouit d'une grande & solide réputation, & qui, sûr des suffrages de la postérité, goûte par avance toute la gloire qu'elle lui destine. (*Mémoire sur les maladies épidémiques, qui depuis cinq ans, ont régné dans le pays Laonnois* 1770).

Réflexions de l'Editeur.

La reconnoissance inspire à M. Dufot des sentimens peu communs: il a vu naître la doctrine du pouls, & il l'a suivie dans ses développemens: il l'appuye aujourd'hui de sa décision, qu'on sçait être d'un grand poids; puisqu'elle a pour fondement une expérience raisonnée & souvent répétée.

Ce qu'il dit de son exactitude à suivre les Hôpitaux, pendant qu'il étoit Etudiant, me rappelle que, de tout tems, nos Hôpitaux ont été ouverts à ceux qui désirent sérieusement de s'instruire; de tout tems ils y ont trouvé, non des Maîtres durs & absolus, mais des Confréres toujours prêts à les conduire,

duire, par les voyes d'une ſaine pratique, au courant des découvertes nouvelles, & des diverſes tournures que l'Art prend de demi ſiécle en demi ſiécle.

L'Hôpital de la Charité de Paris, dirigé par des Religieux aſſez inſtruits, a eu toujours, depuis ſa naiſſance, beaucoup de réputation, ſur-tout pour raiſon du choix qu'ils ont ſçu faire des Médecins, à qui le ſoin des malades a été confié.

J'aurois les mêmes louanges à donner aux autres Hôpitaux de Paris, & à pluſieurs du Royaume; mais je me bornerai à dire quelque choſe de l'Hôpital de St. Eloi de Montpellier.

Cet Hôpital eſt ouvert aux Etudians qui ſont en état de profiter des leçons qui s'y donnent, c'eſt-à-dire, des maladies qui y ſont traitées, & des remarques que les Médecins y font ſur ces maladies. L'Hôpital dont je viens de parler, n'eſt pas le ſeul endroit où l'on s'inſtruiſe de la pratique, à Montpellier.

Pluſieurs ſiécles ſe ſont écoulés, depuis que cette ville fut regardée comme le vrai temple d'Apollon : c'étoit le tems où l'Ecole de Salerne, en Italie,

& celle de Montpellier (qu'on appelle aujourd'hui *Ludovicée*), ſe formérent des débris des Ecoles des Arabes, & abſorbérent tout le ſçavoir des Juifs, qui n'étoit pas alors à négliger.

Dès cette première époque, qui remonte juſques vers le onziéme ſiécle, Montpellier avoit ſes Profeſſeurs qui inſtruiſoient la jeuneſſe, & qui venoient de ſuccéder aux Marcellus, aux Auſone, aux grands Médecins de l'Aquitaine. Il y a plus de deux cent ans, qu'un Profeſſeur eſt chargé, à Montpellier, de s'étendre au long ſur ce qui concerne la pratique.

Lors de cette même époque, on s'apperçut, comme les Mémoires ſur l'hiſtoire de cette Faculté le prouvent, qu'un ſeul homme n'eſt pas en état d'enſeigner à la jeuneſſe les élémens de la théorie & de la pratique de l'Art; c'eſt pourquoi nos Souvérains eurent ſoin d'ordonner que pluſieurs Maîtres ſe partageroient ces utiles travaux.

On pouvoit acquérir les connoiſſances néceſſaires, non-ſeulement dans le ſein de la Faculté, & par les leçons de ſes Membres principaux, les Docteurs Régens & les Profeſſeurs; mais encore parmi les Médecins pratiquans

dans la ville, à qui on distribua les différens quartiers, sous le nom de Médecins de la Miséricorde, ou des pauvres.

Ces Médecins conduisoient les Etudians aux lits de leurs malades ; & c'est-là que se faisoient des observations & des expériences, sages, utiles, réfléchies ; c'est-là que passoit, de l'un à l'autre, la tradition de la bonne pratique.

Un seul homme chargé du pesant fardeau de donner des leçons aux jeunes gens, auroit pu, en leur apprenant ses opinions particuliéres, leur laisser ignorer celles de plusieurs Maîtres, non moins dignes d'être écoutés.

Ainsi les Etudians passoient successivement par les mains de différens Maîtres, & ils corrigeoient, ou éclaircissoient les dogmes de l'un par ceux de l'autre : ainsi on s'instruisoit de la pratique, par tous les côtés possibles : ainsi on évitoit la trop grande uniformité, la monotonie, toujours pernicieuse dans un Art qui a autant de faces que la Médecine, & dans lequel le génie ne souffre qu'impatiemment des entrâves.

Ce seroit se former une très-mau-

vaiſe idée de l'Art, que d'imaginer qu'un ſeul Profeſſeur puiſſe, quelques ſecours qu'on lui fourniſſe, remplir une tâche que pluſieurs Maîtres peuvent à peine remplir. Hippocrate lui-même, s'il revenoit parmi nous, ne pourroit pas tout ſçavoir & tout enſeigner, il ſuivroit & apprendroit aux autres ſon ſyſtême & ſes opinions; & Van-Helmont pourroit enſeigner quelque choſe aux diſciples d'Hippocrate.

Notre Art, qui conſiſte à étudier la nature dans toutes ſes faces, a des principes qu'il n'eſt guéres poſſible de déterminer, eu égard aux circonſtances infiniment variées dans leſquelles on en fait l'application; de-là vient qu'il n'eſt point ſujet à une autorité impérieuſe qui captive, comme la Théologie & la Juriſprudence: il eſt, ſi nous pouvons le dire ainſi, un compoſé de couleurs & de nuances différentes, qu'un ſeul homme ne ſçauroit, dans tous les cas, aſſembler, diſtribuer & varier, comme il convient.

J'eſtime donc très-important, que la Médecine ne ſoit pas enſeignée par un ſeul homme, quelque ſçavoir qu'il ait; eh! quel qu'il puiſſe être, oſeroit-il ſe charger de tout expliquer, de

tout analyser, de prévoir ou d'obvier à tous les cas possibles, de calculer le bon & le mauvais de toutes les Méthodes? Oseroit-il se promettre de répondre à toutes les questions, que des jeunes gens, pleins de feu & de sagacité, lui feroient? Pourroit-il en un mot pourvoir à tous les besoins de ces jeunes plantes, dont la culture importe tant au bien de la Société, & exige des soins si variés?

S'il est donc vrai, que ce qu'on appelle une Ecole pratique, soit une chose nécessaire, il est évident qu'elle ne doit pas être concentrée dans les murs d'un seul Hôpital, ni confiée aux soins d'un seul homme.

Que plusieurs Maîtres se partagent, comme à Montpellier, le soin de conduire les jeunes gens chez les malades; que chacun ait ses Disciples chéris, & avec lesquels il sympathise d'une maniére particuliére: qu'ils ayent, suivant la liberté permise par l'Art, chacun leur méthode, & qu'ils cherchent à la faire valoir. Mais que la jeunesse ne soit pas irrévocablement soumise à n'écouter qu'un seul Maître, à n'apprendre sans cesse que la même leçon.

C'est d'après ces principes raisonna-

bles, que l'on a toujours procédé en France, où, ſans donner à aucun Médecin d'Hôpital des droits excluſifs, pour enſeigner, on leur a permis à tous de communiquer leurs idées, leur pratique, leurs découvertes, ſuivant leur goût & leur génie.

Si je ne m'écartois pas trop de mon ſujet, j'ajouterois que l'utilité des Hôpitaux, qui eſt réelle à quelques égards, ne s'étend pas juſqu'à devoir faire conſidérer ces maiſons publiques, où l'on ſuit néceſſairement une ſorte de coſtume, comme les meilleures Ecoles de pratique, qu'il ſoit poſſible d'avoir : j'aime mieux des Ecoles diſperſées comme celles de la Miſéricorde, dont j'ai parlé ; j'aime mieux que chaque maiſon d'un malade, ſoit une petite Ecole, où un Médecin peut faire briller ſes connoiſſances plus utilement, que dans un Hôpital.

Dirai-je auſſi que j'ai oui des Philoſophes & des Médecins habiles, être bien moins pénétrés d'admiration, qu'on ne l'eſt communément, ſur l'établiſſement de ce grand nombre d'Hôpitaux, dont toutes nos grandes & petites villes ſont fournies, & dont les dépenſes, l'éclat & le dehors, ſont

plus propres à faire briller la charité & la magnificence des Fondateurs, qu'à procurer aux malades plus de commodités, & de soulagement. Il faut avoir suivi des Hôpitaux, pour n'être point ébloui de leur pompe, & connoître leurs inconvéniens, qui sont si nombreux, qu'il y a lieu d'espérer, qu'on viendra enfin un jour à ouvrir les yeux sur tous ces établissemens publics, qui en imposent à la multitude.

M. Dufot m'a conduit à cette sorte d'épisode, concernant les Hôpitaux & l'établissement d'une Ecole pratique, dans quelqu'un d'eux, établissement après lequel je vois des Médecins soupirer.

Premiérement cette Ecole est déja établie; puisque chaque Hôpital est une Ecole ouverte à tout le monde. En second lieu, la bonne Ecole pour des jeunes gens, est de suivre, non pas tous les malades d'un Hôpital, non pas un seul Médecin, dans un de ces Hôpitaux; mais de voir le plus de Médecins qu'il est possible, & de profiter de leurs méthodes de traitement.

Troisiémement enfin, je voudrois que dans l'éducation qu'on donne aux jeunes Médecins, on n'oubliât pas de

les envoyer, autant qu'il seroit possible, suivre des Praticiens employés, comme M. Dufot, dans les épidémies, dans les villes & dans les campagnes, en les faisant voyager d'un lieu à un autre, pour y conférer avec tous les Anciens, pour apprendre d'eux leurs arcanes, & leurs belles ou malheureuses cures: ce seroit le moyen de perpétuer la race des bons Médecins, & de les rendre plus sages, plus sçavans & plus expérimentés, d'une génération à l'autre.

Mais je ne pourrois approuver qu'on affichât un seul Hôpital, pour le faire devenir le rendez-vous d'une foule de jeunes gens, qui n'apprendroient rien, s'ils étoient livrés à eux-mêmes, & qui ne connoîtroient que les documens d'un seul Maître, s'ils étoient réduits à l'entendre, & à n'entendre que lui seul. Un pareil établissement dégénéreroit dans peu de tems; le Médecin Professeur deviendroit bientôt sujet à toutes les disgraces qu'entraîne une place unique, & de faveur; on exigeroit trop de lui; on le chargeroit des événemens malheureux qui seroient attribués à sa méthode particulière: pour peu qu'il eût de goût pour primer, il se laisseroit lui-même enflammer du désir de

la critique, vis-à-vis de ceux de ses Confréres, qui ne jouiroient pas des mêmes avantages : la Médecine tomberoit dans une sorte d'empirisme d'habitude, auquel elle n'a déja que trop de penchant.

Je fais des vœux pour que les graces & les bienfaits du gouvernement, ne soient pas tous accordés à un seul & même Professeur, mais qu'ils soient dispensés à tous & à chacun, à raison de leur position & de leur mérite.

Je vois enfin que les Ecoles de Paris & de Montpellier, ainsi que plusieurs autres du Royaume, par exemple, celle de Bordeaux, à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, ne cessent d'être fournies d'excellens Maîtres, dont il ne s'agit que de ranimer l'attention & le zéle, en évitant de donner à un seul d'entr'eux, tous les honneurs, tous les profits, & toute la charge du Professorat.

Il est au moins très-certain, que ce qui regarde le pouls, ne sçauroit s'apprendre, ni s'enseigner devant un auditoire nombreux, & préparé comme pour des expériences physiques, ou de simple curiosité. Les malades craindroient trop de se prêter à ces sortes

d'examens tumultueux, qu'ils ne manqueroient pas de regarder comme des eſpéces d'épreuves, ou des tentatives ſuſpectes.

C'eſt dans le ſilence d'une pratique bien conduite, que l'examen du pouls doit être fait: c'eſt auprès des malades, non prévenus, non effarouchés, non livrés à la publicité des expériences, qu'on doit chercher à former & à aſſurer ſon tact. Une autre condition de l'enſeignement de l'Art ſphygmique, devroit être, à mon avis, qu'on n'affichât pas ſon ſçavoir & ſes prétentions, & qu'on s'accoutumât à réfléchir mûrement, avant de prononcer, avant de prendre un avis.



N°. X L V.

JUGEMENT de Monsieur AUBERT, Médecin à Château-Thierry.

* MONSIEUR AUBERT a vérifié la doctrine moderne du pouls; il a porté ses vues plus loin, il a fait de nouveaux efforts, de nouvelles découvertes: voici comment s'explique M. Aubert lui-même.

En lisant dans le Journal de Médecine l'extrait des *Recherches*, je crus pouvoir en saisir les caractéres; j'avois réussi à prédire des saignemens de nez, & des dévoiemens, sur les descriptions de Solano, dans le livre de M. Nihell. Mais le défaut d'occasions assez fréquentes, & quelques fausses prédictions me déconcertérent. L'extrait du livre de M. Fouquet, m'a réveillé de l'espéce d'engourdissement où j'étois. Je me suis persuadé qu'en m'exerçant sur les pouls organiques, plus fréquens que les critiques, je parviendrois plus aisément à connoître ces derniers. Je n'ai point été trompé dans mon espérance... j'ai

fait plusieurs prédictions qui m'ont réussi; j'ai même apperçu certains caractéres du pouls, ou certains pouls dont on n'a pas encore parlé.

Le premier de ces pouls, je l'appellerai lombaire ou néphrétique; parce que je l'ai presque toujours trouvé dans toutes les espéces de douleurs à la région des reins: je sens une espéce de reflux du sang vers le bras, & souvent l'artére est retrécie & enfoncée sous les deux derniers doigts, (je me sers de quatre). J'ai été très-long-tems dans le doute sur ce reflux apparent; je craignois l'illusion; mais j'ai eu lieu de me rassurer, en voyant à l'Hôtel-Dieu un malade attaqué d'un ulcére au rein droit: le pouls, sur-tout de ce côté, étoit mol, développé, lent, & le sang avoit très-sensiblement un reflux ondulent vers le bras: c'est précisément l'inverse de l'ondulent de la sueur, & non pas de l'inciduus (lequel je n'ai trouvé qu'une fois, encore n'étoit-il pas trop net); ce pouls n'avoit pas toujours le caractére de mollesse & de développement dont j'ai parlé; il n'étoit tel, que lorsque la douleur du rein diminuoit, & que le malade rendoit du pus dans ses urines: cette

pyurie ſuivant ſon rapport, avoit été précédée ſix mois auparavant d'une douleur inflammatoire au rein.

J'ai vu auſſi au même Hôpital dans le mois de Juin dernier, un malade attaqué d'une iſchurie : il ne rendoit ni pus ni gravier ; ſes urines étoient claires & ardentes : l'uſage des pilules de ſavon & de l'oxymel ſcyllitique, les a mieux faites couler. Il avoit le pouls de l'excrétion des urines, tel qu'il eſt décrit dans les *Recherches*, & j'y ai ſenti de plus cette apparence de reflux du ſang vers le bras ; mais ce reflux n'étoit pas ondulent.

Le ſecond pouls que j'appellerois ſpermatique, ſe rencontre dans l'inflammation du ſcrotum, où il y a engorgement des teſticules & des vaiſſeaux ſpermatiques. Ce pouls reſſemble au pectoral de M. Fouquet ; mais il eſt bien aiſé de l'en diſtinguer. L'artére, dans le pouls ſpermatique, forme l'arcade ſous les quatre doigts ; au lieu que dans le pectoral, elle ne ſe fait ſentir de cette maniére, que ſous deux doigts, dans le milieu de l'eſpace pulſant.

J'ai vérifié ce pouls au poignet gauche d'un Soldat, qui avoit une fiévre

intermittente : je lui fis des queſtions en conſéquence : il m'a avoué qu'il avoit été traité & manqué par les dragées de Keyſer; qu'il avoit encore des cuiſſons en urinant, & un bubon au côté gauche..... (*de Château-Thierry le 13 Novembre 1769*.

* PAR tous ces faits & ces Réflexions, on reconnoît facilement dans l'Auteur, beaucoup de candeur & d'ardeur; mais une ardeur tempérée par la raiſon & par la ſageſſe. On y voit encore un eſprit, qui frappé de l'utilité de la choſe qu'il conſidére, s'élance pour ainſi dire, hors des limites de la route qu'on lui a frayée. On y reconnoît enfin un Médecin réfléchi, & ſinguliérement zélé pour les progrès de ſa profeſſion. L'enſemble de toutes ces qualités, fait aſſez l'éloge de celui qui les poſſéde. Qui pourroit ne pas exhorter M. Aubert à pourſuivre une carriére, dans laquelle il s'eſt ſi bien diſtingué.

Le reflux du ſang dans le corps de l'artére, dont il parle, a été connu de quelques Praticiens, par Rega, par exemple, Profeſſeur à Louvain. Cet objet eſt peut-être un des plus piquans

de la pulsimantie : il contredit évidemment les opinions ordinaires ; mais qu'y faire ? il s'agit de décider si ce reflux n'a pas lieu dans d'autres pouls, que dans celui des urines.

Au reste, l'un des pouls, dont M. Aubert parle, étoit un pouls de suppuration ; surquoi il faut consulter les *Recherches*. Peut-être aussi que le malade qui avoit un bubon au côté gauche, avec le pouls approchant du pectoral, étoit menacé d'un engorgement à la poitrine, du même côté.

M. Aubert ne manquera pas sans doute de continuer ses observations & ses réflexions sur le reflux du sang dans l'artére. Je proposerai ailleurs, en parlant de quelques nouvelles expériences de M. de Lamure, certains problêmes sur cette matiére, digne de l'attention de tous ceux qui se sont occupés sérieusement de la circulation d'Harvée.

N°. XLVI.

JUGEMENT de l'Auteur du Dictionnaire des Prognostics.

Nous aurions beaucoup de choses à dire sur le pouls, si nous voulions copier tout ce que les Anciens ont dit sur cette matiére : mais comme il ne s'agit ici que du prognostic heureux ou malheureux, à tirer des variations du pouls, nous pouvons suppléer utilément à tout ce qu'ils ont dit, en donnant un court extrait de l'excellent traité du pouls, par M. de Bordeu, ouvrage précieux, dévoué à l'Art de prédire les événemens dans les maladies.

* L'Auteur du Dictionnaire, en décrivant les espéces de pouls, tant simples que compliqués, fait cette remarque au sujet du pouls intestinal, ou qui précéde le dévoiement spontané critique. L'inégalité du pouls intestinal, à l'approche des déjections bilieuses, n'avoit pas échappé à Galien : il avoit aussi observé que dans toutes les crises intérieures, le pouls étoit

rentrant. La petiteſſe du pouls avoit frappé Avicenne. Solano n'avoit fait attention qu'à l'intermittence du pouls, qu'il regarde comme un ſigne aſſuré de la diarrhée critique : il a raiſon en ce point, avec les précautions qu'il prend; mais il ſe trompe en ce qu'il n'a pas aſſez vu; car il y a bien des diarrhées critiques, que ne précéde point l'intermittence, mais ſeulement l'irrégularité du pouls....

En conſultant ce ſigne, on ne ſera plus aſſervi à cette maxime empyrique, & quelquefois pernicieuſe, de purger indiſtinctement un jour, & l'autre non. On diſtinguera avec Hippocrate, certains tems auxquels il eſt à propos de purger, & d'autres où il faut s'abſtenir de purgatifs quelconques. On verra la raiſon d'une obſervation importante, faite par pluſieurs Praticiens, que des purgatifs forts, donnés dans certains jours de la madie, n'opéroient aucuns effets; tandis que dans d'autres jours, de légers eccoprotiques procuroient des ſelles abondantes.

Le pouls qui annonce l'excrétion des hémorroïdes (continue notre Auteur), eſt un ſigne d'autant plus précieux, que les autres ſignes ſont très-

équivoques & fautifs, & que cette crise ayant lieu dans les maladies chroniques, elle a plus besoin d'être aidée & déterminée.... En pressant fortement sous le doigt l'artére d'une personne sujette aux hémorroïdes, on sent toujours, dit M. le Camus, le battement du pouls qui devroit disparoître, & qui disparoît en effet dans les autres cas, par une forte pression. Cette remarque est très-judicieuse, elle est un commentaire exact de ce fond de resserrement & de cette profondeur du pouls, décrite par M. de Bordeu.... M. le Camus a observé dans le pouls des régles, une espéce de balancement, d'oscillation, dans les pulsations, qui fait qu'elles ne répondent pas toujours au même point, & qu'elles frappent tantôt une portion du doigt, tantôt une autre : ce signe est très-facile à distinguer. La matrice est sujette à une autre évacuation que celle du sang : souvent elle donne issue à des matiéres muqueuses, puriformes, qu'on connoît sous le nom de fleurs blanches ; M. Michel a observé que le pouls avoit alors le caractére du pouls des régles, mais qu'il étoit extrêmement mol....

La suppuration est quelquefois une

ctise favorable qu'il faut aider; rarement doit-on l'interrompre; plus rarement encore peut-on en venir à bout: il est important de connoître la partie où elle se forme, le tems où le dépôt se vuide, & le couloir qu'il choisit. La partie est décidée par le siége de la douleur & des symptômes inflammatoires. Le pouls peut aider à éclairer les autres questions.

L'événement des maladies, dans lesquelles on observe le pouls compliqué, est très-douteux: on peut juger s'il sera favorable ou fâcheux, suivant que les pouls, critique ou non critique, prévalent plus ou moins, l'un sur l'autre. Lorsque le pouls d'irritation prend le dessus, on ne doit attendre aucune évacuation critique salutaire; s'il s'en fait quelqu'une, elle est ordinairement mauvaise....

*Notre Auteur, après avoir tracé les régles qu'il convient d'observer, pour bien tâter le pouls, & en bien saisir les caractéres; après avoir fait sentir la nécessité d'être instruit des modifications du pouls propre aux enfans, aux adultes, aux vieillards, aux femmes, à chaque tempérament, & à chaque sujet en particulier, & après avoir ex-

pliqué les caractéres qui appartiennent à ces diverses espéces de pouls, après tous ces détails, dis-je, l'Auteur fait les remarques suivantes.

Premiérement qu'on est beaucoup plus sûr du prognostic qu'on tire, par le pouls, en maladie, qu'en santé; & que les crises annoncées par le pouls, manquent rarement, lorsque la fiévre a précédé, & qu'il y a eu des signes de coction. Secondement, quand on veut juger de l'état critique du pouls, il faut prendre garde de ne pas le tâter pendant la digestion, à la suite d'une passion vive, d'un mouvement trop considérable, après l'exhibition des remédes, les efforts de la toux, du bâillement, &c: toutes ces causes ne peuvent manquer de déranger le pouls.... Troisiémement l'on sera encore plus sûr, dans la prédiction des crises par le pouls, s'il vient à se développer, ou à prendre une modification critique, dans un des jours remarquables qu'Hippocrate a notés, auxquels se fait le plus ordinairement la révolution qui détermine les crises. 4°. Enfin, pour donner au prognostic qu'on portera en conséquence du pouls, le plus haut dégré de certitude, il faut y joindre les signes

qu'on peut tirer des autres phénomènes. *Vis unita major.* Le Médecin qui réunira ces connoiſſances, aura un avantage infini ſur celui qui, n'ayant pu ou voulu s'exercer à ſaiſir les différentes modifications des pouls, ſera obligé de s'en tenir à d'autres ſignes, ſouvent peu lumineux & quelquefois très-fautifs, ou, ce qui eſt encore pis, n'en conſultera aucun, n'ayant d'autre régle qu'un empyriſme hardi & une aveugle routine. (*Dictionnaire des prognoſtics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais événemens dans les Maladies. Par.* 1770. Art. *Pouls.*)

* Le Dictionnaire des prognoſtics contiendroit un très-bon abrégé de la doctrine du pouls, ſi on y avoit rappellé les obſervations de M. Fouquet, deſquelles cette doctrine ne peut plus ſe paſſer déſormais. C'eſt toujours un honneur marqué pour nos Auteurs, qu'on ait trouvé leurs opinions dignes de figurer dans un ouvrage très-propre à inſtruire, & à épargner beaucoup de peine aux Lecteurs, qui ne peuvent pas tous conſulter les bonnes ſources.

Au reſte, pour peu que l'Auteur du Dictionnaire eût fait uſage de ſon éru-

dition, il auroit trouvé, à l'égard de tous les pouls critiques, ce qu'il a trouvé au sujet du pouls des entrailles; je veux dire qu'il eût trouvé ces pouls décrits par les Anciens, ou du moins pressentis & apperçus. Il y aura quelque jour, autant d'utilité, que de curiosité, à faire un relevé des idées des Anciens sur cette matiére, & à les évaluer, d'après le systême des Recherches: cette sorte de comparaison ou d'examen, achevera de confirmer entiérement la doctrine du pouls; bien loin qu'il doive en résulter aucune sorte de blâme pour nos Auteurs, qui ont autant cherché à trouver la clef des choses, réputées intelligibles dans les écrits des Anciens, qu'à fournir une boussole capable de conduire les Observateurs attentifs, dans le cours des maladies qu'ils ont à traiter. Les *Recherches* (j'ose le dire) éclairent sur le passé & sur l'avenir.

N°. XLVII.

JUGEMENT de Monſieur SAILLANT, Médecin de la Faculté de Paris.*

Il eſt des variétés naturelles dans le battement des artéres, que l'expérience a démontrées, mais qui demandent, pour être apperçues, un tact exquis, beaucoup d'uſage, & beaucoup d'application. Le raiſonnement qui cherche à découvrir ſi ces faits ſont poſſibles, eſt ſouvent de prime abord porté à les nier & à les contredire : cependant des épreuves réitérées, ſi on les faiſoit, démontreroient l'abus du raiſonnement à cet égard, comme elles l'ont démontré au ſujet de la doctrine des pouls critiques, ſi bien appuyée par des obſervations de tout genre, & enſeignée par de très-grands Médecins de nos jours.... (*Quæſtio medica : an ex vario variarum arteriarum motu, variæ dignoſci poſſint hominum diatheſes.* Par. 1770).

* *Spes amica Nepotum.* J'aurois du placer M. Saillant au nombre des jeunes

Médecins de Paris, qui s'appliquent à la connoiſſance du pouls, & qui lui donnent une approbation éclairée. Il s'éléve avec raiſon contre l'abus des raiſonnemens, contre les préjugés, qui s'oppoſent en vain à l'obſervation : c'eſt à elle que M. Saillant en appelle, au ſujet des variétés remarquables dans le battement des artéres ; je parlerai ailleurs de cet objet, qui eſt tout nouveau, & un des plus curieux de la doctrine du pouls.

Il eſt fort ſingulier qu'il faille raviſer les ſectateurs d'Harvée, au ſujet du battement des artéres: il eſt plus ſurprenant encore que ceux des membres de la Faculté de Paris, qui combattirent les démonſtrations du Médecin Anglois, ne conteſtaſſent que le fait de la circulation, qui eſt plus clair que le jour, ſans remarquer aſſez ce qui manquoit au ſyſtême d'Harvée, & comment il devoit être modéré & châtié par les obſervations de pratique.

M. Saillant, & ceux qui courent la même carriére que lui, avec les mêmes talens & la même ſagacité, trouveront une récolte immenſe à faire dans de petites diſcuſſions, juſqu'ici trop négligées;

gligées; ils chercheront à résoudre le grand problême de l'application des loix de la circulation, aux différens phénomènes des maladies: sans cette application, la découverte de la circulation, demeurera comme une vérité isolée, qui aura causé non moins de mal que de bien. Tout cela peut se juger par l'histoire du pouls, dans laquelle M. Saillant paroît déja fort instruit.

Nº. XLVIII.

JUGEMENT du Docteur UNZERIUS, Médecin Allemand.

» POSTQUAM de colica, ab indigestione nata, recensuit signa, & inter » ea posuit pulsum parvum, debilem, » omninò irregularem & intermittentem, in honorem illustrissimorum » virorum (qui artem sphygmicam colunt), addit sequentia Unzerius. » Ultimum signum quod ex pulsu desumitur, est distinctivum, & in » libris novissimis variorum Medicorum observationes reperiuntur; ex » queis constat, quod talis pulsus, vel

» diarrhæam prænunciet, vel vero Me-
» dico indicationem præbeat, ut ægro
» purgans propinare debeat (*Huttem-
» bacher. Vindobonæ* 1770).

* AINSI la Médecine du pouls gagne peu-à-peu dans toute l'Europe; elle devient le sujet des aphorismes des bons Médecins.

Ici, les partisans du pouls sont mis au nombre des vrais Médecins (*vero Medico*); ou même on ne regarde comme tels, que ceux qui sçavent profiter des signes tirés du pouls : mais pour en profiter, il faut les connoître, les suivre, les étudier : il faut renoncer à toutes théories imaginaires, ou à un empyrisme aveugle : il faut en un mot vouloir être vraiment Médecin.



N°. XLIX.

JUGEMENT de Monsieur ROZIÈRE, *DE LA* CHASSAIGNE, *Docteur de Montpellier, & Médecin à Malzieu.*

» LE pouls est de tous les signes le » plus sûr; il est la vraie boussole du » Médecin; il a une expression particuliére que peu de gens entendent, » mais que tout le monde peut entendre, en lisant & méditant les ouvrages » de Messieurs de Bordeu & Fouquet; » nous ne sçaurions trop inviter les » jeunes Médecins à s'en nourrir; ils » se convaincront par eux-mêmes, que » rien ne peut y suppléer «.

*C'EST ainsi que s'exprime M. de la Chassaigne, dans son excellent traité des maladies de poitrine, qui a paru à Paris en 1770, sous le titre de *Manuel des Pulmoniques.*

On trouve dans ce traité, plusieurs preuves du cas que l'Auteur fait de la doctrine du pouls, qu'il continue de

cultiver dans sa patrie, où il voit des malades, avec toute l'assiduité & l'attention d'un Médecin, qui s'occupe uniquement de son état: il a déja fait nombre d'expériences & d'observations, qu'on doit l'exhorter à mettre au jour, le plutôt qu'il lui sera possible; c'est un bienfait dont il est redevable à la société, & à ceux qui connoissent ses talens.

Il voyoit, il n'y a pas long-tems, un malade qui n'a qu'une jambe, & qui fut pris de la fiévre, dans laquelle le pouls ayant bientôt porté aux entrailles, & ensuite à la poitrine, il prit ses indications des rithmes critiques du pouls, & obtint une heureuse terminaison, par une diarrhée bilieuse, & ensuite par des crachats bien cuits. Ce qui le frappoit davantage dans cette observation, c'est que le pouls du côté où la jambe manquoit, conserva un rithme particulier, & dans lequel la nature, quoique gênée, exprima ses mouvemens critiques avec précision: le pouls de ce côté ne prit jamais le même dégré de développement que l'autre.

C'est une excellente observation qui cadre très-bien avec la division du corps

en deux parties latérales, & en divers départemens, si clairement exposés par l'Auteur des *Recherches*.

M. de la Chassaigne fut aussi frappé, l'année derniére, d'un événement imprévu, qui arriva dans une pleurésie, dont fut attaquée une femme âgée d'environ soixante ans. Les remédes ordinaires furent administrés au commencement de la maladie : vers le neuviéme jour (elle n'avoit point évacué depuis cinq ou six), le ventre n'étoit pas tendu; les urines déposoient un bon sédiment; les crachats étoient bons, & la respiration n'étoit plus gênée ; le pouls étoit souple, onduleux; il y avoit des pulsations qui s'élevoient l'une au dessus de l'autre, de tems en tems; le corps étoit couvert d'une moiteur universelle: tout paroissoit être en bon état.

M. de la Chassaigne défendit aux parens, de faire usage d'une médecine qu'il avoit fait porter la veille, par précaution. A peine fut-il parti, que les assistans, peu dociles, & frappés de la constipation opiniâtre de la malade, lui firent prendre cette médecine, qui procura une évacuation abondante ;

mais cette évacuation eut des ſuites bien funeſtes. Dès le lendemain, M. de la Chaſſaigne repaſſant chez ſa malade, il trouva la reſpiration difficile, les yeux éteints, le viſage livide; les crachats ne venoient plus : le pouls étoit petit, irrégulier, foible, inégal dans ſes diſtances & dans ſes battemens : la moiteur duroit encore; mais elle étoit froide : la malade mourut vers l'entrée du onze.

Comment cette criſe, qui paroiſſoit bonne, tourna-t-elle ſi mal? Ce funeſte effet étoit-il dû à la Médecine; ou bien la criſe elle-même, & ſes ſignes, qui sembloient bons, ne furent-ils qu'imparfaits, *judicatoria non judicantia*? Le reméde croiſa l'effort de la criſe qui vouloit ſe porter au dehors; cela eſt évident : mais il ne s'enſuit pas que, ſi la médecine n'eût point été donnée, la malade n'auroit pas ſuccombé. Sa moiteur étoit la mauvaiſe *éphidroſe* dont parle Hippocrate : le ventre n'avoit pu reſter embarraſſé pendant tant de tems, dans l'état où étoient les choſes, ſans que la pourriture ne gagnât ſourdement les viſcéres : la nature faiſoit quelque effort; mais

le dernier coup étoit porté sur le principe interne de la vie.

Le pouls, quoique bon & critique, n'est pas toujours suivi d'une heureuse terminaison. Solano, l'Auteur des Recherches, & tous les partisans de l'Art sphygmique, l'ont dit & répété : le pouls est dans le cas de tous les autres signes qui se montrent quelquefois bons dans des corps qui ont déja reçu le coup mortel. Ce sont les cas malheureux où un Médecin ordinaire doit se réduire à voir sa conduite blâmée, sur-tout si quelqu'un est venu sur la fin proposer quelque reméde, qui auroit pu être employé dès le commencement. Ce sont ces cas dont Hippocrate parle, lorsqu'il dit que les Médecins *ex aliorum calamitatibus, sibi proprias effingunt molestias.* Il n'est pas de Médecin qui n'ait été accusé d'avoir tué quelqu'un de ses malades. Heureux, lorsqu'il n'a pas à faire à des rivaux prêts à saisir toutes les accusations propres à éclater. Lorsqu'on commença à donner l'émétique; lorsqu'on commença à bannir les remédes chymiques, il y avoit une espéce de gens qui faisoient l'histoire des morts occasionnées par ces nouvelles pratiques:

il faut bien que la Médecine du pouls ait ſon tour, & que ſes partiſans tâtent de la dent envenimée de la calomnie.

N°. L.

JUGEMENT de Monſieur BROUZET, ancien Médecin du Roi, Auteur de l'éducation médicinale des enfans.

LA fiévre ne doit jamais être conſidérée comme une maladie particuliére qui ait ſa marche, ſes progrès, ſes ſymptômes & ſes criſes; mais comme un ſymptôme conſtant de toutes les maladies : cette fauſſe dénomination que les plus ſçavans Médecins ont eux-mêmes donnée aux fiévres intermittentes, fiévres putrides, fiévres ardentes, fiévres malignes, peſtilentielles, &c, étoit capable de jetter dans l'erreur la plûpart de ceux qui les traitoient.

En s'appliquant, ſur des notions auſſi vagues, à combattre ces ſortes de fiévres, comme maladies eſſentielles, ils négligeoient de connoître & de traiter la véritable maladie qui occa-

ſionne ce battement irrégulier du cœur & des artéres, ce ſigne, cet effort de la nature, dont les différentes vibrations ont été ménagées par l'Etre ſuprême, pour nous faire pénétrer dans l'immenſe dédale de toutes les maladies : on ne ſçauroit par conſéquent trop s'attacher à les bien diſtinguer. Chaque dégré d'irritation & d'engorgement d'une partie affectée, entraîne chaque eſpéce & chaque dégré de fiévre, qui, du plus au moins, a ſes trois tems diſtincts & ſéparés, conformément aux obſervations multipliées du célébre M. de Bordeu. (*Mémoire lu par M. Brouzet, à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Béziers, le* 22 *Mars* 1770. Voyez le *Mercure de Janvier* 1771).

* Si chaque région principale du corps, ſi chaque grand & maître organe, étend ſon département ou ſon action ſur celle des artéres ; ſi cette action doit néceſſairement produire des phénomènes différens dans le pouls, ſuivant la diverſe conſtitution des organes, il eſt évident que chaque région & chaque organe ont leur fiévre par-

ticuliére, bien reconnoiſſable aux divers rithmes du pouls.

Il y auroit donc des fiévres ſtomachiques, hépatiques, abdominales, pectorales, capitales, &c. Cette diviſion des fiévres ſeroit claire, ſimple, à la portée de tout le monde; les épithétes putride, ardente, maligne, peſtilentielle, humorale, lymphatique, &c, données aux fiévres, deviendroient entiérement inutiles. A dire vrai, on n'entend pas grand choſe à toutes ces dénominations vagues, qui ſe ſont multipliées dans les ouvrages de nos Ecrivains.

M. Brouzet en a ſenti le vuide & l'inutilité; il a dû voir que les fiévres ſont diviſées, comme il le déſire, dans les divers écrits de l'Auteur des *Recherches:* il ne s'agiroit à préſent que de faire ſoigneuſement l'hiſtoire des fiévres pectorales & autres, priſes d'abord dans leur ſimplicité, comme elles ſe préſentent, lorſque la cauſe de la maladie réſide uniquement, ou plus particuliérement dans un des principaux organes du corps. Enſuite il faudroit ſuivre les diverſes combinaiſons de ces fiévres ſimples, lorſque pluſieurs

organes sont affectés à la fois. C'est un travail digne des vrais & sçavans Médecins; je veux dire de ceux qui aiment à voir clair dans leur métier, & qui ne l'exercent pas précisément pour l'exercer, mais pour l'étudier & le bien connoître.

C'est-là le fonds d'une Médecine que j'appellerois vraiment philosophique, qui s'élevant au dessus de la maniére ordinaire, chercheroit à pénétrer les secrets de la nature. Eloignée de l'empirisme d'usage (nécessaire si l'on veut, & peut-être suffisant pour le courant); éloignée aussi de ces dogmes de théorie qui asservissent les Médecins de chaque siécle, comme les modes (qu'il est bon, qu'il est prudent de suivre); la Médecine philosophique dont je parle, pourroit faire l'occupation, l'amusement, & la passion même, de ces ames qui sçavent plâner sur les idées vulgaires, & qui font leur nourriture ordinaire de quelques vérités qui échappent aux ames communes.

Il est certain qu'il y a eu, & qu'il y aura toujours des hommes qui ont étudié, & qui étudieront la Médecine avec une sorte d'enthousiasme : mais la fureur de primer, la crainte de déplaire

au public, le projet d'acquérir de grandes richeſſes, la crainte de s'écarter des routes battues; tout cela, dis-je, ne fait pas ce que j'appelle l'enthouſiaſme, le génie, l'eſpéce de tranſport néceſſaire à un Médecin, qui cherche ſeulement à jouir de la connoiſſance du vrai, & qui ſçait le voir au travers des préjugés, dans leſquels les hommes l'ont enveloppé.

M. Brouzet habite un pays libre, riche & agréable (le Languedoc), où l'on pourroit, mieux que par-tout ailleurs, cultiver la Médecine tranſcendante dont je parle: elle a eu quelques Amateurs dans la Faculté de Montpellier, parmi leſquels je mets ſurtout l'ingénieux Joubert, qui a le premier apperçu, & eſſayé de corriger les *erreurs populaires*, en les critiquant. Ah que les erreurs médicinales, ſeroient dignes des méditations de quelque nouveau Joubert!

N°. L I.

JUGEMENT de Monſieur CORTADE (l'aîné), Médecin à Lavardens, & Docteur de la Faculté de Montpellier.

LES connoiſſances que j'ai puiſé dans l'excellent livre des *Recherches ſur le Pouls*, m'ont fourni l'occaſion de faire douze obſervations : elles augmenteront le nombre des armes qu'on peut oppoſer aux incrédules, & elles pourront démontrer, qu'il n'en eſt aucun parmi eux, qui ne ſoit en état de reconnoître la ſolidité de cette doctrine, s'il veut ſe défaire du préjugé, toujours dangereux en Médecine, & prêter un peu d'attention aux obſervations qu'il pourra faire à cet égard...

* LA premiére obſervation de M. Cortade, fait mention d'un ſaignement de nez critique ſalutaire, prédit par le pouls plein, dur, fort, & rebondiſſant à chaque troiſiéme ou quatriéme pulſation.

La ſeconde roule ſur une pareille prédiction, faite par le même pouls : l'évacuation critique termina auſſi heureuſement la maladie.

Dans la troiſiéme, il eſt queſtion d'un ſeptuagénaire très-bilieux & fort pléthorique, qui avoit tous les ſymptômes de la fluxion de poitrine. Cinq ſaignées faites en moins de deux jours, ne firent qu'augmenter les accidens. Le danger devient preſſant (dit M. Cortade); je ſuis appellé le quatriéme jour. Je trouve le pouls plein, fort, ondulent, & intermittent à chaque quatriéme ou cinquiéme pulſation. Le malade ſe plaint d'une grande amertume à la bouche : j'apprends qu'il a eu des envies de vomir, dans le principe de ſa maladie. Je prononce que le cas de poitrine n'eſt que ſymptômatique, & que la maladie doit être traitée par les purgatifs. J'ordonne en conſéquence un cathartico-émétique qui procura quatorze ſelles : la douleur de côté & la difficulté de reſpirer, furent très-modérées, le crachement de ſang diſparut; le pouls reſta intermittent. Je fis prendre le cinq un ſecond purgatif : l'effet de ce reméde amena le calme; la reſpiration devint

presque naturelle ; la douleur de côté disparut en entier... Le onze, le pouls parut pectoral décidé ; c'est-à-dire dilaté, plein, égal & ondulent. J'ordonnai un looch fait avec l'huile d'amandes douces, & le Kermès minéral, à très-petite dose : le malade cracha abondamment le douze, des matiéres cuites & fort bilieuses ; l'expectoration se soutint jusqu'au dix-sept, & la maladie se termina vers le vingt.

La quatriéme observation, présente un exemple semblable au précédent.

La cinquiéme fait mention d'une femme atteinte d'une obstruction au foie, & dont les extrémités inférieures commençoient à se gorger. Son pouls étoit petit, foible, inégal, roulant, & il se perdoit pour ainsi dire sous le doigt : divers secours qui furent employés, eurent les plus heureux succès. La malade se croyant guérie, elle renonça à tous autres remédes ; mais son bien-être ne fut pas de longue durée : ses jambes & ses pieds qui s'étoient parfaitement dégorgés, redevinrent œdémateux. Des préparations de squille qui furent ordonnées, opéroient le mieux possible, lorsque la malade voulut tenter de prendre des eaux miné-

rales ferrugineuſes & légérement vitrioliques : ces eaux ne paſſérent point, & elle mourut hydropique. Le pouls conſerva toujours l'irrégularité décrite ci-deſſus; & dans le tems que la malade faiſoit uſage des préparations de ſquille, elle fut beaucoup plus marquée, & les urines coulérent abondamment dans ce même tems.

La ſixiéme obſervation regarde une femme hyſtérique, & dont les régles étoient ſupprimées depuis trois ans. Son pouls étoit ſerré, fréquent, tendu, tremblottant & très-irrégulier. Après une ſaignée qui fut pratiquée, le pouls ſe développa ; mais il conſerva ſon premier caractére, c'eſt-à-dire, celui de pouls ſtomachal. Une doſe médiocre de tartre ſtibié en lavage, ayant été preſcrite, ce reméde procura d'abondantes évacuations par le vomiſſement & par les ſelles. Deux purgatifs donnés enſuite, à un jour d'intervalle l'un de l'autre, parurent terminer tous les accidens, & le pouls redevint naturel, à quelques irrégularités près.

Dans la ſeptiéme obſervation, le pouls étant mol, plein, égal & ondulent, le malade qui étoit attaqué d'une fluxion de poitrine, avec crachement

de ſang, fut ſaigné trois fois, & purgé une fois : par le moyen d'un looch pectoral, dont on lui fit faire uſage, il cracha abondamment & recouvra ſa ſanté.

Le huitiéme cas roule ſur une fluxion de poitrine très-grave ; la fiévre étoit des plus aiguës : le ſecond jour de la maladie, les régles coulérent abondamment juſqu'au quatre. Le cinq, les accidens parurent diminuer ; le pouls ſe développa, il fut plein, dilaté & tendant au rebondiſſement. Par le moyen d'un looch, l'expectoration parut le ſept, & dura juſqu'au neuf. Le ſoir, les crachats ſe ſupprimérent, le pouls ſe roidit, & fut rebondiſſant à chaque ſeptiéme ou huitiéme pulſation. On ordonna la ſaignée du bras, qu'on n'eut pas le tems de pratiquer ; parce que, lorſque le Chirurgien faiſoit ſes préparatifs, il ſurvint une hémorragie du nez qui dura plus de deux heures, & qui emporta la douleur de tête. Le dix, le pouls redevint pectoral, l'expectoration ſe rétablit, & la maladie ſe termina au quatorziéme jour.

Neuviéme cas. Le pouls eſt petit, ſerré, irrégulier, ſautillant & rebondiſſant, dans une fille atteinte d'une

fluxion de poitrine, avec crachement de sang. Aux signes du pouls, l'Observateur demande si cette fille étoit encore réglée: on lui répond qu'on s'étoit apperçu, pour la premiére fois, le matin du même jour, de quelque léger écoulement; cet écoulement quoique très-modique, fit cesser le crachement de sang: le pouls conserva le même caractére: un looch ayant été prescrit, comme dans les cas précédens, la malade fut cinq ou six fois à la selle; les accidens diminuérent, & le pouls se développa un peu: on continua l'usage du looch; la malade eut encore plusieurs selles, & le pouls étant devenu pectoral, il survint une expectoration louable qui termina la maladie, à l'aide d'un léger minoratif.

Le dixiéme cas regarde une prédiction du flux des régles, faite par le moyen du pouls particulier à ce flux.

Dans le onziéme, il s'agit d'une sueur critique qui fut prédite par le pouls inégal; cette inégalité consistoit en ce que sur dix ou douze pulsations, il en paroissoit quelquefois deux, quelquefois trois consécutives, & graduées entr'elles, plus fortes que les autres.

Enfin la douziéme observation fait

mention d'un flux d'urines bien plus abondant que de coutume, qui fut reconnu par le pouls propre à cet écoulement. (*De Lavardens le 7 Mars 1771*).

* L'EXACTITUDE qu'on remarque dans les obſervations de M. Cortade, fait aſſez voir pourquoi ce Médecin jouit d'une conſidération non commune dans ſa patrie, où il exerce ſa profeſſion ſous les yeux de M. ſon pere, ancien & célébre Praticien.

La famille de Meſſieurs Cortade, eſt une de ces familles de Gaſcogne, dans leſquelles la Médecine eſt pour ainſi dire héréditaire : M. Cortade le pere, eſt encore en état de rendre des ſervices journaliers : de deux fils Médecins, le cadet Docteur de Montpellier, achéve de ſe rendre digne du nom qu'il porte, & d'acquérir à Paris le complément des connoiſſances néceſſaires, pour ſuivre les traces de M. ſon pere.

L'aîné, qui eſt l'Auteur des Obſervations que je viens de rapporter, & dont la réputation s'accroît de jour en jour dans ſa patrie, partage avec d'autres Médecins ſçavans & expérimentés, les travaux pénibles de l'exercice

de l'Art. On peut, ſans doute, eſpérer de nouveaux progrès & de nouvelles obſervations d'un Médecin appliqué, inſtruit, ſage, de bonnes mœurs, excellent fils & bon citoyen.

Je dois remarquer que Meſſieurs Cortade habitent une petite ville (Lavardens), peu éloignée de la patrie du fameux Ducheſne (*Quercetanus*), Gentilhomme, Médecin & Chymiſte, qui fit beaucoup parler de lui dans le dernier ſiécle: il oppoſa une vigoureuſe réſiſtance aux vivacités de Guy Patin, qui vouloit bannir la Chymie, parce qu'il ne l'entendoit pas, & qui ſe répandit en injures contre Ducheſne, parce qu'il manquoit de bonnes raiſons à lui oppoſer. Guy Patin, reprochoit à Ducheſne, d'être né dans un pays pauvre & ſauvage (l'Armagnac): c'étoient de petits reſtes des propos furieux des Ligueurs: c'étoient des traits d'ignorance, qui n'affectérent jamais les habitans du charmant pays d'Armagnac.

N°. L I I.

JUGEMENT de Monsieur GUALTHER VERSCHUIR.

ON trouve dans les *Recherches sur le Pouls* par rapport aux crises, des observations intéressantes touchant les différences qui ont lieu quelquefois dans le pouls des deux côtés, & dans celui des différentes parties du corps. Si lorsque le pouls est rebondissant, il est plus marqué à l'un des carpes qu'à l'autre, cela indique que le sang sortira en plus grande quantité de la narine de ce côté (où le pouls est plus sensible).... Les instrumens par lesquels s'opérent les phénomènes de la menstruation, sont les vaisseaux; car dans le tems de l'appareil de cette fonction, les artéres battent d'une façon singuliére, & irréguliérement: ces pulsations ont été décrites par M. de Bordeu, qui les a appuyées d'observations; & il nous apprend qu'on peut, par leur moyen, prévoir le flux menstruel.... Le même Auteur observe, que

dans les femmes groſſes, on remarque chaque mois, dans le tems de la menſtruation, *un pouls particulier, un pouls irrégulier & plus ou moins rebondiſſant;* j'infére de-là, que la nature fait des efforts déterminés pour produire ce flux....

Par rapport aux directions, aux métaſtaſes qu'éprouvent les humeurs dans les criſes, nous devons admirer la ſagacité des Médecins, qui ont découvert non-ſeulement les mouvemens particuliers & déſordonnés qu'ont alors les artéres, mais encore les mouvemens propres & eſſentiels à l'eſpéce de criſe qui doit ſe faire; de maniére qu'on peut, par le moyen de ces mouvemens, ou de ces pulſations, prédire la criſe de la maladie, & de quelle nature elle doit être, prédire même le jour & l'heure où elle doit ſe faire.... Toutes ces vérités ſont appuyées du témoignage d'hommes célébres, des Solano de Luque, des Nihell, des Sénac, des Bordeu, des Michel, des Cox, & d'autres excellens Praticiens. (*G. Forſten Verſchuir Diſſertatio medica inauguralis, de arteriarum & venarum vi irritabili, &c. à Amſterdam,* ſans date).

* PERSONNE n'atteignit jamais mieux ſon but, que l'Auteur de cette Diſſertation, où l'on ne peut s'mpêcher de reconnoître beaucoup de jugement & un grand fonds d'érudition; où les idées naiſſent les unes des autres, & ſe prêtent une force merveilleuſe. Mais puiſque l'Auteur s'appuye, pour prouver les variétés qui ſurviennent dans la circulation, des variétés qui s'obſervent dans le pouls, nous pouvons dire que les circulations diverſes qu'il admet, & qu'il fonde ſur l'irritabilité exquiſe des artéres & des veines, démontrent l'exiſtençe des modifications diverſes apperçues dans le pouls.

C'eſt dommage que M. Verſchuir n'ait pas employé ſes ſoins à faire lui-même des découvertes, qui n'auroient pas manqué de donner un grand prix à la nouvelle doctrine du pouls, dont ce Sçavant ſe montre d'ailleurs aſſez le partiſan.

Il eſt fâcheux auſſi que M. Verſchuir n'ait pas connu les réflexions de nos Auteurs, ſur les diverſes circulations du ſang, dont je parlerai ailleurs. Il eût pu en trouver le germe & l'énoncé, dans les *Recherches*, qu'il cite.

D'ailleurs nous aurions désiré que sa dissertation eût été marquée de la date de son impression; parce que cela est nécessaire pour la précision de l'histoire de l'Art.

Enfin cette dissertation, bien examinée & bien suivie, paroît faite pour appuyer les opinions de nos Auteurs du pouls, & pour rendre ceux qui n'ont pas assez bien pris garde au systême courant de la circulation, moins opposés aux faits qui constatent les divers rithmes du pouls, leur possibilité, leur existence, &c.

N°. LIII.

DEUXIEME JUGEMENT (*) de Monsieur de PICAMILH, Docteur de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital de l'Isle de Rhé.

IL y a plusieurs années que M. de Picamilh est attaché aux Hôpitaux; il a fait le voyage de l'Amérique, & la

(*) Le premier est au Tom. II. N°. 22 pag. 369.

derniére Campagne d'Espagne, sous le commandement de M. le Prince de Beauveau. Par-tout il a trouvé des occasions de faire des observations sur le pouls : n'ayant pas le tems de les publier toutes, il se contente de publier celles que je vais rapporter. C'est M. de Picamilh lui-même qui parle, dans une *lettre écrite de l'Isle de Rhé.*

1°. Un Domestique arrive à l'Hôpital, crachant le sang à gros bouillons, avec de la toux; ces accidens s'étoient déclarés le matin du même jour : tandis qu'on en cherchoit la cause, je tâtai le pouls à plusieurs reprises; je ne le trouvai pas portant à l'hémorragie, comme cela devoit être : j'imaginai que le malade pouvoit avoir dans la gorge, quelque sang-sue, qui par sa piquûre occasionnoit l'évacuation de sang; (j'avois vu depuis peu des chevaux, dans lesquels on avoit trouvé des sang-sues attachées à leur palais) : d'après cette idée, je le fis vomir, & le fis boire beaucoup; il vomit une sang-sue, & le sang ne parut plus. Certainement le pouls me servit de principal guide dans ce cas.

2°. J'étois inconnu dans l'Hôpital

d'une ville, où j'allois examinant les malades, avec un de mes amis: je demandai à un d'entr'eux, en lui tâtant le pouls, de me faire voir son crachoir, & de me dire si les crachats avoient bien de la peine à sortir (il avoit le pouls exactement pectoral). Le Soldat surpris me montra ses crachats qui étoient abondans & cuits. Le Médecin en faisant sa visite, tâtant le ventre & parlant de purgatif, le malade lui dit assez vivement, laissez-moi traiter par Monsieur que voilà, (en m'indiquant); il a connu ma maladie, & il ne l'a pas cherchée au ventre où elle n'est point: on crut d'abord que le malade avoit le délire; mais il arriva qu'il ne fut pas purgé, & qu'il guérit. J'ose dire que la connoissance du pouls sauva la vie à ce malade, ou qu'elle lui épargna du moins une convalescence longue & traînante.

3°. Je vis un Lieutenant-Colonel, malade depuis quatre jours; je lui trouvai de la fiévre, un tremblement général des membres, la voix mal assurée; il étoit allarmé & agité, il ne pouvoit reposer. Je fus rassuré par le pouls, que je trouvai intestinal & bien critique, souple, inégal, sautillant, avec quelques

intermittences. Je dis au malade qu'il devoit se contenter de boire du petit lait nîtré, & qu'il auroit une diarrhée critique vers le septiéme jour. Le pouls conserva son caractére pendant le cinq & le six; il parut ensuite plus expliqué, les intermittences devinrent plus fréquentes: le malade évacua beaucoup le sept, & le jour suivant la crise fut parfaite.

4°. Deux Officiers me recommandérent chacun leur Domestique, dont l'état les inquiétoit beaucoup: l'un & l'autre avoient un point de côté, la fiévre, & leurs crachats étoient ensanglantés. J'examinai leur pouls; je n'y trouvai rien de pectoral, il étoit au contraire stomachique très-décidé, marquant un peu d'irritation: la douleur étoit vive. Je fis faire une saignée à chacun de ces malades; deux heures après, je leur fis prendre l'émétique, & le soir du même jour, deux verres de casse, avec un peu de sel d'epsom. Les évacuations furent abondantes, & les malades guéris au quatriéme jour. J'avois souvent éprouvé cette méthode, & je sçavois que, dans les fluxions de poitrine & les pleurésies, il est très-ordinaire, quelle que soit l'irritation,

de trouver le pouls avec des caractéres du pectoral : mais ces signes n'ayant pas lieu dans les deux cas dont je parle, je jugeai en conséquence que l'estomac étoit la seule cause de tous les désordres rapportés.

5°. Je trouvai un Officier, que je n'avois pas vu depuis long-tems, dans un état qui devoit faire craindre la phthisie; il étoit maigre, décharné, & sans forces; il avoit la fiévre & de petites sueurs, depuis long-tems; il se croyoit perdu. Son pouls, tâté à plusieurs reprises, me rassura: je n'y trouvai rien de pectoral, ni rien qui m'indiquât une suppuration interne; il étoit opiniâtrement fixé au rithme stomachique. Je me livrai à ce que le pouls m'indiquoit; je fis vomir le malade, il rendit notamment des morceaux, gros comme le pouce, qui sembloient être de la viande, dont le malade n'avoit pas mangé depuis trois semaines. Le pouls se développa après l'effet du vomitif: le malade reprit bientôt sa tranquillité d'esprit, ses forces, son appétit & son embonpoint: la fiévre avoit disparu la première.

6°. M. de St. Martin, Capitaine au Régiment de Montmor, tomba ma-

lade à Cazeres : sa maladie étoit une maladie de langueur, qui avoit l'air de la phthisie pulmonaire, & qu'on traitoit comme telle depuis plusieurs jours. Je lui tâtai le pouls ; je pésai attentivement toutes choses, & j'assurai qu'il avoit besoin de vomir. Le pouls n'avoit rien de pectoral ; il étoit stomachique, avec une sorte de mollesse remarquable. Quelques heures après mon départ, je vois arriver le Domestique du malade, qui vint me dire que son Maître avoit rendu un dépôt. Je vis en effet une jatte pleine d'une matiére purulente. D'après un plus mûr examen du pouls, je persistai à dire que cette matiére étoit venue de l'estomac, & non du poumon, ou d'une vomique du poumon. Le malade mourut le treiziéme jour.

Je priai le Commandant (M. de Fourquieu) de permettre l'ouverture du corps. On ouvre la poitrine : les deux poumons sont trouvés sains ; l'estomac étoit sphacelé, & sa membrane interne rongée à l'endroit du dépôt, qui pour cette raison avoit été vomi : or le pouls m'avoit annoncé, & le lieu de ce dépôt, & l'évacuation ;

& j'avois déclaré ma maniére de penſer en public.

7°. Un jeune homme âgé d'environ 14 ans, fut pris de la fiévre, avec tenſion des hypocondres, des larmes involontaires, des ſoubreſauts dans les tendons : le pouls étoit capital. Je fis faire une ſaignée du bras : c'étoit le ſecond jour de la maladie. Le lendemain, le pouls s'étoit changé en ſtomachal bien clair, bien conſtant ; je donnai l'émétique qui évacua beaucoup par haut & même par bas : les accidens diſparurent. Dès le quatriéme jour, le pouls ſe développa, il devint irrégulier & intermittent, à-peu-près de trente en trente pulſations. J'annonçai une criſe du ventre pour le ſept, & ne fis prendre que du petit lait pour boiſſon ordinaire. mêmes accidens le ſix, & les intermittences devinrent plus fréquentes, avec des douleurs d'entrailles. Le ſept, la diarrhée ſurvint, elle fut abondante & bilieuſe ; elle le fut encore davantage vers le neuf ; le malade fut bien jugé, & ſans rechûte.



N°. L I V.

JUGEMENT de Monſieur la BROUSSE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin à Aramon.

EN liſant les aphoriſmes d'Hippocrate, je m'arrêtai de préférence au quarante-huitiéme qui dit: *fœtus qui mares ſunt, dextrâ; feminæ ſiniſtrâ, magis ſunt.* Je fus frappé de cette déciſion, & ayant eu depuis long-tems cet illuſtre vieillard pour guide, je pris la réſolution de vérifier le fait. Je le trouvai preſque toujours juſte; je voulus même renchérir; le haſard, pere des grandes découvertes, me favoriſa.

Une Dame, dans le huitiéme mois de ſa groſſeſſe, me pria de lui târer le pouls; j'eus l'honneur de lui dire qu'elle portoit ſon enfant du côté gauche: elle fut ſurpriſe de la vérité que je lui ſoutins: en me l'avouant, je lui annonçai qu'elle feroit une fille. Cette Dame me répondit qu'elle le croyoit, ayant les mêmes ſignes que lorſqu'elle en avoit

porté d'autres. Elle accoucha, le 25 Octobre 1768, d'une fille, ainsi que je le lui avois prédit.

Il est inutile de rapporter trente observations que j'ai faites depuis sur le même sujet, & dont j'ai communiqué la plus grande partie à la Société Royale des Sciences de Montpellier.

Je divise, à l'imitation des Médecins Chinois, & de quelques modernes, le corps humain en deux moitiés latérales. Je soutiens que le pouls des artéres radiales, temporales, &c, est égal en parfaite santé, & qu'en maladie, il est toujours plus fort du côté affecté ou souffrant. J'ai chez moi des observations sûres, qui appuyent en cela les recherches de MM. de Bordeu & Fouquet. Le contraire arrive dans les grossesses; il y a le plus souvent une foiblesse dans le pouls, du côté où l'enfant incline davantage : c'est sans doute la compression qu'il occasionne dans les artéres du bas ventre, qui l'a fait sentir dans la radiale du même côté. Ainsi toutes les fois que vous trouverez le pouls plus foible du côté droit, vous pourrez assurer que la femme portera un mâle, qu'elle sentira le plus souvent péser du même

côté ; si au contraire le pouls est plus foible du côté gauche, ce sera une fille.....

Il arrive quelquefois que la femme grosse ne sent point le fœtus incliner d'aucun côté, ou même du côté opposé; mais le pouls, par sa petitesse, marque toujours la vérité de ma découverte. Dans le cas où le Médecin ne trouvera aucune différence dans les deux pouls (ce qui est rare), l'enfant n'inclinera d'aucun côté, & pour lors on ne pourra pas prononcer sur son espéce.

Quoique le placenta ait été trouvé adhérent à toutes les parois de la matrice, par divers Accoucheurs, je crois que le cordon prête assez, pour permettre au fœtus le plus souvent de pencher. On peut donc suivre ma régle depuis le troisiéme mois de la grossesse jusqu'au dernier; c'est-à-dire, jusqu'au moment de la culbute de l'enfant. Je croyois autrefois ne pouvoir la suivre qu'au sixiéme mois : j'ai fait des expériences depuis mon Mémoire, envoyé à Montpellier, qui prouvent le contraire. Je n'en rapporterai qu'une.

Je demandai à tâter le pouls d'une Dame de Beaucaire, qui étoit dans le

troisiéme mois de sa grossesse ; je lui prédis qu'elle seroit une fille, dont elle est accouchée depuis peu. Elle m'assura qu'elle connoîtroit si elle étoit dans son sixiéme mois. Quand je porte un garçon, me dit-elle, mon ventre se gonfle peu-à-peu, pendant quelques momens ; après quoi il remue fortement. Si c'est une fille, mon ventre ne se gonfle pas ; mais l'enfant trépigne, en imitant le mouvement d'une fourmi. J'ai parlé à plusieurs autres femmes, qui m'ont assuré avoir les mêmes symptômes dans leurs sixiémes mois. Voilà donc mon pouls d'accord avec la nature. Je cherche maintenant, dans le cas d'enfans jumeaux, ou de superfœtation, quelques signes particuliers dans le pouls, qui me fassent connoître ces accidens. (*Journal Encyclopédique, année* 1770, Tom. V. Partie II.

Réflexions de l'Editeur.

IL seroit à souhaiter que les Observateurs se partageassent les diverses branches de la pulsimantie. M. la Brousse s'attache à une partie, dont le fonds de la doctrine du pouls pourroit se passer : mais elle aura acquis un nou-

veau lustre, lorsque ce Médecin aura rempli la tâche qu'il s'est courageusement imposée, vis-à-vis du public. Je me contente de présenter à cet Observateur, non moins zélé, que bien instruit, l'extrait d'un manuscrit que j'ai sous les yeux, & que d'autres que moi, ont vu il y a quelques années.

» Notæ fætûs masculi ac fæminæ.
» *Hippocrates* & alii quidam, Matis
» notam esse dixerunt, si prægnans sit
» benè colorata, & ad motum facilis,
» si dextra mamma amplior, & præ-
» sertim papilla sit: contrà verò palli-
» dus color, sinistraque mamma, ac
» papilla, tumidior, femellæ indicium
» est. Sed & in masculi conceptu,
» dextra partis vasa, venæ ac arteriæ,
» magis intumescunt, præsertim sub
» lingua: ac in femellæ conceptu, con-
» trarium apparet. Aiunt etiam papil-
» las, in fœminæ conceptu, deorsùm
» nutare; in masculi verò sursùm ten-
» dere. Sed & lac prægnantis, aquæ
» instillatum, si fætus femella sit, divel-
» li ac detrahi; si verò masculus, in
» superficie subsistere. Certissimum ve-
» rò, minimèque fallax, masculi fætûs
» signum est, si prægnans dextræ manûs

» pulsum validiorem, velociorem, ma-
» joremque ac duriorem habuerit; &
» vice versa in fœmella (*a*).

» Quel plaisir pour les restaurateurs » de la doctrine du pouls, de trouver » que les anciens s'en étoient occupés » au point d'en venir à la question » qu'Aetius agite dans ce Chapitre! » Quel plaisir ne seroit-ce pas encore » pour eux, si les nouvelles observa- » tions, qu'ils sont à portée de faire, » pouvoient leur assujettir l'histoire des » grossesses, comme elles leur ont assu- » jetti les évacuations critiques, &c! » Je crois que les Chinois qui ont aussi » traité ces sortes de matiéres, disent » le contraire d'Aetius, sçavoir, que les » garçons sont à gauche, &c. J'ai con- » sulté l'observation.

» Quoiqu'il soit vrai que l'opinion » d'Hippocrate a reçu un grand échec, » par les expériences qui ont été faites » sur les animaux, dont la matrice est » partagée en deux cornes, & qu'on aye » dit que les petits mâles & les petites » femelles se trouvent indifféremment » à droite & à gauche; quoique j'aye » cru appercevoir moi-même, que les

---

(a) *Aet. Tetr. Serm. IV. Cap. IX.*

» mâles changent quelquefois la situation de la matrice, en la portant du côté gauche : il est vrai aussi qu'en général la régle d'Hippocrate se trouve juste : elle a sans doute des exceptions; mais on n'est pas encore en état de pouvoir les déterminer.

» J'ai de même vérifié (non sans trouver des cas différens qui m'arrêtoient) le fait concernant les mammelles, & les marques des deux côtés, des bras & de la langue : j'ai fort souvent vu des dépôts au sein, à la cuisse, à la poitrine, du côté gauche, dans des femmes grosses de filles; & du côté droit dans des grosses de garçons. Jai vu assez d'exemples de cette sorte, pour penser que la chose mérite quelque attention.

» Je suis au moins certain, que, très-ordinairement, les femmes grosses ont les pouls des deux côtés inégaux : j'ai vérifié, & confirmé ce fait sur des femmes, dont je connoissois le pouls avant leur grossesse. Cette inégalité peut-elle servir pour connoître, 1°. l'endroit de la matrice, où le délivre est attaché, où l'enfant est porté, 2°. le sexe de l'enfant?

» Je ne doute presque pas de la pos-

» ſibilité du premier objet, qui s'accorde fort avec les régles ordinaires » du pouls, avec les grandes diviſions » du corps, par leſquelles il eſt établi, » que le pouls droit & le gauche indiquent une irritation intérieure, chacun dans leur côté reſpectif; c'eſt-à-dire, que le pouls droit eſt plus gêné, » plus irrité, lorſque le foie, le poumon, &c, du même côté, ſont affectés; & réciproquement.

» Une femme groſſe de cinq mois, » ſujette, lorſqu'elle étoit fille, à des » douleurs fixes vers le *cæcum*, & toutes » ſes appartenances, éprouve, pendant » ſa groſſeſſe, des attaques de ces » mêmes douleurs: la mammelle du » côté droit a fort peu de lait; tandis » que l'autre en verſe abondamment. » (C'eſt ainſi que j'ai vu des Nourrices » perdre le lait d'une ſeule mammelle, » dans des maladies dont le ſiége étoit » du côté de la mammelle qui ſe flétriſſoit). Cette femme accoucha d'une » fille. J'ai vu auſſi des femmes qui » éprouvoient une irritation forte du » côté gauche de la matrice, & qui » conſervoient leur lait de ce côté qui » étoit affecté, plus long-tems que de » l'autre. &c.

» Une femme accouchée d'une fille, » eut beaucoup plus de lait à la mam- » melle gauche, qu'à la droite; & pen- » dant le cours de la couche, il se fit » un dépôt à la corne gauche de la » matrice.

» Une femme qui avoit mis au monde » trois enfans mâles, dans trois cou- » ches différentes, redevint grosse: elle » éprouva des accidens auxquels elle » n'étoit point accoutumée; une des » grosses veines de son bras gauche » s'engorgea, & devint très-variqueuse: » elle accoucha d'une fille.

» Une femme grosse, éprouve de » vives douleurs du côté droit; le pouls » de ce côté est plus sec, plus utérin, » plus tendu, plus intérieur que le gauche: » cette femme accouche d'un garçon.

» Ayant senti un resserrement par- » ticulier, avec une disposition à des » rebondissemens passagers, dans le » pouls droit d'une femme grosse d'en- » viron neuf mois (signes que je ne » trouvai pas dans le pouls gauche), » j'annonçai un garçon: mon prognostic » fut confirmé par l'événement; j'en » ai fait depuis de pareils, qui se sont » trouvés aussi justes.

» J'ai senti, quelques jours avant

» l'accouchement, une ſorte d'état fié-
» vreux dans le pouls, avec de la ten-
» ſion, du reſſerrement, quelques re-
» bondiſſemens peu expliqués : j'ai an-
» noncé un accouchement prochain,
» qui eſt arrivé, contre l'attente de la
» mere & de l'Accoucheur.

» En général, le pouls m'a paru de-
» venir fiévreux, inégal, irrégulier,
» dur, tendant au rebondiſſement, à
» proportion que l'accouchement ap-
» proche. J'ai auſſi apperçu, aux ap-
» proches de l'accouchement, que le
» pouls change quelquefois, au point
» que celui qui, pendant le cours de
» la groſſeſſe, avoit paru le moins ex-
» pliqué, le plus ſerré, le plus obſcur,
» s'éléve, & prend plus décidément
» les caractéres du pouls de la matrice;
» comme ſi, pendant tout le cours de la
» groſſeſſe, le pouls du côté qui eſt le
» plus irrité par l'enfant & le placen-
» ta, demeuroit convulſif, égal, ſerré,
» & devenoit excréteur des régles,
» plus évidemment que l'autre, aux
» approches de l'accouchement.

» C'eſt de cette diſpoſition à l'ex-
» crétion, plus ou moins éloignée,
» que je prends mes caractéres, pour
» décider le ſexe : cependant je m'y

» ſuis trompé, & préciſément dans » pluſieurs cas où le pouls me paroiſſoit » le plus excréteur, le plus utérin: je » veux dire que lorſque le pouls droit » d'une femme groſſe m'annonçoit les » régles, plus que le gauche, je diſois » & devois dire, c'eſt un garçon; cette » régle m'a trompé; elle m'a auſſi fait » prédire juſte.

» J'examine une fille ſoupçonnée de » libertinage: je trouve le pouls droit » fiévreux, tendu, fréquent, avec quel- » ques rebondiſſemens, plus marqués » du côté droit que du gauche, où le » pouls eſt moins fixé au caractére in- » férieur. Je prononce que cette fille » eſt groſſe, & groſſe d'un garçon. » L'événement juſtifie mon prognoſtic.

» Vers le quatriéme mois d'une groſ- » ſeſſe, & dans ſon cours, je trouve » le pouls droit plus inégal, moins dé- » veloppé, plus tendu, plus redoublé, » plus inférieur, que le gauche. Je dis » d'après ce ſigne, que la groſſeſſe eſt » d'un garçon; la choſe ſe trouve vraie: » pendant tout le cours de la couche, » le pouls droit conſerva ſon caractére » particulier, & il ſe développoit plus » ſenſiblement que le gauche, lors de » l'abondance des vuidanges.

» Une jeune femme mourut en cou-
» che : elle se plaignoit pendant les
» derniers mois de sa grossesse, d'un
» engourdissement & d'une foiblesse
» considérables au bras gauche : le pouls
» de ce côté, étoit moins évident, plus
» tendu, plus irrité que le droit. La
» femme étoit accouchée d'une fille;
» & pendant la maladie qu'elle eut
» dans ses couches, le côté gauche de
» la matrice étoit beaucoup plus en-
» gorgé, plus tendu, plus douloureux
» que le droit.

Addition depuis la fin de 1770.

» J'APPRENDS ce que M. la Brousse
» a publié dans le Journal Encyclopé-
» dique de cette année : il est bien
» plus avancé que moi : mes idées sur
» l'histoire du pouls de la grossesse, se
» réveillent & s'éclaircissent; je pour-
» suis mes observations, aidé de celles
» de M. la Brousse.

» Une femme éprouve un chagrin
» vif au dernier mois de sa grossesse;
» elle sent quelques douleurs passa-
» géres, comme pour accoucher : je
» tâte le pouls dans ce moment, &
» je ne le tâtai plus depuis ; le pouls

» droit étoit évidemment plus large, » plus dur, plus tendu, avec quelque » chofe de rebondiffant, portant aux » régles; le gauche étoit fenfiblement » plus petit, affez égal & fouple, trois » jours après, cette femme accouche » d'un garçon. Eft-ce que les appro- » ches de l'accouchement donneroient » au pouls la modification des régles; » & lorfque l'accouchement eft bien pro- » chain, ce caractére du pouls fe mon- » tre-t-il mieux dans le côté, qui pendant » la groffeffe étoit le plus ferré, le » plus irrité? il faudroit donc diftin- » guer les tems plus ou moins pro- » chains de la couche, pour le juge- » ment du pouls des groffeffes, eu » égard au fexe de l'enfant? Je héfite » fur ces objets, d'après mes obfervà- » tions antérieures.

» Une femme groffe fouffre fi pro- » digieufement des reins, aux appro- » ches de l'accouchement, qu'on eft » obligé de la baigner. Ce reméde » favorife l'ouverture de la matrice; » le fondement eft fort gonflé par les » hémorroïdes: dans ce moment, le » pouls droit eft fenfiblement plus » ferré, plus égal, plus convulfif que » le gauche; celui ci eft plus brouillé;

» moins égal. La femme accouche d'un
» garçon.

» Quelques jours avant la fin du
» huitiéme mois de la grossesse, le
» pouls droit est sensiblement plus serré
» que le gauche, plus tendu, plus pe-
» tit; on diroit que la colomne de sang
» est arrêtée dans ce côté, & qu'elle
» coule plus librement dans le gauche:
» la femme accouche d'un garçon. Le
» pouls droit conserve à-peu-près le
» même rithme, pendant la couche.

» Une jeune femme, enceinte pour
» la troisiéme fois, (cinq ou six jours
» avant sa couche, & sentant déja du
» mal-aise, & de la disposition à ac-
» coucher), a le pouls gauche plus
» foible, plus petit que le droit; elle
» accouche d'une fille: on eût dit que
» le pouls gauche étoit étranglé par
» une ligature.

» J'assiste à l'accouchement d'une
» jeune femme, dont le pouls droit
» se perd, & devient intermittent &
» très-foible, pendant les attaques des
» douleurs; le pouls gauche se soutient
» mieux: la femme accouche d'un gar-
» çon. Le pouls gauche paroissoit en-
» core plus étranglé qu'il ne l'étoit
» dans le cas précédent.

» Je suis grosse de deux enfans, me » dit une femme très-bien constituée, » & qui est presqu'au terme: les deux » pouls sont, autant que j'en puis ju- » ger, parfaitement égaux, tendant » l'un & l'autre à l'évacuation des ré- » gles. Cette femme accouche de deux » jumeaux.

» Je ne puis trouver aucune diffé- » rence, dans les deux pouls d'une » femme, grosse d'environ deux mois: » elle fait une fausse couche; l'enfant » est à peine formé, il avoit été arrêté » dans son accroissement: mais le pla- » centa est précisément comme une » bourse, comme une calotte, qui re- » présentoit toute la face interne de » la matrice, qu'elle tapissoit en entier ».

* On adresse ceci à M. la Brousse; c'est un hommage qu'on lui rend: c'est à lui de débrouiller toutes les ques- tions qu'on peut proposer sur cette matiére, qui paroît demander beau- coup de tems & d'observations, pour être entiérement éclaircie. Le pouls n'est-il pas plus propre à faire con- noître le côté de la matrice, auquel le placenta est attaché, ou sur lequel

l'enfant porte principalement, qu'à indiquer le ſexe de l'enfant?

En ſecond lieu, n'eſt-il pas néceſſaire, pour bien connoître tout ce qui peut avoir trait au pouls de la groſſeſſe, de diſtinguer dans celle-ci différens tems, par exemple, 1°. le tems de l'irritation qui eſt celui où la matrice s'occupe à prendre ſes aiſances, ſon aſſiéte & ſa tranquillité, pendant que tous les viſcéres, ſur-tout, l'eſtomac ſont éminemment irrités: 2°. celui de l'accroiſſement, eſpéce d'état de maturation, pendant lequel l'action de l'enfant ſur la matrice, paroît être la plus complette, la moins croiſée par les viſcéres, qui jouiſſent d'une ſorte de tranquillité: 3°. le tems de l'excrétion, pendant que les approches de la couche modifient le pouls, le rendent ſemblable à celui des régles, & qu'il arrive des accidens, tels que les douleurs, la plénitude & ſes effets, qui peuvent auſſi ſe peindre par le pouls?

Enfin ces trois tems ne pourroient-ils pas être différens, & reconnoître des accidens diſſemblables, ſuivant le tempérament des femmes, leurs excès, la tranquillité de leur ame, les embarras

des viscéres, &c, &c ? Tout cela est-il calculable ? ces différences peuvent-elles être réduites à des classes ?

Il est bien plus difficile de saisir les caractéres du pouls, dans ces cas, que dans des cas de fiévres & de maladies bien décidées, où la nature explique & étale ses opérations. Les femmes des villes, ont aussi un fonds de sensibilité & de variabilité, dans leur pouls, qui mérite beaucoup d'attention. &c.

Laissons faire M. la Brousse, & encourageons-le dans son travail. Il seroit à désirer que les Observateurs s'occupassent de l'objet, non moins curieux qu'intéressant, dont s'occupe ce Médecin, qui a voulu les réveiller, en publiant sa dissertation dans le Journal Encyclopédique ; lorsqu'elle parut, quelqu'un songeoit à proposer dans un Journal, l'explication du passage d'Aetius, qu'il faudra comparer avec les idées des Chinois.

Suite de l'article de Monsieur la Brousse.

CE que nous venons de rapporter touchant M. la Brousse, avoit passé sous les yeux du Censeur, lorsque le systême entier de ce Médecin a paru

dans le Journal de Médecine. Le fonds de ce ſyſtême reſte toujours le même; l'Auteur a ſeulement ajouté de nouvelles Obſervations aux premiéres.

J'ai déja dit que d'autres que M. la Brouſſe avoient penſé au commentaire du paſſage d'Aetius, & à l'examen de l'opinion d'Hippocrate. J'ajouterai que les obſervations me paroiſſent d'autant plus difficiles à faire, & à confirmer ſur cet objet, qu'en ſuivant la méthode de M. la Brouſſe, ou une autre méthode contraire, on rencontrera juſte la moitié du tems; puiſqu'il naît à peu-près autant de filles que de garçons. Ainſi on peut être aſſuré & gager même de voir ſouvent juſtifier ſon prognoſtic, en annonçant une fille, ou un garçon; on aura toujours pluſieurs obſervations favorables pour ſoi; il pourra auſſi ſe faire que, par un heureux haſard, l'Obſervateur prédiſe avec juſteſſe un grand nombre de fois de ſuite.

De combien de maniéres ne peut-on pas retourner cette remarque qui ſe préſente très-naturellement, & qui dégoûtera peut-être du déſir de ſe mettre à obſerver? Avec quelles exclamations, avec quels *cachinnes*, ne va-t-on pas tomber ſur cette branche que M. la

Brouſſe

voudroit ajouter au tronc de l'Art spygmique ?

Il faut espérer que ce sçavant Médecin ne se rebutera point, & ne s'étonnera même pas de tous les traits qu'on pourra lui lancer. Il s'agit, au fonds, de juger l'opinion de quelques Anciens, si clairement présentée par Aetius, & qui, après tout, est la même que celle d'Hippocrate: le respect dû à cet homme immortel, intéressera sans doute assez les Sages, pour qu'ils contiennent la *tourbe* des critiques.

M. la Brousse trouvera dans ce que j'ai rapporté, de quoi éclaircir son opinion; il rendra un grand service, s'il parvient à donner à cette opinion, tout le poids, toute la force, dont elle est susceptible: on doit croire que les Observateurs ne manqueront pas de l'aider de leurs lumiéres. Il n'oubliera pas, & la retenue avec laquelle Hippocrate a énoncé son aphorisme (*Aphor.* 48. *Libr.* 5: paralléle du quarante-deuxiéme aphorisme du même livre, *sur la couleur des femmes grosses*), & ce que les Commentateurs en ont dit. Suivant cet aphorisme, *ordinairement* les garçons sont à droite, & les filles à gauche, *magis, ut plurimùm* (*Mallon*).

Hippocrate avoit donc senti qu'il y a des exceptions à faire à sa régle : ces exceptions ont été connues de ses Commentateurs, notamment du sage Houllier, qui a dit en conséquence, *hoc signum non est perpetuò verum*, & qui a restraint, au sujet du pouls, la régle trop généralisée par Aetius. *Hic aphorismus*, dit Liebault dans ses additions au commentaire de Houllier, *de his intelligendus, quæ fiunt ut plurimùm*. Houllier a dit aussi ; *hæc sententia est eorum quæ magna ex parte accidunt :* il ajoute que Parménide & Empédocle étoient de l'opinion d'Hippocrate. Enfin il rappelle pour l'explication de ce phénomène, un passage du sixiéme livre des Epidémies, & le sentiment d'Aristote. Je vais rapporter le passage des Epidémies.

» E directo, & laterum & præcordiorum intensiones, & splenis elevationes, & è naribus eruptiones, & aures è directo. Horum plurima etiam ad oculos. Utrum igitur omnia ? Aut quæ quidem ex infernis sursùm è directo : qualia sunt quæ juxta maxillas, aut circà oculum, aut aurem. » Quæ verò ex supernis deorsùm, non » è directo. Atqui & anginosi rubores,

» & laterum dolores è directo; aut » etiam quæ infrà hepar sunt, ex su» pernis distributa, velùt in testes & » varices. Considerandа sunt hæc, quò, » & undè, & propter quid... «

Toutes ces vérités, assez bien connues des Anciens, avoient vieilli chez les Modernes : le systême de la circulation ne s'accommodoit pas de toutes ces communications entre les parties du même côté, &c. L'Auteur des Recherches a rendu Hippocrate intelligible, & il a rétabli l'honneur des Anciens, dont notre siécle s'étoit moqué jusqu'à l'indécence.

Aristote (*de generat. animal. Libr.* 4), prétendoit que Démocrite, Empédocle & quelques autres, s'étoient trompés sur la cause de la génération des mâles & des femelles : (leurs opinions & leurs explications avoient du rapport avec celles de M. la Brousse).

» Sæpe numerò evenit, *dit Aristote*; » ut eâdem in parte uteri, gemini, » mas & fœmina, generentur : idque » satis inspeximus in dissectionibus ani» malium viviparorum, tum pedes» trium, tum piscium. Quæ si ille (Dé» mocritus) non conspexerat, meritò » errabat... ùt retulimus; & fœmina,

» parte uteri dextrâ, contineri visa est; » & mas, læva; & ambo, eadem in » parte, idque non semel, sed sæpiùs » quàm aut mas in dextra, & fœmina » in læva.... atque etiam cum gemini, » mas & fœmina, gestarentur, marem » in læva, fœminam in dextra, conti- » neri perspectum est... Aliqui persuasi » dicunt, teste præligato dextro, eve- » nire, per coitum, ut fœmina gene- » retur, & præligato sinistro, ut mas » generetur : sic enim & Leophanes » dicebat : tum etiam exectis alterum » testem, hoc idem accidere, quidam » aiunt, non verè : sed rem conjec- » tantur futuram ex consentaneis, at- » que anticipant, quasi ità sit, prius- » quam ità fieri videant... &c. «.

Il s'agit donc de mettre Aristote d'accord avec Hippocrate & Démocrite : il s'agit de revoir tout ce qu'ont dit sur cette matiére les Commentateurs d'Hippocrate : il faut enfin revoir & examiner de nouveau les expériences & les discussions de quelques Modernes sur la même question. Telle est la tâche que M. la Brousse s'est courageusement imposée, & dont il ne peut manquer de se bien acquitter.

N°. L V.

JUGEMENT de Monſieur MALRIEU, Docteur de la Faculté de Montpellier, & Médecin en Albigeois.

C'EST principalement par le pouls, qu'on eſtime dans les maladies la quantité des forces vitales.... C'eſt à ſa faveur qu'on force, pour ainſi dire, la nature à faire l'aveu de ſes maux, de ſes dangers, de ſon travail, de ſes reſſources & de ſes vues. .. Les Anciens ont décrit une multitude de pouls inégaux, avec un appareil embarraſſant & inutile....

Le pouls dicrotus... ou rebondiſſant, eſt remarquable dans les maladies des organes ſitués au deſſus du diaphragme, & dans celles où les hémorragies ſont les plus fréquentes, telles que la léthargie & la phrénéſie : ce qui avoit été obſervé par Galien, qui, malgré tous les reproches qu'on peut lui faire, ſur ſes ſubtilités, ſa prolixité & ſes nomenclatures, auroit cependant mérité l'immortalité par ſes ſeuls ouvrages du pouls. Le rebondiſſement du pouls eſt, ſui-

vant les Modernes, le caractére précurseur des hémorragies quelconques....

Le pouls ondoyant... a quelqu'analogie avec le pouls rebondissant; il arrive aussi dans les maladies des parties supérieures au diaphragme, sur-tout dans celles du poumon.... Le pouls myure répand quelquefois de vaines allarmes; c'est sur-tout lorsque les pulsations conservent de la force & de la grandeur.

Une Dame âgée de 30 ans... eut dans une fiévre maligne, & pendant une quinzaine de jours, le pouls semblable à celui que Galien appelle myure récurrent: il décroissoit pendant trois pulsations; de manière que la premiére étoit forte & développée, la seconde plus resserrée & moins arrondie, la troisiéme plus petite & plus foible. La solution de la maladie fut nerveuse, & se fit lentement & sans autre excrétion apparente, que celle des urines qui déposoient un sédiment assez bien cuit....

L'intermittence du pouls... a perdu sous les doigts de Solano & de ses illustres Imitateurs, une partie de ce qu'elle avoit eu de terrible jusqu'à ce siécle; elle est sur-tout fréquente dans les maladies des premiéres voyes.... Dans les maladies fort graves, le pouls sembla-

ble au naturel, marque la langueur des forces vitales.... Il est bon de remarquer qu'il arrive des cas qui démentent toutes les régles... Plusieurs Médecins ont travaillé, depuis vingt ans, à établir de nouveaux signes critiques, sur le rithme du pouls.... Solano qui a ouvert cette carriére en Espagne, a fait des régles trop positives en trop généralisant des cas particuliers....

Il m'a paru que la connoissance des divers caractéres du pouls, sert souvent à découvrir la direction des mouvemens critiques, & l'émonctoire vers lequel les humeurs sont déterminées, & à rassurer, dans bien des cas, contre les allarmes que peuvent inspirer certaines inégalités du pouls.... Le pouls est plus grand & plus développé, quand les humeurs tendent vers les parties extérieures : il est au contraire petit & resserré, lorsque les évacuations critiques doivent se faire par les couloirs des parties internes.... Le dernier malade dans lequel j'ai observé le pouls rebondissant, avoit une fiévre double tierce, remittente, & un rebondissement à chaque pulsation.... je dis qu'on me fît sçavoir le lendemain s'il y avoit eu de saignement de nez... On m'apprit que

le malade avoit mouché un peu de ſang, & qu'il avoit eu le ſur-lendemain une petite hémorragie. On obſerve pourtant beaucoup d'hémorragies critiques, ſans les réduplications du pouls, il eſt le plus ſouvent plein, véhément, tendu, fréquent, élevé, ſaillant, comme Galien l'a enſeigné....

Le pouls précurſeur de la ſueur, eſt grand, ſouple & inégal; pluſieurs de ſes pulſations vont en augmentant... Pendant le prélude de la diarrhée critique, on remarque fréquemment que le pouls eſt médiocrement développé, ſouvent inégal dans ſa force & ſa grandeur, & dans les diſtances de ſes pulſations, toujours irrégulier dans ſes inégalités, & quelquefois intermittent...

Les urines critiques ſont annoncées par un pouls qui eſt, ſuivant M. de Bordeu, l'inverſe de la ſueur, ſerré, inégal; de maniére que ſes pulſations vont en diminuant... (tel étoit le pouls de la Dame dont il a été fait mention ci-deſſus)....

On obſerve dans le pouls hémorroïdal, un peu de roideur & d'inégalité.... une ſorte de profondeur & de tremblottement, &, de tems en tems, quelques réduplications.... L'inégalité, la

roideur, la concentration du pouls.... indiquent le vomissement... Le pouls mol & aisé, avec quelques inégalités semblables à une sorte d'ondulation, annoncent l'expectoration, &c. (*Les Présages de la santé.... ou Histoire des signes Prognostics.... à Paris, chez Briasson* 1770).

* TELLE est la maniére élégante & instructive dont M. Malrieu s'exprime. Le plan, l'objet, & l'exécution de son ouvrage, forment, à mon avis, l'ensemble le plus sage, le mieux ordonné, & le plus utile pour les progrès de l'Art. Il eût manqué quelque chose à cet ouvrage, qui contient les vérités les plus précieuses de l'Antiquité, si le pouls n'y eût pas été traité comme les autres questions.

J'aime bien que M. Malrieu rende justice à Galien, & qu'il le venge, par exemple, de la critique de M. de Haen, qui n'a pas senti la beauté des ouvrages de ce célébre Médecin sur le pouls. J'aime que M. Malrieu ait le courage de ne pas cacher, qu'il y a des cas dans lesquels le pouls est muet, & qu'il ne se prête pas aux modifications critiques qu'il suit ordinairement : cet aveu

prouve qu'il a étudié & ſuivi le pouls, & qu'il a vérifié les exceptions que Solano & l'Auteur des Recherches ont faites à leurs régles.

J'aime enfin que M. Malrieu ne ſépare point, lorſqu'il s'agit de prédire une criſe, les ſymptômes ordinaires, répandus dans les bons livres, des modifications du pouls; qu'il n'attende pas de ces derniéres plus qu'elles ne peuvent tenir.

» Quel que ſoit, (dit l'Auteur des » Recherches, Tom. I Pag. 15.), l'uſage » qu'on peut faire du pouls, pour juger » de la nature & des événemens des » maladies, il ne faut pas penſer qu'on » doive s'en tenir uniquement au pouls, » pour porter ces jugemens; il faut, à » l'exemple de tous les Médecins, raſ» ſembler, lorſqu'on juge de l'état d'une » maladie, tous les ſymptômes, & pe» ſer toutes les circonſtances; dans com» bien d'écueils ne tomberoit-on pas, » ſans cette précaution? »

Il n'eſt, je crois, rien de plus clair que cette déclaration formelle. On trouve cependant des ſoi-diſans Critiques, qui aiment à publier que les partiſans du pouls attendent tout de la doctrine ſpygmique, qu'ils ne conſul-

tent qu'elle, qu'ils négligent les autres ſymptômes des maladies, & leur hiſtoire, & l'emploi & l'application des remédes. Vains & puériles efforts d'un fonds d'amour-propre vivement bleſſé ! Les partiſans du pouls étudient toutes les branches de la Médecine, par une raiſon bien ſimple : ils ne peuvent conſulter ce ſigne avec attention, ſans ſuivre tous les autres, ſans noter ſcrupuleuſement tous les accidens apparens : c'eſt donc leur faire injuſtice, que de répandre que leur attachement au pouls, les rend inhabiles à toute autre choſe.

Auroit-on, ſans les ouvrages de nos Modernes, pu même concevoir un projet ſemblable à celui de M. Malrieu ? Il reléve ſinguliérement l'Art du prognoſtic, qui étoit, pour ainſi dire, tombé dans l'oubli, avant les Recherches & une foule d'ouvrages qui les ont ſuivies. Quelqu'un ne ſe donnera-t-il pas le plaiſir de comparer les matiéres dont on s'occupoit, il y a trente ans, en France, ſur le fait de la Médecine, avec celles dont on s'occupe aujourd'hui ? D'où vient cette heureuſe révolution qui s'eſt faite ? il faut, pour en pénétrer les raiſons, ſe tranſ-

porter au tems où nos traités du pouls virent le jour pour la premiére fois : Quelle rumeur n'excitérent-ils pas ?

Aujourd'hui on s'accoutume, peu-à-peu, à l'examen de plusieurs questions qui faisoient trembler ceux qui les proposérent les premiers : il falloit voir les efforts & la résistance de la commune traditive, étayée de l'autorité de ceux qui régnoient alors sur l'esprit du public. Tout a changé de face aujourd'hui : nos ouvrages reçoivent de jour en jour de nouveaux appuis : j'ose dire que celui de M. Malrieu, est un des plus précieux & des plus propres à produire la réforme générale, à répandre le goût de la véritable Médecine Hippocratique, qui consiste, sur-tout, dans la science du prognostic. Lui seul distingue le vrai Médecin d'un Donneur de drogues, bannal, & à gages, qui n'a d'autre objet en vue que celui de son commerce, & qui fait de la Médecine un Art vil & mercénaire.

De quoi votre nouvelle science guérit-elle, vous répére t-on platement ! nous répondrions volontiers : elle guérit de la foiblesse dont on fait l'aveu, en se fiant à vos drogues & à vos discours.

N°. L V I.

JUGEMENT de Monſieur ROUX, *Docteur Régent de la Faculté de Paris, au ſujet de l'Eſſai ſur le pouls de M. Fouquet, Docteur de la Faculté de Montpellier.*

LES Médecins conviennent aſſez unanimement, que de tous les ſignes, qui peuvent les diriger dans leur pratique, le pouls eſt celui dont ils tirent les indications les plus sûres : malgré cela, on eſt forcé d'avouer, que chez plus d'un Praticien, l'obſervation de ce phénomène n'eſt qu'un manuel ſtérile, & ſi nous oſons le dire, de pure cérémonie... Un petit nombre de Sages, placés ſouvent à des diſtances trop éloignées, ont eu le courage de réſiſter au torrent de leur ſiécle, de marcher ſur les traces d'Hippocrate, & de s'en tenir à l'obſervation : c'eſt à eux ſeuls qu'on doit les progrès que la pratique a faits pendant cette longue ſuite de ſiécles, qui ſe ſont écoulés entre ce Pere de la Médecine & nous.

L'obſervation du pouls n'a pas été moins négligée, que les autres branches de la Séméiotique: Hippocrate lui-même n'en a fait preſqu'aucun uſage. Après ce grand homme, Praxagore, Hérophile, Eraſiſtrate, Archigéne, en firent l'objet de leurs Recherches: mais Galien eſt de tous les Médecins de l'antiquité, celui qui s'eſt le plus diſtingué dans la connoiſſance de ce ſigne; il l'a réduite en ſyſtême, & en a fait un corps de doctrine qu'il n'a pas toujours fondé ſur l'obſervation, mais qui, malgré cela, a été adoptée, ſans réſerve, par preſque tous les Praticiens, juſqu'à la découverte de la circulation du ſang.

On trouve, il eſt vrai, dans ce long eſpace de tems, quelques Ecrivains qui ont enrichi les découvertes de Galien, de leurs obſervations particuliéres; tels ſont Aetius d'Amidéne, Actuarius, Struthius, célébre Praticien à Padoue, Zéchius Profeſſeur à Bologne, & quelques autres Médecins d'un très-grand nom, mais le fonds de la doctrine reſta toujours le même. Les Chymiſtes & les Méchaniciens, qui envahirent la Médecine, à la chûte du Galéniſme, anéantirent preſque entiérement la doctrine du pouls, ſous prétexte de la ſimplifier.

Il étoit réservé à un Médecin Espagnol (Dom Solano de Luques), ou plutôt à M. de Bordeu, Médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, d'ouvrir une nouvelle carriére dans ce genre d'observations.... Les observations de M. Michel, Médecin de la Faculté de Montpellier, & celles de plusieurs autres Praticiens, consignées dans les Journaux de Médecine, ont suffisamment confirmé la doctrine de l'Auteur des *Recherches*.

On connoît cette division si lumineuse, que M. de Bordeu a faite du pouls, en *critique* & en non *critique*: on sçait que son ouvrage avoit principalement pour but de faire connoître les différentes espéces de pouls qui annoncent les évacuations critiques, & les émonctoires par lesquels elles devoient se faire, & que, s'il a traité du pouls non critique ou d'irritation, il ne l'a envisagé que relativement au prognostic. Ce n'est pas qu'il n'eût vu que ce pouls d'irritation pouvoit avoir des caractéres différens, suivant les différens organes qui étoient affectés: *il y a même lieu de soupçonner* (dit-il, Tom. I. pag. 219. de la nouvelle édition des Recherches), *que le pouls d'ir-*

ritation a encore des caractéres distinctifs, selon qu'il se trouve joint à des affections de la tête, de la poitrine ou du bas ventre; mais il a cru devoir laisser défricher à d'autres cette branche importante de sa doctrine. Il paroît qu'il a trouvé dans M. Fouquet un digne Coopérateur.

Engagé dans des recherches sur ce nouvel objet, par la conjecture de M. de Bordeu, comme il en convient lui-même dans son discours préliminaire.... M. Fouquet s'est livré avec courage, à un genre de travail, dont le résultat a été la découverte des caractéres ou des modifications variées du pouls, relativement aux différens organes actuellement affectés, ou menacés dans les maladies. Les observations qui lui ont fait découvrir ces différens caractéres, les lui ont représentés si distinctifs & si sensibles, qu'indépendamment des descriptions claires & précises qu'on en donne, il a cru pouvoir encore les rendre par des figures....

Quelque convaincu que M. Fouquet paroisse de l'utilité de son travail, il ne s'est pas flatté de réunir tous les suffrages.... Il convient d'ailleurs que » ces » sortes d'Etudes sont faites principale-

» ment pour les jeunes gens, chez qui » le poiſon des préjugés n'a pas encore » acquis la force malheureuſe de l'ha» bitude, & qui d'ailleurs ont dans les » ſens, l'activité néceſſaire pour ſaiſir » la moindre lueur des objets, & ſe » porter avec courage à leur pourſuite. » Il ſeroit cruel, ajoute-t-il, d'exiger » des vieux Praticiens, qu'ils allaſſent » ſe traîner, toute la journée, dans les » ſalles d'un Hôpital, vraie école d'une » pareille inſtruction: il faut être juſte » & humain; ils n'en ont ni le tems » ni la force: d'ailleurs l'expérience » conſommée de l'âge, leur eſt ſans » doute un ſupplément. Mais encore, » s'il eſt libre, comme nous venons » de le déclarer, à ces Arbitres de la » pratique, d'adopter ou de ne pas » adopter les vérités nouvelles, ce ſe» roit de leur part un très-grand mal, » de détourner de cette étude les jeunes » gens naturellement aſſez portés en » faveur des déciſions magiſtrales, ou » de ſe prévaloir de leur réputation, » pour détracter une vérité eſſentielle, » aux yeux du public, non moins fa» cile à ſe prévenir. *C'eſt folie*, diſoit » Montagne, *que de rapporter le vrai* » *ou le faux à notre ſuffiſance*; c'eſt-à-

» dire, ſuivant un de ſes Commentateurs (M. Coſte) *d'établir notre capacité pour la meſure du vrai & du faux*. (Eſſai Liv. I.). Que s'il ſe trouve » par malheur qu'on ait ce reproche à » faire à quelque grand homme, celui-là s'abuſeroit beaucoup qui, de ce » qu'il prendroit la même liberté, » penſeroit s'élever à la même conſidération «.

M. Fouquet connoît bien mal l'eſprit humain, s'il croit que ces réflexions, ſi ſages & ſi raiſonnables, puiſſent faire quelque impreſſion ſur certains hommes élevés dans les préjugés, & accoutumés à donner pour limites à la ſcience, les bornes étroites de leurs lumiéres & de leur eſprit : qu'il ouvre les faſtes de la Médecine, & il verra qu'on n'a jamais propoſé de nouveauté véritablement utile, qui n'ait eſſuyé les plus fortes contradictions. On pourroit même, en quelque ſorte, juger des avantages qu'on doit ſe promettre d'une découverte, par les efforts qu'on fait pour l'étouffer. C'eſt ainſi que la circulation du ſang, l'uſage du mercure, des remédes antimoniaux, du quinquina, &, de nos jours, l'inoculation, ont été combattus. Mais qu'il ſe conſole : ſi les

clameurs de ces ennemis de l'humanité, ont été capables d'arrêter, pour quelque tems, les progrès de l'Art, toutes les découvertes véritablement utiles, ont toujours triomphé de leurs efforts impuissans.

Dans le premier chapitre de son Essai, M. Fouquet a cru devoir traiter la maniére de tâter le pouls; il s'est contenté de commenter ce que M. de Bordeu a dit dans le premier chapitre de ses Recherches. Il recommande en général de tâter le pouls à plusieurs reprises, de le tâter à l'un & à l'autre bras, de le tâter long-tems, d'appliquer l'extrémité des quatre doigts sur le poignet du malade; de maniére que l'index soit appliqué à la racine de l'apophyse styloïde du *radius*, & que les pointes des autres doigts suivent, en laissant le moins d'intervalle possible: il est nécessaire par conséquent qu'on tâte de la main gauche le pouls droit du malade; & réciproquement, le pouls gauche de la main droite: il n'est pas moins essentiel que le malade soit dans une position convenable; c'est-à-dire, qu'il faut qu'il soit assis ou couché sur le dos, ayant la tête un peu élevée; que son bras soit plutôt étendu que plié,

appuyé dans toute ſa longueur, & dans une ſituation moyenne entre la pronation & la ſupination.

Ces idées préliminaires étant données, il paſſe, dans le ſecond chapitre, à la notion qu'on peut ſe faire des cauſes qui donnent au pouls ſes différens caractéres; il croit pouvoir adopter l'opinion de quelques Philoſophes, qui ont conſidéré chaque organe de l'animal, *comme un être diſtinct, qui a ſa vie, ſon ſentiment, ſes deſirs, ſon goût particulier, ſon département, ainſi que l'obſervation le démontre, en quelque ſorte, de la matrice & de l'eſtomac.* Il en réſulte, ſelon lui, 1°. que chaque action individuelle de ces organes, doit modifier d'une maniére particuliére la circulation, & par conſéquent que le pouls, indépendamment des modes généraux, ou battemens ordinaires, qu'on croit ſe rapporter principalement à l'action du cœur, doit éprouver des modifications relatives à ces actions ou fonctions organiques, indiquées, caractériſées même par ces modes particuliers.

2°. Que la plus ou moins grande ſenſibilité ou activité de chaque organe, tant à raiſon de ſa faculté propre

& inhérente, que de sa structure, devra encore influer dans les impressions de cet organe sur le pouls. Il cire à ce sujet un passage d'Actuarius, qui assure que les parties du corps, douées d'une plus grande sensibilité, changent & modifient le pouls, en conséquence du sentiment de la douleur qu'elles éprouvent, & que celles qui sont moins sensibles, le modifient relativement à l'affection seule dont elles sont atteintes. Cette vérité avoit été entrevue longtems auparavant par Galien.

Il définit dans le chapitre troisiéme le pouls organique, qu'il appelle aussi pouls des organes, celui qui se rapporte à une affection quelconque d'un organe, ou plutôt celui qui désigne & manifeste aux sens cette affection, soit qu'elle aille jusqu'à l'incommodité ou à la maladie particuliére de l'organe, soit qu'elle consiste uniquement en une disposition prochaine à la maladie, ou même qu'elle se borne à une simple augmentation de ressort, de vie ou d'action dans cet organe, indépendamment de toute idée, de tout sentiment de lésion ou de maladie. Lorsque ce pouls est un effet d'une affection maladive actuelle, ou d'une disposition

prochaine à la maladie, il le nomme pouls ſymptomatique, non critique, ou acritique, c'eſt le pouls d'irritation de M. de Bordeu: il l'appelle au contraire pouls critique, lorſqu'il réſulte d'une augmentation conſidérable des forces organiques, qui, en conſéquence de la maladie, conſpirent dans un ou pluſieurs viſcéres, pour en opérer la délivrance, & terminer en même-tems la maladie.

Enfin, ſi l'affection qui le produit, ne fait qu'intéreſſer légérement, & momentanément, le ton ou la faculté de l'organe, ou ſon action, ſans nul vice d'ailleurs, ou nulle impreſſion morbifique, il lui conſerve la premiére & ſimple dénomination *d'organique*.

Tous ces pouls, en ce qu'ils ont d'eſſentiel en eux-mêmes, comme effets repréſentatifs des affections des différens organes, ſont caractériſés, ſelon M. Fouquet, par autant d'impreſſions variées que la ſurface de cette portion de l'artére, ſur laquelle on appuye le bout des doigts, en tâtant le pouls, fait, tantôt ſur l'un, tantôt ſur l'autre de ces doigts. Ces impreſſions conſiſtent principalement, comme s'exprime notre Auteur, ſoit en émi-

nences ou petites ondes, plus ou moins légéres, plus ou moins figurées dans quelque endroit de cet espace pulsant, ou en un soulévement plus ou moins marqué, plus ou moins circonscrit de cet espace, soit en quelqu'autre modification de cette partie de l'artére, telles, par exemple, que des espéces d'applatissement, de resserrement ou diminution de diamétre, des sortes d'intersection, de brisement, ou apparences de brisement, de la colonne du sang, dans quelque portion de ce trajet de l'artére.

Ces caractéres sont véritablement propres, radicaux & essentiels dans la doctrine de notre Auteur : il assure même qu'ils sont immuables dans leur essence, conservant leur forme spécifique dans les trois états d'organique, de non critique & de critique: ils sont en quelque sorte, un signe abstrait qui n'exclut pas les autres modifications connues, telles que la dureté, la mollesse, la force, la foiblesse, la petitesse, la vitesse, la lenteur, la concentration, l'élévation, &c, qui ne sont à l'égard du caractére organique, que de simples accidens, ou accessoires, dont on pourroit absolument se débarrasser dans la

perception du caractére essentiel, & qui doivent composer un second ordre de signes. Mais ce qui les distingue essentiellement, c'est de pouvoir être peints aux yeux, comme au tact, sous une figure fixe & déterminée pour chaque individu; au lieu que les modifications accessoires, ne sçauroient être représentées aux sens, que par une espéce de commémoraison, quoique d'ailleurs également appréhensibles par le tact. C'est sur ce fondement, qu'il a fait graver une planche, qui contient les caractéres des différens pouls organiques qu'il a observés.

Nous ne suivrons pas M. Fouquet dans les réflexions qu'il a cru devoir faire sur les différentes modifications accidentelles du pouls, & qui font la matiére des quatre chapitres qui suivent ceux que nous venons d'analyser: nous renverrons nos Lecteurs à l'ouvrage même; ils y trouveront plusieurs idées neuves, & bien propres à jetter du jour sur la doctrine générale du pouls, & à confirmer les Recherches de M. de Bordeu. Nous allons passer aux caractéres organiques qui font l'objet essentiel du travail de M. Fouquet; nous nous contenterons de les rapporter

en entier : quant aux explications, nous renverrons encore nos Lecteurs à l'ouvrage même.

Le caractére essentiel du pouls capital, consiste en une élévation ou soulévement particulier de la partie antérieure ou digitale de l'artére. On remarque donc, pour l'ordinaire, que la partie postérieure de l'artére, semble fixée sur le niveau de son plan, sous les deux doigts annulaire & auriculaire ; tandis que la partie antérieure, ou l'extrémité qui regarde la main, s'éléve considérablement au dessus de ce niveau, souvent avec une liberté, une plénitude, & une force très-marquée. Quelquefois cette élévation ou soulévement de l'artére, se prend de plus loin, par exemple, dès le doigt annulaire, d'où, par gradation, il augmente jusqu'à l'index, & par de-là, en frappant, dans cette proportion, la rangée des doigts ; de sorte que l'artére, dans son élévation, forme un angle aigu avec la ligne horizontale de son plan naturel, depuis l'endroit où commence cette élévation, jusques vers l'apophyse du radius. C'est par cet angle, plus ou moins grand, plus ou moins ouvert, en proportion de la force ou de l'élévation du pouls,

que le caractére du capital est principalement spécifié.

Le pouls guttural, ou des affections de la gorge, est caractérisé par une éminence ou renflement considérable, en forme d'onde, de la partie un peu postérieure de l'artére, ou de l'espace pulsant, & par la dureté, le mouvement libre, & en quelque façon détaché de l'autre partie, ou de l'extrêmité digitale de l'artére qui retient sa forme cylindrique, assez dépouillée, en s'élevant avec force; le tout à-peu-près comme dans le pouls capital. Il en différe cependant, en ce que ce soulévement de la portion digitale, y est décidément moindre, que le renflement est au contraire plus constant; qu'il s'avance beaucoup plus sur l'extrémité digitale de l'artére, qui semble en être couverte en partie quelquefois; de sorte qu'on la sent, conservant sa forme ronde ou cylindrique, sous ce renflement, comme si elle étoit engaînée dans un artére vuide, dont les parois seroient très-minces & renflées dans le milieu; ce qui fait paroître ce pouls un peu redoublé & un peu ondoyant; au lieu que dans le capital, ce renflement, lorsqu'il s'y trouve, est

de beaucoup moindre, plus vague, plus reculé vers l'extrémité brachiale, & la forme cylindrique preſque effacée dans cet endroit.

Le caractére du pouls pectoral eſt très-aiſé à reconnoître, dit M. Fouquet; il eſt principalement marqué par un ſoulévement ou élévation du milieu de l'artére ou de l'eſpace pulſant, qui paroît ſous les doigts comme une petite montagne unie, bien figurée & un peu mollette, l'une & l'autre extrémité de l'artére ſe mouvant au niveau de leur plan, & ſous la forme ordinaire ou naturelle; en ſorte que le profil ſupérieur de l'artére, décrive une eſpéce d'arc.

Notre Auteur a fait une claſſe de pouls, qu'il appelle épigaſtriques, qui comprend les pouls de l'eſtomac, du foie, de la rate & de l'inteſtin colon. Le caractére générique de tous ces pouls, approche, plus ou moins, de celui du pouls ſtomachal, lequel conſiſte en une petite éminence qui s'éléve entre l'index & le médius; cette éminence paroît même quelquefois entrer ou monter aſſez avant dans l'intervalle des extrémités de ces deux doigts, à-peu-près comme une petite pyramide, dont la pointe ſeroit mouſſe ou un peu

arrondie. Il y a cela de remarquable, ajoute M. Fouquet, dans le pouls qui précéde le vomissement, que la petite éminence pyramidale paroît comme s'arrondir avec une espéce de tremblement de l'artére, mêlé de convulsion; ce qui devient plus sensible, à mesure que le vomissement approche. Il dit avoir observé dans plusieurs occasions, une espéce d'*ascensus* & de *descensus* du pouls stomachal.

Dans le premier cas, l'éminence pyramidale frappe beaucoup plus vers le côté du médius, & presque point sur le côté de l'index; elle paroît même vouloir s'étendre & s'élargir, comme pour se transformer en pectoral, en gagnant toujours vers le médius. Cette espéce de pouls stomachal est quelquefois accompagnée de beaucoup d'inégalité, quelquefois aussi d'intermittence & d'une forte concentration. Il indique l'affection de l'orifice supérieur de l'estomac: en effet, le malade rapporte la douleur vers cette région; il éprouve en même tems beaucoup de gêne dans la respiration.

Dans le second cas; c'est-à-dire, dans celui du descensus, la petite éminence paroît se rétrécir & s'affaisser, en se

rangeant de plus en plus du côté de l'index, ne se faisant guéres sentir au côté du médius. Ce pouls est un peu inégal, mais sans intermittence marquée. Les malades dans lesquels on l'observe, se plaignent de douleurs dans la région épigastrique qui répond au dessous de l'estomac, ou au milieu du grand arc du colon. Il se convertit aisément en intestinal, & alors les malades éprouvent de fortes coliques.

Le pouls qui indique les affections du foie, ne différe du stomachal, qu'en ce que l'éminence n'est ni si marquée, ni si forte, ni si élevée; elle est plus légére, plus rétrécie, plus séche: d'ailleurs l'artére est incomparablement plus tendue, plus rétrécie, plus concentrée que dans le stomachal; les pulsations sont moins vives & plus irréguliéres.

Dans le pouls de la rate, l'éminence paroît monter ou s'allonger un peu plus entre le médius & l'index, comme si elle étoit ou plus haute, ou moins arrondie; ce qui la distingue sur-tout des autres pouls de la même classe, c'est qu'elle paroît coupée verticalement du côté qui répond à l'index, & que vers la base ou le pied de cette coupe verticale, on sent comme une échancrure;

tandis que du côté opposé elle conserve sa déclinaison jusques sous le médius.

Les pouls abdominaux se font remarquer par la concentration, la dureté & un rétrécissement singulier de l'artére, principalement dans la portion digitale, & par la vivacité & l'inégalité des pulsations.

Outre ce caractére général, on sent dans le pouls intestinal, comme une espéce de petit globule qui se fait sentir depuis environ le point de l'artére qui répond à l'intervalle, entre les bouts du médius & de l'index (en se rapprochant toutefois de ce dernier) & paroît se porter ou glisser avec rapidité à travers l'artére, sous tout l'index, jusques par de-là l'apophyse du rayon, en s'allongeant de plus en plus dans ce trajet, en forme de petit dard ou d'aiguille.

Dans les ascites confirmées, ce pouls intestinal, prend des modifications particuliéres: l'artére est plus dure, plus tendue & plus resserrée, que dans l'intestinal vrai; elle ressemble à-peu-près à un fil d'archal un peu gros; l'extrémité digitale en est cependant toujours plus rétrécie que la brachiale; on y sent de l'inégalité, & pour l'ordinaire

un léger frémissement tout-à-fait au bout; quelquefois de la fréquence & de la vibratilité, sans néanmoins une irritation bien marquée. Lorsque l'épanchement gêne la respiration, ce pouls se complique du pectoral.

M. Fouquet n'a point remarqué dans les pouls des organes, des urines & de la sueur, de caractére assez décidé, pour pouvoir les répréfenter par des figures: en général, ils différent peu des pouls qui indiquent des évacuations critiques par ces organes.

Le pouls général des hémorragies, est principalement remarquable, dit notre Auteur, par l'impression d'une sorte de petits corps ronds très-flexibles, dont le mouvement est très rapide, qui se font sentir à l'extrémité digitale de l'artére, comme à la file l'un de l'autre: parvenus à environ la base de l'apophyse du radius, ils semblent se briser, en heurtant contre cette apophyse, ou se diviser & se répandre, çà & là, en éclats plus ou moins nombreux, plus ou moins marqués; d'où résulte, dans cet endroit, une espéce de fourmillement plus ou moins sensible à chaque diastole.

A ces caractéres généraux se joignent,

dans le pouls nazal ſimple, un renflement ou élargiſſement de la partie brachiale de l'artére, & une eſpéce d'applatiſſement à ſon extrémité digitale, qui, ſous tout l'index, la fait paroître comme un petit ruban applati: à l'endroit même de cet applatiſſement, on ſent les petits corps ronds qui paroiſſent comme allongés, en filant à la queue l'un de l'autre, & très-peu marqués dans leur forme. Ce pouls a encore cela de particulier, que ces petits corps ronds ſemblent heurter, vers l'apophyſe du rayon, contre un obſtacle qui les briſe, & en réfléchit les éclats en arriére, ſur la ſérie même de ces petits corps; ce qui fait paroître quelquefois l'artére comme feſtonée ou déchirée en petits lambeaux, tout-à-fait au bout; quoique le plus ordinairement cela ſe réduiſe à un fourmillement grenu très-marqué, un peu au-delà du doigt indice, lequel fourmillement ſemble diſtendre ou amincir, en cet endroit, les parois de l'artére: quelquefois on diroit qu'il n'y a, dans la portion applatie ou digitale de l'artére, qu'un ou deux de ces petits corps ronds, aſſez bien formés, qui paſſent preſtement ſous les doigts.

Le pouls simple, utérin, ou celui qui indique les hémorragies de la matrice, est assez semblable au pouls nazal : il en différe seulement par les modifications suivantes : il est en général beaucoup moins élevé & moins fort ; quelquefois même on le trouve si concentré, qu'il est besoin d'une pression particuliére des doigts, principalement de l'index, pour sentir les petits corps ou le petit fourmillement grenu de l'extrémité de l'artére : souvent ce pouls est lent ; l'extrémité digitale de l'artére n'y est pas sensiblement applatie, comme dans le nazal ; elle paroît au contraire conserver sa forme cylindrique ; mais aussi est-elle rétrécie & un peu profonde, & ses pulsations un peu inégales comme dans un léger intestinal. De plus, les petits corps ronds ne sont, pour l'ordinaire, dans ce pouls, ni si secs, ni si formés que dans le nazal.

On remarque quelques autres variétés dans ce pouls, pour lesquelles il faut avoir recours à l'ouvrage même.

Le pouls qui précéde ou accompagne les fleurs blanches, ne différe du précédent, que par un peu plus de mollesse & de lenteur, un léger rebondissement, une certaine rondeur dans les

pulſations, & un peu moins d'expreſſion dans la forme des petits corps ronds ou du fourmillement.

Le pouls des lochies préſente encore quelques légéres différences : les petits corps ronds & leurs fragmens y paroiſſent plus petits & moins formés : cependant les pulſations ſont quelquefois aſſez vives, aſſez ſéches, quoiqu'élevées, juſqu'à reſſembler un peu à celles des pouls compliqués décrits dans les *Recherches :* quelquefois encore, on y ſent beaucoup d'inégalité entre-mêlée d'intermittence.

Enfin celui de la groſſeſſe approche plus que les deux derniers, de l'utérin vrai : il en eſt cependant diſtingué par un léger reſſerrement, une vivacité & une petite fréquence dans les pulſations, ſur-tout vers le premier terme de la groſſeſſe ; les pulſations ſont plus fortes & un peu plus élevées, vers le dernier tems.

Le pouls propre au flux hémorroïdal, a pour caractére ſpécifique le petit fourmillement grenu à l'extrémité digitale de l'artére, ou l'apparition des petits corps ronds à cette extrémité, comme dans les autres pouls d'hémorragie ; mais ce qui le diſtingue des

précédens, c'est que ces corps ronds paroissent beaucoup plus petits, & en même-tems très-secs; que le fourmillement semble plus resserré ou s'exercer dans un plus petit espace; & les fragmens des petits corps ronds sont très-marqués; en sorte que c'est plutôt un léger frémissement, qu'un fourmillement grenu, qui se fait sentir sous l'index, & par de là.

Le pouls des dyssenteries se confond aisément avec l'hémorroïdal; toute la différence consiste en ce que celui des dyssenteries est moins élevé ou plus déprimé, moins plein, plus fréquent & plus inégal; quelquefois même intermittent; qu'on y sent par intervalles l'aiguille ou dard de l'intestinal vrai; que les petits corps ronds & leurs fragmens sont peu sensibles, & que bien souvent ces fragmens paroissent assez nombreux & assez fins, pour donner au bout digital de l'artére, à côté de l'index, & au-delà, la figure d'une espéce de petite brosse de peintre, ou d'une petite aigrette, comme s'il s'éparpilloit en divergeant.

Tels sont les caractéres des pouls organiques simples: nous les avons extraits fidélement de l'ouvrage de M.

Fouquet, en empruntant même ses expressions. Les observations qu'il apporte en faveur de sa doctrine, sont nombreuses & nous ont paru concluantes; elles sont accompagnées de réflexions qui tendent à éclaircir de plus en plus cette matiére importante. Ces observations qui occupent près d'un tiers du volume, sont suivies de quelques régles de pratique que l'Auteur a cru pouvoir déduire des signes tirés du pouls, & de la doctrine de Solano, tant sur l'emploi des saignées que sur celui des purgatifs, matiére importante, & traitée d'une maniére qui nous a paru mériter toute l'attention des Praticiens qui ont quelque zéle pour les progrès de leur Art. Nous ne sçaurions trop les exhorter à s'exercer dans un genre d'observations qui promet de grands avantages.

Au reste, il paroît par les observations qui ont été communiquées à l'Auteur, & qu'il a insérées à la fin de son ouvrage, qu'on s'occupe avec succès de cet objet dans l'Ecole de Montpellier. Il seroit à souhaiter que les Observateurs qui voudront s'adonner à ce genre de recherches, ne s'en tinssent pas seulement aux faits qui tendent à

confirmer de plus en plus cette doctrine, & qu'ils voulussent tenir quelque compte de ceux qui peuvent former des exceptions aux régles générales qu'on est en droit d'en déduire : c'est le moyen de rendre leurs travaux aussi utiles qu'ils peuvent l'être, & de mériter la reconnoissance des vrais Médecins, de ceux qui ne cherchent que le bien de l'humanité (*Journ. de Méd. Février* 1768.)

Réflexions de l'Editeur.

» IL est quelquefois utile, en târant » le pouls, (dit l'Auteur des *Recher-* » *ches, Tom. II. Chap. III. deuxiéme* » *Edit.*), de suivre l'artére dans sa » longueur, en montant du poignet » vers le haut de l'avant-bras, & reve- » nant ensuite vers le poignet... C'est » sur cette maniére de suivre l'artére » de haut en bas, qu'est principalement » fondée la méthode des Chinois, qui » ont partagé le bras en plusieurs tou- » ches; ce qui mérite l'attention des » Observateurs «.

M. Fouquet a donné à cette remarque plus d'étendue qu'on n'imaginoit qu'elle en pût avoir. Il a fallu sans doute

que ce sage & sçavant Médecin, fût encore plus frappé que l'Auteur des *Recherches*, des observations qui constatent, que l'artére prend dans sa diastole, ou dans ses battemens, diverses tournures, divers dégrés d'élévation ou de concentration, dans les diverses parties. Ce n'étoit qu'en passant, que l'Auteur des *Recherches* avertissoit qu'il falloit suivre l'artére de haut en bas, & qu'il parloit des *sursauts de l'artére*, des *espéces de nœuds* qu'elle formoit, des *fourmillemens*, des *tressaillemens*, des *tremblemens*, des tremblottemens qui se font quelquefois sentir dans *les parois*, *de sautillemens* qu'on trouve souvent des *promptes & brusques élévations* des parois, de la maniére dont l'artére *roule* quelquefois *sous les doigts*, des *pulsations qui paroissent subintrantes*, *qui se suivent de si près*, *que l'une n'attend pas l'autre*, *du sautillement de l'artére qui donne pour ainsi dire un coup aigu*, *de la profondeur du pouls*, *de ses petits sauts brusques*, *fort différens de la diastole ordinaire*, de son état *palpitant*, &c.

Tout cela conduisoit le Lecteur à se former des idées fort opposées à celles qu'on a ordinairement de la dilatation

uniforme de tout le corps des artéres, dans la diastole, & de leur resserrement proportionel, dans la systole.

Il est clair enfin que l'Auteur des *Recherches* avoit vu & distingué l'action personnelle des parois des artéres, & qu'il avoit été frappé de quelques modifications que cette action prend dans les diverses portions de ces canaux; mais il étoit réservé à M. Fouquet d'assujettir à des régles fixes, ces sortes de variations respectives, de dilatation & de resserrement, dans les différentes parties de la longueur des artéres M. Fouquet a fait de ces variations le fonds de sa méthode & de sa nomenclature; il en a tiré ses principaux caractéres; il en a formé les pouls organiques; il a trouvé de quoi partager en classes le pouls d'irritation & convulsif; il s'est pour ainsi dire soumis ce pouls, qui paroissoit avoir arrêté l'Auteur des *Recherches*.

M. Fouquet a aussi rendu la maniére des Chinois beaucoup plus plausible qu'on ne croyoit qu'elle fût, en suivant nos idées communes; il a donné à cette maniére un appui remarquable: tout le systême des Chinois, expliqué le mieux qu'il a été possible jusqu'ici, par M.

Menuret, est devenu plus croyable & moins inintelligible : on aura peut-être occasion quelque jour de l'éclaircir encore davantage, & d'en tirer même de l'appui & des notions favorables pour nos propres opinions.

» Il se peut (dit encore l'Auteur des » *Recherches*), que les anciens Médecins Egyptiens, avoient jetté les premiers fondemens des idées communes » à Galien «. C'est au tems à développer toutes ces apperçues.

On sçait que dans les *Recherches*, l'égalité & l'inégalité des battemens des artéres, l'égalité & l'inégalité des distances des battemens, l'uniformité ou les variétés, la simplicité ou le redoublement des battemens, sont les sources d'où sont tirés les principaux caractéres du pouls. M. Fouquet ajoute deux autres espéces de caractéres non moins aisés à reconnoître & à calculer, deux autres sortes d'égalités & d'inégalités, celle de l'endroit où le battement se fait sentir plus fort, plus saillant, & celle de la forme ou de la figure que prend l'artére dans ses battemens.

Toutes les espéces de pouls se rapportent à ces formules générales, à ces

caractéres fixes & invariables. M. de la Place a comparé le systême des *Recherches*, à celui de Tournefort sur les plantes; (*Recherches Tom. II. pag.* 369). On pourroit, conformément à cette même idée, comparer le systême de M. Fouquet à celui des Botanistes qui ont travaillé depuis Tournefort, & qui ont pris leurs caractéres & leur nomenclature dans d'autres parties que les fleurs.

Ici un systême aide l'autre ; loin d'être opposés ou de se heurter, ils s'appuyent & se fortifient mutuellement: l'un & l'autre prouvent que la nature suit un ordre marqué dans l'explication du pouls, & qu'il est l'expression des mouvemens intérieurs, l'image de l'action des divers organes.

Il n'est pas à craindre que ceux qui seront bien instruits de toutes ces matiéres, cherchent à ébranler les fondemens de l'Art sphygmique, sous le prétexte des différens caractéres que ses Partisans employent. Ces différences ne sont qu'apparentes, elles sont les expressions particuliéres à chaque Auteur, pour rendre au fonds les mêmes idées, pour distinguer les efforts critiques de tous les organes principaux, &c.

On a vu dans l'article de M. Desbreſt, qu'il a déja répondu à toutes les chicanes auxquelles le pyrrhoniſme pouvoit avoir recours. Qu'importe que les expreſſions des divers Partiſans de la pulſimantie, paroiſſent avoir quelque *diſſemblance*; pourvu qu'ils s'accordent ſur le fonds principal, qui eſt de connoître & d'annoncer, par le tact du pouls, les révolutions bonnes & mauvaiſes, les diverſes évacuations & les divers tranſports des humeurs? Il demeure toujours inconteſtable que le pouls rend le langage de la nature; que ce langage peut être entendu; qu'on doit s'appliquer à le déchiffrer. Si quelqu'un trouvoit le moyen d'avoir une méthode & des caractéres plus clairs, plus ſimples, plus à la portée de tous les Obſervateurs, il ſeroit très-utile qu'il les publiât; mais ſon travail, quelqu'il fût, ne pourroit jamais être regardé comme oppoſé au fonds, aux caractéres que nous poſſédons; puiſqu'il s'agiroit du même parti à tirer des expreſſions du pouls.

Il faut ſans s'amuſer à diſputer, tacher de profiter des remarques & des découvertes des divers Obſervateurs; il faut les expliquer, les aider, les étendre les uns par les autres. La maniére

de M. Fouquet, qui a déja trouvé beaucoup d'Approbateurs, ne peut que gagner aux épreuves qu'on en fera : elle présuppose celle des *Recherches ;* elle porte principalement sur les pouls organiques, & en même-tems elle embrasse les pouls critiques ; elle sert même, pour cette espéce de pouls, d'un supplément très-utile au systême des *Recherches. Alterius alter poscit opem, res & conjurat amicè.* Quelque Observateur entreprendra sans doute de faire un heureux mêlange des deux méthodes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut plus s'empêcher désormais, dans l'examen & l'étude du pouls, de consulter & les *Recherches*, & *l'Essai sur le pouls.*

Au reste nos idées communes & courantes, nos principes mêmes, ceux qui ont l'air d'être les plus solides, souffriront-ils de toutes ces vérités de la Pulsimantie? Les loix de la systole & de la diastole, auxquelles on a assujetti les artéres, risquent-elles d'être ébranlées ? C'est leur affaire; tant pis pour elles, si elles ne s'accordent point avec l'observation : j'en dirai quelque chose dans l'article suivant.

Il est tems de commencer à donner

à la doctrine du pouls, tout le développement & toute l'étendue dont elle est susceptible: elle est en droit aujourd'hui de se faire écouter : elle a été adoptée & étudiée par d'assez bons Juges, pour qu'il lui soit enfin permis de se montrer sans voile, & sans les ménagemens qu'exigeoient les théories vulgaires, lors de la premiére publication des *Recherches. In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.*

N°. LVII.

JUGEMENT de Messieurs de LAMURE, ADAM, JADELOT, ARTHAUD, PORTAL, &c.

* JE place le Jugement de tous ces Médecins dans le même article; parce qu'ils ont considéré le pouls sous un point de vue particulier, & qui est le même: leurs dissertations sur cet objet, sont plutôt des expériences physiques, physiologiques & académiques, que médicinales. Ils n'ont point précisément cherché à vérifier, ni à caractériser les divers rithmes précurseurs des

crises, & des efforts propres aux divers organes, ainsi que les Solano, les Nihell, les Bordeu, les Michel, les Fouquet, les Menuret, &c: ils ont porté leurs regards curieux sur les animaux vivans, pour déterminer la cause des pulsations ou des mouvemens des artéres: les expériences qu'ils ont tentées, sont propres à perfectionner la théorie du pouls; elles peuvent se lier aux travaux de ceux qui ont observé ce signe, non sur des animaux soumis à leurs dissections, mais sur les malades.

Je commence par M. de Lamure, Professeur célébre, & l'une des colomnes de la Faculté de Montpellier: il a travaillé parmi nous d'après Weibrecht, à qui il a rendu ce qui lui appartenoit.

Galien, dit M. de Lamure, donnoit le nom de pouls au mouvement de dilatation & de contraction des parois de l'artére, mouvement qu'il regardoit comme l'effet d'une Faculté particuliére qu'il appelloit *Faculté pulsifique:* il ne croyoit pas que cette Faculté fût inhérente au tissu des artéres; mais il pensoit qu'elle se répandoit du cœur dans ce tissu.... Tous les Médecins, jusqu'au tems d'Harvée, ont eu recours à cette

Faculté pulsifique. Harvée est le premier qui ait ôsé la rejetter : il pensoit qu'on ne devoit attribuer la dilatation des artéres, qu'à l'impétuosité du sang, lancé dans la cavité de ces tuyaux, par la contraction des ventricules du cœur.

Weibrecht, célébre Médecin de Pétersbourg, est le seul qui ait attaqué cette opinion. La cause qu'il substitue à celle qu'avoit proposée Harvée, est le déplacement de tout le corps de l'artére, résultant du changement de sa figure, changement qui doit arriver dans des vaisseaux tortueux & repliés différemment, lorsqu'un fluide est poussé dans leur cavité ; de maniére que la pulsation que l'on éprouve, n'est pas produite immédiatement par la dilatation de l'artére, mais par le mouvement de toute l'artére, que cause cette dilatation, en changeant la figure de ce vaisseau. Cette opinion de Weibrecht a été solidement combattue par MM. Schreiber & de Haller....

Il est sûr que la véritable cause de la pulsation des artéres, est leur déplacement, au moyen duquel elles sont portées avec plus ou moins de force vers le doigt qui leur est appliqué.

* MONSIEUR DE LAMURE essaye de prouver ce fait qu'il avance, par diverses expériences faites sur des animaux vivans.

Mais, continue ce sçavant Médecin, quelle est la cause de ce déplacement de l'artére? C'est une question qui n'est pas aisée à résoudre.... Toutes les expériences semblent concourir à prouver, 1°. que la pulsation de toutes les artéres du corps est simultanée; ce qui suppose qu'elles dépendent d'une cause qui est commune à toutes. 2°. Qu'elle correspond exactement à la systôle du cœur: ce qui peut du moins faire soupçonner que cette systôle est la cause commune qui agite toutes les artéres; car il résulte de cette correspondance, que la systôle du cœur est la cause ou l'effet du mouvement des artéres.... La seule condition réquise dans les artéres, pour obéir à cette cause, est leur force tonique, qui peut varier, & par conséquent faire varier le phénomène.... (*Recherches sur la cause de la pulsation des artéres, &c. à Montpellier* 1769.)

* Nous rapporterons ici le Jugement de

M. Adam, comme étant le second en date : ce Jugement doit d'ailleurs être distingué de ceux auxquels nous l'associons, en ce qu'aux considérations du pouls, physiques, il joint les considérations médicales.

Il faut entendre par pouls, (dit M. Adam), le mouvement par lequel les artéres frappent à coups plus ou moins redoublés, le doigt qui les touche. Les opinions sont fort partagées sur la cause de ce phénomène; nous ne parlerons que de celles qui l'attribuent, soit à l'influx du sang, dilatant l'artére, soit à un déplacement de l'artére.

La premiére opinion qui reconnoit pour Auteur Harvée, n'a pas peu de partisans. Avant lui, on avoit coutume d'admettre la Faculté pulsifique de Galien : mais quand la circulation fut une fois démontrée, on n'eut plus tant de créance pour les décisions des Anciens....

On ne peut certainement pas nier que les artéres ne soient dilatées pendant la systôle du cœur; car si ces canaux n'étoient pas dilatés dans le tems où le cœur leur envoye le sang qui est contenu dans ses cavités, tout le sang passeroit des artéres dans les veines, où il surabonderoit; de maniére que le

le flux qui s'en fait des artéres dans les veines, feroit interrompu, & que même les veines n'en recevroient point du tout des artéres, pendant la diaſtole du cœur : or cela eſt contraire à l'obſervation, qui apprend que le ſang coule des artéres dans les veines, & pendant la ſyſtole, & pendant la diaſtole du cœur. Les artéres ne pouſſent donc pas dans les veines, tout le ſang qu'elles reçoivent pendant la ſyſtole du cœur, dans le même tems qu'il leur eſt envoyé : elles ſont donc néceſſairement obligées de ſe dilater, pendant la contraction du cœur. M. de Haller d'ailleurs aſſure avoir vu de ſes yeux cette dilatation, & l'avoir manifeſtement reconnue par le tact....

Weibrecht ayant rejetté l'opinion d'Harvée, ſur la cauſe du pouls, il l'attribua à un déplacement de toute l'artére, produit par le ſang qui y eſt envoyé. Par-là il paroît que Weibrecht différe moins du ſentiment d'Harvée, que M. de Lamure, qui ne rapporte point du tout la cauſe du déplacement de l'artére, à l'influx du ſang qu'elle reçoit....

Je ne déciderai point laquelle de ces opinions eſt préférable : mais quoi qu'on

penſe de leur diverſité, il eſt certain & inconteſtable que les ſignes tirés du pouls, ſont d'une grande utilité, tant pour le diagnoſtic que pour le prognoſtic des maladies. Il n'eſt pas rare de les voir ſe juger par une diarrhée, par des crachats ou une ſueur critique: mille obſervations prouvent que ces ſortes d'évacuations ſont prédites par le moyen du pouls...

Il ſe fait auſſi des évacuations critiques par le nez, par la voye des régles & des urines, & par les hémorroïdes: ſi quelqu'un pouvoit douter de ces vérités, qu'il liſe Solano & Nihell, & l'ouvrage de M. de Bordeu, ſur le pouls, qu'on peut regarder comme le fondateur d'une doctrine ſi précieuſe; qu'il parcoure auſſi les Auteurs récens qui ont écrit ſur cette matiére, & ſes doutes ſe diſſiperont...

Il n'eſt pas ſurprenant que le pouls faſſe connoître la diſpoſition actuelle du corps; puiſqu'il ſert à prédire les révolutions prochaines qui doivent ſe faire..... Outre encore que le pouls eſt un bon moyen de juger de l'état de la fiévre en général, il eſt certaines eſpéces de pouls, par leſquelles on peut ſçavoir ſi la criſe qui ſe travaille, va

bien ou mal. On doit comprendre par-là les raisons qui ont porté de grands Médecins, à tant vanter les avantages qu'on peut retirer de la science du pouls. (*Thèse soutenue à Caën le 30 Mai 1770, à l'occasion de la vacation d'une chaire de Médecine.*)

* PASSONS au Jugement de M. Jadelot, Professeur en la Faculté de Nancy.

M. de Lamure (dit M. Jadelot) établit, avec la plus grande force, le peu de confiance que méritent les théories rationelles, dans la pratique de la Médecine; & il fait voir combien on doit s'en défier. Ainsi il seroit inutile, même dans ses principes, de rendre une raison exacte des variations du pouls, dans les différens états de l'économie animale; pourvu que l'Observateur en tirât des signes établis sur l'expérience: c'est ce qu'ont fait les *Solano*, les *Nihell*, les *de Bordeu*, les *Michel*, *&c*; une de leurs observations est préférable à toutes les hypothéses ingénieuses, que la passion de rendre raison de tout a enfantées...

Le pouls peut fournir des indices de

l'état de la circulation, aſſez sûrs pour diriger le Praticien. D'ailleurs ſi la circulation influe ſur l'action des autres viſcéres, comme perſonne n'en doute, elle eſt réciproquement différemment modifiée par leur concours mutuel. Le dérangement de l'action d'un viſcére, peut produire ſut les organes de la circulation, une impreſſion ſenſible que le Médecin éclairé peut reconnoître par le pouls. Mais je le répéte, c'eſt à l'Obſervateur à marquer ces différences; le Théoricien n'offriroit que des ſpéculations, dont le moindre défaut ſeroit d'être inutiles.

* TOUCHANT le battement des artéres, qui conſtitue le pouls, M. Jadelot penſe que ce battement conſiſte, non dans une dilatation des vaiſſeaux artériels, mais dans une ſorte de déplacement ou de loco-motion qu'ils éprouvent. La voye des expériences, faites ſur divers animaux vivans, eſt celle dont il s'eſt ſervi pour établir ſon ſentiment.

Le réſultat de ces expériences, eſt qu'il n'a jamais vu ni dilatation ni conſtriction, dans les artéres; mais qu'il y a remarqué un ſoulévement & un

mouvement très-prompt, mouvement qui étoit commun à tout le corps de l'artére, & non point particulier à ses parois; un mouvement, ou des secousses simultanées avec les contractions du cœur...

A l'égard de la cause de ce mouvement, M. Jadelot l'attribue à l'effort du sang qui est lancé dans les artéres, pendant les contractions du cœur & de ses réservoirs. (*Mémoire sur la cause de la pulsation des artéres; Nancy* 1771).

* MONSIEUR ARTHAUD, Médecin de la Faculté de Nancy, s'explique de la maniére suivante.

On nomme pouls, le coup dont est frappé un doigt appliqué sur une artére d'un animal vivant. Les Physiologistes qui se sont occupés à chercher la cause de ce phénomène, ne nous ont laissé que des hypothéses, & nous sommes forcés d'avouer que leurs efforts n'ont point ôté le voile qui est répandu sur cette matiére. La Faculté pulsifique imaginée par Galien, & qu'il faisoit venir du cœur à travers les membranes des artéres, est détruite par plusieurs expé-

riences, & on la regarde aujourd'hui comme une chimére.

Lorſqu'on connut la circulation, les Phyſiologiſtes attribuérent le pouls à l'effort que fait le ſang chaſſé par le cœur.... La nature n'eſt pas favorable à cette théorie.... La prétendue dilatation de l'artére n'a pas lieu; puiſque le paſſage du ſang dans ce vaiſſeau, eſt plus facile que ſa dilatation.... La figure conique des vaiſſeaux artériels, n'eſt point prouvée : Je n'ai non plus jamais pu découvrir des fibres muſculeuſes dans les artéres.... Dans les diverſes expériences que j'ai tentées, il ne m'eſt jamais arrivé de voir aucune dilatation ni conſtriction : mais j'ai remarqué un ſoubreſaut ou une commotion de tout le canal artériel, qui ſe fait en même-tems que la ſyſtole du cœur, principalement aux plis & aux angles des artéres....

L'abſence du ſang dans un vaiſſeau, prouve que le pouls dépend de ſon impulſion ; puiſqu'il ceſſe lorſqu'on l'empêche de circuler, & qu'il ſe renouvelle ſi on le fait couler... De-là, la pulſation ſimultanée des artéres, avec le mouvement de ſyſtole du cœur...

Soit que pour târer le pouls, on applique les doigts dessus ou dessous l'artére, on change la figure cylindrique du vaisseau, le sang fait effort pour lever l'obstacle qu'il rencontre, & c'est par cet effort qu'il frappe les doigts appliqués sur l'artére. Par cette explication, on rend aisément raison de tous les phénomènes relatifs au pouls, que le Praticien observe. (*Dissertation sur la dilatation des artéres, &c. Paris* 1771.)

* MONSIEUR PORTAL, dans le rapport qu'il a fait à l'Académie des Sciences, du Mémoire de M. Jadelot, a dit, d'après ses expériences, que le mouvement de loco-motion des artéres étoit très-sensible, comme MM. Weibrecht & de Lamure l'ont avancé, & que le mouvement de diastole, annoncé par la structure des fibres musculeuses des artéres, avoit également lieu, mais d'une maniére moins apparente que le mouvement de loco-motion, qui seul est sensible au tact.

Jusqu'ici le sentiment de M. Portal, est conforme à celui de M. Lamure, & contraire à celui de M. Jadelot, qui

n'admet que le mouvement de loco-motion.

Quant aux causes de ce mouvement, M. Portal ne pense pas qu'il puisse dépendre de celui du cœur, organe qui est couché sur le diaphragme, sans être suspendu par les vaisseaux qui sont très-lâches dans le péricarde. M. Portal est donc d'accord en ce point avec M. Jadelot : il croit aussi avec cet Auteur, que les contours des artéres, le tissu cellulaire qui les fixe aux parties voisines, leur trajet au travers des parties plus ou moins solides, sont des causes plus que suffisantes, pour empêcher le mouvement du cœur de se transmettre jusqu'aux derniéres artérioles. Mais si le mouvement de loco-motion ne dépend point du mouvement du cœur, il est nécessaire de recourir à une autre cause : celle à laquelle M. Portal a recours, est l'influx du sang, admis, par Harvée, pour expliquer le mouvement de diastole, & par M. Jadelot, pour expliquer celui de loco-motion.

On voit par cet exposé, que M. Portal adopte d'un côté, les faits établis dans le Mémoire de M. de Lamure, & de l'autre, les causes que reconnoît M. Jadelot.

Tel est en substance, le contenu du rapport de M. Portal, fait à l'Académie, rapport qu'on peut voir détaillé plus au long, dans les *Lettres périodiques, par M. Buc'hoz, D. M. Tom. 4, Lettres 37 & 43.*

Réflexions de l'Editeur.

Nous voici enfin arrivés à l'examen critique de la circulation Harvéienne, dont j'ai parlé dans mes Réflexions préliminaires. Il va désormais être question de décider jusqu'à quel point le systême d'Harvée soutient les nouvelles épreuves qui ont été faites : on a dû comprendre que celles dont je viens de donner une notice, jettent un certain louche sur les opinions les plus reçues.

La diastole, cette fameuse fonction, si je puis la nommer ainsi, qui a tant fait de bruit dans le monde, est attaquée de front. » Pauvre diastole (s'écrioit un des amis de M. de Lamure, » en lui écrivant), vous allez être chassée, après avoir eu tant de peine à » vous introduire dans les têtes des » Médecins! Seroient-ils tous dans l'erreur depuis Harvée! Les Anciens auroient-ils, mieux que les nouveaux » partisans de la circulation, évalué la

» diaſtole, auſſi bien que la ſyſtole ;
» &c, &c! «

Franchement, les nouvelles expériences de M. de Lamure ſont épouvantables pour les *Circulans*, acharnés à croire la marche, les loix, preſcrites par Harvée, aux divers mouvemens du cœur & des artéres. Les Académies ſe réveillent; les épreuves vont ſe multiplier. Je ne m'aviſerai point de prévoir, ni d'annoncer ce qui va nous arriver, d'après les travaux multipliés, dont je vois fermenter les projets, dans les têtes de nos Phyſiciens anatomiſtes : déja les Ecoles retentiſſent du bruit de ces travaux, à la tête deſquels ſe trouvent des hommes ſçavans & appliqués.

On me dira auſſi que déja les expériences ſe contrarient ; que l'opinion Harvéienne a ſes partiſans qui ſe fondent ſur les nouveaux faits, & qu'elle a auſſi ſes adverſaires, ſinguliérement fortifiés par les Lamure, & autres, qui penſent comme lui.

Verrons-nous donc renaître ces tems, où des Corps entiers de Sçavans (l'Académie de Montpellier & celle de Paris), ne purent décider, ſur les animaux vivans ; ſi le cœur s'allonge ou ſe racourcit dans la diaſtole ou dans la

ſyſtole....? Quoi qu'il en ſoit, je ne puis me refuſer à quelques remarques, qui me paroiſſent importantes, & ſur-tout néceſſaires pour ceux qui vont courir la carriére des expériences faites ſur les animaux vivans.

1°. Peut-on croire de bonne foi qu'il eſt poſſible de juger de la régularité & de l'eſpéce des mouvemens ordinaires des artéres, par ceux qu'on produit ou fait naître dans des animaux, dont on irrite & lacére les parties, qu'on met en convulſion, qu'on jette dans la terreur? Peut-on croire que les efforts qu'ils ne ceſſent de faire pour ſe délivrer, ne dérangent pas le ſyſtême artériel?

Tâtez le pouls à vos chiens, au moment où vous allez les ſacrifier à vos expériences, vous le trouverez convulſif; la circulation eſt déja bouleverſée; le cœur, le diaphragme, tous les organes précordiaux, &c, ont perdu leur état naturel. » *Memini* (a dit autrefois, » à ce ſujet, l'Auteur des *Recherches* (a), » *nos plurium animalium, Monſpelii,* » *diſſectione pauca confirmaſſe... Nil ferè* » *docuere mille experimenta* «.

Ce trait me rappelle une époque

(a) *Aquitaniæ minerales aquæ* pag. 71.

remarquable pour la Faculté de Montpellier, & ce qui y arriva, il y a trente ans ou environ, lorſque les opinions des Méchaniciens y furent attaquées de tant de maniéres, & qu'on établit, mieux qu'on n'avoit fait juſqu'alors (& avant qu'il ne fût queſtion de l'irritabilité), la ſenſibilité & la mobilité inhérentes dans chaque partie du corps vivant, comme principes fondamentaux de l'économie animale: il fallut faire beaucoup d'épreuves ſur les animaux vivans; & c'eſt du peu de fruit qu'on tira de ces épreuves, que ſe plaint l'Auteur que je viens de citer: il étoit un des principaux Acteurs de ces ſcènes anatomiques; il fut un des principaux Réformateurs; mais il ne ſe laiſſa pas emporter à la fureur de faire épreuves ſur épreuves, dont la plûpart ſont inutiles, & n'apprennent rien.

Je ſouhaite que celles qu'on fait pour déterminer l'eſpéce de mouvement des artéres, ne deviennent pas, à force d'être multipliées, ſujettes au même reproche. J'avoue ingénument que je ne vois pas tout-à-fait, l'utilité de ce grand nombre de *Canicides*, que l'amour de la zootomie ſe permet: nos Ecoles vont devenir ſemblables à ces anciens Tem-

ples, où l'on égorgeoit tant de victimes. Ces répétitions d'ouvertures d'animaux vivans, ne tiennent pas ce qu'elles promettent d'abord : j'en appelle à ceux qui ont quelque expérience là-dessus (*).

2°. De quoi s'agit-il aujourd'hui au sujet des artéres? il s'agit d'examiner si, comme l'opinion vulgaire l'enseigne, l'artére se dilate dans sa diastole, en tout sens, & demeurant toujours à sa place, étant passivement remuée par le sang qu'elle reçoit ; ou bien si elle ne se secoue pas dans sa niche, en s'éloignant plus ou moins des parties qui l'environnent : si la pulsation que l'on sent, est due seulement à l'effort de la colomne du sang qu'envoye le cœur dans l'artére ; ou si les parois de celle-

(*) Je ne sçai si quelqu'un des Médecins (dont j'ai cité, dans cet article, les expériences), s'étoit occupé à découvrir pourquoi le chien a habituellement le pouls irrégulier & intermittent : ce fait peut-il être de quelque utilité, pour évaluer ces sortes d'épreuves, déja faites, ou à faire? Pourroit-on aussi déterminer la cause d'un tel phénomène? Ce problême paroît digne de l'attention des Anatomistes; peut-être que son examen éclairciroit des questions plus importantes.

ci n'entrent point dans une action particuliére, en vertu de laquelle elles s'agitent & se secouent.

Il a fallu la sagacité de *Weibrecht*, pour appercevoir le peu de fondement de l'opinion vulgaire ; il a été nécessaire que M. de Lamure achevât de détruire cette opinion par des expériences ingénieuses, sagement dirigées: en est-il moins vrai, qu'il ne falloit que faire ouvrir les yeux aux partisans de cette opinion, & les instruire des opinions des Médecins. Que dis-je! n'est-il pas évident, que nos Auteurs du pouls, ont tous, depuis Galien, trouvé dans les parois de l'artére, une action propre qui la fait se contourner, sautiller, s'étrangler dans quelques endroits, s'élargir dans d'autres, se rétrécir par un bout, s'élever dans un autre, tremblotter, serpenter, &c. Les diverses classes d'inégalités qui ont été découvertes dans les divers pouls, ont rendu ces vérités plus claires que le jour.

Les divisions qui ont été faites des artéres du poignet, en partie digitale, en moyenne & en supérieure, divisions puisées dans la nature, qui a appris que ces diverses parties ne conservent pas toujours le même calibre, & que l'ar-

tére n'eſt pas toujours à la même diſtance du rayon; tout cela, dis-je, a ſervi à démontrer l'action particuliére & perſonnelle du corps & des parois de l'artére, action évidemment indépendante de celle de la colomne du ſang, qui ne peut, d'elle-même dilater & rétrécir l'artére dans les divers points de ſa longueur, ſi celle-ci ne ſe prête à ces modifications.

Que M. de Lamure vienne, par ſes expériences lumineuſes, mettre ces faits à la portée de ceux qui ne ſont point exercés à tâter le pouls; c'eſt l'évidence même portée à ſon comble. Mais que par des expériences prétendues contraires, on vienne eſſayer d'ébranler toutes ces vérités, nous ne ſçaurions nous rendre à de pareils enſeignemens, & il faut de nouveau recourir au tact du pouls, qui apprend auſſi à diſtinguer les cas où la colomne du ſang flottant librement dans l'artére, concourt à ſa dilatation & à ſon expanſion; ce que M. de Lamure ne nie point: un lavement pouſſé vivement dans les inteſtins, les dilate lorſqu'ils ne ſont pas aſſez ouverts pour le recevoir; cependant ces organes ont par eux-mêmes la vertu de ſe dilater au beſoin.

Tout cela veut dire que les Auteurs du pouls, n'ont pu faire une ſeule de leurs obſervations, ſans ſentir en quoi pêchoit, à cet égard, l'opinion trop communément reçue, ſur ce qui regarde la diaſtole. Un Médecin exercé au tact du pouls, n'a nullement beſoin de ces expériences, dont je craindrois même les ſuites; parce qu'elles rendroient problématiques des vérités de ſentiment, auxquelles il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer.

Il faut donc bien ſe garder de perdre de vue, dans ces matiéres, le tact du pouls médicinal, pour y ſubſtituer les détails des expériences phyſiques. Celui qui cherche à s'inſtruire des deux maniéres, verra aiſément que celle des Médecins mérite la préférence.

3°. Harvée projettoit un ouvrage ſur l'application de la doctrine de la circulation, aux maladies : cet ouvrage n'a pas paru, & tout ce qu'on a dit ſur ce ſujet, n'y ſupplée point. On s'eſt borné à admettre la circulation Harvéienne, qui eſt une vérité de laquelle il n'eſt pas poſſible de douter : mais on n'a point ſuivi la circulation dans toutes ſes faces, dans ſes variations lors des maladies, & autrement : c'eſt

principalement à ces variations que doivent faire attention ceux qui s'appliqueront à l'examen du pouls.

Les ouvrages des Médecins vraiment Praticiens, contiennent des obſervations éparſes qu'il faut s'attacher à raſſembler : les expériences phyſiques viendront, ſi l'on veut, à l'appui de ces obſervations : mais que des matiéres rebattues dans nos livres de pratique, ne deviennent point le ſujet de prétendues découvertes, qui ne paſſeront pour telles qu'aux yeux de ceux qui ne ſont point inſtruits !

» La plûpart des Phyſiologiſtes ne » traitent la circulation qu'en gros : ils » ne rematquent pas qu'elle peut être » fort différente dans les gros vaiſſeaux » & dans les plus petits. Chaque par» tie ne peut-elle pas même avoir ſa » circulation particuliére, laquelle peut » augmenter ou diminuer, ſans que la » circulation générale s'en reſſente... Il » y a une circulation générale, & bien » des circulations particuliéres ; ce ſont, » ſi on oſe le dire, comme de petits » cercles qui viennent aboutir à un plus » grand... (*a*) Une partie enflammée,

(*a*) Recherches anatomiques ſur les glandes 1751.

» peut être regardée quelquefois, & » en certains tems de l'inflammation, » comme une ſorte d'organe particu- » lier, qui fait, pour ainſi dire, corps » à part, & dans laquelle les mouve- » mens des humeurs ne ſe font point » ſuivant la marche & les forces de la » circulation. Ces vérités étoient au » fonds connues des Anciens (*a*)... S'il » eſt vrai qu'il y ait entre l'extrémité » des artéres & celles des veines, des » vaiſſeaux de communication... dans » leſquels les humeurs ſe meuvent ſui- » vant les déterminations particuliéres » des oſcillations, & ſans ſuivre les » loix ordinaires de la circulation... Si » les Anaſtomoſes ne peuvent ſervir » qu'à fournir aux humeurs des routes » pour aller & venir, fluer & refluer, » on ſouſtraira une grande quantité de » vaiſſeaux aux mêmes loix de la cir- » culation... Si le corps cellulaire ou le » tiſſu muqueux... eſt diſpoſé de ma- » niére que les liqueurs qu'il contient » puiſſent y être mues en tout ſens... » les loix de la circulation n'ont pas » lieu dans ce tiſſu muqueux, qui fait

(*a*) Recherches ſur le pouls, Tom. premier, pag. 340.

» lui ſeul, au moins la moitié du vo-
» lume du corps (*a*) «.

On peut conſulter ſur toutes ces propoſitions, & les ouvrages de M. Robert (*b*) & une ſçavante & très-excellente théſe ſoutenue aux Ecoles de Paris, par M. Dupuy. On trouvera de proche en proche le fil qui doit diriger un Médecin obſervateur, & qui le met au deſſus des connoiſſances purement phyſiques, qui ſervent de fondement à la circulation Harvéienne : on parviendra à mettre à leur place des Maîtres de l'Art, que le goût d'une phyſique facile & légére, & celui d'une ſuite de petites expériences, avoient fait prévaloir ſur de plus grands qu'eux.

Ce ſont là auſſi les ſources qu'on devra conſulter, lorſqu'on voudra bien évaluer ce qu'il y a de favorable, & de contraire, aux progrès de la vraie théorie médicinale, qui doit embraſſer & les cas contre nature, que l'hiſtoire ordinaire de la circulation n'embraſſe point, & la marche naturelle du ſang dans ſes vaiſſeaux, que cette même

(*a*) Ibid. pag. 195.

(*b*) Traité des principaux objets de Médecine.

histoire a renfermé dans des bornes trop étroites. Je ne dois pas oublier de recommander aussi la lecture des ouvrages d'un Chirurgien sage & sçavant, qui a sçu s'écarter de la route commune sur cet objet *(a)*.

Voilà enfin de quoi occuper ceux qui auront intention d'enrichir la physique & les Académies, de connoissances aussi curieuses qu'utiles, & de les appuyer par des expériences qu'ils pourront imaginer : cependant les Médecins ne cesseront d'être à la piste de la nature, qui s'explique pour eux seuls, dans des maladies, dont les Physiciens ordinaires ne suivent pas les phénomènes.

4°. J'ai oui dire que quelqu'un vient d'annoncer à l'Académie des sciences, un Mémoire où il prétend combattre la circulation d'Harvée ; j'ai peine à concevoir une pareille entreprise : ce n'est pas là du pyrrhonisme, c'est de l'athéisme, qu'on me passe cette expression. Mais je n'en suis pas moins frappé de plusieurs problêmes à résoudre, de plusieurs théorêmes à éclaircir, que j'ai oui proposer sur la circulation.

(a) M. Fabre.

Je vais donner la liste de quelques-unes de ces propositions mal sonnantes aux oreilles délicates des Harvéiens ; qui n'ont regardé la circulation que par le côté physique, qui est le moins utile pour nous.

1°. Le sang reflue-t-il, ou non, du cœur dans les gros troncs veineux? y reflue-t-il nécessairement, utilement, à chaque pulsation du cœur, & ce reflux est-il plus ou moins bien marqué, plus ou moins nécessaire dans divers mouvemens du corps, dans l'état de santé, dans les diverses phases des maladies ?

2°. Le reflux du sang parvient-il jusqu'aux gros vaisseaux de la tête, dans l'intérieur & dans l'extérieur, dans les sinus & dans les autres vaisseaux, & ce reflux est-il constant, ordinaire, ou seulement nécessaire dans certains cas de maladie ?

3°. Le systême de la veine porte, est-il habitué à porter le sang des rameaux aux troncs, & des troncs aux rameaux; & ce flux & reflux a-t-il lieu, comme ceux de la tête, & des environs du cœur, dans l'état de santé, ou dans celui de maladie ?

4°. La position, l'usage, le nombre des valvules veineuses, même de celles du cœur, s'opposent-ils constamment au reflux du sang, ou bien indiquent-ils seulement que ce reflux n'a lieu que dans certaines circonstances ? & dans quelles ?

5°. Les vaisseaux cylindriques, ou d'égal diamétre, dans toute leur longueur, qui joignent les veines aux artéres, appartiennent-ils à celles ci ou à celles-là, & sont-ils disposés à empêcher le reflux du sang vers les artéres, à favoriser son cours vers les veines, ou à le laisser refluer de ces mêmes veines? Et ces vaisseaux, s'ils sont les siéges des inflammations, sont-ils indifférens à faire la fonction de veine ou d'artére, dans tous les sens possibles?

6°. Le reflux du sang a-t-il lieu dans les plus grosses artéres, & les gros vaisseaux contiennent-ils la colomne de sang, de maniére à pouvoir la tenir, en certaines occasions, dans un mouvement de balancement, ou de flux ou de reflux, qui porte jusqu'au cœur, & du cœur au poumon?

7°. Les vaisseaux artériels ne battent-

ils pas quelquefois ſur la colomne qu'ils contiennent, ſans la déterminer à s'évacuer par aucune des extrémités, ſoit du côté du cœur, ſoit du côté de la peau? Ne ſont-ils pas, ainſi que toutes les autres parties molles des animaux, ſujets à une ſorte d'érection, ou d'augmentation de ton & de ſenſibilité?

8°. Y a-t-il des tems où la plus grande partie du ſang, engorgeant une grande quantité de vaiſſeaux, croupit, ou demeure dans un balottement, ou une ſorte de fluctuation, ſans mouvement progreſſif? Et ces engorgemens ſont-ils quelquefois généraux, quelquefois particuliers?

9°. Y a-t-il des occaſions où des branches d'artéres appellant plus de ſang qu'à l'ordinaire, elles en contiennent auſſi, & en employent davantage; tandis que tous les autres vaiſſeaux en contiennent moins que dans l'état naturel, & ces ſtaſes du ſang, ces tranſports différens de la circulation en quelles occaſions ont-ils lieu?

10°. Y a-t-il des portions conſidérables d'artére, qui peuvent, faiſant la fonction de veines, reporter le ſang vers les gros troncs artériels; & da s quels cas ces ſortes de reflux ont-il

lieu ? Qui des Anciens, ou des Modernes Harvéiens, a mieux écrit de tout cela, qui a mieux vu la nature, qui a mieux & plus complettement connu la marche des humeurs dans leurs couloirs, la circulation telle que la nature la produit dans l'état naturel & contre nature ?

11°. N'y a-t-il pas, dans les diverses circonstances où le corps se trouve, diverses positions & divers mouvemens violens, qui détraquent & qui suspendent, même pour long-tems, le cours du sang des artéres aux veines, &c? Ces dérangemens n'ont-ils pas lieu dans certaines maladies, & dans toutes leurs périodes? Y a-t-il des âges & des tempéramens, plus sujets que d'autres, à ces révolutions, à ces grands arrêts du sang?

C'en est assez, & peut-être trop, de ma part, sur des questions délicates, que je mets en avant, seulement pour réveiller les Observateurs, sur-tout ceux qui s'adonnant à la connoissance du pouls, sont le plus à portée d'éclairer ces doutes, & d'évaluer, une fois pour toutes, la circulation Harvéienne : on s'est jusqu'ici, contenté de l'admirer & de l'étudier, sans même oser porter la

vue ſur des faits, qui ſembleroient la reſtraindre dans des bornes trop étroites pour ſes Amateurs.

Je devois auſſi ces réflexions à ceux, qui pénétrés de la vérité de la circulation, telle qu'on l'enſeigne communément, & effarouchés de tout ce qui pourroit en diminuer le domaine, ſe ſont, par cela ſeul, crus en droit de regarder nos obſervations ſur le pouls, comme impoſſibles, comme erronées, parce qu'elles ne peuvent avoir lieu avec le mouvement du ſang, continuel & jamais interrompu, qui ſe fait des veines dans les artéres, tel que l'a conçu Harvée; mouvement qu'on a mal-à-propos confondu avec la vie même, & dont on a reproché l'ignorance aux Anciens, au point de les regarder comme de mauvais Médecins, parce qu'ils ne connoiſſoient pas la circulation, à la maniére des Modernes.



N°. LVIII.

DEUXIÉME JUGEMENT de Monsieur PORTAL, Professeur au Collége Royal.

* IL ne faut pas confondre ce Jugement de M. Portal, avec celui que j'ai rapporté précédemment ; ici la doctrine moderne du pouls paroît mieux trouver son compte. Je m'explique.

M. Portal lut, l'année derniére, à l'Académie des Sciences, dont il est membre, un Mémoire dans lequel il établissoit ; » 1°. que le poumon gauche » agit sur l'aorte, dans les mouvemens » de la respiration. 2°. Que le poumon » droit respire avant le gauche «.

J'ai rendu compte moi-même de ce Mémoire, & on peut voir le Jugement que j'en ai porté, dans le Journal de Médecine du mois de Mars dernier : je me bornerai ici à rappeller ce qui a plus particuliérement rapport à la matiére que je traite ; je veux dire » l'action immédiate qu'exerce le poumon » sur l'aorte, dans les mouvemens de » la respiration », Voyons d'abord

comment M. Portal s'explique ſur ce ſujet.

» La trachée-artére étant parvenue entre la ſeconde & la troiſiéme vertébre du dos, ſe diviſe en deux branches que les Anatomiſtes ont nommeés bronches. Les bronches différent entr'elles par leur groſſeur, leur longueur & leur direction. La direction de ces canaux ſouffre quelques variétés par rapport aux âges. Le fœtus qui n'a pas reſpiré, a la bronche gauche plus inclinée, plus poſtérieure que celui qui a reſpiré... Les bronches ſont tapiſſées intérieurement d'une membrane, laquelle eſt pourvue des lignes longitudinales paralléles les unes aux autres. Outre ces lignes ou replis longitudinaux, il s'en trouve un autre dans le point où la trachée-artére fournit la bronche gauche. Ce repli eſt formé en partie par la membrane interne de la bronche, &, en partie, par ſon premier cartilage, qui s'avance dans l'intérieur de ce canal : cette poſition du cartilage provient de l'inclinaiſon du conduit auquel il appartient ; &, comme cette inclinaiſon varie, cette duplicature eſt plus ou moins ſaillante dans les différens âges de la vie....

» La bronche droite flotte librement dans la cavité de la poitrine qui la reçoit ; aucun obstacle ne s'oppose aux différens mouvemens que l'air, ou l'affaissement des côtes, lui fait produire : elle s'éléve librement lorsque le poumon qui lui répond se dilate ; & elle s'abaisse avec une égale facilité, lorsque les poumons s'affaissent. Il n'en est pas de même de la bronche gauche : l'artére-aorte l'embrasse exactement ; ce vaisseau est même contraint d'obéir aux différens mouvemens qu'exécute la bronche sur laquelle il s'appuye.

» La connexion de l'aorte avec les bronches, est connue de quelques Physiologistes : il est surprenant qu'ils n'ayent pas réfléchi sur les effets que ces deux vaisseaux doivent produire l'un sur l'autre. L'aorte, trop distendue, comprime la bronche, & empêche l'air de gagner le poumon gauche. La bronche, dilatée par l'air, ou relevée par la même cause, en pressant à son tour l'aorte, peut donner lieu à des palpitations de cœur très-violentes, & à beaucoup d'autres maladies.

» Dans un homme attaqué d'un anévrisme à la crosse de l'aorte, & qui avoit ressenti la plus grande difficulté

de respirer, je trouvai la bronche gauche très-rétrécie par la compression qu'exerçoit l'aorte sur elle; & dans le cadavre d'un Asthmatique, dont le pouls avoit été extraordinairement irrégulier, je vis le poumon gauche rempli de tubercules; & la bronche du même côté, par son élévation contre-nature, comprimoit le bord concave de la crosse de l'aorte.

» Mais voici une expérience qui démontre évidemment que le poumon, ou sa bronche gauche, agit sur l'aorte. Après avoir levé le sternum dans un chien vivant, je soufflai dans la trachée-artére, avec un tuyau de verre que j'y avois introduit, à la faveur d'une ouverture pratiquée au dessous du larynx. Toutes les fois que le poumon gauche entroit en dilatation, je voyois la bronche s'élever avec l'aorte: au contraire ces deux canaux s'abaissoient, lorsque j'exprimois l'air des poumons. Je conclus d'après cette expérience, que l'artére-aorte est élevée & portée en avant à chaque inspiration, & qu'elle est portée en arriére & en bas, lorsque le poumon s'affaisse.

» Cette remarque de physiologie me paroît être de la plus grande impor-

tance pour la pratique de la Médecine. Non-seulement elle apprend jusqu'à quel point les maladies du cœur ou des vaisseaux sanguins peuvent agir sur les poumons ; mais encore on voit manifestement que les vices de la respiration doivent se faire sentir sur tout le systême vasculeux ; car les inspirations trop grandes, trop souvent répétées, doivent accélérer ou retarder la circulation de nos humeurs ; ce qui ne peut se faire sans causer un dérangement dans les fonctions : aussi remarque-t-on que, dans certaines affections du poumon, les artéres battent de tems en tems, comme par soubresauts «.

Voici maintenant les inductions que je tirai de ces raisonnemens & de ces faits, établis dans le Mémoire de M. Portal.

» Ne pourroit-on pas trouver dans la contiguité qu'ont entr'elles l'aorte & la bronche gauche, quelque raison pour expliquer le pouls pectoral décrit par M. de Bordeu ? Je n'ignore pas que ce pouls se rencontre dans les lésions du grand lobe, ou lobe droit du poumon : on voit un exemple de ce fait dans le Tom. premier des *Recherches sur le Pouls*, *Observ. XI.* Je n'ignore pas

encore qu'il ne faille chercher ailleurs que dans la cause dont je viens de parler, celle du pouls pectoral; je veux dire dans les trâmes nerveuse, cellu-leuse & vasculaire de la poitrine, sur-tout dans la premiére : mais je ne doute pas que la connexité de la bronche gauche avec l'aorte, ne puisse produire des modifications dans le pouls, qu'on peut nommer *modifications pectorales*, ou *pouls pectoral*.

» Le pouls extraordinairement irré-gulier, observé par M. Portal, dans le malade asthmatique dont il parle, n'au-roit-il pas été le *pouls pectoral d'irri-tation*, ou *non critique*, ainsi que M. de Bordeu l'appelle? On peut du moins croire que la compression qu'éprouvoit l'aorte de la part de la bronche, dans ce malade, étoit une cause suffisante pour produire l'espéce de pouls qui y fut observée, ou que cette cause seroit capable d'en produire d'une toute autre espéce.

» Je voudrois que M. Portal eût décrit le pouls qui dut être remarquable dans le sujet attaqué d'un anévrisme à la crosse de l'aorte, qu'il cite immé-diatement avant le premier; peut-être

que cette deſcription eût entiérement éclairci mon doute.

» Quoi qu'il en ſoit, il paroît que cet habile Anatomiſte n'a pas tout-à-fait méconnu l'exiſtence du pouls *ſupérieur*, lorſqu'il dit que, dans certaines affections du poumon, les artéres battent de tems en tems, comme par ſoubreſauts. En effet le pouls ſupérieur, ſuivant l'Auteur qui l'a décrit & dénommé le premier, *eſt toujours remarquable par une réduplication précipitée dans les pulſations des artéres*, &c, &c... «

1°. La connexion de l'aorte avec les bronches, eſt donc, ſuivant moi, une cauſe non équivoque des modifications qu'éprouve le pouls dans certains cas, dans certaines affections de poitrine, ſoit que la léſion appartienne à l'aorte, ſoit qu'elle appartienne au poumon. On ſçait que l'effet des léſions, eſt d'occaſionner un redoublement d'effort dans les organes : c'eſt dans ce redoublement d'effort, & dans les irrégularités qui l'accompagnent, qu'il faut chercher les modifications du pouls, qui ſont produites par la cauſe dont je parle.

2°. Je ne chercherai point à déterminer, juſqu'où cette cauſe peut éten-

dre ſon empire ſur le pouls : je ne déciderai point par exemple, ſi elle peut imiter le pouls nazal & le guttural, qui ont, ainſi que nous l'apprend M. de Bordeu (*Recherches ſur le Pouls*, *Tom. premier*, *Chap. VII.*), une grande reſſemblance avec le pouls pectoral : c'eſt à l'obſervation à nous éclairer ſur ce problême, où le raiſonnement manque d'un appui ſuffiſant; je veux dire d'une connoiſſance exacte des liens des parties, de leurs correſpondances, & des diverſes maniéres d'agir de chaque organe. Mais je puis hardiment aſſurer, que la cauſe énoncée doit ſurtout produire ſes effets dans les affections de la poitrine, & agir ſur le ſyſtême vaſculaire, ou le pouls; parce que les parties qui compoſent cette cavité, ont bien plus de rapport entr'elles, qu'elles n'en ont, par exemple, avec la gorge, le nez, le cerveau.

3°. On peut concevoir, d'après ce que je viens de dire, pourquoi les léſions ou les affections du grand lobe du poumon, produiſent auſſi le pouls pectoral, comme je le remarquois plus haut. On concevra encore mieux ce fait, quand on ſe repréſentera toutes les parties, telles qu'on doit ſe les re-

préſenter, pourvues de ſenſibilité & de mobilité: qui refuſera ces propriétés aux nerfs du poumon, à la plévre, à l'aorte elle-même, &c?

La connexion des bronches & de l'aorte, peut donc occaſionner des changemens, des modifications réelles dans le pouls; ſoit que le vice exiſte originairement dans les bronches, ou dans l'aorte; ſoit qu'il réſide dans quelqu'autre endroit de la poitrine.

4°. Qu'on ſe rappelle les trâmes nerveuſes, vaſculeuſes, cellulaires & membraneuſes, qui compoſent cette cavité, & que l'œil apperçoit aiſément dans les diſſections anatomiques. Voilà de nouvelles cauſes que la premiére peut mettre en jeu, ou qui peuvent la mettre en jeu elle-même.

La contiguité de l'aorte & de la bronche, l'eſpéce de commerce qu'ont entr'elles ces parties, peut donc influer de toutes maniéres ſur le pouls. Cette cauſe des modifications du pouls, mérite par conſéquent l'attention de ceux qui s'occupent de cette branche importante de l'Art de guérir (le pouls): elle doit ſur-tout aiguillonner le zéle de l'Anatomiſte à qui la découverte en appartient. La nouvelle doctrine du pouls s'applan-

dira véritablement, quand M. Portal aura, par ses observations faites sur le vivant, par ses observations de pratique, évalué le fonds de sa découverte, & les avantages qu'en peut retirer la doctrine dont je parle.

Fin de la premiere Partie.

RECHERCHES
SUR
LE POULS
PAR RAPPORT AUX CRISES,

PAR M. THÉOPHILE DE BORDEU,
Docteur en Médecine, des Facultés de Paris & de Montpellier.

TOME III.

SECONDE PARTIE.

Contenant les décisions de plusieurs savans Médecins sur la doctrine du Pouls; avec des Réflexions & quelques Dissertations qui n'ont point encore vu le jour; on y a joint une Dissertation nouvelle sur les sueurs critiques & leurs Pouls.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret Arte.
Horat. de Arte Poët.



A PARIS,
Chez P. Fr. DIDOT Jeune, Libraire de la Faculté de Médecine de Paris, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

LETTRE
DE M. SOLEILHET.

Respect dû à M. de Haen, qui va rétablir l'honneur d'Hippocrate, & apprendre l'Histoire du Pouls à l'Espagne & à la France.

J'ESPÈRE, Monsieur, que vous me ferez la grace de me mettre dans la liste des témoins, qui déposent en faveur de la nouvelle doctrine du pouls. Je dois rendre justice à ceux qui m'ont éclairé sur ce point; & je me propose de m'acquitter de ma dette, en tournant entiérement à leur profit, quelques remarques faites par M. de Haen, dans un ouvrage qui vient de paroître, [*Antonii de Haen, pars duodecima Rationis Medendi, &c. Vienn. Austr.* 1768.]

Pénétré de respect pour M. de Haen, je ne m'écarterai point de ce que je lui dois : je le supplie de me mettre au nombre de ses disciples : je vais prendre la liberté de lui parler comme à mon Maître, & de lui présenter mes idées, jointes à celles d'un de mes amis, qui donnera un jour le résultat de ses remarques sur cette matiere.



RECHERCHES
SUR LE POULS.
SECONDE PARTIE.

N°. LIX.

JUGEMENT de Monſieur SOLEILHET, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. Ou Lettre de ce Médecin, au ſujet d'une hiſtoire du Pouls, publiée par M. de Haen en 1768.

*NOus allons rapporter l'ouvrage de M. Soleilhet, tel qu'il ſe trouve dans le Journal Encyclopédique, des mois de Septembre, Octobre & Novembre, de l'année 1769 ; nous y ajouterons ſeulement pour la commodité des Lecteurs, le ſommaire de chacun des articles qu'il contient : nous terminerons le tout, par quelques nouvelles réflexions. Laiſſons d'abord parler M. Soleilhet ; il s'adreſſe à M. Roux.

M. de Haen laiſſe entendre que les modifications du pouls nouvellement décrites, ou les rithmes particuliers qui viennent d'être rangés en claſſes & en eſpéces, ne ſont point de pure invention; qu'ils ſe trouvent dans la nature; que ceux qui les ont publiés, ne les ont point imaginés.

Il annonce qu'il a lui-même fait quelques prognoſtics heureux ſur le pouls: il rapporte l'hiſtoire de quelques maladies dans leſquelles on retrouve les traces de quelques modifications du pouls, qui précédent des évacuations: il convient qu'Hippocrate & ſes Succeſſeurs ont employé les ſignes du pouls, pour prédire quelques révolutions notables dans les maladies.

Ces aveux faits par un homme auſſi inſtruit que M. de Haen, honorent la doctrine du pouls; ils doivent lui aſſurer tous les ſuffrages. Mais il reſte encore quelques doutes à ce grand homme; a qui n'en reſte-t-il pas ſur les différentes parties de la Médecine, ſi ſujette aux différences d'avis & de maniéres de penſer!

Je me propoſe pourtant, Monſieur, d'applanir ces petites difficultés, & de mettre la queſtion du pouls dans le

même rang que tant d'autres; par exemple, celles de l'application de la ſaignée & des purgatifs; celles de la doctrine des criſes, de l'hiſtoire des urines, des évacuations du ventre & des crachats; celles qui peuvent avoir trait à toutes les ſources dans leſquelles nous puiſons des indications, pour placer nos remédes; celles enfin qui concernent la nature de ces maladies.

Si je prouve à M. de Haen, qu'il doit compter ſur la nouvelle doctrine du pouls, autant que ſur toutes les régles de pratique qu'il a ſuivies chez les malades, dont il fait l'hiſtoire dans les douze parties de ſon ouvrage; qu'il y a, dans ces douze parties, un grand nombre d'aſſertions, ſur leſquelles on peut jetter, non moins de doute, que ſur les ſignes tirés du pouls : il me permettra de conclure que, puiſqu'il n'a pas été frappé, comme il devoit l'être, de ce qu'on pouvoit oppoſer aux opinions qu'il a adoptées, pour renoncer à ces opinions, il doit de même paſſer courageuſement par deſſus quelques ſoupçons, qu'on pourroit faire naître ſur la doctrine du pouls.

Dans quelle carriére vais-je entrer! J'y entrerai avec confiance, guidé par

M. de Haen lui-même : il me permettra de lui adresser la parole, & vous aussi, Monsieur ; il verra que je cherche non point à chicaner, mais à m'instruire, & à instruire aussi ceux qui peuvent avoir besoin de ses leçons.

Je m'engage, mon respectable Professeur, à éclaircir ce qui vous fait hésiter dans l'histoire du pouls : mais je vous supplie de consentir que ce soit aux conditions suivantes. Vous me ferez la grace de répondre aux questions que je vais prendre la liberté de vous adresser ; & lorsque vous aurez répondu à chacune en particulier, j'aurai l'honneur de vous marquer l'effet que votre réponse aura produit dans mon esprit. Il m'est absolument impossible de m'expliquer avec vous, si vous ne daignez m'accorder ma demande ; c'est un préalable nécessaire : nous ne pouvons nous entendre, sans convenir de plusieurs faits, qui doivent servir d'éclaircissement à la matiére que nous aurons à traiter ensemble ; ou plutôt ces faits bien éclaircis, doivent me mettre à portée de profiter de vos leçons. Votre réponse à mes questions, sera la premiére que vous me donnerez.

Vous annoncez que vous avez déjà

fait l'hiſtoire du pouls, dans vos précédens volumes (*hiſtoriam conſcripſi*): vous vous expliquez de maniére à laiſſer croire que les (ou *des*) Médecins modernes, Eſpagnols & François, vous ont demandé d'étendre cette hiſtoire, & de la rendre plus claire ou plus complette (*Recentiores Hiſpani Gallique, eamdem à me extenſiorem longè, explanatioremque popoſcerunt*). Quoique je ne connoiſſe point ces Médecins Eſpagnols & François, qui ſe ſont adreſſés à vous, j'eſpére que vous voudrez bien me traiter comme eux: puiſque deux nations vous prennent, pour ainſi dire, pour juge, jugez un particulier comme moi.

I°. Je vous demande s'il eſt bien certain que vous ayez rétabli l'honneur d'Hippocrate, comme vous l'aſſurez (*riſtitui honorem*), en nous apprenant que, s'il l'eût voulu, il eût pû s'étendre ſur le pouls beaucoup plus qu'il ne l'a fait (*ſi voluiſſet, potuiſſet*)? Ne vous ſuffiſoit-il pas de dire, à-peu-près comme le Clerc & tant d'autres, d'après Galien, & enfin comme M. Menuret, qu'Hippocrate n'a fait que rarement attention au pouls; qu'il ne l'ignoroit pas entiérement, mais qu'il l'a négligé,

& qu'avant ſon ſiécle, on le connoiſſoit encore moins que lui ? Ne rendrois-je pas Hippocrate très-coupable, & digne du mépris de tout le monde, en aſſurant que s'il eût voulu peindre le pouls (par exemple, dans le premier & le troiſiéme livre des Epidémies, où ce ſujet auroit ſi bien cadré avec le reſte), il l'eût pû ? N'eſt-il pas plus honnête pour la mémoire d'Hippocrate, de dire qu'il ne ſentit pas bien l'importance du pouls ?

En un mot, croyez-vous, Monſieur, connoître le pouls mieux qu'Hippocrate? où penſez vous que ce que vous avez ramaſſé dans ſes ouvrages, & dans ceux qui lui ſont attribués, doive me ſuffire pour me conduire dans la pratique? Enfin croyez-vous être le premier qui ayez attribué la ſcience du pouls à Hippocrate, & qui l'ayez fait le Chef de cette partie de la Médecine ? Si quelqu'autre a eu la même idée que vous, il falloit le dire; ou je me trompe fort. *Hanc partem attingere Hippocrates non curavit, aut aggredi de induſtria noluit.* Vous ſçavez ſans doute que Vallériola s'exprime ainſi.

II.

M. de Haen un peu en colére contre Galien ; il épanche ſa tendreſſe ſur Arétée.

Vous n'aimez pas Galien ; il vous déplaît, au point de vouloir mettre Arétée avant lui, ſur ce qui regarde le pouls. Quel eſt en cela votre objet? Je ſçai bien que ſi M. Haller n'avoit pas corrigé un paſſage du *methodus ſtudendi* de Beorhaave, vous auriez pu, comme lui, faire vivre Arétée dans un tems peu éloigné d'Hippocrate. Mais vous avez, en ſuivant le Clerc & M. Haller, ſans les citer, placé la vie d'Arétée après celle d'Andromaque. Pourquoi allez-vous plus loin que vos deux ſçavans Guides, en retournant leurs réflexions ? pourquoi voulez-vous abſolument qu'Arérée ait vécu avant Galien ? & à quoi bon inſulter Archigéne, en inſinuant qu'il ſçavoit ce qu'Arétée avoit dit, & qu'il en faiſoit ſon profit ? Ce que vous dites d'Arétée ; ce que vous avez pris dans Voſſius, le Clerc & autres, tout cela n'a ſervi juſqu'ici qu'à faire conclure aſſez généralement, qu'Arétée & Galien vi-

voient à-peu-près dans le même tems, & qu'ils ne s'étoient pas connus.

Quoi qu'il en soit, à qui ferez-vous croire qu'Arétée, qui parle à la vérité du pouls, en passant, dans quelques endroits de ses ouvrages, mérite d'être placé avant Galien, qui a mis au jour le plus grand, le plus célébre, & le plus beau traité du pouls? Dieu & Galien, s'écrioit Gordon, connoissoient bien le pouls (*Deus & Galenus habuerunt notitiam pulsus.... Deus novit & Galenus servus ejus*). Votre zéle pour Arétée ne vous a-t-il pas mené trop loin? avez-vous lu sans plaisir l'exposé que M. Menuret fait du systême de Galien? aimeriez-vous mieux, avec le goût que vous avez pour faire de bons ouvrages, & avec la crainte que la postérité ne les reçoive corrompus & défigurés, par quelque main infidelle (*erubui legens... meo forsitan nomine, me mortuo, ni Deus avertat, edenda*); aimeriez-vous mieux, dis-je, avoir fait l'ouvrage de Galien sur le pouls, ou ceux d'Hippocrate & d'Arétée sur la même matiére? Avez-vous oublié ce passage d'Avéga: *de iis* (de *pulsibus*) *quæ à Galeno dicta sunt, dubia multa infidos homines movere posse, ad amplificanda*

volumina & remorandos lectores, non est quòd ignorem.

III.

L'érudition de M. de Haen en défaut au sujet du Chevalier Floyer : il est à craindre que le Précepteur de la France & de l'Espagne, ne se brouille avec l'Angleterre.

N'EST-CE pas pour éprouver notre érudition, dont vous n'avez pas une grande idée (*incautis & studio Hippocratio minùs versatis*), que vous affectez de ne pas parler des travaux immenses du Chevalier Floyer sur le pouls : vous employez pourtant, dans vos observations, la méthode qu'il a suivie : vous vous appliquez à mesurer la fréquence, ou le nombre plus ou moins grand des pulsations. Si Hippocrate & Arétée, en avoient dit autant que ce Médecin Anglois, vous auriez certainement voué plus d'un chapitre à l'exposition d'une maniére de calculer le pouls, qu'on pourroit prendre pour une de vos découvertes, en France & en Espagne, si Floyer n'y étoit pas connu.

Vous pourriez en imposer (*incautis*).

Mais on sçait que Floyer a mesuré la plus grande vîtesse à laquelle peut arriver le pouls, & qu'il l'a partagée en classes, depuis le dégré de lenteur le plus bas, jusqu'au dégré de célérité le plus haut. Il n'a pas peu contribué à la méthode de tâter le pouls, la montre à la main, comme cela se pratique en Angleterre.

Estimez-vous qu'on seroit bien fondé à penser, que vous êtes l'Inventeur de la méthode de compter le nombre des pulsations? ou ne pensez-vous point, qu'on vous demandera un jour compte du systême de Floyer? ne jugeriez-vous pas à propos de mettre ce Médecin à l'abri de l'anathême, que vous lancez rigoureusement contre tant de Sçavans hommes? Il n'y en a pas un, dites-vous, qui ait connu le pouls comme Arétée: *Aræteus pulsum examinavit, descripsitque; ità ut nemo nostrùm accuratiùs.*

IV.

Petite omission de notre Historien du pouls (M. de Haen), au sujet de Cox & d'Abbadie.

VOULEZ-VOUS, Monsieur & très-

honoré Profeſſeur, vous brouiller avec l'Angleterre, en inſtruiſant la France & l'Eſpagne. Voici encore un Anglois célébre ſur le pouls, & dont vous n'avez pas daigné dire un mot dans votre hiſtoire.

Que vous a fait le Docteur Cox, dont l'ouvrage eſt connu depuis douze ou treize ans, & traduit en François depuis huit, avec un commentaire? Cet ouvrage vous auroit tant ſervi pour votre article du pouls intermittent! Ce que vous dites & ne dites pas ſur ce pouls, s'y trouve ſi bien diſcuté par l'Auteur, & ſon Commentateur d'Abbadie, que je n'imagine point qu'on puiſſe raiſonner ſur cette partie de la pulſimantie, ſans parler de ces deux Médecins, que votre ſilence va peut-être réduire à un éternel oubli. M. Menuret auroit dû vous y faire penſer; puiſqu'il en parle, de même que M. de Marque, qui a préſidé à la ſeconde édition des *Recherches ſur le Pouls*. Y penſerez-vous, lorſque vous me ferez la grace de me répondre? & conviendrez-vous que l'Angleterre avoit, pour l'amour de Floyer & de Cox, autant de droit que nous, à vos inſtructions?

V.

Autres omiſſions au ſujet de l'Ecole de Montpellier, qui compte autant de ſiécles d'ancienneté, que l'Archiâtre de Vienne compte d'années de Profeſſorat.

ET notre Ecole de Montpellier! & cette théſe ſur le pouls, que M. Vigarous y ſoutint avec tant d'éclat, & devant un auditoire ſi inſtruit & ſi nombreux, en 1760! J'ai cherché en vain dans votre hiſtoire ce que vous en penſiez. Je voudrois auſſi ſçavoir votre avis ſur le témoignage de nos ſçavans Profeſſeurs, MM. de Lamure, Venel, le Roi, Barthez & leurs Confréres, ſi favorables à nos découvertes ſur le pouls.

Ne deviez-vous pas au moins conſulter les ouvrages, que vous connoiſſez, de ce fameux Profeſſeur, M. de Sauvages? que direz-vous, ſi vous daignez le parcourir, de la candeur avec laquelle il adopte les déciſions modernes ſur le pouls; du plaiſir qu'il témoigne qu'on ait trouvé les vraies expreſſions de la nature, dans le ſaignement de nez, le dévoiement, la ſueur?

Ayant conçu le projet d'entretenir vos Lecteurs, sur ce qui concerne l'asphyxie, n'auriez-vous pas pu supposer, qu'elle se trouve dans les classes des maladies de M. de Sauvages ? Vous l'y verrez, Monsieur, cette asphyxie, jouer le rôle qu'elle mérite.

En attendant, j'aurai l'honneur de vous dire que la France n'est pas restée en arriére, à l'égard de la maniére de compter le nombre des pulsations des artéres, comme Floyer. On a beaucoup parlé parmi nous, d'un pulsiloge de M. de Sauvages, & qui est rappellé dans les *Recherches*, dans l'ouvrage de M. Michel, & dans l'Encyclopédie. M. de Sénac, dont vous mettez, je crois, le Jugement à côté de celui de votre illustre & sage Président Van Swiéten, n'a cessé de s'occuper des divers dégrés de vîtesse du pouls, eu égard aux diverses maladies. Conviendrez-vous, Monsieur, que cette branche du pouls, a fait parmi nous de grands progrès, avant que vous ne lui eussiez donné votre suffrage ?



VI.

Le Médecin d'un grand Hôpital de Nismes (M. Razoux), oublié par le Médecin d'un petit Hôpital de Vienne (M. de Haen).

Vous nous jugez, Monsieur, & vous ne lisez pas nos ouvrages (*a*). Ne falloit-il pas quelque marque de souvenir de votre part, pour l'infatigable & l'excellent citoyen M. Razoux, Médecin, comme vous, non d'un hospice, mais de l'Hôpital de Nismes, bien fourni en tout ? Vous avez dû voir dans ses tables nosologiques, ouvrage qui a fait beaucoup d'honneur à son Auteur, des exemples du pouls nazal, intestinal, stomachal, de celui de la sueur, & du pectoral.

(*a*) Voyez les ouvrages de Gandini ; l'idée de l'homme physique & moral ; l'ouvrage de M. Robert ; ceux de M. Gardane sur la colique de Poitou, & sur l'électricité ; ce que M. Balme dit de l'usage des vomitifs, dans le Journal de Médecine ; les Recherches sur les glandes, sur le tissu muqueux, sur l'histoire de la Médecine ; *Aquitaniæ minerales aquæ*, &c ; plusieurs articles de l'Encyclopédie, &c, &c, &c.

Ainſi les obſervations ſur le pouls, qui, ſuivant vous, ne réuſſiſſent point *in Auſtria*, non plus qu'*in aere Batavo*, réuſſiſſent très-bien *in aere ſeptimanico*: n'en ſoyez pas ſurpris; la Médecine y eſt dans la plus grande ſplendeur, depuis à-peu-près autant de ſiécles, qu'il y a d'années que vous êtes à la tête du Cliniſme *in Auſtria*.

Je dois vous avertir encore, que vous trouverez dans l'ouvrage de M. Razoux, l'hiſtoire de quelques maladies ſuivies journellement, & dans leſquelles l'Auteur a compté, avant vous, le nombre des pulſations, dans la fiévre & ſes redoublemens. Mais comme ces maladies ont trait à l'inoculation, que vous n'aimez point: comme auſſi M. Razoux s'étend ſinguliérement ſur les bons effets du Solanum, que vous n'aimez pas, je penſe, plus que l'inoculation, je me preſſe de paſſer outre.

Permettez-moi cependant de vous demander, avant de finir cet article, de quelle ſorte de pulſiloge vous vous ſervez, pour compter le nombre des pulſations. Vous contenterez-vous de nous parler du thermomètre de Fahreinheit, dont vous faites uſage? Ah! Monſieur, que n'ai-je le tems de vous

parler des aventures arrivées parmi nous, au sujet du thermomètre, que de grands Docteurs vouloient porter en pompe dans nos Hôpitaux. Je vous demande en passant, un petit mot d'instruction sur cette importante matiére. Apprenez-nous une fois pour toutes (*ut tandem constet, an clinicam praxim illustret*), le maniment, je dirois presque l'exercice, du thermomètre sur les malades.

VII.

Dom Juan Luis Roche, D. Garcia Hernandez, Dom Manuel de los Rios, inconnus à M. Antoine de Haen, de même, peut-être, que la gentille décision de D. Pablo.

Vous prenez Dieu à témoin, que vous avez étudié depuis vingt ans, la question du pouls (*Deum testor, me eamdem (quæstionem), toties à viginti retrò annis, ad incudem revocasse; ne qua negligentia privaret me à lumine veritatis*): votre conscience ne vous reproche aucune négligence sur ce point, comme sur tous les autres (*ut in cæteris*); & vous avez négligé de parler de l'ouvrage de M. Fouquet.

Pressez-vous, très-honoré Maître, pressez-vous de retirer votre serment. N'avez-vous pas en effet négligé de vous instruire de l'Essai sur le pouls, qui est indiqué & loué, comme il le mérite, dans la deuxième édition des *Recherches*, que vous avez en main? J'attends sur ce point seul, une longue réponse de votre part, un supplément à votre *duodecima pars Rationis Medendi*. Cette partie ne peut aller de pair avec les onze qui la précédent, si elle n'est munie de vos réflexions, sur un ouvrage aussi généralement connu, aussi remarquable, aussi profond, & aussi bien étayé. Je prends la liberté de vous l'indiquer, tant je suis fâché de vous trouver en défaut, malgré votre attachement pour la vérité, & votre respect pour la foi du serment.

Verrez-vous, sans surprise, dans cet ouvrage, 1°. qu'on a répondu d'avance à votre prétention sur Hippocrate, ou qu'on vous ôte l'honneur d'en avoir parlé le premier, & de l'avoir regardé comme l'Auteur de tout ce qui s'est répandu sur le pouls après lui? 2°. Qu'on y regarde deux célébres Auteurs Espagnols, postérieurs aux *Recherches*, & dans lesquels vous eussiez trouvé de

quoi orner votre histoire? que diriez-vous, si l'on vous accusoit d'avoir profité de ces Auteurs, sans les citer? ou que diront les Médecins Espagnols, que vous favorisez de vos instructions (*hispani poposcerunt*), lorsqu'ils découvriront que vous ne connoissez pas les Docteurs Dom Juan Luis Roche, Dom François Garcia Hernandez, & Dom Manuel Gultiéres de los Rios. Ces Disciples de Solano, respirent, Monsieur, le même air que respira autrefois le trop fameux Docteur Dom Pablo, qui vouloit, dans un Hôpital, où il faisoit la loi à quelques jeunes gens, étouffer la doctrine du pouls à sa naissance, & qui, suivant la remarque du sage Cox, enorgueilli de ses titres, & de la petite réputation qu'il s'étoit faite dans son quartier, attribuoit certains phénomènes du pouls, aux vapeurs fuligineuses. Ne penseriez-vous pas, que ces vapeurs valent bien ce que d'autres appellent le hasard (*fortè*)?

L'exemple de Dom Pablo, ne prouve-t-il pas, qu'on peut être à la tête d'un Hôpital, & destiné à instruire la jeunesse (*novorum inventorum participem facere, studiosam juventutem*), sans avoir en partage la politesse, la sa-

gesse & les lumiéres qu'une pareille place exige ? M'avancerois-je trop après cela, en vous suppliant de m'apprendre, si vous croyez votre histoire du pouls, aussi entiére que vous paroissez nous le faire espérer (*historiam explanatiorem*) ; tandis qu'on n'y trouve pas un mot de l'ouvrage de M. Fouquet, qui est parmi nous entre les mains de tout le monde ?

VIII.

Anacronisme, adroitement amené, de l'Historien de Vienne, au sujet de Morgagni.

Je ne sçais comment m'y prendre, pour vous proposer mes petites réflexions, sur l'usage que vous faites d'un ouvrage de Morgagni. Il y a huit ans que Morgagni publia la premiére édition de ses lettres, sur les ouvertures des corps ; il y en a trois qu'il publia la seconde. Comment est-il arrivé, Monsieur, que dans le cours de votre histoire, qui parut pour la premiére fois en 1768, & que vous suivez, dites-vous, depuis Hippocrate jusqu'à nous (*historiam pulsuum prosequar, ab Hippocratis ævo ad sæculum nostrum*) ; com-

ment, dis-je, avez-vous pu placer la ſeconde édition de Morgagni, avant les ouvrages de Solano, avant celui de Nihell, avant les *Recherches*, avant celui de M. Michel, qui ſont tous antérieurs, même à la premiére édition de Morgagni ?

Votre but principal eſt de comparer ces ouvrages à ceux qui les ont précédés. Vous prenez d'abord vos objets de comparaiſon dans Hippocrate, Arétée, Wiérus, Proſper Alpin, & autres; & vous allez enſuite au beau milieu de ces anciens Auteurs, placer, avant Solano & ſes Adhérens, l'illuſtre Morgagni, qui a écrit depuis ces derniers! Vous allez inſinuer que Morgagni en dit autant & plus qu'eux! Vous vous expliquez d'une maniére à jetter vos Lecteurs dans une erreur capitale. Vous vous parez de quelques réflexions de Morgagni, en eſſayant de vous mettre vous-même avant Solano & Nihell, ou, pour le moins, tout à côté d'eux (*à viginti retrò annis*). N'étoit-il pas plus naturel, j'oſe le dire, & plus honnête, de féliciter nos Modernes, de ce qu'ils peuvent appuyer leurs idées de celles de Morgagni ? Où eſt cette bonne foi, où eſt cette candeur qui vous eſt ſi

naturelle? (*Servantur in archivis Nosocomii Parminiani, teſtimonia fidei Haenianæ*).

I X.

Autre adreſſe de M. de H, touchant ce que Morgagni a dit de plus favorable à la doctrine du pouls.

Je n'ignore pas, que vous avez eſſayé de corriger, ou de pallier cet anacroniſme, dans le titre ſommaire de votre Chapitre II, où, en faiſant une courte liſte des Auteurs anciens, mis à leur place, vous donnez, en paſſant, quelque marque de ſouvenir à deux ou trois Modernes, parmi leſquels ſe trouve Morgagni. Mais n'eſt-ce pas là, Monſieur, mettre une piéce d'étoffe trop neuve, à un trop vieux habit? Quelqu'un ne pourroit-il pas, contre vos intentions, ſe laiſſer tromper par cette marchandiſe.

Ce qui aura droit d'intéreſſer tout le monde, c'eſt qu'en louant beaucoup Morgagni, vous vous gardez, comme d'une mauvaiſe action, de nous faire part de ce qu'il y a de plus frappant dans ſes lettres, en faveur de notre doctrine. Pourquoi ne parlez-vous pas,

par exemple de ces pleurésies, dans lesquelles le pouls étoit rendu petit, foible, inégal, par la présence de vers dans l'estomac, & qu'on guérissoit par l'émétique? N'est-ce point, 1°. parce que vous vouliez vous ménager le plaisir de vous étendre, comme de votre propre fonds, sur la question des vers logés dans les entrailles; sans rien dire de nos Auteurs qui en ont parlé avant vous; sans vous rappeller qu'on trouve dans les *Recherches*, que la présence de vers dans les intestins, rend le pouls irrégulier, vif, serratil, tremblant, inégal, & que le pouls stomachal est petit, serré, inégal? 2°. Parce que vous avez déclaré la guerre à l'émétique, avec une ardeur digne de notre Patin? Pourquoi, en parlant de l'intermittence du pouls, ne dites-vous pas en propres termes, comme Morgagni, que les Médecins sont ordinairement trop frappés de cette intermittence du pouls; qu'elle vient souvent d'une cause qui séjourne dans l'estomac, ou dans les intestins, & qui peut être enlevée par les remédes; qu'elle est, de même que la palpitation de cœur, souvent occasionnée par des vents, dont la cause est amovible, & qui, en irri-

tant le genre nerveux, porte le désordre dans les mouvemens du cœur. N'avez-vous pas passé tout cela, & plusieurs autres choses, sous silence; parce qu'il semble que Morgagni ne fait qu'étendre & commenter nos ouvrages sur le pouls des entrailles?

Conviendrez-vous donc que le célébre Morgagni, peut être mis, à quelques égards, au rang des Auteurs de la pulsimantie moderne; & persisterez-vous à le mettre dans le parti opposé à la nouvelle doctrine, comme vous l'avez placé, dans votre histoire, avant nos Auteurs, qui l'ont précédé, & qui ont publié avant lui, (comme avant vous), des vérités qui se trouvent dans son ouvrage?

X.

Ample récolte faite par M. de H, dans les ouvrages de Morgagni, postérieurs aux nôtres qu'on voudroit faire oublier.

En quoi Morgagni vous a-t-il donc servi? Vous le citez plusieurs fois; j'en conviens. Mais ne pourroit-on pas vous appliquer ce que vous observez sur Hippocrate, au sujet de nos Auteurs

du pouls? Ils ont tort quand ils le citent; ils ont tort quand ils ne le citent pas (*cum æquè errent, Hippocratem laudantes, quàm vituperantes*).

Je viens de vous rappeller des traits, où vous auriez dû ſuivre Morgagni: en voici où vous l'avez copié d'une maniére ſi extraordinaire, qu'il m'étoit d'abord venu en penſée, de vous préſenter en deux colomnes, les paſſages de Morgagni & les vôtres. Je prends une autre route, qui me ménera tout auſſi ſûrement, au but que je me ſuis propoſé.

Si Morgagni commence une de ſes lettres par l'aſphyxie, vous ne manquez pas, en ſuivant votre Guide, de faire un article de l'aſphyxie. Si Morgagni s'étend ſur la différence de la ſyncope & de l'aſphyxie, vous avez ſoin d'en faire autant. Si Morgagni rappelle l'opinion de Stahl, ſur la différence de la célérité & de la fréquence du pouls, Stahl reçoit heureuſement une marque d'approbation de votre part; & comme Morgagni ajoute une obſervation qui lui eſt particuliére, vous ne faites pas façon de la tranſcrire, & vous en ajoutez une qui eſt à vous, ou à quelqu'un de vos Auditeurs.

Si Morgagni s'étend sur l'attention qu'il faut avoir de tâter le pouls des deux côtés, &, au besoin, celui de toutes les artéres tangibles, vous avez une histoire toute prête à mettre en paralléle, & dans laquelle vous avez redressé quelques-uns de vos Confréres moins avisés que vous. Si Morgagni cite Lancisi, au sujet du pouls intermittent, Lancisi reçoit de vous le même honneur. Morgagni trouve-t-il dans Ramazzini, l'histoire d'un Juif qui fut transi, & sans pouls, quatre jours avant sa mort? Ce Juif, & le passage de Ramazzini, où il en est question, reparoissent sur la scène, dans votre histoire.

Morgagni parle d'un vieillard qui se remuoit sur son lit, étant sans pouls, & qui mourut bientôt après. Je retrouve chez vous mon Vieillard, remuant & mort, comme chez Morgagni. Baillou rapporte-t-il qu'il a guéri par les purgatifs, un homme dont le pouls étoit languissant? Cette observation n'échappe pas à Morgagni; & vous avez soin d'en orner votre livre. Morgagni parle-t-il de ces asphyxies d'un & de deux jours, dont il est question dans le *sepulchretum* de Bonnet? On

retrouve chez vous ces longues asphyxies, & le *sepulchretum* cité. Morgagni dit-il quelque chose des pouls de la convalescence ? ce qu'il en dit se retrouve chez vous. Si Morgagni rapporte des exemples d'une lenteur extraordinaire du pouls ; cette lenteur se trouve longuement étalée dans votre ouvrage. Si Morgagni s'occupe des cas, dans lesquels l'intermittence des Vieillards mérite attention, vous ne manquez pas de mettre à profit les remarques de Morgagni. Il parle de la fréquence extraordinaire du pouls ? & vous aussi. Si Morgagni s'étend sur ce qu'il y a d'admirable dans certaines asphyxies, s'il en discute les causes ; vous vous récriez sur la difficulté qu'il y a d'expliquer certaines asphyxies. On croira aisément que Vésale n'a pas échappé à l'érudition de Morgagni. Ceux qui liront votre ouvrage, verront combien la vôtre doit à Morgagni ; ils y trouvéront Vésale, & Riolan aussi, qui vous est, si je ne me trompe, arrivé par la même commodité.

En un mot, Monsieur, votre mémoire vous a si bien servi, sur-tout en composant votre deuxiéme Chapitre, que vous copiez Morgagni, mot pour

mot. Faudra-t-il aussi que vos Lecteurs croyent sur votre parole, qu'il y a vingt ans que vous limez cette partie de votre histoire? Elle a vu pour la premiére fois le jour dans l'ouvrage de Morgagni, & elle renaît heureusement dans votre douziéme partie. Je le soutiendrai (*quotquot in illam scribant atque deblaterent multi, æquè inconcussa subsistit*).

X I.

Morgagni a parlé du pouls en Anatomiste, & nos Auteurs en ont parlé en Médecins: M. de H. l'a oublié, ou bien il veut en faire semblant.

J'OSE vous prier de me permettre, d'insister encore sur la matiére, qui fait le sujet des articles précédens.

Morgagni a parlé du pouls, sur-tout en Anatomiste; il a cherché dans l'ouverture des corps, les causes qui pouvoient produire sur le vivant l'asphyxie & les intermittences: suivant lui, & suivant le bon sens, ces modifications sont la même chose au fonds. Qu'est-ce que l'intermittence, dit-il, sinon une asphyxie passagére; & qu'est-ce

qu'une asphyxie, sinon une intermittence plus ou moins allongée?

Nos Auteurs, au contraire, ont parlé de cette modification du pouls, en Médecins ; c'est-à-dire, en observant les révolutions, arrivées aux malades qui sont guéris des intermittences & des irrégularités du pouls. Or parmi le grand nombre de ceux qui sont guéris, ils ont observé, ou que ces modifications du pouls restoient habituelles, ou bien (ce qui arrive le plus ordinairement), qu'il survenoit des révolutions marquées dans les entrailles, après lesquelles le pouls prenoit son rithme naturel. N'étoit-il donc pas inutile, qu'en examinant ce point de leur doctrine, vous vous occupassiez tant des pouls habituellement intermittens, sur lesquels ils n'ont cessé de dire, depuis Solano, que leurs observations ne portoient pas? Les pouls habituellement dérangés, ne sont point critiques ; ils l'ont dit & redit, cent & cent fois. Mais leurs observations n'en sont pas moins concluantes, au sujet d'un grand nombre de pouls, qui prennent des rithmes particuliers, aux approches des évacuations plus ou moins critiques, &

qui se remettent dans leur état naturel, les évacuations étant finies.

Pourquoi vous êtes vous donc donné la peine de copier Morgagni sur l'asphyxie? est-ce pour prouver que, lorsqu'elle existe, on ne peut pas tâter le pouls? Quelqu'un des Partisans de la nouvelle doctrine, a-t-il prétendu qu'il faut tâter le pouls, lorsqu'il ne se manifeste pas. Si vous aviez, Monsieur, à instruire sur les urines, ceux qui vous suivent dans votre Hôpital (*qui practicas meas observationes solent frequentare*), commenceriez-vous par leur prouver, avec un grand appareil de citations, & en copiant les Anatomistes qui ont parlé des ouvertures de corps morts, de rétention d'urine, qu'on ne peut pas toujours voir l'urine des malades? En est-il moins vrai, que l'inspection des urines, apprend beaucoup de vérités aux Médecins? & quoiqu'il y ait des sujets qui ont les urines habituellement mauvaises, troubles, variables, s'ensuit-il de-là, que communément, on ne doive pas étudier les urines?

Il en est de même des pouls intermittens & habituellement dérangés;

ces dérangemens habituels, qui sont fort rares, forment des exceptions, fort rares aussi, aux régles générales. Nos Auteurs ont eu soin de parler de ces exceptions, après l'exposition de ce qui arrive le plus ordinairement. Pour quelle raison renversez-vous l'ordre naturel des choses, pour ne répéter que ce qu'on a dit avant vous?

Oui, Monsieur, vous trouverez que l'Auteur des *Recherches*, a parlé avant vous des pouls habituellement irréguliers & intermittens, que la fiévre rend réguliers & réglés, & qui annoncent la guérison des malades, à proportion que les irrégularités & les intermittences reparoissent. Vous trouverez aussi dans quelques-uns de nos Auteurs, des exemples d'intermittences & d'irrégularités du pouls, que vous citez de Wiérus, de Prosper Alpin, de Baillou. Qu'avez-vous donc fait autre chose, en travaillant à votre histoire, que prendre ces exemples dans ces mêmes Auteurs? à ce prix, l'érudition ne coûte guére.

La collection de Morgagni vous fournira plusieurs histoires de pouls intermittens, habituellement, ou par accident; plusieurs ouvertures de corps.

Nos Auteurs ont parlé des événemens qui suivent les modifications passagéres: il falloit chercher les raisons de ces modifications, de même que les raisons des modifications habituelles; mais vous vous êtes bien gardé de vous occuper de cet objet; quelqu'autre pourra s'en occuper un jour. C'est alors qu'on aura besoin des Anatomistes, & qu'on verra avec quelle exactitude vous les avez lus.

XII.

La conscience du Professeur Historien s'allarme; il compare nos Auteurs à des Hérétiques.

Nous voici au principal endroit, au noyau de votre ouvrage; j'arrive au cœur de l'arbre. C'est le Chapitre où vous parlez de Solano, de Nihell, de l'Auteur des Recherches, & de MM. Michel, le Camus & Menuret. Vous louez tous ces Médecins avec la politesse qui vous est ordinaire: mais en vertu aussi de votre ordinaire franchise, vous accusez ces Messieurs, d'être fauteurs d'une épouvantable hérésie; votre Excellence crie haro à perte d'haleine, illustre Archiâtre! Vous faites

entendre que la doctrine de nos partiſans du pouls, eſt comparable aux héréſies en matiére de religion (*quàm religionis veritas ab heterodoxis*).

Je n'oſe me permettre une queſtion, ſur la liberté que vous vous donnez de parler ſouvent de la Réligion; je la reſpecte trop, pour la mêler dans nos caquets. Mais orientez-moi, de grace, ſur l'endroit, où je dois placer le tribunal infaillible de notre métier. Je doute que ce puiſſe être dans ces quartiers de Vienne, où régne l'héréſie de la ciguë, celle de l'oxymel colchique, celle du ſublimé corroſif & de l'inoculation. Où le placerez-vous donc? dans votre Hôpital? Oui; c'eſt-là que croît l'excellente Corneille (*Liſimachia*).... C'eſt trop inſiſter ſur une petite vivacité que la bonté de votre cœur vous arrache : j'eſpére que vous ſerez revenu de cet excès de zéle. Je reviens à nos aimables Hérétiques.

Ils ſont nos fréres, mon reſpectable Profeſſeur; vous êtes obligé de les ramener dans la bonne voye; vous devez écouter avec bonté la requête que je vous préſente pour eux.

1°. Pourquoi nommez-vous ſeulement MM. Michel, le Camus & Me-

nuret? Il y avoit tant de chofes à dire fur leurs ouvrages! Je crains fort que vous ne connoiffiez celui de M. Michel, que de nom: avez-vous lu cet ouvrage, ailleurs que dans celui de M. Menuret? 2°. Pourquoi Nihell ne vous a-t-il pas au moins fait penfer à porter vos vues & vos inftructions du côté de l'Angleterre? Je foupçonne que vous avez négligé cette partie importante de votre miffion, à caufe du fage & fçavant M. Pringle. C'eft une autre efpéce d'Hérétique, qui a ofé manquer de refpect à vos acrimonies Boerhaaviennes. J'efpére enfin que vous ferez connoiffance avec M. Michel.

XIII.

Ceux qui doivent le plus à l'équité & à la politeffe de M. de H: le Corps de la Faculté de Paris ne jouit pas de ce rare avantage.

Vous paroiffez avoir une prédilection marquée pour Solano, & pour l'Auteur des *Recherches*. L'un eft mort; avez-vous jamais lu fon *Lapis-lydius*? L'autre n'a rien écrit, ni rien dit fur le pouls, depuis treize ans. Pourquoi

avez vous connu ses *Recherches* si tard? Quoi qu'il en soit, êtes vous bien persuadé dans votre ame & conscience, que le premier, ce divin Espagnol, qui reçut une étincelle du génie d'Hippocrate, a plus fait pour la Médecine, que tous les Professeurs qui ont vécu de son tems: j'ai oui porter ce jugement de lui; s'il est de votre goût, j'en serai fort aise.

Quant à l'Auteur des *Recherches*, connoissez-vous un ouvrage qui soit plus réservé que le sien? il n'est pas chargé, comme vous, d'instruire le monde; il n'a pas le délire du prosélitisme: il n'a pas autant de tems que j'en ai, pour vous marquer sa reconnoissance. Je vais donc prendre la liberté de le suppléer; & je ne crains pas que vous le trouviez mauvais.

Pourquoi dites vous que cet Auteur assure, qu'il a découvert beaucoup de modifications inconnues aux Anciens, avant de connoître Solano? Il laisse au contraire entendre, très-modestement, qu'il n'osoit regarder plusieurs modifications du pouls, qui lui paroissoient singuliéres, que comme des mouvemens bizarres, & presque de nulle conséquence; jusqu'à ce qu'il eût vu

la traduction de Lavirotte. Qu'est devenue dans ce moment, Monsieur & très-honoré Maître, la crainte de la postérité, & de nos Neveux, qui vous agite si fort, & qui vous arrache ces paroles remarquables : tôt ou tard, on nous reprochera les choses que nous avons fait par malice ou par ignorance (*seriùs ocyùs, nos, sive malitiâ, sive ignorantiâ, sive erronea admisisse, sive utilia repulisse, seri clamabunt Nepotes*). Eh ! oui sans doute, il restera des monumens de notre bonne foi, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

Comment avez-vous le courage de persuader à vos Lecteurs, que des Commissaires nommés par la Faculté de Paris, pour examiner le livre qui a pour titre *Recherches sur le Pouls*, l'ont dénoncé à la Faculté, comme nuisible à la pratique ? Ne craignez-vous point le démenti le plus formel, auquel un galant homme, comme vous, doit être si sensible ? Comment osez-vous compromettre un Corps aussi respectable que la Faculté de Paris ? que ne lisiez-vous le Commentateur de Cox ? il vous eût éclairé sur ce point, comme sur tant d'autres. Les Alétophiles de Vienne, & la Faculté de

cette ville, trouvéront-ils bon que vous tronquiez des faits qui intéressent la Faculté de Paris ? Et que voulez-vous que nous pensions de ce que vous rapportez, & que nous ignorons, lorsque nous voyons que vous passez si vîte & si légérement, sur des choses qui sont arrivées sous nos yeux !

X I V.

Seroit-ce un crime, aux yeux de M. de H, d'honorer M. Storck, & d'employer la ciguë pour des maladies qui ne peuvent se guérir par les moyens ordinaires ? Celui qui a veillé à la seconde édition des Recherches, trouvéra-t-il grace devant M. de H ?

AVEZ-VOUS des preuves de cette autre imputation, dont vous chargez l'Auteur des *Recherches* ? Vous publiez qu'il a non-seulement négligé, mais méprisé & décrié Hippocrate (*negligere, flocci facere, irridere*). Pour le coup, c'est un effet de votre premier mouvement, qui est un peu vif, & peut-être violent. N'avez-vous pas cru parler de quelque ami de la ciguë ? A vous parler vrai, je me souviens d'avoir

oui dire, que l'Auteur des *Recherches*, a, comme bien d'autres, mis ſa confiance dans la ciguë, pour quelques maladies graves, & qu'il a auſſi, comme bien d'autres, beaucoup d'eſtime & de vénération pour le ſçavant M. Storck, votre Confrére. Mais on peut croire à la ciguë, & eſtimer M. Storck, ſans manquer de reſpect à Hippocrate: vous me prouverez très-difficilement, que l'Auteur des *Recherches* ſoit tombé dans cette mépriſe.

Où avez-vous pris, s'il vous plaît, que cet Auteur charge ſes malades de vomitifs, d'apozémes, de purgatifs, après les avoir égorgés par les ſaignées? Qu'il dérange l'ouvrage de la nature, par ſa maniére de médicamenter, & qu'il doit être convaincu que les modifications du pouls, dont il parle, ſont dues au mauvais traitement. (*Inchoant venæ ſectione perquàm numeroſâ: iteratò exhibent vomitoria; quotidiè hi, illi die ſaltem alterno, corpora purgant... An ſæpè non convincantur, mutationes pulsûs cunctas, perturbanti methodo, tribui, adſcribique oportere*)?

Je me diſpenſe, Monſieur, d'entrer dans beaucoup de queſtions, que je pourrois vous faire ſur tous ces points: vous

vous les prévoyez ſans doute. Je dois ſeulement vous obſerver que vous n'avez pas pris garde, que la plûpart des maladies, dont il eſt fait mention dans les *Recherches*, ont été traitées dans les Hôpitaux, non par l'Auteur lui-même, mais par les Médecins de ces Hôpitaux. Un peu plus d'attention à la lecture de la préface, & à la manière ſage dont les obſervations ſont rapportées, vous eût empêché de porter ce faux jugement. En voici un autre, qui eſt de bien petite conſéquence; je n'en parle, que parce qu'il me fournit l'occaſion de mettre ſous vos yeux, une remarque qui n'eſt point indifférente.

Vous dites que l'Auteur des *Recherches*, s'appuye ſur l'autorité de Wiérus. Je vous demande pardon, Monſieur; il n'eſt pas queſtion de Wiérus dans les *Recherches :* on a cité peu d'Auteurs dans cet ouvrage; voici pourquoi. L'Auteur des *Recherches*, en ſuivant les traces de Solano & de Nihell, a cru trouver une formule générale, propre à expliquer les obſervations bien circonſtanciées, qui ſe trouvent dans les livres qui ont précédé le ſien; il a penſé auſſi que cette formule eſt encore plus propre à expliquer les obſer-

vations, qu'on peut faire journellement ſur les malades : voilà quel a été ſon principal objet. Plus vous trouverez d'obſervations anciennes, qui cadrent avec l'eſpéce de clef qu'il en donne ; plus il ſera vrai de dire que cette clef eſt bonne : elle ſera d'autant meilleure, qu'elle ſervira à mieux orienter ſur les obſervations qui ſe préſentent chez les malades. » L'Auteur des *Recherches*, diſoit Vandermonde, ſe contente d'avancer (dans la préface de ſon ouvrage), qu'on doit préſumer favorablement des obſervations qu'il rapporte, en attendant que de bons Obſervateurs ſe ſoient aſſurés de la vérité de ces faits. Ce n'eſt pas là le langage d'un homme qui veut trop préconiſer ſes ſuccès : mais il n'eſt pas poſſible de refuſer la plus grande autenticité à quelques-uns de ſes prognoſtics «.

Comparez, Monſieur, votre maniére de penſer ſur l'Auteur des *Recherches*, & ſur ſon ouvrage, avec celle de Vandermonde, qui n'avoit point lu, comme vous venez de le voir, le grand nombre de faits confirmatifs, répandus dans les divers Ecrits qui ont paru depuis les *Recherches*, & que vous êtes à portée de conſulter. Permettez-moi

auſſi de vous faire remarquer que la première édition des *Recherches*, que vous n'avez peut-être jamais vue, parut ſans nom d'Auteur; qu'il eſt d'ailleurs généralement connu, que M. de Marque, Médecin de la Faculté de Bordeaux, a préſidé à la ſeconde édition, & qu'enfin nous avons coutume de ne point nommer l'Auteur des *Recherches*, lorſque nous parlons de ſon ouvrage: cette maniére d'agir, nous paroît plus honnête, & mieux répondre à l'intention de quelqu'un qui n'a pas commencé par ſe nommer lui-même. Vous ferez de cette remarque l'uſage qu'il vous plaira d'en faire.

Mais de peur que vous ne m'accuſiez de trop haſarder, en annonçant que vous n'avez peut-être jamais vu la première édition des *Recherches*, je vous remets ſous les yeux ce que vous dites de la ſeconde: elle a paru en 1768, fort augmentée, avec un traité écrit autrefois ſur les criſes (*librum eumdem plurimùm auctum, unà cum tractatu olim de criſibus ſcripto, edidit*). Pourquoi avancez-vous que cette ſeconde édition eſt fort augmentée (*plurimùm auctum*); tandis que M. de Marque n'a rien changé ni ajouté au corps de

l'ouvrage? Ai-je donc raiſon de craindre, que vous n'ayez point vu la premiére édition ?

X V.

Etrange effet de l'éloignement voué à Galien, par M. de H. qui ne dit pas un mot du pouls de la ſueur, dont tout le monde a parlé depuis le Médecin de Pergame. Etrange accuſation du Profeſſeur de Vienne, contre nos Auteurs, au ſujet de ce pouls de la ſueur.

Vous ne vous amuſez point, Monſieur, à parler du pouls de la ſueur, caractériſé par Galien, & adopté depuis lui juſques ſur les bancs des Ecoles. Je l'ai déja dit (2); vous n'aimez pas Galien, dans lequel M. le Baron Van-Swieten a pourtant découvert une infinité de choſes précieuſes. Vous avez d'ailleurs très-bien ſenti la force des inductions, qu'on tire pour la poſſibilité des autres rithmes du pouls, de l'exiſtence de celui de la ſueur. Vous détournez les yeux de cet objet, peu agréable en effet, pour quelqu'un qui veut ſe perſuader que le pouls ne peut point indiquer le ſaignement de

nez, le dévoiement, les régles; tandis que, de l'aveu de tout le monde, il peut indiquer la ſueur. Voici enfin ce qu'il y a de plus ſaillant dans votre ouvrage, au ſujet de la ſueur.

L'Auteur des *Recherches*, qui vous occupe toujours, a, ſuivant vous, avancé contre Hippocrate, & contre preſque tous les Médecins, qu'il y a à peine (ou qu'il n'y a point) des criſes par les ſueurs (*contrà Hippocratem cunctoſque ferè Médicos, ſtatuit vix* (*) *dari ſudorum criſes*). Je trouve dans les *Recherches*, les propoſitions ſuivantes, au ſujet de la ſueur.

1°. Il eſt décidé par les Auteurs anciens & modernes, que la ſueur critique eſt précédée du pouls plein, ſouple, ondulant. 2°. Ce pouls ondulant a du rapport avec le pouls pectoral. 3°. Le mêlange du pouls pectoral avec celui

(*) Robert Etienne m'apprend que *vix*, eſt pris pour *non* dans Plaute, qui a dit: *ità tamen vix vivimus cum invidiâ ſummâ*; ce qui revient à cette phraſe: *tamen vix ità vivere licet, cum incredibili invidiâ.* Je ne crois point qu'il faille regarder de ſi près au latin de M. de Haen; c'eſt à lui de dire ce qu'il penſe du paſſage de Plaute.

de la ſueur, n'eſt pas rare. 4°. Mais il n'eſt queſtion ici, que du pouls ſimple de la ſueur. 5°. Lorſque le pouls eſt *inciduus* (ou inégal, tel qu'il y eſt décrit), il faut toujours attendre la ſueur. 6°. Il n'y a pas beaucoup de ſueurs bien critiques; elles ne ſont le plus ſouvent que ſymptômatiques.... Il ne faut pas chercher dans ces derniéres, tous les ſignes des ſueurs critiques, (par exemple le rithme précis du pouls). 7°. Le pouls de la ſueur ſe trouve quelquefois dans les derniers accès d'une fiévre intermittente. 8°. Les ſueurs critiques arrivent (avec leur pouls), ſur la fin des maladies aiguës. 9°. Le pouls de la ſueur ſe trouve ſouvent joint aux pouls ſupérieurs. Voici le réſultat de ces propoſitions.

La ſueur critique ſe rencontre quelquefois dans les fiévres intermittentes, & elle ſurvient auſſi à la fin des maladies aiguës : on trouve alors le pouls ſimple de la ſueur. Mais ce pouls n'eſt point le précurſeur des ſueurs ſymptômatiques, non plus que de celles qui ſe combinent avec les crachats, ou avec toute autre excrétion : alors le pouls eſt compoſé ou compliqué, & non ſimple. Or les ſueurs ſymptômatiques, &

celles jointes aux crachats & aux autres excrétions, forment le plus grand nombre. Les ſueurs bien critiques, & qui ſont ſeules la criſe, ſont en bien petit nombre, eu égard aux autres eſpéces : il n'y a pas beaucoup de ſueurs bien critiques, elles ſont la plûpart ſymptômatiques. Si les Médecins qui méritent le plus de créance, ont d'après Hippocrate, parlé comme l'Auteur des *Recherches*, n'avez-vous pas tort de lui faire un reproche ſur cet objet ?

X V I.

Opinion d'un grand homme au ſujet des ſueurs : ce grand homme offre heureuſement une main ſecourable à nos Auteurs.

VOICI, Monſieur, un des Médecins que vous me permettrez (sûrement) de mettre dans la liſte de ceux qu'on doit le plus croire. Il prétend qu'il faut toujours reſter dans le doute, ſur l'effet des criſes, même de celles qui paroiſſent les plus complettes, & qu'il ne faut prononcer rien de poſitif ; de peur qu'il ne ſurvienne une rechûte (*dubiâ prognoſis danda ſemper bona, quamvis*

ſiat évacuatio critica, dum videtur abſoluta eſſe... Ne recidivam, vel novum morbum faciat æger).

Si les meilleures évacuations, telles ſans doute que les criſes par les ſueurs, doivent laiſſer craindre la récidive, ou une autre maladie ; n'eſt-ce point, parce que ces ſueurs, qui paroiſſent bien critiques, ne le ſont pas dans le fait ; ou bien, pour parler le langage des *Recherches*, parce qu'il n'y a pas beaucoup de ſueurs bien critiques, & qu'elles ne ſont le plus ſouvent que ſymptômatiques ?

Le même grand Médecin, dont je viens de donner la déciſion ſi précautionnée, rapporte l'exemple d'une ſueur arrivée au ſeptiéme, qui eſt un jour critique. Cette ſueur étoit chaude, univerſelle, abondante ; elle dura l'eſpace de ſix heures, & elle fut ſuivie d'un ſoulagement très-marqué : cependant la maladie ſe prolongea juſqu'au trente-quatriéme, avec des accidens grâves. Si une pareille ſueur n'eſt pas bien critique, quelle ſueur le ſera donc? Encore une fois, cet exemple ne prouve-t-il pas, qu'il n'y a pas beaucoup de ſueurs bien critiques, & qu'elles ne ſont la plûpart que ſymptômatiques?

Notre grand Médecin avertit qu'il ne ſe méprit pas à cette ſueur; il faut que le fait ſoit bien vrai, puiſqu'il l'avance: il lui manquoit, dit-il, une des conditions réquiſes par Hippocrate pour les ſueurs bien critiques.

Hippocrate lui avoit appris, par beaucoup d'obſervations, que les ſueurs, ſoit qu'elles ayent été, ſoit qu'elles n'ayent pas été précédées de tremblement, ou de friſſonnement, font d'un prognoſtic douteux, juſqu'à ce que l'événement aye décidé la choſe; d'autant qu'il y a quelques ſueurs qui jugent les maladies dès la premiére fois; d'autres (& c'eſt le plus grand nombre), les jugent après une ſeconde criſe, & même elles ne ſauvent pas toujours la vie aux malades (*crebritate obſervationum didicerat Hippocrates, haud modò qui horrore caruiſſent, verùm etiam qui illum præcedentem habuiſſent, ſudores incertæ prognoſeos eſſe; donec ſtatus inſequens judicationis, confirmaret certitudinem. Quippè integrè judicari quandoquè ægros, ſudorum horum, alteros unicâ, ſæpè alios repetita vice, imò non ſemper indè, ne à morte quidem ægrum præſervari*).

Ce paſſage indique, ſi je l'entends

bien, qu'Hippocrate ne se fioit point à la crise par les sueurs, & qu'il y en a peu qui jugent complettement les maladies. Témoin, dit toujours mon sçavant Guide, témoin Chærion, qui ne fut jugé qu'au vingtiéme jour; on ne sçait comment, quoiqu'il parût l'être par une abondante sueur, qui se montra le septiéme : témoin la femme de Droméade qui eut trois sueurs, & qui pourtant mourut au sixiéme; aussi ne voit-on jamais les sueurs continues & fréquentes (*frequentes aut continuas*), guérir définitivement une maladie : témoin Erasinus qui sua pendant toute sa maladie, & qui mourut le cinquiéme: de même le Phrénétique qui sua beaucoup les trois premiers jours, & qui mourut le quatriéme : de même la femme d'Eudoxe, qui sua dès le commencement de sa maladie, & qui mourut au septiéme jour, après des sueurs : de même Philisce qui mourut dans les sueurs le sixiéme jour, ayant sué le premier & le troisiéme. Enfin un pauvre Italien mourut sous les yeux de mon Guide, s'étant beaucoup fait suer jusqu'au dixiéme jour, qui fut le dernier de sa vie; son sang étoit tellement sec, que l'eau qu'il buvoit, ne

pouvoit plus s'y mêler (*ſudor à ſanguine ſic condenſato, ut aquoſa epota haud ultrà ſecum commiſcere poſſet*).

Qui oſeroit ſoutenir après tous ces exemples, que les ſueurs ne ſont pas le plus ſouvent ſymptômatiques, & qu'il n'y en a pas beaucoup qui ſoient bien critiques, c'eſt-à-dire, qui terminent abſolument & complettement une maladie ?

XVII.

Ce grand homme de l'article précédent, eſt M. de H. lui-même : il l'a dit, ſes cendres ſeront vénérées en Allemagne, pour en avoir banni l'amour des ſueurs. Quels hommages ne devons nous pas lui rendre, tandis que nous le poſſédons !

MAIS quel eſt donc ce ſçavant Médecin ſi favorable à l'opinion de l'Auteur des *Recherches*, ſur ce qui regarde les ſueurs ? C'eſt vous même, mon très-illuſtre Maître ; oui c'eſt vous.

Jettez les yeux ſur le quatriéme Tom. de vos Œuvres, qui a paru à Paris en 1764, & vous y verrez tous les paſſages que je viens de tranſcrire. Vous

exhortez vos Disciples à rester toujours dans le doute, au sujet de l'événement des crises. Vous faites l'histoire d'une sueur qui avoit l'air d'être critique, & qui ne le fut point. Vous faites dire à Hippocrate, que toutes les sueurs sont d'un prognostic douteux (*incertæ prognoseos*); que souvent, il en faut plusieurs pour juger une maladie; que rarement (*quandoque*), une seule les juge, & qu'on n'est pas toujours sûr de la vie des malades, après ces jugemens. Vous ne parlez point d'une seule sueur bien critique: vous ne faites l'histoire que des sueurs de mauvaise espéce, vues par Hippocrate, sans daigner parler de celles de bonne espéce, dont il a aussi fait mention.

Cette quatriéme partie ne paroît avoir été écrite, que pour montrer les efforts efficaces, que vous faites contre ceux qui croyent trop généralement, que les sueurs sont bonnes. Vous attaquez de front les idées de ceux qui pensent, que les éruptions cutanées ont presque toujours quelque chose de critique: vous en reconnoissez à peine (*vix*) de cette derniére espéce. Vous vous flattez d'acquérir une gloire

immortelle en Allemagne, pour y avoir heurté le préjugé public. Bien éloigné de penser comme ce dur Jurisconsulte, qui menaçoit un certain pays de le priver de ses cendres; vous prévoyez avec plaisir, que les vôtres seront vénérées, en vertu de la réforme que vous avez introduite dans leur pays, pour les guérir de cette funeste playe, qui est de croire aux sueurs (*nec planè ingratos meos cineres Germanis fore hariolor, quandò ab hac funesta plaga, penè immunes, me adjuvante & urgente, se redditos esse recordabuntur*).

Enfin vous parlez de l'histoire des sueurs, avec d'autant plus d'assurance, que vous vous êtes abondamment pourvu sur cette matiére dans Sennert, qui vous a conduit à Hippocrate; dans Riviere, Sydenham, Baglivi, Van-Swieten. Vous vous fâchez cent fois contre ceux qui couvrent les malades, & qui sont enchantés de les voir suer. Vous regardez toutes ces sueurs comme une chose fort inutile, ou comme des accidens qui ne font qu'augmenter la maladie; & cependant vous vous fâchez encore, de ce que l'Auteur des *Recherches*, vous a prévenu en peu de paroles,

dans ce qu'il a dit des ſueurs longtems avant vous.

Au reſte, voulez-vous des exemples du pouls de la ſueur, qui, je vous le jure, paroît quelquefois, lorſqu'il eſt bien critique & bien ſimple, comme le nez au viſage, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte ; conſultez M. Razoux, M. Fouquet, M. Bories de Cette, M. Gabriel, &c.

XVIII.

Amniſtie accordée au grand Haller, par M. de H ; peut-être n'eſt-ce qu'une trêve ? Serions nous donc traités moins favorablement !

Si je ne puis me flatter de mériter aujourd'hui votre ſuffrage, pour tous nos Partiſans du pouls ; au moins puis-je eſpérer de vous rendre entiérement propice à l'Auteur des *Recherches*. Avez-vous lu ce qu'il a publié il y a deux ans, ſur le ſyſtême muqueux ? l'y trouverez-vous tel que vous aimez à vous le figurer, un grand Amateur des drogues, un grand ennemi d'Hippocrate? Il avoit, juſqu'à l'époque du tiſſu mu-

queux, fait preſque toujours l'office de ſimple Hiſtorien & d'Obſervateur; il a ſur-tout ſoutenu ce caractére, dans le traité du pouls, & dans celui des criſes: enfin il s'eſt expliqué un peu plus affirmativement.

Donnez-vous la peine de conſulter tout ce qu'il a écrit: vous verrez s'il mérite les reproches que vous lui faites ſur Hippocrate; ou s'il n'eſt pas mieux jugé par M. Vandermonde qui s'explique ainſi: *il eſt fort ſingulier que l'Auteur des* Recherches *ait trouvé dans la marche du pouls, de quoi appuyer les idées d'Hippocrate ſur les quaternaires, les jours & les ternes des maladies. L'hiſtoire du pouls donne un luſtre nouveau à cette médecine Hippocratique, dont notre Auteur paroît être fort Partiſan; au point même de faire très-peu de cas de quelques autres ſyſtêmes de Médecine: il inſiſte peu ſur l'application de ſon ſyſtême à la pratique; il ſe contente de propoſer des doutes, & d'engager les Praticiens à les éclaircir.*

En eſt-ce aſſez, Monſieur, pour vous tranquilliſer & vous adoucir un peu? Le Commentateur de Cox vous orientera encore mieux ſur cette matiére; & un des témoins de la doctrine du

pouls, vous dira qu'il ſeroit injuſte de prétendre deviner les opinions d'un Auteur, pour les combattre d'avance. Je me ſouviens fort bien, que vous venez d'offrir une ſorte d'amniſtie à l'illuſtre M. Haller, ayant ſçu qu'il n'en vouloit point à votre pathologie, dans ſes expériences ſur l'irritabilité (*rebus ſic ſe habentibus, manum de tabula. Manifeſtum jam eſt illuſtriſſ. Hallerum, de mutanda pathologia ne ſomniaſſe quidem*). J'eſpére à-peu-près de vous la même condeſcendance pour l'Auteur des *Recherches.*

X I X.

Tout eſt perdu; il n'y a plus de Médecine! il reſte au moins cet Hôpital de Vienne échappé de Cos. Nos ſumus verè Hippocratici, *s'écrie ſouvent M. de H! Malades de l'Europe entiére, tournez vos cœurs du côté de ce nouveau Palais d'Hygiéie!*

MONSIEUR MICHEL & COX ſont, à proprement parler, les premiers qui ayent hautement puiſé les indications du traitement des maladies, dans les rithmes du pouls: ainſi c'eſt à eux que

vous avez à faire, lorſque vous déclarez à la face de l'Univers, que la nouvelle doctrine du pouls bouleverſe la Médecine ; vous formez aujourd'hui cette prétention, que vous prouverez ſans doute une autrefois (*Medicinam ſubvertit*). Je laiſſe cette diſcuſſion à juger entre vous & M. Michel, M. le Camus & M. d'Abbadie, Commentateur de Cox, & pluſieurs autres.

Je préſume ſur-tout, que vous voudrez bien mettre M. Fouquet dans le nombre de ceux, auxquels vous devez la preuve du bouleverſement de la Médecine, prétendu cauſé par la doctrine du pouls.

Je connois encore une belle théſe de MM. Verdelhan des Moles, & Gauthier, ſur l'indication tirée du pouls, pour l'application des purgatifs. Ces deux Docteurs Régens de la Faculté de Paris, ſoutiendront leur dire vis-à-vis de vous, d'Egal à Egal, de Profeſſeur à Profeſſeur : vous verrez que la doctrine du pouls a ſes Protecteurs parmi nous, & dans le ſein même de la Faculté, où vous n'avez pas raiſon d'avancer qu'elle a été proſcrite ; comme ſi la Faculté avoit fait quelque décret, ou quelque délibération générale, ſur

cette matiére. Ne conviendrez-vous pas au moins, que vous auriez dû citer & présenter à vos Etudians cette thése, dans votre histoire du pouls? Mais je crains que vous ne jugiez pas les théses dignes de votre attention; car vous n'avez rien dit de celles de Scheffell, de Gmelin, d'Erhard, *in Austria.*

X X.

Et la Chine! M. de H. ne dit pas un mot de l'histoire du pouls des Chinois, si bien faite par M. Menuret. Lettre de l'Empereur de la Chine à Boerhaave; l'Historien de Vienne nous en parlera, il finira tout.

QUANT à M. Menuret, il mérite une attention toute particuliére de votre part; vous me paroissez lui devoir un chapitre, si ce n'est un volume, au sujet de ses sçavantes Remarques sur le systême du pouls, consacré depuis vingt siécles chez les Chinois.

Vous ne sçauriez croire combien mes amis, Chercheurs du pouls, comme moi, ont été fâchés que vous n'ayez pas parlé de ces anecdotes Chinoises: vous aviez Cleyer & Barchusen, &

plusieurs autres Auteurs à consulter. Vous auriez eu si beau jeu, pour prouver à nos Modernes, qu'ils ne disent rien de nouveau; puisque les Chinois ont parlé du pouls long-tems avant votre ami Arétée! Par quelle raison, je vous conjure de me l'apprendre, avez-vous gardé un profond silence sur cette partie de la doctrine des Chinois, qu'on ne manquera pas de mettre un jour en paralléle avec ce que vous appellez l'École de Médecine, qui, suivant vous, a toujours été d'accord sur le pouls (*à pluribus retrò sæculis, schola medica consideravit pulsum, &c*)?

Nos avis ont été partagés sur votre silence. Je prétends en mon petit particulier, que vous avez renvoyé la question du systême des Chinois, pour un supplément à votre histoire du pouls. Un autre a soutenu que vous ne parleriez jamais de ce systême; que vous boudiez les Chinois, comme quelques-uns des Grecs; ceux-ci, pour avoir appris à empoisonner le monde avec la ciguë, & les Chinois, à cause de l'ignorance volontaire dans laquelle ils croupissent. La lettre qu'un de leurs Empereurs écrivit à Boerhaave, auroit dû les mettre en voye de s'informer des

progrès de la Médecine en Europe, & de trouver en vous un de ſes principaux appuis : c'eſt l'avis de quelques Alétophiles de Vienne, que vous connoiſſez, & qui ſont tous les jours témoins de vos ſuccès.

Quoi qu'il en ſoit, je ſaiſis cette occaſion, pour vous prier de m'apprendre l'hiſtoire exacte de cette lettre de l'Empereur de la Chine à Boerhaave; j'ai vu s'élever bien des diſcuſſions à ce ſujet; vous les terminerez, j'eſpére, comme vous terminez aujourd'hui celle de l'irritabilité (*finis quæſtionis de ſenſibilitate & irritabilitate*). Oſerois-je vous parler en paſſant, du reſpectueux & tendre ſentiment d'admiration pour vous, que m'a inſpiré ce ſommaire d'un de vos chapitres, *finis quæſtionis de ſenſibilitate & irritabilitate*? Il eſt comparable, à mon avis, au *ſol ſta* de Joſué. Dirai-je auſſi que cette diſpute ſur l'irritabilité, eſt déja finie parmi nous, comme vous pouvez vous en convaincre par la lecture de quelques articles de l'*Encyclopédie*, & par celle de quelques Auteurs François. Nos Docteurs de Montpellier, par exemple, avoient, dès l'année 1743, diſcuté & adopté le ſyſtême preſque

généralement reçu aujourd'hui, sur la sensibilité & la mobilité des parties du corps vivant.

X X I.

Notre doctrine du pouls, mise en paralléle avec celle des crises, que M. de H. aime tant, depuis que nos Auteurs les ont présentées sous un nouveau jour.

Vous me devez encore, mon respectable Professeur, quelques éclaircissemens fort essentiels : ils regardent la maniére dont vous avez rendu le systême de nos Auteurs.

Pourquoi avez-vous passé sous silence, les exceptions que ces Médecins ont mises eux mêmes, aux régles qu'ils ont proposées ? Vous dites tout uniment, qu'ils ont avancé que tel rithme du pouls annonce le dévoiement, tel autre le saignement de nez, tel autre les crachats, &c.

Mais en vertu de quoi rendez-vous ces propositions plus générales, que ceux qui vous les ont apprises ? Pourquoi tronquez-vous leur systême ? Vous trouverez par-tout dans nos Auteurs,

des exceptions ſages, que vous ne deviez point paſſer ſous ſilence. Reliſez, s'il vous plaît, le quatriéme chapitre du deuxiéme volume des *Recherches*: vous aurez la bonté de me dire enſuite, ſi vous avez bien rendu l'eſprit de nos Modernes, & ſi votre hiſtoire eſt auſſi complette & auſſi impartiale, qu'on a droit de l'attendre d'un homme comme vous; reliſez Nihell & Solano; vous verrez s'ils n'ont pas dit, que toutes les criſes ne ſont point précédées de leurs pouls excréteurs. L'Auteur des *Recherches* va plus loin; il cherche, il tâche de découvrir, il indique les raiſons de ces variétés du pouls: il n'en eſt pas moins vrai, qu'en général, pour l'ordinaire, dans le cours naturel des maladies, en ne perdant point de vue des exceptions poſſibles à calculer, les régles de la nouvelle doctrine du pouls, ſont vraies & utiles, & qu'un Médecin qui tâte tous les jours des pouls, doit s'occuper de ces régles. Un exemple va me faire entendre.

Vous publiez, mon très-illuſtre Maître, que vous êtes le reſtaurateur, le fauteur & l'amateur des criſes: vous vous donnez pour le défenſeur d'Hippo-

crate, au moins *in Austria ;* cet homme divin vous a appris à connoître les crises. Mais que répondriez-vous à quelqu'un qui, pour infirmer votre opinion, vous diroit qu'il n'y a point de crises, & qui pour le prouver, rapporteroit des histoires de maladies, où il n'y a point eu de crises en effet? Vous diriez sans doute que, lorsqu'Hippocrate avance qu'il y a des crises, il ne dit pas qu'il y en a toujours, & par tout, & qu'Hippocrate n'est point en contradiction avec lui-même, quoiqu'il convienne qu'il y a des maladies, où les crises n'ont point lieu.

Pourquoi ce raisonnement, si simple, ne seroit-il pas applicable à la doctrine du pouls? Elle est vraie, elle est admise, mais non sans exception; elle n'a pas encore été portée au point d'être applicable dans les maladies, comme il y en a où le pouls ne suit point les rithmes ordinaires. (J'allois dire qu'il ne s'explique point; ce qui seroit faux; car l'absence des signes critiques du pouls, lorsqu'ils devroient naturellement paroître, est pour nos Modernes, une sorte d'explication ou d'expression négative, de laquelle on peut tirer parti pour le diagnostic &

le prognostic des maladies). Qu'a de révoltant cette doctrine, qui jouit de l'avantage de pouvoir, à quelques égards, être comparée avec celle des crises?

XXII.

L'ouvrage de M. Fouquet inconnu à un aussi grâve Historien que M. de B: quelle chance, quelle lacune, dans l'histoire du pouls!

Ce défaut de maturité parfaite, dans la doctrine du pouls, ces espéces de pierres d'attente, qui y ont été placées, avant que vous ne pensassiez à vous occuper de cette matiére, me ménent naturellement à vous demander, Monsieur & très-cher Archiâtre, si vous avez bien pris garde au titre des *Recherches*: on les a dénommées *Recherches sur le Pouls*. Y a-t-il quelqu'un qui ignore qu'il n'est question, dans cet ouvrage, des pouls non critiques, qu'en passant? Mais on y trouve une note remarquable au sujet des Chinois: ils ont, dit-on, partagé le bras en plus d'une touche; ce qui mérite l'attention des Observateurs.

C'est ici, Monsieur, que l'ouvrage de

de M. Fouquet se réunit aux *Recherches*. M. Fouquet a de son fonds, & par une étude prodigieuse, & une sagacité peu commune, développé la maniére Chinoise; il a fourni de nouvelles forces à la doctrine du pouls en général.

Dans les *Recherches*, les caractéres du pouls se tirent principalement de l'égalité & de l'inégalité des battemens, de l'égalité & l'inégalité de distance dans les battemens, de la simplicité ou du redoublement des battemens. M. Fouquet y ajoute deux autres sortes d'égalités & d'inégalités; celle de l'endroit de l'artére où le battement se fait principalement sentir; celle de la forme ou de la figure que prend l'artére dans les battemens.

Voilà des formules générales, auxquelles on peut rapporter les différentes espéces de pouls critiques, organiques, non critiques. La fréquence ou la lenteur du pouls, sa dureté ou sa mollesse, sa grandeur ou sa petitesse, sont des caractéres subsidiaires, auxquels il nous est, sans doute, permis d'avoir recours.

M. Desbrest a déja prévu qu'on pouvoit essayer de trouver jusqu'à des contrariétés entre les deux méthodes, dont

il vient d'être question : mais le même Médecin a discuté cette partie, de maniére à ne laisser aucune ressource à la chicane.

Il demeure toujours certain parmi nous, que le pouls est l'expression de la nature ; que ses rithmes bien connus, sont une espéce de langage à consulter, & que les rithmes décrits par nos Auteurs, expliquent ce langage, de même que les urines, la langue, la respiration, & tous les autres signes.

XXIII.

Il est à craindre que les observations de M. de H, ne soient pas plus fidéles que son histoire ; ce seroit un grand malheur ; ce seroit des observations à refaire, ou bien de la besogne perdue.

Si quelqu'un a jamais dit que la nouvelle doctrine du pouls est démontrée géométriquement ; si quelqu'un exige de nous de ces sortes de démonstrations, auxquelles ne parvient aucune notion de Médecine pratique ; ne serois-je pas fondé, Monsieur, à le mettre dans la classe de ceux qui n'ont

point les premiéres idées de la logique médicale, de cette maniére de conjecturer propre aux Médecins ? Ne conclurez-vous pas aussi, de ce que j'ai l'honneur de vous observer, qu'étant accoutumé à juger du pouls, d'après le mêlange des deux méthodes dont je viens de parler, toutes les observations qu'on pourroit nous opposer, & qui ne sont pas faites d'après ces deux méthodes combinées, sont de nulle valeur & de nulle preuve, vis-à-vis de nous. Je suis au désespoir de vous dire, que vos observations sont de ce nombre; jusqu'à ce que vous ayez établi que les cas, dans lesquels vous n'avez pas trouvé les caractéres tracés dans les *Recherches*, manquoient aussi des caractéres qui sont détaillés dans l'ouvrage de M. Fouquet.

Vous voyez, Monsieur, que je ne me fais pas tirer l'oreille, pour convenir que vous n'avez pas en effet, comme vous le dites, trouvé votre compte dans les *Recherches*, à l'égard des malades, où vous prétendez avoir vu le pouls égal, presque dans tout le cours de leur maladie. Cette assertion de votre part, n'en est pas moins un paradoxe, pour beaucoup de nos Maîtres;

j'ai oui dire à un d'entr'eux, qu'il vous défioit de bien constater une seule maladie aiguë, dans laquelle le pouls n'aura pas varié, quant à la force & aux distances, & au développement des pulsations, dans les diverses périodes de la maladie. S'il est vrai au contraire que les commencemens, les milieux & les déclins des redoublemens, ont chacun leur pouls particulier, & que tous les pouls des commencemens, ont entr'eux des rapports marqués, de même que ceux des milieux & des déclins; n'est-il point évident qu'on pourra distinguer, dans chaque redoublement, trois espéces de pouls, qu'un esprit Observateur sçaura ranger en classes?

Ce qui se dit des redoublemens d'une fiévre, doit s'entendre d'une maladie, ou de quelque espéce de fiévre que ce puisse être; elle a son commencement, son milieu & sa fin; & chacune de ces périodes est marquée par une espéce de pouls particuliére. On pourra de même rapprocher, comparer & classer les pouls des diverses évacuations, qu'on trouvera avoir des rapports entr'eux; ils feront par conséquent une classe particuliére.

Ce qu'on conçoit comme possible dans ce que je viens de vous dire, nos Auteurs l'ont fait, tous les Praticiens l'entendront & l'éprouveront; il n'y en a pas un seul qui n'ait la tête meublée de faits propres à édifier cette espéce de plan dans sa mémoire; si la chose étoit autrement, on ne pourroit jamais rien connoître au pouls.

XXIV.

Le sage & célébre Van-Swieten, répare le tort fait à Galien par M. le Professeur de H; nos Auteurs y trouvent leur compte : heureuse compensation.

J'AI trop tardé, Monsieur, à vous parler de M. le Baron Van-Swieten; faites lui, je vous prie, agréer mes excuses. Votre histoire me raméne à lui, autant que l'estime & la vénération qu'il ne cesse de nous inspirer pour sa personne & pour ses ouvrages.

Vous dites en passant, qu'il s'est souvenu deux fois de Nihell en l'année 1745, (*illustrissimus præses noster, Nihelli, in operis altero Commentariorum. Tomo, anno 1745 edito, bis meminerat*). Me laisserez-vous la liberté

de faire un petit commentaire, sur cette assertion si laconique, & si peu instructive, pour ceux qui n'ont pas autant de sçavoir & de connoissances que vous?

M. Van-Swieten fait un extrait de l'histoire de Solano & de Nihell; il donne des louanges à ces deux Médecins. Il décide que *l'importance de la chose, mérite que tous ceux qui s'appliquent à la Médecine, s'occupent de cette question: il adopte les découvertes de Solano & de Nihell: il ajoute qu'il ne peut rester aucun doute sur des faits attestés par d'honnêtes Citoyens, & par des Médecins: il remarque que le pouls* inciduus *de Solano, a beaucoup de rapport avec l'ondulent de Galien: il fait usage de l'opinion de Solano, sur le pouls de la diarrhée critique.*

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire cette représentation, avec tout le respect que je vous ai voué. N'étoit-il pas du devoir d'un Historien aussi fidéle que vous l'êtes, de rappeller aux Lecteurs, l'éloge que M. Van-Swieten fait de la doctrine du pouls, encore naissante, lorsqu'il en disoit ce que je viens de rendre en notre langue? La candeur avec laquelle il compte sur

les observations du Médecin Espagnol, & du Médecin Anglois, ne devoit-elle pas rendre ces observations mille fois plus précieuses, surtout pour vous? & le cas que votre Président fait de Galien, dont il parle en tant d'occasions, ne devoit-il pas vous rendre un peu moins tranchant dans vos décisions? Vous vous contentez, après ce que j'ai rapporté, de dire que M. Van-Swieten s'étoit souvenu en passant de l'ouvrage de Nihell (*meminerat*)?

X X V.

M. de H. se jette respectueusement aux pieds de Van-Swieten; c'est fort bien fait: mais il falloit aussi ne pas affecter une réticence, qu'on nommeroit frauduleuse en Justice.

Ce n'est pas tout. Pourquoi faut-il qu'un jeune homme qui n'a pas le bonheur de profiter des leçons de M. Van-Swieten, & qui le connoît seulement par ce qu'en publie la renommée; pourquoi faut-il que ce jeune homme soit obligé de vous raviser, sur des traits qui auroient si bien paré votre histoire du pouls?

Vous marquez un attachement si tendre pour votre illustre Président, en lui dédiant une petite dissertation sur les hémorroïdes ! (*De hæmorroïdibus libellus... Si facere jusseris, obtemperabo ; cum nihil magis volupe mihi esse possit, quàm tibi ; nihil nisi publicum bonum, nihil nisi mortalium commoda, nihil demùm nisi Medicinæ incrementum ; diu inactuque meditanti, ac spiranti, obedire*).

Ecoutez aujourd'hui ce qu'il vous apprend, Monsieur : vous n'avez rappellé que son deuxiéme volume (*altero*) ; voici ce qui se trouve dans le quatriéme, qui a paru plusieurs années après le second, & long-tems avant votre douziéme partie ; vous aurez la bonté de me marquer si j'ai bien traduit.

Solano avoit remarqué que l'hémorragie du nez, étoit annoncée par le pouls dicrote : des Médecins excités par cet exemple, ont observé avec beaucoup d'attention les divers mouvemens du pouls, pour en tirer des prognostics, tant dans l'état de maladie, que dans l'état de santé. Le pouls des régles a été décrit par l'Auteur Anonyme des Recherches sur le Pouls : *il remarque que ce pouls se rencontre plus aisément*

dans les jeunes filles, & dans les femmes d'un certain âge. Tâtant ces jours derniers le pouls d'une vieille Demoiselle, je crus sentir le pouls des régles, tel qu'il est annoncé dans les Recherches. *Je demandai à cette Demoiselle, si elle n'étoit pas dans le tems de ses ordinaires : elle me répondit qu'elle n'en avoit pas entendu parler depuis trois mois. A peine étois-je de retour chez moi, que la Demoiselle m'écrivit que ses régles venoient de paroître :* elles furent fort abondantes. *l'Auteur des* Recherches *avertit que le pouls des régles ne paroît pas toujours. M. le Camus dit aussi qu'il a trouvé ce pouls.*

Pourquoi, Monsieur, cachez-vous à vos Lecteurs ce passage si remarquable ? est-ce ainsi que vous obtempérez aux vues d'un homme, dont les volontés font vos plaisirs ? Vous devez sçavoir mieux que personne de quel poids est son suffrage en Médecine ; & vous voulez le soustraire à la doctrine du pouls ? Vous ne trouvez pas qu'il soit utile & nécessaire d'apprendre à vos Lecteurs, que la premiére observation faite à Vienne sur le pouls des régles, appartient à M. Van-Swie-

ten, comme toutes les branches de la doctrine que vous y professez.

XXVI.

La réputation de M. le Professeur Historien, parmi les Alétophiles de Vienne, qui sont de la race de l'Alitophile qui servit autrefois à Drelincourt un morceau très-friand (*).

Je dis plus. Quelque méritée que soit de votre part la réputation dont vous jouissez (parmi les Alétophiles de Vienne), ne pensez-vous point qu'on pourroit, en empoisonnant votre conduite, vous soupçonner du projet de vous attribuer un jour cette première annonce publique du pouls des régles (*in aere Austriaco*)? Vous n'avez pu le cacher entiérement ce pouls de la matrice, dans une de vos observations:

(*) *Comperimus homines, qui ab aliis secerni, qui dictis factisve haud heroicis, haud utraque pallade celebrandis, militaribus & scientificis, inclarescere ambiunt, qui gestis exorbitantibus, qualecumque sibi nomen quærere ambiunt...* Disoit l'Alitophile de Drelincourt. *Vid Drelincurt. Opuscul.* 1723.

vous en dites assez, pour soutenir que vous l'avez connu ; & vous vous tenez en position de pouvoir dire au besoin qu'il n'existe pas.

Si vous aviez des doutes, c'étoit le cas de rappeller l'observation de votre Président, & de la placer franchement avant la vôtre, comme elle doit l'être; elle eût fait tomber la balance du bon côté; elle eût éclairé un certain louche, que j'ai cru appercevoir dans votre maniére de vous exprimer.

Au nom de Dieu, Monsieur, nettoyez cela ; ne laissez aucun prétexte de vous reprocher ; que vous voulez tout faire, & tout avoir fait.

Cependant permettez-moi de saisir une occasion bien naturelle ; souffrez que je mette en passant, & sur ce qui regarde la doctrine du pouls, M. Sénac notre Comte des Archiâtres, à côté de M. le Baron Van-Swieten votre Président : cette doctrine a mérité l'attention, & j'ose dire l'approbation de ces deux grands hommes, dont la postérité recevra les loix & les décisions, que notre siécle leur voit former ; ils ont mis leur sceau aux nouvelles observations, & vous ne dites rien de leur maniére de penser. Ce silence n'éton-

nera-t il pas un jour les Ecoles futures, lorſqu'elles ſeront allaitées par les ouvrages des Sénac & des Van-Swieten, & par les vôtres, que vous avez réſolu d'envoyer ſi purs à la poſtérité? (*Erubui legens... meo forſitan nomine, me mortuo, ni Deus avertat, edenda*).

XXVII.

La douceur de la méthode de Van-Swieten; le bruyant de celle de M. de H, qui commande l'exercice de ſes Candidats, dans les petites ſalles de ſon petit Hôpital, avec une ferveur qui tient de l'enthouſiaſme.

Encore un mot, s'il vous plaît, ſur M. le Baron Van Swieten. Avec quelle noble ſimplicité, il fait ſon hiſtoire & ſes réflexions! avec quelle précaution il interroge ſa Malade, ſans laiſſer voir ce qu'il cherche dans le pouls! combien il eſt ſage & ſobre dans ſes concluſions! avec quelle honnêteté il parle de ſes Confréres étrangers! avec quelle pénétration & préciſion, il a ſaiſi les rithmes du pouls dont ſes Confréres ont parlé!

Vous avez pris une autre route,

Monsieur ; c'est sans doute parce que vous la croyez meilleure : j'en ferai la comparaison avec celle qu'a suivi votre Président.

Vous entonnez, si je puis le dire, la trompette, au sujet du plan que vous avez pris, pour faire vos observations. Vous marchez dans les salles de votre Hôpital, escorté d'une nombreuse & brillante cohorte, avec laquelle vous assiégez les lits des malades. Vous êtes des heures entiéres à quêter le pouls, & à commenter les ouvrages qui en parlent. On tâte, on retâte, on discute, on ramasse les voix des Acteurs ; on lit, on relit, on écrit sur les registres, *durus*, *subdurus*, *æqualis*, *&c.* Pauvres malades ! Pardon, Monsieur, de l'exclamation qui m'échappe, & du sentiment qui me fait lever les mains au Ciel pour la prospérité de votre besogne. Mais ne m'imputez point de grossir les objets, & de donner à une chose si sérieuse en soi, des couleurs trop légéres. Je n'ai l'honneur de vous parler, que d'après ce que vous rapportez vous même : je m'en tiens à vos propres expressions. (*Accedunt juniores Medici...... Conveniunt quoque Medici extranei juniores.... Cohorte tam elegan*

ſtipatus, teſtibus tam idoneis circumdatus, hoc pulſuum examen inſtitui, perfeci; ſic ut aliquandò integram horam lectioni unicè impenderem... Ad ægrotorum lectulos, ut refricatâ memoriâ, ſic mecum pulſum explorarent.... Ejuſmodi examen continuò repetitum, ad pulſum exactè explorandum, egregiè optavit).

Je dis, Monſieur, que cette bruyante méthode d'explorer le pouls, eſt à peu-près bonne à rien, & qu'on ne peut ſe flatter de faire quelque progrès dans ce genre d'étude, qu'en adoptant, à tous égards, la méthode fort contraire de M. le Baron Van-Swieten.

XXVIII.

La méthode de M. de H. peut jetter l'épouvante, ou ſemer des ſoupçons dans l'eſprit des malades: ſes obſervations rejettées avec reſpect, juſqu'à ce qu'elles ayent été faites avec les ſoins néceſſaires.

EST-IL en effet un Médecin qui puiſſe ignorer, que le ſaiſiſſement & l'étonnement, qu'il doit néceſſairement inſpirer à un malade, lorſqu'il entoure ſon lit avec une troupe de jeunes gens,

lui cause une agitation qui se peint sur le pouls ? Une Vierge timide, un malade accablé de douleurs, une femme vive & sensible, un jeune homme agité & curieux, un pauvre soupçonneux, tous ces gens-là, surpris, épouvantés par une cohorte d'Assistans, sont-ils en bonne disposition, pour servir aux épreuves du pouls ? On parle auprès d'eux, on fait des signes, des grimaces, on approuve, on désapprouve, on lit des livres qu'ils n'entendent point, on va écrire dans un cabinet voisin, ou bien on écrit auprès d'eux, & vous croyez qu'ils n'imaginent pas qu'on leur lit du grimoire, qu'on écrit leur sentence, qu'on en veut à leur carcasse, qu'on en dispose déja? Toutes ces passions se gravent sur le pouls.

Notre peuple de Montpellier, accoutumé depuis dix siécles aux Médecins, n'en voit-on jamais quelques-uns assemblés, qu'il ne s'écrie, avec un sentiment mêlé de crainte & de colére, *Courpatasses ! ah Corbeaux !* & vous voudriez que nous crussions, Monsieur, que (*in aere Austriaco*), les malades d'un Hôpital nouvellement établi, & où les habitans de la ville se disent les uns aux autres, qu'il s'y fait des expé-

riénces & des trépans, dans des maux de tête ſans fracture, conſervent aſſez de ſang froid, pour ne pas s'émouvoir & tomber dans une ſorte d'angoiſſe & de palpitation de cœur, au moment que le vieux Médecin, le Chef & le grand Capitaine, ſuivi de ſes Satellites, leur tâte le pouls, & le leur fait tâter par toute la cohorte? Les Acteurs qui le tâtent, l'un à droite, l'autre à gauche, qui montrent plus ou moins d'empreſſement, à proportion de leur zéle, qui veulent, en même-tems, tâter le pouls, & écouter le Maître, lorſqu'il fait la lecture des ouvrages dont ils n'entendent pas bien la langue; penſez vous qu'ils ayent la tranquillité néceſſaire, pour bien obſerver, pour bien ſaiſir les rithmes du pouls, à travers l'agitation des malades? Croyez vous qu'il y en ait beaucoup parmi eux, qui oſent contredire, ou pouſſer à bout, par leurs queſtions, un Maître ſçavant & célébre, qui donne des leçons à l'Europe entiére?

Encore une fois, il réſulte des divers rôles de tous ces Acteurs, une eſpéce de charivari, où chacun s'agite ſelon ſes intérêts, ſes craintes ou ſes eſpérances, & où perſonne ne peut,

comme il devroit, voir le pouls, pour le juger.

Je prends donc la liberté, Monsieur, de m'inscrire entiérement en faux, contre des observations faites avec un appareil si imposant pour les malades, & si gêné pour ceux qui tâtent leurs pouls. Comme ces observations ne sont que le résultat de diverses dépositions de témoins très-reprochables, & dont les dépositions elles-mêmes se sont contredites, je les crois illégales ; je récuse toutes les cinq cens que vous gardez dans votre porte-feuille (*quingentorum & ultrà ægrorum, diariis, exactè omnia quæ ad pulsum cæteraque pertinent*), & je les récuse pour les raisons que je viens de détailler, & dont j'ai eu l'honneur de vous parler plus haut.



XXIX.

On ne doit pas tâter le pouls, comme on fait des battues à la chasse. Jactance de Ménécrate qui vouloit en imposer avec ses lettres qu'il adressoit à une Tête couronnée. Description de l'Hôpital de M. de H, que nous nommerions hospice.

QUI me blâmera de prendre pour régle la conduite de M. Van-Swieten, & de rester persuadé, qu'il faut, sur la question du pouls, plus que sur d'autres objets, procéder avec la douceur, l'aménité, le sang-froid de ce véritable Archiâtre. Il vous laissera, s'il veut, afficher & publier à grands cris, tout ce qui se passera dans votre Hôpital d'un bout de l'an à l'autre, tout ce que vous pourrez voir dans dix ou douze lits seulement, qui meublent les deux chambres de cet Hôpital : cela ne nous fera pas grand chose.

Il suffit que nous soyons avertis une fois pour toutes, 1°. qu'en effet vous n'avez que dix ou douze lits dans votre Hôpital; 2°. que le tiers de ces lits, est souvent occupé par des malades qui ont des maladies chirurgicales; 3°. qu'on

y a vu des tems, pendant lesquels il n'y avoit presque point de maladie aiguë; 4°. que très-souvent, il n'y a que des maladies chroniques, propres à vos épreuves sur l'*uva ursi*, la lisimachie, l'électricité, & dans lesquelles les rithmes bien critiques du pouls, sont marqués par le fonds de la maladie habituelle, autant que par l'effet des remédes qu'on aventure.

Nous passerons légérement sur toutes ces vérités; pourvu que vous conveniez qu'on ne peut pas chercher & tâter le pouls, comme on fait des battues à la chasse, & que ces battues sont au moins inutiles, dans un lieu où il y a moins de têtes de gibier, que de Chasseurs.

Lorsque nos Docteurs vont dans les Hôpitaux, où il y a plus de malades dans un seul jour, qu'il n'y en a dans le vôtre, pendant une année entiére; ils y vont seuls, ou avec deux ou trois compagnons, sans bruit, sans étalage, sans avoir affiché aux portes de la ville, qu'on va observer, qu'on va procéder à la maniére d'Hippocrate (*nos sumus verè Hippocratici*).

Ainsi un Astronome attentif, considére le cours des astres dans la solitude, & loin du bruit; tandis que les polis-

ſons s'attroupent dans les rues, pour voir les éclipſes au travers de verres enfumés, & qu'ils ſe diſſipent lorſque quelqu'un leur crie que l'éclipſe eſt renvoyée au lendemain.

Ainſi dans le pays du midi, qui fut le berceau de la Médecine, ceux qui la cultivent avec modeſtie & ſageſſe, le font à petit bruit; au lieu que ceux qui ont affiché plus qu'ils ne pouvoient faire, ſont obligés de courir les rues, la tête chargée de ſonnettes pour aſſembler les paſſans.

Ainſi les Médecins des ſiécles paſſés, étoient, ſuivant le précepte d'Hippocrate, modeſtes; ils parloient peu & parloient bien: tandis qu'un Ménécrate couroit les villages, & aſſembloit la populace, pour ſe faire regarder comme un Etre fort extraordinaire, & qu'il écrivoit des lettres pleines de jactance, à Philippe Roi de Macédoine.

XXX.

M. de H. fait ſuivre, par ſes Diſciples, une ſervante ſeptuagénaire : petite requête qu'on lui préſente en faveur de ſes jeunes Eléves.

LORSQUE nous ſuivons nos Médecins, ils diſent, avant ou après leurs viſites, à chacun de nous : vous, prenez garde à ce numéro, & vous à tel autre ; ſuivez ces malades, venez les voir pluſieurs fois dans la journée : enſuite ils répondent en deux mots à nos queſtions.

C'eſt ainſi que j'ai vu procéder à Paris, MM. Maloet, Verdelhan, Macquart, l'Allouette & Thierri ; & à Montpellier, MM. Fournier & Fargeon : attachés ou non à la doctrine du pouls, ces ſçavans la connoiſſent comme toutes les autres parties de la Médecine ; ils nous la mettent ſous les yeux, ſans faire un grand étalage de ſçavoir & de critique ; ils nous exercent peu à peu, ſans bruit & ſans oſtentation ; ils ne forcent point notre ſuffrage ; ils ſe contentent de nous expoſer ce que les divers Auteurs ont prétendu ; ils ſçavent que ce qui plaît aux uns, peut déplaire aux autres : ils ne veulent pas

faire de leurs Disciples, des automates montés à une fade & triste monotonie, directement contraire à la liberté, & si je puis le dire, au génie de notre Art.

Au reste, j'aime fort que vous ayez chargé mes camarades & mes confréres, vos Ecoliers, de suivre cette vieille servante, dont le pouls est égaré & fol (*septuagenariam ancillam... plures Medicinæ studiosi ejus pulsum explorarunt*). Mais je voudrois bien que vous leur eussiez aussi recommandé, ou permis, d'examiner le pouls de quelques-unes de ces jeunes filles, qui dans le feu & l'yvresse agréable de leur puberté, regorgent de sang, & sont dans le plus beau période de leur vie, pour l'explication & le développement des fonctions.

Permettez-vous au moins que vos Disciples tâtent le pouls des jeunes gens leurs semblables, & celui des personnes de tout âge, & des deux sexes, dans l'état de santé ? Leur recommandez-vous de tâter exactement le pouls aux personnes qui ont des indigestions, à celles qui se purgent par précaution ou autrement, & enfin de ne point afficher qu'on cherche des choses par-

ticuliéres dans le pouls? Car cette indiscrétion suffiroit seule, pour déranger le pouls de beaucoup de gens, & pour attirer à vos Disciples des épithétes malignes & ridicules, dont l'envie pourroit se servir contr'eux.

Tels sont les conseils, telles sont les leçons que nos Maîtres nous donnent, pour nous rompre & nous habituer à l'exercice de l'exploration du pouls. Les trouverez-vous de votre goût; & croyez-vous que ces petits détails, utiles aux jeunes gens, eussent déparé l'histoire complette du pouls, que vous avez publiée?

XXXI.

Un Historien Législateur du pouls, doit faire à ses Lecteurs l'honneur de leur apprendre, comment il tâte lui-même le pouls; sans cette précaution, à quoi bon donner des leçons & répandre des dogmes?

Il me reste encore quelques petites questions à vous faire sur cet objet.

De quelle maniére vos Disciples tâtent-ils le pouls, & comment le tâtez-vous vous même? à quel procédé donnez-vous la préférence? Nous avons

besoin de sçavoir tout cela, pour profiter de vos découvertes & de vos observations. Quels sont les tems de la journée, eu égard aux heures du repas, les plus favorables pour l'exploration?

Je sçai que vous avez découvert, qu'en faisant remuer vos malades dans leur lit, en les faisant se mettre sur leur séant, leur pouls s'agite, & que lorsqu'ils respirent plus aisément, les mouvemens de leur pouls sont mieux expliqués. Je vous jure sur ma foi, que nos Maîtres sçavent tout cela; & je les ai vus, en tâtant le pouls, non-seulement faire remuer & asseoir les malades, mais encore les faire promener, lorsque cela est possible, les faire respirer, tousser, parler ou se taire. Je les ai vus étendre ou plier les bras & les poignets des malades, & varier toutes leurs attitudes. Je les ai vus explorer le pouls dans le sommeil des malades, & passer les nuits, pour saisir le bon moment, &c.

Il m'est encore arrivé d'en voir un d'entr'eux se laisser conduire les yeux fermés aux lits des malades, & reconnoître dans leur pouls, les viscéres affectés, ou en travail de crise : tout cela s'est passé avec sagesse & prudence,

&

& non à grand bruit, comme j'ai eu l'honneur de vous l'obſerver (29). Je vous avouerai même, que, comme la vivacité eſt de tous les lieux, j'ai vu quelques-uns de mes Condiſciples, ſe laiſſer emporter à leur enthouſiaſme; au point de rebuter dans des Hôpitaux, & les Maîtres qui leur apprenoient à ſuivre le pouls, & les Adminiſtrateurs de ces Hôpitaux, & les malades eux-mêmes, moins patiens que les vôtres, qui ſouffrent à côté de leurs lits des lectures d'une heure, & des diſcuſſions multipliées.

Ces petits accidens ne pourroient-ils pas enfin vous arriver? Ne penſez-vous pas auſſi qu'un Médecin eſt, dans ſa pratique journaliére, tout au moins auſſi bien en poſition de connoître le pouls, & les autres ſymptômes des maladies, que le Médecin d'un Hôpital? Vous pouvez être aſſuré, Monſieur, qu'il y a, en France, des villes & des villages, où des Médecins connoiſſeurs du pouls, renouvellent journellement nombre d'obſervations, & font des découvertes utiles: il y a des endroits, où le peuple même eſt tellement accoutumé à cette méthode, qu'on voit tous les jours les gens des deux ſexes préſenter

leur pouls au Médecin, en lui disant: voyez, Docteur, si mon rhume mûrit, si je cracherai bientôt; si le mal de tête que j'ai, aménera un saignement de nez; si j'aurai mes régles ou les hémorroïdes; si la colique qui me travaille, sera suivie de la diarrhée; si ma médecine a fini d'opérer, si je vomirai encore.

Il y a des Médecins qui disent fort souvent à leurs malades: je ne veux point vous saigner; parce que vos régles sont sur le point de paroître; parce que j'aime mieux, dans l'état où vous êtes, attendre le saignement de nez. Vous avez besoin de vomir: je vous purgerai bientôt; car les entrailles commencent d'entrer en crise. Vos urines ne sont-elles pas troubles? &c, &c.

Tout cela est reçu, connu, usité, au point de ne pas laisser plus de doute que l'inspection de la langue, celle des urines & de toutes les autres excrétions. Il y a même de nos Sages-femmes, & encore plus de nos Accoucheurs, qui connoissent au pouls, si une femme grosse accouchera sous peu de jours ou d'heures. Et la grossesse, Monsieur, se connoît-elle au pouls, & pourriez-vous espérer tous ces heureux succès, de la méthode suivant laquelle

vous avez completté votre histoire (*perfeci*)?

XXXII.

Van-Swieten loué pour la troisiéme fois. M. de H. varie dans ses énonciations ; mais il aime à se placer avant Solano & les autres Modernes, au sujet du pouls intermittent ; il est stable sur ce point.

Je vais enfin achever de vous prouver l'insuffisance de cette méthode, & de donner plus de relief à celle de M. Van-Swieten, qui est aussi la nôtre, en vous remettant sous les yeux, quelques incertitudes, quelques erreurs de calcul, dans lesquelles vous êtes tombé.

Tantôt vous dites avoir vu, dans l'espace des quatorze derniéres annéees & demi, qui se sont passées à démontrer la Médecine Hippocratique, deux fois certainement, & peut-être trois, le pouls intermittent, avant la diarrhée critique (*bis certò, ac fortè ter*).

Tantôt vous avez, pendant le même espace de tems, vu la diarrhée avec le même pouls, une fois par hasard, ou bien deux, ou peut-être trois fois (*casu unum, alterumve, aut fortè tertium*).

D'abord c'étoit deux fois sûrement (*bis certò*), & ensuite c'est une fois par hasard, ou bien deux fois (*casu unum alterumve*).

Ici vous dites que le pouls intermittent est l'effet de la présence des vers dans les entrailles (*à vermibus intermittere pulsum*) ; & ailleurs vous prétendez que cette vérité appartient aux Anciens, & à votre propre expérience, & non point à nos Modernes (*non ex recentiorum dogmate, verùm à remota antiquitate, propriâque experientiâ*).

Ainsi vous vous placez franchement avant Solano, & ceux qui ont travaillé depuis lui ; & vous ajoutez qu'un pareil pouls est souvent, & souvent non, l'effet de la présence des vers (*sæpè vermium ejusmodi pulsus sit, sæpè etiam minimè*). Mais qu'importe que le pouls soit rendu intermittent, ou par la présence des vers, ou par la saburre (*sordes primarum viarum*)? Ce pouls en est-il moins intestinal, suivant l'expression de nos Auteurs, qui ont écrit si long-tems avant votre histoire de 1768?

✱

XXXIII.

Heureuſe remarque de l'idioſyncraſie des Eſpagnols : plus heureuſe comparaiſon entre l'air d'Eſpagne & celui de la Hollande. Découvertes de notre Hiſtorien.

TANTÔT vous laiſſez à décider ſi l'Eſpagne n'eſt pas ſpécialement propre aux obſervations de Solano (*Hiſpania tellus, victus, aerque, Hiſpanorum idioſycraſia, num ejuſmodi pulſuum cauſæ exiſtant?*); & vous aſſurez qu'en Hollande, où vous avez pratiqué la Médecine, pendant vingt années, & où vous avez éprouvé, pendant huit ans, la méthode de Solano, vous n'avez pu voir une ſeule obſervation favorable à cette méthode (*Batavo in aere, in quo praxim undè viginti annos exercui, & in quo annos octo in Solanoniorum veritatem ſedulus inquiſivi.... Non potui hanc ejus experientiam practicam confirmare*).

Je n'ai rien à dire ſur cette ſcrupuleuſe comparaiſon de l'air d'Eſpagne & de celui de la Hollande; elle eſt très-bien placée aſſurément. Mais pourquoi pendant vos vingt années de pratique,

en Hollande, & pendant les huit années que vous avez employé à étudier Solano, n'y avez-vous jamais pensé ni à l'intermittence, que les Anciens vous avoient appris être l'effet des vers, ou de la plénitude des entrailles, ni à vos propres observations, qui vous auroient appris la même vérité ? *(Non potui confirmare)*. Il vous falloit sans doute changer d'air, pour être mieux orienté.

Ce que vous avez vu en Hollande (*in aere Batavo*), n'a point de rapport avec ce que vous avez vu en Autriche *(in Austria)*. Voudrez - vous bien permettre que notre air de France, qui est précisément intermédiaire entre celui d'Espagne & de Hollande, soit plus favorable que le dernier, pour les observations du pouls ?

XXXIV.

Petite aventure entre M. de H. & un Marchand fort goguenard de son métier ; cette aventure, quoique fort ordinaire, transformée en miracle (mirum) !

DANS quel air, s'il vous plaît de nous le dire, avez vous observé ce que vous

rapportez au commencement de votre traité du pouls, fait en 1768, & dont vous parlez avant que d'avoir ſeulement fait mention de Solano & de ſes Adhérens? (*Quod autem mirum ipſe obſervaverim, non reticebo*).

Il s'agit d'un Marchand, dans lequel vous avez trouvé, il y a pluſieurs années (*à pluribus retrò annis*), le pouls intermittent dans l'état de ſanté, & le pouls égal dans l'état de maladie. Ce bon-homme rit même de votre embarras (*me inquietum riſit*); ce qui indique, ce me ſemble, que vous n'étiez pas alors ſi aguerri qu'aujourd'hui ſur le pouls.

Quoi qu'il en ſoit, ſi cette aventure vous eſt arrivée *in aere Batavo*, avant ou après l'ouvrage de Solano, qui parut, ſuivant vous, en 1741, vous n'auriez pas avancé que vous n'aviez rien vu en Hollande. C'eſt donc en Autriche, & pendant les derniéres quatorze années & demi, que vous avez trouvé ce phénomène admirable (*mirum*): ainſi votre époque (*à pluribus retrò annis*), ne monte pas ſi haut que la publication de l'ouvrage de Solano, qui auroit dû vous rendre moins inquiet, & vous épargner la riſée du malade.

D'ailleurs, comme vous ne publiez ce phénomène qu'en 1768, c'est-à-dite, douze ans après la publication des *Recherches*, où l'on trouve de pareils faits, sans qu'on crie au miracle, vous auriez bien pu ne pas le regarder aujourd'hui, comme si étonnant, & comme vous étant particulier, d'après quelques Anciens.

Toutes ces observations, toutes ces époques, tous ces faits historiques, ne vous paroîtroient-ils pas mériter quelque commentaire, où la vérité parût au grand jour ? Il seroit bien utile que M. le Baron Van-Swieten mît la main à cette besogne.

XXXV.

M. de H. paroît avouer lui-même, qu'il ne s'occupe soigneusement du pouls, que depuis deux ans seulement. Peut-il dans un si court espace de tems, avoir fait cinq cent observations. (Quingentis observationibus)?

JE voudrois de tout mon cœur, que nos Modernes ne vous eussent rien appris, & je souhaiterois pouvoir vous remercier, pour ma part, de toutes les

découvertes possibles ; c'est un tribut de reconnoissance que je payerois volontiers. Mais je ne puis comprendre dans votre ouvrage, si vous êtes dans l'intention de vous approprier tout ce qui s'y trouve.

Je viens de vous parler de vos travaux, faits, peut-être (34), il y a plusieurs années. Je crains actuellement que vous ne soyez occupé du pouls, que depuis deux ans tout au plus : vous paroissez l'avouer vous-même (*à biennio novas observationes... sedulò examinavi*) ; & j'ai eu l'honneur de vous faire observer, qu'avant cette époque, vous n'aviez pas vu les *Recherches* (14).

J'espére que vous rendrez tout cela plus clair que le jour, & que vous prouverez à tout le monde, que les cinq cents observations dont vous parlez, n'ont point été faites seulement depuis deux ans ; car, en vérité, la chose seroit trop forte (*quingentorum ægrorum exactè omnia, quæ ad pulsum cæteraque pertinent*) : anciennes ou non, je vous supplie de les publier ces cinq cents observations ; elles feront le pendant si désiré des Epidémies d'Hippocrate.

Au reste, si par hasard vous employez, sur ce qui regarde les princi-

paux caractéres du pouls, les dénominations de dur, grand, fort, petit, tendu, &c; j'espére que vous voudrez bien nous montrer, à quels signes je dois juger aussi que le pouls est dur, grand, fort, petit, tendu, &c.

Je m'imagine encore, que les observations dans lesquelles vous dites avoir noté des rithmes du pouls, qui n'ont pas été décrits par nos Médecins, ne sont point oubliées dans le nombre des cinq cents; on vous devra ces nouveaux éclaircissemens.

XXXVI.

Examen de ce que M. de H. a écrit sur le pouls, avant son dernier ouvrage de 1768. Faveurs dont ses malades l'ont honoré avant 1756. Sentence utile de Salomon, citée par notre Historien.

TOUJOURS désireux d'apprendre quelque chose de vous, Monsieur & très-honoré Archiâtre, & de vous faciliter le moyen d'éclaircir la question du pouls, je vais prendre la liberté de vous en remettre sous les yeux les principaux traits, que vous avez présentés à vos Disciples & au public,

dans vos précédens volumes. Chaque partie de vos ouvrages fera un petit article à part.

La premiére partie, dans laquelle vous parlez, avec tant de modestie, de votre célébrité à la Haye, & de l'amour des habitans de cette ville pour vous (*de summa existimatione.... maximoque ergà me amore*), ne contient rien sur le pouls; il n'y est pas même nommé, si je ne me trompe: j'en suis d'autant plus surpris, que vous y parlez de quelques maladies aiguës, des crises, des urines, du sang. J'observe aussi que vous fîtes paroître cette partie, étant à Vienne, en 1756, la même année dans laquelle parurent les *Recherches sur le Pouls*, & longtems après la publication de l'ouvrage de Nihell.

Il est bien singulier que vous étant occupé pendant huit ans, en Hollande (*in aere Batavo*), de la doctrine du pouls, il ne vous soit pas venu en pensée de continuer vos travaux, à votre début en Autriche (*in aere Austriaco*).

Votre seconde partie, publiée en 1757, m'apprend que vous faites saigner, lorsque le pouls est grand & fiévreux (*si magnum pulsum valida febris*

concomitetur) ; de ſorte que ſi le pouls n'eſt pas grand, il ne faut pas ſaigner ſuivant cette régle. Je trouvai auſſi un exemple d'une intermittence, ou d'une ceſſation entiére du pouls, dans un malade qui avoit la diarrhée. Pourquoi, s'il vous plaît de me l'apprendre, n'avez-vous rien dit, à cette occaſion, de vos idées ſur l'aſphyxie? & pourquoi n'avez-vous pas ſaiſi le moment de remarquer, combien cette obſervation avoit de rapport avec les idées de Solano, que vous examinez depuis près de dix ans ?

Enfin vous regardez le pouls foible & inégal (*debilitas & inæqualitas pulſuum*), comme un des ſignes d'une eſpéce de Polype.

C'eſt à quoi peut ſe réduire tout ce que vous dites du pouls dans cette deuxiéme partie. J'y joindrai, avec votre permiſſion, la recommandation que vous faites à vos Lecteurs, de ſuivre la ſageſſe ſobre, ou la ſobriété ſage de Salomon (*ſobriam Salomonis ſapientiam*).

XXXVII.

En 1758 (troisiéme partie du Rat. Med.) , M. de H. ne pensoit ni à Solano , ni à nos Auteurs François ; il ne connoissoit pas alors leur doctrine.

Vous dites dans la troisiéme partie de vos ouvrages, imprimée en 1758, que le pouls brusque , vif & serré (*celer admodùm contractusque*) , est un signe de malignité. Vous y parlez d'un pouls, qui devint dans le cours d'une maladie aiguë , foible, intermittent, inégal (*debilis , intermittens , inæqualis*) : le malade guérit ; mais vous ne dites pas comment ; & vous n'avez pas pensé à Solano, ni à l'Auteur des *Recherches*, à propos d'un pouls si remarquable. Vous n'étiez guéres occupé de la doctrine du pouls en ce tems-là !

Vous parlez ensuite du pouls débile & inégal, avec une espéce de diarrhée spontanée : autre cas qui auroit dû vous rappeller notre doctrine du pouls.

J'en dis autant de la maladie de cette femme, qui avoit le pouls foible, inégal , quant aux distances & aux pulsations ; vous ajoutez que la diarrhée

parut enfin : mais vous ne vous souvenez point de nos Auteurs.

Je puis donc conclure, que le premier volume de vos Œuvres, qui en contient les trois premiéres parties, ne prouve point que vous étiez particuliérement occupé du pouls, pendant les années 1756-57-58.

XXXVIII.

Les dix premiéres années que M. de H. dit avoir employé à étudier le pouls, ne lui ont pas appris grand chose. Morgagni n'avoit pas écrit en ce tems-là ; mais nos Auteurs avoient publié leurs opinions.

OUVRONS le second volume, dont la premiére partie regarde vos travaux de l'année 1759 ; (c'est-à-dire votre *quarta pars Ration. Med.*). Vous y parlez d'un homme qui avoit des palpitations de cœur, avec le pouls petit & fort inégal ; un vomissement rendit le pouls égal, & dissipa les palpitations qui étoient jointes à une grande foiblesse ; le pouls petit, intermittent, tremblotant, vous faisoit craindre pour

la vie du malade : il se décida une diarrhée abondante, & à votre grand étonnement, le malade guérit (*en alvus... libera... stupendos effectus*).

Et cette histoire ne vous ouvrit pas les yeux, sur les observations de Solano, & sur celles des *Recherches !* & vous connoissiez ces Auteurs en ce tems-là ! en ce tems-là vous vous occupiez du pouls, à la façon de nos Modernes! Non, Monsieur, vous parliez comme Wiérus & les autres, qui faisoient de bonnes remarques sur le pouls, de bonnes peintures de ses caractéres critiques, sans sçavoir la conséquence de ce qu'ils observoient.

Se trouve ensuite, dans cette quatriéme partie, l'histoire d'un Hydropique dont le pouls étoit petit, brusque & inégal: il étoit petit aussi dans une femme qui avoit un cancer.

Voilà tout ce que contient sur le pouls, votre ouvrage de l'année 1759... Je m'arrêterai, s'il vous plaît, un moment à cette époque.

Cette année 1759, est, à peu de chose près, au milieu des vingt années que vous avez employées à étudier le pouls. Je m'explique.

Vous nous assurez, sur la foi du

ferment, en 1768, que vous vous occupez du pouls depuis vingt ans (*Deum testor, me, eamdem à quæstionem, toties a viginti retrò annis, ad incudem revocasse; ne qua negligentia me privaret à lumine veritatis*). Ce ferment fait en 1768, suppose nécessairement que l'année 1759, est, à-peu-près, au milieu de la vingtiéme dont vous parlez.

Or je viens de vous prouver que, depuis 1756, premiére époque de vos ouvrages à Vienne, vous aviez été peu occupé du pouls. J'ai eu l'honneur de vous observer ailleurs (33), que vous n'aviez rien trouvé sur cette matiére, pendant les huit derniéres années que vous aviez passées à la Haye.

Je puis donc conclure que, des vingt années que vous dites avoir employées à la question du pouls, les dix premiéres ne vous ont pas servi à grand chose.

Je vais voir ce que les dix derniéres de cette vingtaine, vous ont fourni; & je commencerai cette dixaine, par celui de vos ouvrages qui a paru dans le tems le moins éloigné de 1768, pour aller ensuite, en descendant, rejoindre celui de 1759 & 1760.

XXXIX.

M. de H. connoît Solano en 1766, ou 67 : il en étoit tems. Le pouls fort vibrant, & admirablement vibrant (admodùm vibrans, mirè vibrans), *seroit-il une découverte de notre illustre Professeur?*

Voyons donc la onziéme partie de votre *Ratio. Medendi.*

Le pouls brusque & petit (*cum celeritate parvitas*), y est regardé comme un signe de la gangréne : on y conseille une saignée ; parce que le pouls est dur & plein (*cum pulsu duro, eoque pleno*) : il est question d'une observation de Septal, au sujet d'un malade qui étoit sans pouls, & qui guérit par l'usage de l'eau froide, & par une ample évacuation du ventre. On oublie ici, comme ailleurs, nos Auteurs modernes, dont l'observation de Septal confirme si parfaitement l'opinion.

Enfin voici une hémorragie : mais elle n'est point accompagnée du pouls dicrote de Solano ; elle est cependant remarquable par le pouls qui est fort vibrant, & admirablement vibrant, tantôt dans les deux côtés, tantôt dans

un ſeul (*pulſus admodùm vibrans.... cum hæmorragia unciarum duarum, naris quidem utriuſque, ſed ſiniſtræ potiſſimùm manè ; veſperè denuò naris ſiniſtræ, ſeſqui uncia. Pulſus dicrotus Solano obſervabatur nunquam ; ſed pulſus mirè vibrans, nunc utroque carpo, nunc alterutro magis*).

Voilà Solano cité ſeul ; vous ne parlez nullement des autres Auteurs du pouls.

Le pouls du ſaignement de nez, n'étoit pas, dites-vous, dicrote ; il étoit fort vibrant, admirablement vibrant. Ce pouls vibrant ſeroit-il, Monſieur, une de vos découvertes ? Je vous en demande pardon ; il ſe trouve dans Galien, qui en fait une eſpéce de dicrote, & que, pour cette fois, vous avez copié, ſans le citer.

Qu'eſt-ce, s'il vous plaît, qu'un pouls vibrant ? en quoi différe-t-il du rebondiſſant, & de notre nazal, du pouls des régles, & de celui des hémorroïdes, du dicrote ? pourquoi employer une autre dénomination que celle dont ſe ſervent nos Auteurs, pour dire ce qu'ils diſent au fonds ? Ici finit votre onziéme partie.

X L.

Nouvelle obligation contractée par M. de H, vis-à-vis de Morgagni. Nouveau reproche fait au Poliâtre de Pergâme (Galien), par le Poliâtre de Vienne (M. de H.).

Je ne vois dans la dixiéme partie, rien qui regarde le pouls ; si ce n'est que vous l'avez trouvé fort vibrant dans un tétanos, & très-débile dans une autre maladie de cette espéce.

Vous y parlez, il est vrai, des hémorragies & sur-tout des crachemens de sang, sans rien dire du pouls qui accompagne ces évacuations.

Je suis fâché que vous ayez perdu ces occasions, de confirmer les observations faites par nos Auteurs sur cette matiére .

Vous parlez dans votre neuviéme partie, d'un malade qui avoit la diarrhée, & le pouls très-intermittent. Et la doctrine du pouls ne vous revient pas dans cet endroit ? Vous vous en occupez cependant dans ce volume : vous allez , suivant le sommaire du chapitre, dire bien des choses sur cette matiére (*de pulsu varia*). Ce que vous

en rapportez, se réduit à des reproches faits à Galien, sur ce qu'il a dit que le pouls est mol dans la péripneumonie: vous prétendez, d'après Morgagni qui est devenu votre Guide, depuis qu'il a paru, & que vous copiez sans cesse), que ce pouls de la péripneumonie est dur.

Me permettrez-vous de vous faire observer, que, si vous aviez consulté les *Recherches sur le Pouls*, vous auriez trouvé les raisons, pour lesquelles le pouls de la poitrine, ou pectoral, est tantôt dur, tantôt mol, tantôt simple & tantôt composé, ou compliqué avec le pouls de l'hémorragie, ou avec celui de l'estomac, celui de la sueur, ou celui de la tête? La décision de tous ces problêmes, auroit pu vous empêcher de déclarer la guerre à Galien, & vous mettre dans le cas de mieux entendre, tout ce qu'il dit du pouls de la péripneumonie.

Quoi qu'il en soit, je ne crois rien oublier de ce qui regarde le pouls, dans votre neuviéme partie.

X L I.

En 1762, M. de H. étoit plus occupé de l'héréſie des hémorroïdes, que de celle du pouls : on ne peut pas tout faire à la fois.

Je viens à la huitiéme partie. Elle eſt accompagnée de votre petite homélie ſur la grande héréſie des hémorroïdes, dans laquelle je ne vois rien ſur le pouls, non plus que dans ce qui compoſe, à proprement parler, cette huitiéme partie : je doute que le pouls y ſoit même nommé, quoi qu'il y ſoit fait mention de quelques maladies aiguës, & ſur-tout des ſueurs.

N'auriez-vous pas pu, à propos des ſueurs, rappeller le pouls de la ſueur indiqué par tous les Médecins depuis Galien ?

Votre ſeptiéme partie imprimée en 1762, contient très-peu de choſe ſur le pouls ; j'y trouve un problême qui peut être intéreſſant. Vous demandez ce que c'eſt que la fiévre hémorroïdale ? Vous faites cette queſtion, à l'occaſion de l'hiſtoire de cette fiévre, qui avoit été publiée par quelqu'un qui avoit pris la liberté de s'écarter de vos

opinions, & qui avoit secoué les entrâves, que vos décisions mettoient à son génie.

J'ai oui dire à des Médecins fort instruits, que cette dénomination de fiévre hémorroïdale, étoit très-bien vue; que cette fiévre étoit dans la nature, autant, & plus, que bien d'autres dont vous parlez-vous-même. Ces Médecins, pour vous le dire en passant, répondroient à votre question, que la fiévre hémorroïdale est celle dont le sujet est hémorroïdaire, le pouls hémorroïdal, & la crise l'apparition des hémorroïdes. Vous verrez, Monsieur, si cette définition vous plaît ou non.

XLII.

Pouls phlogistique. Cylindre polypeux.

Je passe à votre sixiéme partie, qui a vu le jour en 1761 : l'on y parle d'un pouls brusque, dur, fort & phlogistique (*celer, fortis, durus, proindèque phlogisticus*), qui devint plus fort (*fortis*), après une petite hémorragie d'un vaisseau du bras, à la suite de l'opération d'un anévrisme. Le malade mourut : on trouva un épanchement de sang à la base du crâne.

Je m'étonne que ce pouls, qui avoit quelques rapports avec celui des hémorragies, ne vous ait point rappellé ce que nos Auteurs en disent.

On parle aussi d'un homme qui avoit le pouls dur, fort, & dont les vaisseaux examinés après la mort, ne contenoient qu'un petit cylindre polypeux (*).

Enfin il est question d'une femme, qui eut, sur la fin de ses jours, le pouls inégal, intermittent, rémittent; mais les évacuations qu'elle éprouva sont absolument passées sous silence.

C'est à-peu-près ce que contient cette sixiéme partie.

N'y confondez-vous pas, comme par-tout ailleurs, la célérité du pouls avec la fréquence; au lieu que dans

(*) NOTE DE L'EDITEUR. *D. Puylon vidit in juvencula mortua febre ardente, sanguinem concretum intrà venas, à claviculis usquè ad inguina, & intrà arterias sanguis concretus erat, similis sebaceæ substantiæ, sive medullæ sambucinæ porosæ simillimus. Joann. Riolan. oper. anat.* Ainsi la remarque de M. de Haen n'est pas nouvelle. Voyez aussi Morgagni *Epist. anat.* 24, où il parle, d'après Coïter, de ces concrétions (*carniformis materiæ... lumbricis non dissimiles... concretiones eas videri impo-suisse, &c.*).

votre ouvrage de 1768, vous distinguez ces deux rithmes, d'après Morgagni & Stahl?

XLIII.

Ouvrage sur le pouls de 1768 : c'est le chef-d'œuvre de son Auteur, sur cette matiére.

Vous me permettrez enfin de conclure, Monsieur, que vos ouvrages antérieurs à celui de 1768, ne contiennent sur le pouls, que quelques faits isolés, qui ne paroissent point liés à un systême général ; que vous n'y avez point examiné expressément la doctrine de nos Modernes dans toute son étendue; qu'il s'y trouve quelques observations, qui leur sont d'autant plus favorables, que vous les avez faites en passant, & sans en prévoir toutes les conséquences; qu'on ne peut pas dire qu'avant 1768, vous ayez pensé à l'histoire du pouls (*pulsûs historiam conscripsi*) ; que jusqu'à l'époque de 1768, vous n'avez connu d'autre ouvrage des Modernes sur le pouls, que celui de Nihell; que vos observations antérieures à cette époque, ne peuvent pas être opposées aux nôtres; puisque vous ne connoissiez

connoissiez pas notre nomenclature & nos caractéres du pouls ; que votre ouvrage de 1768, doit sans doute passer pour ce que vous avez fait de plus étendu sur le pouls, mais qu'il ne peut pas être regardé comme une histoire complette du pouls ; puisqu'il y en a plusieurs espéces dont vous n'avez pas parlé ; enfin que M. le Baron Van-Swieten, a mieux parlé du pouls que vous, suivant l'esprit des Modernes, dans le peu qu'il en dit, & que sa maniére d'observer, & de rendre ses observations, a beaucoup d'avantage sur la vôtre.

X L I V.

Plaintes respectueuses adressées à la Faculté de Vienne.

Ai-je tout dit sur ces ouvrages antérieurs à celui de 1768 ? Non ; & c'est à vous que je prends la liberté de m'adresser, illustres Membres de la Faculté de Vienne. Permettez qu'un jeune Docteur de Montpellier, mette à vos pieds ses plaintes, & son vif, mais respectueux ressentiment, contre l'un des Professeurs de votre ville, M. de Haen ;

je ne manquerai point à ce que je dois à un de vos Confréres.

Mais souffrez, Messieurs & très-honorés Maîtres, que j'ouvre devant vous ses ouvrages, celui de 1768, celui de 1760, & autres.

Il dit, en propres termes, dans le premier de ces ouvrages, qu'Hippocrate a été sçavant & expert sur le pouls (*gnarum & expertem*); qu'il a consulté le pouls pour le diagnostic & le prognostic, quelquefois plus attentivement & plus exactement que nous (*ad diagnosim prognosimque formandam, aliquandò nobis attentiùs & accuratiùs... descripsisse accuratè in acutioribus morbis pulsum arteriarum*) : M. de Haen avance cela en 1768; & voici ce qu'il publie quelques années auparavant (*pars 9. cap. 2.*).

Hippocrate ne dit pas grand chose sur le pouls; c'est pour cela qu'il n'a pas parlé du pouls de la péripneumonie (*peripneumoniæ pulsum, Hippocrate, quia de pulsibus non adeò multa habet, non describente*).

Suivant M. de Haen, en 1768, il n'y a point d'Auteur plus diffus, plus arbitraire & plus inutile que Galien

(*in doctrina pulsuum, nemo Galeno diffusior, subtilior, plusque arbitrarius, eamdemque ob causam, posteritati inutilior*). Ailleurs, il est obligé de consulter Galien (*Galenum consulamus necesse est*). Je trouve, Messieurs, cela d'autant plus singulier que votre illustre Président ne cesse de citer Galien, concernant le pouls.

Voilà donc un manque d'égards pour M. Van-Swieten; voilà des jugemens & des contradictions que je soumets à vos lumiéres, autant qu'à votre équité.

X L V.

Suite de la même supplication. Contradiction capitale échappée à notre grand Professeur.

ECOUTEZ-MOI encore favorablement, j'ose vous en supplier.

En 1768, M. de Haen prononce en termes non équivoques, que les nouvelles observations du pouls n'ont point lieu en Hollande, ni en Autriche, & qu'il est impossible qu'on puisse faire ces observations dans aucun endroit de la terre (*observationes de pulsu novas, in Belgio Austriaque, haud observari*

dicam ; verùm etiam nullibi terrarum veras, aut obſervari poſſe, enuntiabo).

Il n'eſt rien de plus clair que cette aſſertion, rien de plus tranchant ni de plus abſolu.

M. de Haen a ſans doute oublié l'obſervation de M. le Baron Van-Swieten, ſur le pouls des régles, qui démontre elle ſeule la poſſibilité qu'il y a d'en faire de pareilles. Mais voici la plus inouie contradiction.

M. de Haen s'eſt oublié lui-même; il ne s'eſt pas rappellé en 1763, qu'il s'étoit exprimé ainſi, il y avoit quelques années (*pars quinta cap.* I.) : le pouls obſervé & comparé avec d'autres ſignes de coction, vers le tems de la criſe, m'a vraiment fourni l'occaſion de prédire fort ſouvent la diarrhée ou le vomiſſement, d'après Solano, aux lits des malades de mon Hôpital (*ſanè ex eo pulſu, & circà criticum tempus, & cum progreſſis quibuſdam coctionis ſignis, obſervato ſæpiùs, Autore Solano, evacuationem criticam, vomitu aut alvo futuram, prædixi ad ægrorum lectos in noſocomio*).

Quel nom donner à cette étrange conduite de M. de Haen, Meſſieurs & très-illuſtres Maîtres de l'Art! les

honnêtes gens, dit quelque part cet Auteur, doivent se liguer pour dénoncer à l'Univers ces traits marqués au coin de la mauvaise foi (*cautos animabimus, ut malam nostram fidem orbi patefaciant. Pars. 6. cap. 6.*).

Voyez donc, Messieurs, ce que vous avez à faire. Je vous dénonce, & à votre Président aussi, un homme qui lui a manqué, à lui personnellement, en feignant de ne pas connoître ses ouvrages, & en affectant de se faire regarder, comme le premier qui a pensé au pouls parmi vous, sur-tout à celui des régles (26).

XLVI.

Contradictions, plagiats, accusations, calomnies, négligences, réticences, traits de jactance, épreuves tumultueuses, leçons frivoles, & le reste. Qui pourra le croire?

Je l'ai peint jusqu'ici, comme ayant voulu faire une histoire complette du pouls & des opinions des Modernes, sans connoître quelques-uns des principaux de leurs ouvrages (3-4-5-6-7): comme ayant tronqué & copié d'une

maniére inouie l'Anatomiste Morgagni (8-9-10) : comme s'étant contredit lui-même au sujet de la sueur (16-17) : comme ayant insulté à la mémoire de Galien (2) : comme ayant calomnieusement accusé un de nos Auteurs de mépriser Hippocrate (14).

Comme ayant négligé de parler de l'histoire des Chinois, dans un ouvrage qu'il appelle histoire complette du pouls (20) : comme ayant tronqué les assertions de nos Auteurs (21) : comme s'étant contredit dans plusieurs de ses propositions (32) : comme ayant essayé d'obscurcir les époques de ses remarques, sur le pouls, afin de se placer avant nos Modernes (34) : comme n'ayant écrit sur cette matiére, que des généralités & des lieux communs, dans plusieurs volumes qu'il dit contenir l'histoire du pouls (33-42).

Comme ayant prétendu se laisser croire l'Inventeur de la méthode, où l'on décide du pouls, sur la lenteur & la fréquence (35) : comme ayant confondu dans ses différens ouvrages, la célérité du pouls avec la fréquence ; tandis qu'en 1768, il établit une différence essentielle entre ces deux modifications, d'après Morgagni (34).

Comme ayant voulu faire croire qu'il s'occupoit du pouls depuis vingt ans; tandis qu'il n'a connu qu'en 1768, nos ouvrages faits en 1755, (14): comme ayant enseigné à vos Etudians, une maniére de faire des épreuves sur le pouls, tumultueuses, inutiles, pleines de jactance, au lieu de suivre la méthode, seule profitable, de Van-Swieten (27).

Comme ayant insinué qu'il a fait en deux ans (*perfeci*), cinq cens observations, qui contiennent tout ce qu'il y a à peindre dans une maladie (35).
Comme ayant donné le nom de vibrant au pouls de l'hémorragie, pour écarter ce qu'en ont dit nos Auteurs, & avoir l'air de faire des découvertes particuliéres.

XLVII.

Comment s'accorder avec quelqu'un qui n'est pas d'accord avec lui-même?

Je viens enfin, Messieurs, de mettre tout-à-l'heure sous vos yeux (45), avec quelle franchise ce Médecin dispose de votre air d'Autriche, après avoir disposé de l'air de la Hollande, & conçu le projet de dominer sur la terre entiére.

Il a mis en avant qu'Hippocrate faisoit des prédictions, & qu'il connoissoit les maladies par le tact du pouls; & il veut nous défendre d'acquérir de pareilles connoissances: il veut que ce qu'Hippocrate a fait, selon lui, soit impossible à faire en Europe.

J'ai prouvé qu'il s'est contredit d'une maniére évidente, au sujet d'Hippocrate: il le fait tantôt le Chef de tout ce qui a été dit sur le pouls; & tantôt il avoue qu'Hippocrate ne dit pas grand chose sur cette matiére (*de pulsibus non adeò multa habet*).

J'ai démontré, & quel que soit mon étonnement, je ne puis m'empêcher de démontrer encore, qu'après avoir calomnié, vilipendé, & déchiré autant qu'il a pu, la nouvelle doctrine du pouls, après l'avoir regardée comme inutile, pernicieuse, impossible, il affiche formellement qu'il a fort souvent prédit, d'après le pouls (*prædixi*), & quoi? non point une crise seule, mais celle du vomissement, celle des évacuations du ventre (*evacuationem criticam, vomitu, aut alvo, futuram*); & combien de fois? non point une, non point quelques-unes, mais plusieurs, mais plus souvent qu'il ne peut sans

doute le dire (*sæpiùs*); & où ? non point ſeul & caché, mais en plein Hôpital (*in Noſocomio*), en Autriche même, où il veut en 1768, qu'il ſoit impoſſible de faire ces ſortes de prédictions ſur le pouls!

Eſt-ce par lui-même qu'il a fait ces prédictions? non, c'eſt d'après Solano (*Autore Solano*): eſt-ce par haſard & ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit? non: c'eſt en comparant attentivement les tems & les ſignes des criſes (*circà criticum tempus, & cum præmiſſis ſignis coctionis*).

Il joignoit alors la doctrine du pouls à celle des criſes; & en 1768, il dit que la doctrine du pouls eſt faite pour déranger celle des criſes, & bouleverſer la Médecine (*Medicinam ſubvertit*).

Les prédictions que M. de Haen a faites tant de fois (*ſæpiùs*), pourquoi ne pourroit-on pas les faire chez vous, Meſſieurs, & par tout où il y aura des Médecins auſſi ſçavans que vous & nos Maîtres? Si M. de Haen n'a pas fait ces obſervations, il en impoſoit lorſqu'il les annonçoit : s'il les a faites, il en impoſe aujourd'hui.

En quel tems ſera-t-il croyable, ou en 1768, ou quelques années auparavant? quel fonds devons-nous faire

ſur un homme ſi peu d'accord avec lui-même ?

Vous en jugerez, Meſſieurs & très-illuſtres Maîtres de l'Art ; je m'en rapporte, comme je le dois, à vos lumiéres, & je me tais par reſpect, ſur-tout ce que j'aurois à dire, après ce que j'ai eu l'honneur de vous expoſer. Je ne ſçais même ſi j'examinerai un jour ce que le même M. de Haen dit des criſes, & de nos Auteurs, dans la ſuite de ſon ouvrage de 1768.

Réflexions de l'Editeur.

La lettre de M. Soleilhet, que nous venons de préſenter, a été traduite en latin par M. Huttenbacher, Médecin de Vienne : cette traduction a vu le jour à Vienne même ; j'en donne le titre dans une note (*).

Je crois auſſi devoir rapporter un paſſage de la préface ingénieuſe que

(*) *D.* SOLEILHET, *Doctoris Medicinæ Monſpelienſis, epiſtola circà annotationes novæ pulſuum doctrinæ utiles, quas nuper juris fecit Cl. de Haen, & ex Gallica in latinam linguam verſa ; cum adjuncta præfatione Joſephi* HUTTENBACHER, *Doctoris Medicinæ Viennenſis. Vindobonæ apud Rodolphum Græffer* 1770.

M. Huttenbacher a mis à la tête de sa traduction ; il instruira ceux qui ne sçavent pas ce qui se passe à Vienne, ou qui n'en jugent que par ce que M. de Haen en publie dans ses ouvrages, qu'il fait répandre & réimprimer en France. Il est juste que nos Médecins François soient mis sur le courant de toutes ces questions littéraires.

» Præstabit paucis recensere (*dit M.* » *Huttenbacher*) artem sphygmicam à » Clar. Gallis traditam, etiam in Fa- » cultate Viennensi, jam suos invenisse » fautores ac patronos... hos inter pri- » mus locari meretur Henricus Jose- » phus Collin, Nosocomii Pazmaniani » Medicus laboriosissimus... qui ducem » mihi se se cum patienti ac benevolo » animo exhibuit ; pro quo publicas » ipsi nunc gratias ago... expertissimus » deindè Collega, ac amicus meus D. » Wetsch... Galliam petiit, & doctri- » nam pulsûs... ex fontibus hausit, in » patriamque rediit (vide ejus librum » *Medicina ex pulsu*. Viennæ anno » 1770)...Confirmabit Clarissimus Col- » lin ham doctrinam, observationibus » suis numerosis... tam in chronicis » quàm in acutis morbis... habitis, &c... » Cæterùm annotationibus, partim fri-

» volis, feriis quibufdam, hanc fphygmicam doctrinam labefactare fruftrà
» tentarunt... inter quos non infimum
» adverfarium Magnif. de Haen reperire
» eft... aft utinam Clar. de Haen fecutus
» fuiffet monitum Halleri... qui pru-
» denter ac honorificè afferit... experi-
» mentorum genus (circà doctrinam
» fphygmicam)... liberum imprimif-
» que à præjudicata opinione animum
» pofcere. Adhibuit-ne Magnif. de
» Haen hanc conditionem (& alias),
» in exploranda doctrina? .... Non vo-
» luit, non potuit; nec mirandum,
» cum nec in aliis rebus eas adhibue-
» rit, propptereàque femper infelix ejus
» afferendæ vel reprobandæ fententiæ
» methodus fuerat: id probat ejus de
» miliari doctrina, quam quotidiè Col-
» linius nofter in Nofocomio fuo refu-
» tat, fcriptifque refutavit, ut & Mag-
» nif. Stoerck, & Pringle. Probat in-
» felix ejus exercitium, in electrici-
» tatis ictu adhibendo, juftè proptereà
» à Cl. Tyffoto admonitus; probat ina-
» nis timor, & inermis oppofitio ergà
» emeticorum ufum, à Cl. Tyffoto &
» Balme egregiè defenfum... probat
» fyftema irritabilitatis ac fenfibilitatis,
» contrà omnia Ill. Halleri & Cranzii

» demonſtrata, priùs negatum, nunc
» coactè admiſſum.... probat ejus in
» colicâ pictonum curativa methodus,
» quam ut falſam & noxiam... quotidiè
» Gallici Medici... demonſtrant. Probat
» ejus præjudicium in cicuta & aliis,
» à perilluſtri, Clariſſimo ac Magnifico
» Stoerch, inventis remediis... probant
» fruſtranée inſtituta contrà alkalino-
» rum vim antiſepticam experimenta,
» quam Cl. Pringle & Gardane egregiè
» defenderant. Probat malus ipſius con-
» ceptus de camphora... probat opii in
» variolis, profusâ manu exhibendi,
» mala conſuetudo, à Cl. Viris Tralles,
» Tyſſoto, Joung, reſtricta... probat
» negata febris hæmorroïdalis; probat
» uvæ urſinæ & lyſimachiæ, negata in-
» juſtè ultrà modum, in perſanando
» efficacia; probat pleuritidis falſa aſ-
» ſignata ſedes; probant Chirurgica
» quædam tenuiter defenſa, falſa nervi
» intercoſtalis originis aſſignatio, inuſ-
» tio cranii mortalis. Probant, inquam,
» hæc omnia ſatis ſuperque, Antonium
» de Haen nullibi conditiones (pru-
» denter ac honorificè ab Illuſtr. Hal-
» lero, de experiunda pulſuum doctri-
» na, aſſignatas) implendi animum ha-
» buiſſe «.

Il faut l'avouer, M. de Haen n'eſt pas ſans affaires ; je ne parle ici que de celle du pouls, qui eſt une des plus ſinguliéres qu'il ſe ſoit attirées.

M. Huttenbacher nous apprend que la nouvelle doctrine du pouls a des partiſans dans l'Ecole de Vienne ; il nomme ces partiſans, dont la réputation & les ouvrages ſont connus ; il fait l'éloge de l'ouvrage de M. Soleilhet : que répond M. de Haen ?

Voici la réplique de ce Médecin, telle qu'elle ſe trouve dans la treiziéme partie de ſes ouvrages (*). *Relatum mihi fuit extitiſſe iniquos diffamantium libellorum fabros, qui ſub larvato Medici Monſpelienſis nomine, libellum infamem periodico cuidam ſcripto inſeruerint. Aſt verò ſimiles non moror ; quia reſpondendi animus nunquam eſt, nullum quoque eſt legendi deſiderium : multis enim retrò annis, non legi lividorum pullitiem.*

Le nom de M. Soleilhet eſt donc un nom ſuppoſé, ſuivant M. de H, &

(*) Cette treiziéme partie vient de paroître à Paris, chez DIDOT le jeune, ſous le nom de *Rationis Medendi Tomus Septimus.* La douziéme. partie eſt dans le même volume.

ſuivant lui auſſi, l'ouvrage de M. Soleilhet, eſt une infamie, un libelle odieux, qu'il n'a pas lu, & qu'il ne veut point lire. Mais s'il ne l'a pas lu, comment peut-il décider que c'eſt un libelle? quel eſt l'homme ſi mal informé qui lui a fourni des Mémoires? qu'il décele ce Menteur inſigne, on oſe l'en défier. J'oſe ſupplier auſſi quelque ami de M. de H, s'il lui en reſte encore, de l'interroger ſur ce point.

Que M. le Profeſſeur de Vienne ne liſe pas des choſes qui pourroient le chagriner, je le veux bien : mais qu'il nous apprenne pourquoi il prétend que le nom de M. Soleilhet eſt un nom ſuppoſé, & que ſon ouvrage eſt le produit de l'envie au teint blême, un libelle infâme?

Mettons le Lecteur à portée de juger ſi ces accuſations de M. de H. ſont bien fondées : je veux démontrer qu'il n'eſt rien de mieux mérité, rien de mieux appliqué, rien cependant de plus honnête & de plus ménagé, que la lettre de M. Soleilhet. Voici mes preuves.

Les *Recherches ſur le Pouls* virent le jour en 1756. M. de H. publia la même année ſon premier volume du

Ratio Medendi : il n'eſt pas ſeulement nommé dans les *Recherches ;* eh, comment auroit-on pu le nommer, puiſqu'il n'étoit pas connu! Depuis 1756, M. de H. a continué de fournir chaque année un volume au public ; il a quelquefois parlé du pouls, ſans parler des *Recherches*, qui ſans doute n'étoient pas parvenues juſqu'à lui. En 1767, M. Fouquet publia ſon Eſſai ſur le pouls ; il cita honorablement M. de H ; il le mit au nombre des Auteurs qui cultivent le pouls (*a*).

Juſques-là M. de H. n'avoit aſſurément pas ſujet de ſe plaindre.

La ſeconde édition des *Recherches* parut en 1768 ; on n'y ajouta que les divers Jugemens qu'en avoient rendu pluſieurs Médecins : M. de H. n'y eſt pas plus nommé que dans la premiére édition (*).

(*a*) Eſſai ſur le Pouls, pag 64.

(*) On joignit à la ſeconde édition des *Recherches*, une Diſſertation hiſtorique ſur les criſes, qui avoit paru dès l'année 1753, dans un volume de l'Encyclopédie. M. de H. attaque auſſi cette Diſſertation, & pourquoi ? parce qu'il a écrit lui-même ſur les criſes en 1756, & qu'à ſon ordinaire, il a paſſé ſous ſilence les réflexions qu'il a puiſées dans nos Auteurs,

Les choses étoient à ce point, lorsqu'en 1768, M. de H. publia un ouvrage violent, dans lequel il se déchaîna contre nos Auteurs. M. de Haen se déclare donc l'Aggresseur dans cette querelle: mais de quel ton entre-t-il en lice? On ne m'en croiroit pas, si je ne rapportois ses propres expressions; elles sont au dessus de tout ce que je pourrois dire.

» Viri Clarissimi ab inclyta Facultate » medica Parisina, ad examinandum » librum (*Recherches sur le Pouls*) de» lecti, eumdem tanquam praxi detri» mentosum Facultati denunciaverunt. » Verè utique & præclarè (*a*)... noxia » nova doctrina est, quòd veram Me» dicinam subvertat (*b*)... neque præ-

M. Quesnay, M. Aymen, M de Bordeu, qui en disent plus que lui sur les crises : c'en étoit assez pour que M. de H. se mît en colére. M. Soleilhet fait espérer (N°. 47.) qu'il éclaircira cette question sur les crises.

(a) *Antonii de Haen... pars duodecima Cap. IV. pag.* 163. (N°. 63.) : je me sers de l'édition de Vienne qui a paru en 1768 ; & j'ai comparé tous les passages avec l'édition de Paris qui vient de paroître en 1771. Ces deux éditions sont entiérement conformes.

(*b*) *Ibid.* pag. 161.

» terire oportet... a viris præclarissimis, » non minùs ut detrimentosam, quàm » paradoxam, publicè notari doctrinam » novam (a)... in libro de pulsibus, haud » negligere modò Hippocratem, verùm » etiam flocci facere, irridereque co- » nati sunt (b).... Hippocratem aiunt... » vanum inutilemque practicum esse, » sic ut opera ejus... titulo *meditationis* » *de morte*, insignienda forent (c).... de » titulo *meditationis mortis*, quem im- » mortalibus Coi codicibus... gestiunt » præfigere; quid... dicam? (d)... pro- » fectò si Eques *Mortagne* (*); si *Pe-* » *trarcha* coronatus Poëta, si comicus » *Moliere*, & id genus alii, ejus- » modi (**) protulissent, affatim risis- » semus. Quod verò ii, qui magnorum » medicorum autoritatem ac famam » ambiunt, ejusmodi calumniarum se

(a) *Ibid.* pag. 169. 161.

(b) *Ibid.* pag. 158.

(c) *Ibid.*

(d) *Ibid.* pag. 170.

(*) Mon exemplaire de Vienne, dit *Mortagne*; l'édition de Paris dit, comme il faut dire, *Montagne*.

(**) *Ejusmodi...* quoi? de quoi s'agit-il? l'édition de Paris s'accorde avec celle de Vienne sur cette lacune.

» præſtent fabros, eſt profectò quòd » haud minùs miremur quàm dolea- » mus (a)... quid iniquius unquam » proferri poteſt (b)...? propriæ eorum » praxeos tutamen, & novæ ſententiæ » confirmatio, hoc popoſcerunt (c)... » tantummodò ejuſmodi cerebelli de- » liramenta gentis humanæ nos docent, » & deplorandam in amore veri ſim- » plicifque inconſtantiam, & eam con- » natam ipſis arrogantiam, quâ Ma- » jorum inventis minimè contenti, » proprii ingenii partu, innoteſcere » celebrarique geſtiunt (d) «.

C'eſt ainſi que M. de H. parle d'un ouvrage dans lequel il n'eſt pas queſ-tion de lui : c'eſt ainſi qu'il traite les travaux de nos Auteurs, dont un l'avoit cité avec honneur. Si toutes ſes imputations étoient vraies, ſi elles pouvoient avoir quelque fondement, n'aurions nous pas au moins raiſon de nous plaindre du ton, je puis le dire, groſſier & bas, dont on nous apoſtrophe.

Quoi, nous mépriſons Hippocrate,

(a) *Ibid.* pag. 171.
(b) *Ibid.* pag. 204.
(c) *Ibid.* pag. 164.
(d) *Ibid.* pag. 177.

nous nous moquons de ce ſaint Patriarche, nous le regardons comme un mauvais Praticien (*Hippocratem negligere, flocci facere, irridere.... Vanum inutilemque practicum*)! Nous regardons ſes ouvrages immortels, comme une méditation ſur la mort (*titulo meditationis de morte inſignienda*)! Quoi, notre doctrine a été publiquement notée, comme un tiſſu de paradoxes (*paradoxam*); & cette dénonciation publique, ou cette tâche du livre ſur le pouls, eſt l'ouvrage des Commiſſaires choiſis par la Faculté de Paris (*viri à Facultate Pariſina delecti, ad examinandum librum, eumdem denunciaverunt*)! Ces Commiſſaires en faiſant leur rapport ſur ce livre, l'ont déclaré contraire à la ſaine pratique (*tanquam praxi detrimentoſum*)! Et M. de H. s'écrie que ce jugement eſt bien rendu; il applaudit, il bat des mains (*verè utique & præclarè*)! Sa raiſon péremptoire eſt que la doctrine du pouls bouleverſe la Médecine (*Medicinam ſubvertat*). Quoi nous ſommes pétris d'arrogance (*iis connatam arrogantiam*)! Nous ſommes des Hiſtoriens iniques (*quid iniquius*), des Calomniateurs apprêtés (*calumniarum fa-*

bros), des fols, des extravagans (*cerebelli deliramenta*) !

Je le répéte; quand même tout ce qu'on nous impute auroit quelque fondement, seroit-il honnête, seroit-il décent à un vieux Médecin, tel que M. de Haen, de faire une satyre aussi amére de ses Confréres encore vivans?

Mais avec qui donc, M. le Professeur de Vienne, avez-vous passé votre vie? Vous avez plus de soixante ans; vous êtes le plus déterminé faiseur de livres qui soit au monde, & votre style est si peu poli! *Où prend donc votre esprit toutes ces gentillesses*, vous dirois-je volontiers avec Moliere, qui vous a fait rire, si on vous en croit, mais qui n'a pu vous corriger de la démangeaison d'en imposer par de gros mots, par des proverbes des hales? Si vous nous aviez reconnu fautifs, il falloit vous contenter de nous plaindre; il falloit nous instruire, sans affecter de nous déshonorer.

Le rôle de dénonciateur est un très-vilain rôle, Monsieur le Professeur, permettez-moi de vous le représenter: & qu'aurez-vous à repliquer si je vous prouve que votre dénonciation, vos accusations ne sont qu'un tissu de ca-

lomnies ? Quel autre rôle allez-vous jouer, quel poste vous êtes vous ménagé pour votre retraite ?

Démasquons l'imposture. J'en appelle à nos Juges naturels ; c'est devant eux que je cite M. de H. C'est une horrible calomnie de publier que nous nous moquons d'Hippocrate, & que nous avons imaginé d'appeller ses ouvrages, *méditation sur la mort*.

Qu'on consulte la dissertation sur les crises : on verra que de H. n'entend pas le françois : on y verra que l'Auteur de cette dissertation historique, rappelle seulement, comme cela étoit nécessaire, les opinions d'Asclépiade (*),

(*) Asclépiade fut un homme rare, duquel des sectes entiéres de Médecine n'ont pas le droit de dire du mal. Il a été mis en paralléle avec Boerhaave, & ce paralléle se trouve dans les Journaux de Médecine. On peut même assurer que M. de H. est, autant que tout autre, dans le cas de ménager la mémoire d'Asclépiade, qui étoit un Maître consommé dans beaucoup de matiéres dont M. de H. s'occupe. Le changement de vêtemens, de chemises, de draps & de couvertures pour les malades ; l'espéce de lits dont ils ont besoin, pour être bien couchés ; la vraie façon de faire ces lits, de balayer & de bien aérer leurs chambres (*a*) ;

(*a*) pag. 13. *Rat. Med. Cap. I.*

qui attaquoit Hippocrate, & qui appelloit sa Médecine *méditation sur la mort.*

M. de H. est donc doublement coupable, de nous faire une fausse impu-

---

tous ces objets importans grossissent un des derniers ouvrages de M. de H. Je dis qu'Asclépiade auroit aimé ces minutieux détails à la folie : on sçait qu'il enchanta les Dames Romaines, par ces petites loix de toilette qu'il mît en vigueur parmi elles. M. de H. vise sans doute à l'approbation des Dames de Vienne. Rien n'approche plus du *citò*, *tutò & jucundè* d'Asclépiade, que les promesses que M. de H. fait dans le même volume, au sujet des médicamens. *Simplicitas*, *varietas*, *ordo* (*a*) : tout cela, dis-je, rappelle l'Ecole d'Asclépiade, dont M. de H. sera peut-être surpris de se trouver.... Puisque nous en sommes à cette treiziéme partie, je ne puis m'empêcher d'exhorter le Lecteur à la comparer avec la premiére, au sujet de la boisson & de la nourriture des malades. » On leur prépare, dit M. de H, de l'eau dans laquelle on fait bouillir de l'avoine (*ex avena cum aqua coctâ*), avec une once de miel, s'il n'y a pas du nître, & deux onces de miel, s'il y a du nître (*b*) » cela s'appelle en France la tisanne de M. Ste. Catherine, espéce de Charlatan du dernier siécle; c'est une boisson de nos bonnes femmes.

Au reste, voici l'avis d'un grand Médecin

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.*

tation, & d'ignorer ce qu'Asclépiade a dit, & qui se trouve dans tous les livres.

Falloit-il s'attendre à une pareille bévue, à un tel trait de malignité, de la part d'un homme gagé à gros frais, pour instruire la jeunesse, à laquelle il ne faut pas apprendre à mentir? c'est le premier devoir d'un bon Régent.

M. de H. en impose encore, lorsqu'il

---

sur ces détails de boisson & de régime, dans les maladies. » Nos locô mellis, Saccharô utimur, & ex eo varias potiones paramus... Sed » hæc ipsis Mulierculis nota sunt.... ideò manus » à tabula... de victûs ratione, Galenus multa » dicit : sed cum nostra ætate nullibi hæc victûs ratio servetur, de ea frustrà differi existimo... refrigerant & humectant infinita pleraque, quæ enumeranda non censeo, maximè cum inania & prorsùs inutilia, longo » usu & experientia semper compererim... » Mulieres in jusculis solvunt vitella ovorum, » cum succo limonum, arantiorum... aquam » in qua incoctum hordeum... tandem quot » capita, tot sententiæ (*P. Poterii* (Medici » ævi sui Principis) *de febrib. libr.* 2.) «. Ce Médecin n'auroit pas mieux parlé, s'il eût été obligé de lire un chapitre de la treiziéme partie du R. M. de M. de H. *hæc ipsis Mulierculis nota... frustrà de iis differere existimo... hæc inania & inutilia...* &c,

qu'il avance que la Faculté de Paris a nommé des Commiſſaires pour examiner le livre des *Recherches ſur le Pouls ;* cette allégation eſt fauſſe, dis-je, & tout-à-fait controuvée. Il paroît que M. de H. voudroit ſe procurer des protecteurs, par une frauduleuſe flatterie ; mais la Faculté eſt trop ſage, pour tomber dans de pareils piéges ; elle trouvera toujours mauvais que quelqu'un l'invoque dans des affaires que dicta la paſſion, & ſur-tout une paſſion effrénée au point de ſuggérer une dénonciation capitale, faite en termes groſſiers : la Faculté, livrera ce délateur à l'indignation & à la riſée publiques, comme elle y livre tous les brouillons intriguans.

M. de H. n'a pas ſçu lire ce qui eſt expliqué dans l'ouvrage de Cox, traduit & commenté par d'Abbadie, au ſujet d'un ouvrage de M. le Camus : il n'a pas compris le ſens de ce qu'il a lu ; ou bien il l'a interprété, ſuivant que ſon deſſein de nuire le lui a inſpiré. Il doit des excuſes à la Faculté de Paris, pour s'être conduit avec trop de légéreté vis-à-vis d'elle, pour ne rien dire de plus. Et quelles réparations ne doit-il pas, à ceux qu'il prétend dénigrer

ſans les entendre, ſans les connoître? Examinons ſon plan, voyons les prétentions qu'il affiche; recueillons ſes propres expreſſions, il va décéler lui-même les motifs de ſa pétulance & de ſon indiſcrette ſortie.

» Duodecimam partem à pulſu exor- » diar, cujus in prioribus frequenter » quidem memini, ac hiſtoriam conſ- » cripſi; at verò Recentiores Hiſpani » Gallique obſervatores, eamdem à me » extenſiorem longè, explanatioremque » popoſcerunt (*a*)... pulsûs hiſtoria ab » ipſis Medicinæ incunabulis ordienda » fuit (*b*)... proſequar ad ſæculum noſ- » trum, additurus modificationes quas » partim Obſervatores attentiſſimi, par- » tim mei mihi ægri ſuppeditarunt (*c*)... » reſtitui magno viro (Hippocrati) ho- » norem (*d*).... Hippocrates conſuluit » pulſum... ad diagnoſim prognoſimque » formandam, idque aliquandò nobis » attentiùs & accuratiùs (*e*)... convicti » ſimus non modò pulſuum doctrinæ,

(*a*) *XII. pars præfat.*
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Cap. I. pag.* 14.
(*e*) *Ibid. pag.* 1.

» non ignarum fuisse Hippocratem, » verùm potiùs & gnarum & expertem (a)... aræteus cappadox pulsum » examinavit descripsitque, ità ut nemo » nostrùm accuratiùs (b)... aræteus, ùt » Hippocrates, & nos, pulsus cognoverit distinxeritque (c).... quod mirum ipse observaverim, non reticebo (d)... Si opus esset, quingentorum & ultrà ægrorum diariis exactè » omnia quæ ad pulsum cæteraque » pertinent, notantibus, quæ mox retuli confirmare possum (e)... Deum » testor me, ùt in cæteris, ità & in » hac quæstione (pulsûs) egisse, eamdemque toties à viginti retrò annis » ad incudem revocasse; ne qua aut negligentia, aut mentis præoccuppatio, » me à lumine privaret veritatis (f).

J'apperçois dans ces passages, qui dévoilent les vues de M. de H, deux vérités plus claires que le jour. La premiére est qu'il s'établit & veut se faire

(a) *Ibid. pag.* 14.
(b) *Ibid. Cap. II. pag.* 15.
(c) *Ibid. pag.* 20.
(d) *Ibid. Cap. II.*
(e) *Ibid. Cap. III. pag.* 146.
(f) *Ibid. pag.* 115.

reconnoître pour l'Auteur de l'histoire du pouls : car il annonce qu'il a fait dans ses précédens ouvrages cette histoire, qu'il va l'étendre dans celui qu'il publie en 1768, & qu'enfin il s'en occupe depuis plus de vingt ans (*à viginti retrò annis*) ; il en fait serment (*Deum testor*). Il faut l'en croire: il a ramassé pendant cet espace de tems, plus de cinq cents observations, qui contiennent exactement ce qui concerne le pouls & tout le reste (*quingentorum & ultrà ægrorum... exactè omnia*); il se croit obligé de revoir & de rappeller son histoire; il en donne, pour ainsi parler, une deuxiéme édition, à l'occasion de quelques Médecins Espagnols & François, qui l'y ont engagé (*poposcerunt*).

Cela veut dire que M. de H. qui avoit déja fait une histoire complette du pouls, & qu'il regardoit comme suffisante, s'est cru obligé de reprendre son travail, à l'occasion de ce qui s'est passé depuis l'édition de ses premiers ouvrages : il se place sans façon avant tous nos Auteurs François qui ont parlé du pouls, & dont le premier ouvrage ne remonte qu'à l'année 1756; tandis que M. de H. veut essayer de faire

remonter les siens jusqu'en 1748. (*à viginti retrò annis*) (*) : il y a en 1768, vingt ans que M. de H. travaille sur le pouls; il n'y en a pas autant (en 1768) que les *Recherches sur le Pouls* ont paru.

M. de Haen est donc antérieur aux *Recherches*, suivant son calcul; il prend de plein saut la premiére place, il se l'adjuge: chacun a sa petite manie, sa passion favorite; celle de M. le Professeur de Vienne est de se croire & de vouloir qu'on le croye Historien du pouls (*historiam conscripsi... à viginti retrò annis*) : c'est-là son premier objet, c'est la principale prétention que je

(*) Dans ce tems-là, les observations de Solano venoient de se répandre en Angleterre & en France. M. de H. auroit bonne envie de placer ses propres travaux avant cette époque; puisqu'il annonce que des Observateurs Espagnols & François l'ont engagé à revoir son histoire du pouls (*Hispani Gallique poposcerunt*). Il n'ose pourtant pas dire qu'il a pensé au pouls avant Solano; mais il se plaît à le laisser croire : il ne parle du Médecin Espagnol, qu'après avoir étalé ses propres découvertes, & celles de quelques Auteurs antérieurs à Solano : il se glisse adroitement parmi eux; c'est une petite finesse d'école, qui tient fort de l'enfantillage.

démêle dans ses phrases entortillées, qu'on vient de lire.

Son deuxiéme objet a quelque chose d'aussi bizarre : il veut qu'Hippocrate ait tout dit & tout sçu sur le pouls ; c'est une des découvertes (*) de notre Professeur ; il se l'attribue au moins. Il fait de grands éloges d'Hippocrate; mais il n'a garde de s'oublier lui-même: il se rapproche le plus qu'il peut de ce divin Grec, après avoir rétabli son honneur (*Hippocrati... restitui honorem*).

Arétée a aussi sa part aux suffrages

(*) Une découverte moderne & des plus récentes ; c'est ainsi qu'il faut l'entendre : elle n'est que de 1768 ; car quelques années auparavant (*a*), M. le Professeur Historien prétendoit en termes formels, qu'Hippocrate ne disoit pas grand chose du pouls (*Hippocrates de pulsibus non adeò multa habet*). Où étoient ensevelies alors toutes les merveilles sur le pouls, que M. de H. a trouvées depuis dans Hippocrate ? pourquoi dit-il sans cesse blanc & noir ? pourquoi souffle-t-il le froid & le chaud ? Il faut pardonner quelque chose à l'enthousiasme Professoral : mais un homme oublieux de son naturel, doit être modeste & circonspect ; il ne doit point trancher ; au moins doit-il être poli & honnête envers tout le monde, afin qu'on ne reléve point ses bévues.

(*a*) *Pars 9. R. M. Cap. 11.*

de M. de H; il le met à côté d'Hippocrate, sur la question du pouls : autre découverte, en vertu de laquelle M. le Professeur fait un fort joli trio, composé d'Hippocrate, d'Arétée, & de lui-même, sur la matiére du pouls (*Aræteus, ùt Hippocrates, & nos, pulsus cognoverit*).

De cette maniére, les éloges que M. de H. donne à Arétée & à Hippocrate, se réfléchissent sur lui-même; c'est ainsi qu'il se flatte : j'ai, dit-il, établi dans mon histoire du pouls, qu'Hippocrate & Arétée sçavoient tout ce qu'il y a à sçavoir sur cet objet ; pour le prouver, je soutiens qu'ils le connoissoient comme moi, & que je le connois comme eux : il a cru qu'ayant ramassé & exagéré beaucoup, ce qu'Hippocrate & Arétée, ont dit, en y joignant ce qui lui appartient, & les observations de quelques Auteurs (*), il a tout

(*) Morgagni est un de ces Auteurs ; il a écrit après l'Auteur des *Recherches*, & après M. Michel: mais M. de H. juge à propos de placer Morgagni avant eux, comme il s'y place lui-même ; il copie Morgagni d'une maniére aussi servile qu'inutile : M. Soleilhet a tiré un grand avantage de cet Anachronisme,

dit & tout fait (*ab ipsis Medicinæ incunabulis exordiar, additurus quæ partim observatores... partim mei mihi ægri suppeditarunt.*

Il a enfin, selon lui, completté, oui completté, l'histoire du pouls (*pulsuum examen institui, perfeci (a).*

De pareilles prétentions, de pareilles dispositions, font naître aisément la prévention, les scrupules, & le désir de nuire & de médire. Aussi nos Auteurs ont-ils été dépeints comme des ennemis d'Hippocrate, comme des Hérétiques qui renversent ses loix, qui entreprennent sur ses possessions, que M. de H, (qui se donne pour le fils aîné d'Hippocrate (**), regarde

---

volontàire & honteux pour un galant-homme, qui auroit au contraire félicité nos Auteurs de ce que Morgagni avoit confirmé ce qu'ils avoient publié avant lui.

(*a*) *pag.* 12. *Cap.* III. *pag.* 116.

(**) *Nos sumus verè Hippocratici.* Tous les volumes du *Rationis Medendi* redisent cette espéce d'apophtegme, ou l'équivalent; c'est-là, pour ainsi dire, le cri d'armes de M. de H: mais comme il y a des cris de défi, d'invocation, d'exhortation, de résolution, d'événement, de commandement, on pourroit de-

comme son patrimoine, & sur lequel il n'entend point raillerie.

Qu'on considére en effet comment il parle de ces François & de ces Espagnols qui ont ému sa bile, & réveillé sa jalouse ferveur: avec quelle adresse, il se donne le droit de les vilipender! Comment il ameute contr'eux les gens qui n'y regardent pas de près!

» Viri expertissimi, novitatis, seu » Autores, seu promotores, ea lege » crises admittunt, non ad dies ab » Hippocrate numeratos, non ad obser- » vatas coctiones, verùm ad suorum » specificorum pulsuum adparitionem... » probatum autem est legibus Hippo- » cratis nihil certius, nihil dari verius. » Ergò nova pulsuum doctrina, has » leges turbando violandoque (*), non-

mander à M. de H. de quelle espéce est le sien, & ce que c'est qu'un Médecin qui répéte partout, *nos sumus verè Hippocratici*; qu'est-ce que cela signifie?

(*) » Sanè ex pulsu, & circà criticum tem- » pus, & cum prægressis quibusdam coctionis » signis, observato *sæpius*, evacuationem cri- » ticam, vomitu aut alvo futuram, prædixi, » ad ægrorum lectos in Nosocomio «.

C'est ainsi que s'explique M. de H, dans un

„ nisi perniciosa esse praxi potest (a)..
„ viderentur iniquam illorum opinio-

de ses ouvrages antérieur à celui de 1768, (*pars 5 Rat. Med*). En ce tems-là, il croyoit & publioit que les pouls, les signes ordinaires de la coction & les tems des crises, alloient de concert : aujourd'hui il sépare la marche du pouls de celle des crises; il dit qu'en observant le pouls, on contrarie le tems & la marche des crises. Quand faut-il donc croire M. de H, ou en 1768, ou quelques années auparavant ? Dans le tems qu'il étoit le partisan du pouls, il se vantoit sur ce sujet, au point que les *Alétophiles* de Vienne lui en faisoient un reproche. Aujourd'hui il a changé de croyance, il a abandonné la doctrine qu'il professoit; il fait plus, il se déchaîne contre cette doctrine, & contre ceux qui la cultivent : quel ordre, quelle suite dans sa maniére de penser! Il faut voir dans les réflexions de M. Soleilhet, le parti qu'il a tiré de cette lourde contradiction, dans laquelle M. de H. s'est laissé cheoir. Je dois dire aussi, au sujet de ce passage de la *cinquième partie*, que je viens de rapporter, que M. de H y avoit insinué un *Autore Solano... sæpiùs Autore Solano... prædixi* : alors M. de H. n'étoit pas décidé, comme en 1768, de dépouiller & insulter Solano & nos Auteurs (qui avoient écrit avant cette *cinquième partie du Rat. Med.*). M. le Professeur est si sujet à changer d'avis & de systême, qu'il ne faut pas désespérer de le voir rentrer dans la bonne voye.

(a) *Ibid. Cap. IV. pag. 206.*

„ nem invehere in Medicinam velle,
„ qui in ſacriore doctrina, ab immenſa
„ dubitantium multitudine inconcuſſas
„ æternas que veritates dubias reddi,
„ iteratoque examini oportere conten-
„ dunt .. potero cum Hippocrate reſ-
„ pondere : in Medicina jampridem
„ omnia ſubſiſtunt (*a*) «.

Tout eſt dit en Médecine, il n'y a plus rien à déſirer, Monſieur le Profeſſeur, ſans doute depuis l'heureuſe publication de vos différentes parties du *Rat. Med.* Il ne reſte plus qu'à courir ſus aux Incrédules; c'eſt un privilége dont vous uſez, le mieux & le plus ſouvent qu'il vous eſt poſſible.

Telle eſt enfin la cauſe de la mauvaiſe humeur de M. de H: Arétée, Hippocrate & lui ayant tout dit ſur le pouls, ceux qui veulent ſe mêler d'en parler après ces trois grands hommes, ne ſont que de petits cerveaux en délire, des gens iniques, des Calomniateurs avérés, des plagiaires qu'il faut écarter, qu'il faut deshonorer, qu'il faut perdre.

Mais après tout, eſt-il vrai que M. de H. ait prouvé qu'Hippocrate, Arétée

(*a*) Ibid. pag. 204-205.

& lui, en sçavoient autant, ou plus que nos Modernes sur le pouls? est-il vrai que dans ses volumes, grands & petits, antérieurs à celui de 1768, M. le Professeur de Vienne eût fait l'histoire du pouls, comme il le prétend? non vraiment, non: sa prétention est un rêve, une idée chimérique & phantastique, qui s'est emparée d'une tête qu'un sçavoir mal digéré, une étude pénible & forcée, & un défaut radical de goût, ont échauffée (*cerebelli deliramenta*): c'est le fruit d'un fonds de prévention outrée, & d'un violent désir de dominer, de faire des découvertes, & d'être le *Stentor* de la Médecine (*connata arrogantia... eorum qui magnorum Medicorum Autoritatem & famam ambiunt* (*).

M. Soleilhet surpris, comme bien d'autres, des disparâtes de M. de H,

(*) Je supplie mes Censeurs & mes Lecteurs, de remarquer que ces expressions dures que ma plume laisse échapper à regret, & qui peuvent étonner leur délicatesse, ne sont qu'un rendu; ce sont les propres expressions de M. de H, qu'il a même laissées subsister dans la deuxiéme édition de son volume de 1768, qui s'est faite à Paris en 1771, & qui se vend chez DIDOT le jeune, avec approbation & privilége.

crut devoir oppoſer une digue aux injures, contre la nouvelle doctrine du pouls, qu'il faiſoit répandre de Vienne dans toute l'Europe. Il prit le ton honnête, modeſte; il ne s'écarta point des bornes permiſes par nos mœurs aux critiques les plus modérés : s'il mêla quelque ironie dans ſa défenſe, il le pouvoit ſans injuſtice, eu égard à la violente attaque de M. de H, & à la force de ſes expreſſions injurieuſes. M. Soleilhet croyoit, en ſe conduiſant ainſi, & en mettant M. le Profeſſeur de Vienne dans le cas de répondre à pluſieurs queſtions intéreſſantes, pouvoir le ramener doucement, & le rappeller à lui-même : mais il a été trompé dans ſon attente. M. de Haen pour toute replique a vomi de nouvelles injures: *iniquos diffamantium libellorum fabros... ſub larvato Medici Monſpelienſis nomine, libellum infamem periodico cuidam ſcripto inſeruerint... nullum legendi deſiderium... multis retrò annis, non legi lividorum pullitiem.*

J'ai déja rapporté cette belle & délicate tirade : certainement elle eſt digne de ces tems gothiques, où des pédans imbus de quelque ſçavoir, s'échauffoient à ſe chanter pouille les uns

les autres, comme nos portefaix s'amusent & s'échauffent en se donnant des coups de poing.

Mais détournons la vue de ces objets dégoûtans. Achevons d'instruire M. de H, sur l'Auteur d'un ouvrage qu'il lui plaît d'appeller un libelle pseudonime, & le produit de l'envie, (*libellum infamem, lividorum pullitiem*); parce qu'il a cru se tirer par-là de l'embarras dans lequel cet ouvrage l'a jetté.

M. Soleilhet est Médecin de Tulles (*), ville capitale du bas Limousin, où M. son pere, Médecin comme lui, jouit

(*) La ville de Tulles a produit de grands hommes, entr'autres le sçavant *Baluze*: on a conservé la mémoire d'un trait remarquable de ce fameux Critique. Il se fit connoître étant encore fort jeune, par une tres-belle & tres-fine critique qu'il intitula *Antifrizonius*: celui qu'il combattoit s'appelloit *Frizon*. Ce Frizon avoit fait un ouvrage fort ampoulé & fort verbeux: on dit que se trouvant dans l'impossibilité de répondre à Baluze, il en fit un sur la *consolation des affligés*. On appelle aujourd'hui a Tulles la sage & judicieuse critique de M. Soleilhet *Antihaenius* cette dénomination est assez heureuse. On remarque aussi que M. de H, a l'exemple de *Frizon*, a cherché des *consolations*, sans songer à la défense de sa cause; il a fort sagement dé-

de la plus grande réputation : partageant la confiance publique avec des Confréres, qui exercent la profession aussi noblement qu'eux, Messieurs Soleilhet, honorés & considérés, vivent heureux, & passent des jours utiles, en conservant ceux de leurs Concitoyens ; ils n'ont point eu besoin de se transporter dans un Royaume étranger, pour faire parler d'eux ; ils n'ont point sollicité des chaires extraordinaires, ils ne se sont point faits connoître en répandant des gazettes de Médecine, des extraits des cahiers de leurs Professeurs.

Peu éloignés de Montpellier, & à portée de Paris, ils ont toujours conservé une liaison intime avec les Professeurs de ces deux grandes villes : M. Soleilhet le fils, les a tous vus ; il a visité les Hôpitaux de Montpellier, de Nismes, de Bordeaux, de Lyon, de Paris. En un mot, M. Soleilhet est Médecin ; il pratique la Médecine dans

claré qu'il n'ambitionnoit pas la gloire de ce monde, qu'il n'attendoit point dans cette vie la récompense de ses travaux : je rapporterai plus bas les propres termes de cette déclaration. Chaque siécle a ses *Baluzes* & ses *Frizons*.

des contrées, qui depuis les premiers siécles de l'Eglise, furent le centre de cet Art, & qui ont été de tout tems éclairées par de sçavans Médecins, Professeurs ou autres, l'honneur de la France & de l'Europe entiére.

M. Soleilhet peut donc se mesurer avec quelque Médecin que ce puisse être, même avec M. de H, qui élevé dans une Ecole nouvelle, en comparaison de celle de Montpellier, a quitté la Hollande pour aller faire à Vienne un établissement nouveau (*a*), & se mettre à la tête d'un Hôpital des plus médiocres, & tel qu'il s'en trouve dans nos petites villes du troisiéme ordre.

Si M de H. a sur M. Soleilhet l'avantage de l'ancienneté, celui-ci a parlé à M. de H, comme à son aîné, comme à un Professeur décoré & connu par

(*a*) M. de H. ne cesse d'y appeller des pratiques & des Auditeurs... il s'écrie *veni & vide... in Nosocomio tractavi præter innumeros chronicos morbos, triginta ægros... acute decumbentium ne quisquam periit...* un nombre infini de maladies chroniques ; dans un Hôpital qui contient bien douze lits, c'est trop ; trente maladies aiguës, c'est trop peu, dans une année académique (*anno hoc academico*) 13. *pars Rat. Med.*

plusieurs ouvrages. M. Soleilhet a lu ces ouvrages; ainsi on le voit par son Essai.

Que M. de H. ne dise donc plus que M. Soleilhet, ou son nom, est un nom emprunté; qu'il ne traite plus son ouvrage de libelle, mais qu'il y réponde, j'ose l'en prier en mon particulier (*); c'est le moyen de terminer utilement,

(*) Je joins cette requête à celle que j'ai présentée à M. de H, dans mes Réflexions préliminaires, au sujet du systême du pouls, adopté par Boerhaave, & qui est le systême du dernier siécle. J'ai dû dire ce qu'en pense M. de H; je le place ici; » Scholæ medicæ » posterioris ævi, simplex doctrina pulsuum, » veraque & tuta est (*pars* 12. *Cap. II.*) ». A quoi peuvent donc être utiles les ouvrages & les découvertes sur le pouls de notre sçavant Professeur, si le systême courant est vrai & assuré (*veraque & tuta*). Ce n'est plus la peine de s'occuper de ces objets: voilà ce que M. de H. devoit répondre aux Espagnols & aux François, *qui extensiorem explanatioremque historiam poposcerunt*: voilà ce qu'il faut qu'il nous éclaircisse; c'est un objet digne de lui & des places qu'il occupe; il jouit d'un loisir que ne goûtent point ceux que la fortune n'a pas comblé de ses faveurs. Nous sçavons qu'il doit ce bonheur singulier, autant aux soins paternels de Van-Swieten, qu'à son talent rare & transcendant, pour élever la jeunesse, pour faire des leçons, des découvertes, des obser-

ou d'une maniére instructive, des contestations, dont M. de H. n'a pas craint d'être l'Auteur lui-même, & qu'il a par conséquent plus d'intérêt que personne de voir finir.

Je puis d'ailleurs l'assurer avoir vu M. Soleilhet travailler à son ouvrage, & avoir vu des notes qu'il a faites sur tous les volumes du *Rationis Medendi.*

Je finirai par un éloge de M. de H; j'espére que sa modestie ne le désapprouvera pas, & que personne n'en murmurera; il m'en fournira lui-même la matiére & le cannevas: je ne puis me refuser au sentiment de vénération & de respect que m'inspirent pour sa personne, & le portrait qu'il en fait, & la probité, les mœurs & la Réligion dont il fait la profession publique que voici.

» Magnam differentiam interpono, » inter veritatem fidei, omni demons» tratione majorem, & certitudinem, » seu moralem, seu physicam... mihi

---

vations, des dissections, des analyses, des abrégés, des extraits, des traductions, des expériences, des livres, des épreuves, des Commentaires, des critiques, des prônes, des priéres, des dédicaces, &c, &c, &c.

» nihil minus quàm hominum existi-
» matio cordi est (*a*)... mercedem labo-
» rum in hoc mundo non expecto...
» Similes non motor (*il parle de ceux*
» *qui font des ouvrages contre lui*)...
» profectò nisi in Deum, omnis invi-
» diæ, omnis detractionis ultorem,
» bonosque in mores gravissimè pecca-
» rent, pergerent ne, an desisterent,
» parùm morarer... adeòne cæcutiunt,
» ut non videant se bonorum mihi
» conciliare honorem... qui applaudere
» causæ amant, quam intelligunt, non-
» nisi atro dente impugnari posse (*b*) «.

Cette maniére de penser, pleine de piété, de candeur & de désintéressement, donne la plus haute idée de M. de H: si on trouve qu'elle ne se concilie pas tout-à-fait avec les vives sorties que ce pieux Professeur fait contre ceux qui ont le malheur de lui déplaire; si on conçoit difficillement que la même plume qui a tracé ces protestations de Réligion & de bonnes mœurs, de modestie & de bonhomie, aye pu laisser échapper tout ce qui se trouve dans les ouvrages de M. de H, contre

(*a*) *Pars* 12. *Rat. Med. Cap.* IV. *pag.* 205.
(*b*) *Pars* 13. *Rat. Med. Præf.*

ſes Confréres, je n'aurai rien à repliquer.

Voici par exemple un paſſage qui m'embarraſſe beaucoup, & que je laiſſe à évaluer aux Théologiens.

» Medici plures, *dit M. de H*, plu- » rimique Medicinæ ſtudioſi mirati... (*toujours de l'admiration ; toujours du merveilleux*) ! » Norunt implacabiliorem » me exiſtere neminem... toties mihi » teſtes circumſtant, in eos qui arcana » quondam celaverint, veluti in ſorde- » dos homines nefarios, luci præſenti, » æternâque indignos, acriter invehenti » (*pars 13. Rationis Medendi Præfat.*) «.

Ces ſentimens violens ſont-ils bien charitables ? Comme M. de H. traite ſon prochain (car enfin la Médecine *Hippocratique* n'eſt-elle pas une éſpéce d'arcane) ! Nos Facultés ſe contentent de couvrir de mépris ces vils perſonnages qui *vont pipant le monde*, comme dit Montagne, avec leurs bois & leurs ſyrops ; mais elles ne les pourſuivent pas, comme M. le Profeſſeur de Vienne, juſques dans l'autre vie. Nous ſommes fort heureux qu'il ne nous croie pas des gens à ſecrets : s'il y avoit parmi nous quelque Prôneur de préparations ſingulières, comme il ſeroit accueilli,

ce *Nefarius*, par M. le Professeur ! Nous sommes plus tolérans dans ce pays; nous laissons paître, nous laissons vivre ces *Sordides* Prôneurs de préparations secrettes. f.

N°. LX.

DES SUEURS CRITIQUES, ET DE LEUR POULS.

Imputation fausse & mal fondée, dont le Docteur de Haen charge le Docteur Freind, & le Docteur de Bordeu.

» ERROR horum qui in morbis » acutis damnant sudores quocumque » morbi tempore, & illos ab Hippo» crate unquam laudatos esse negent: » *Freind* & *Bordeu* hoc ultimum sta» tuentes, ab illustr. *Hallero* penitùs » refelluntur.

» Quantùm ad errorem, Salutares » sudorum crises esse, & ut tales ab » Hippocrate relatos, negantem, fateor » me nullatenus comprehendere posse, » qui fieri potuerit ut ejusmodi in er» rorem docti alioqui viri inciderint.

» Quis de Freindo hoc comprehendat
» viro & erudito, & Græcorum Au-
» torum perito Lectore? Illum egregiè
» refictatum legimus a Viro Ill. Halle-
» ro, in notis ad caput de sudore Boer-
» haavii. Freindus, inquit (Hallerus)
» apud Hippocratem omninò sudorum
» criticorum exempla non reperiri;
» præceps affirmavit ab Libr. 3. Epid.
» Ego verò, non in theoria solùm
» Hipp. reperio sudores criticos Aphor.
» 4. 36. *peri crifeon* ff. 1. Coac. 4.
» Tract. 11. ff. 1; sed in experimentis,
» v. gr. in causo Epidemico Epid. 2.
» ff. 3, in febre acuta Epid. 3. ægrot. 6,
» in pleuritide ibid. 8, in febre remit-
» tente ibid. 10; & in universum su-
» dores in morborum acutorum initiis
» nihil proficiunt; sanguinem aquâ
» adeò necessariâ spoliant, neque quic-
» quam de morbi causa minuunt Coac.
» Libr. 6. ff. 3: sed iidem, cum signis
» coctionis in urina, die morbi acuti
» circiter septimo universales & con-
» tinui critici, sunt utique & salutares;
» nec die septimo tantummodò, sed
» quocumque die critico, ut post Hip-
» pocratem observatio docet.

» Recentior scriptor occurrit (Cl.
» Bordeu) quinonmodò, quod nega-

» verat Freindius, quoque negat; verùm etiam ex Hippocrate demonſtrare » conatur, ſudoris in acutis perniciem, » & quidem ex Aphor. 8. N°. 4, ſudores in diebus criticis oborti vehementes & veloces, periculoſi; & qui expelluntur ex fronte, veluti guttæ & aquæ ſalientes, & frigidi valdè & multi. Neceſſe enim eſt talem ſudorem prodire cum violentia & laboris exceſſu; & expreſſione diuturna.

» ... An verò ſic (Hippocrates) condemnarit ſudores omnes? Ex ipſa » pravorum ſudorum condemnatione, » ſequitur bonos dari,.. ſi ſenſus aphoriſmi adeò clarus, tamen obſcurior » (Clar. Bordeu) videri potuiſſet. An » non centeni alii Hippocratis textus, » ſi conſuluiſſent illos, dubium quodcumque ſuſtuliſſent (*a*) «?

Il eſt donc clair, d'après ce qu'on vient de lire, que le D. de H. accuſe le D. F. & le D. B, de nier l'exiſtence des ſueurs critiques dans les maladies; il leur impute d'avoir avancé qu'Hippocrate n'a point décrit ces ſortes de ſueurs (*in morbis acutis damnant ſudo-*

(*a*) *Pars* 13, *Rat. Med. Cap. I. pag.* 217, & 262, &c.

res... & illos ab Hippocrate unquam laudatos negant). Le D. de H. ést étonné, il ne peut pas comprendre que des gens sçavans, d'ailleurs ayent avancé qu'il ne se fait point des crises louables par les sueurs (*fateor me nullatenus comprehendere posse errorem, salutares sudorum crises esse negantem... quis de Freindo hoc comprehendat... qui apud Hippocratem omninò sudorum criticorum exempla non reperiri, præceps affirmavit*) ? Il prétend encore que le D. B. ne se contente pas de nier avec F. l'existence des sueurs critiques, mais qu'il tâche d'appuyer son sentiment de l'autorité d'Hippocrate lui-même, dans les ouvrages duquel il croit trouver de quoi prouver le danger des sueurs, qui arrivent dans les fiévres aiguës (*sudoris perniciem ex Hippocrate demonstrare*). Le D. de H. ajoute que l'Auteur de cette prétention, a tort de ne rapporter, pour l'appuyer, qu'un seul passage d'Hippocrate ; puisqu'il y avoit tant d'autres endroits à consulter (*centeni alii Hippocratis textus... si consuluissent.*

Voilà, si je ne me trompe, l'exposé bien net de la chose à juger : écoutons d'abord F. & ensuite B.

Opinion

Opinion du Docteur Freind sur les Sueurs.

» QUADRAGINTA duas, febre acutâ » Laborantium, Historias (*c'est F. lui-* » *même qui parle*) nobis exhibet Hip- » pocrates, in Epidem. 1. & 3... ex iis » qui salvi evaserunt evacuatione ali- » quâ, nemo nisi evacuatione interve- » niente, ad sanitatem perductus.... » liceat mihi evacuationes illas quibus » hæ febres solutæ sunt percurrere... » evacuationum modi sunt septem... » per sanguinis eruptionem... per vomi- » tum... per abscessum... per sputorum » exscreationem... per urinæ proflu- » vium... per alvi fluxum... per sudores... » (*per sudores, febres solutæ sunt* : il y » a eu des fiévres qui ont été jugées, » terminées ou guéries par les sueurs); » *uti Libr.* 1. *Epid. æger.* 3. 6. 7. 13. 14: » *Libr.* 3. *Sect.* 2. *æger.* 6. 7. 8. 10. » 12. (*a*) «.

Comment le D. de H. ose-t-il avancer, après cette déclaration de F, que celui-ci a publié qu'il n'y a, dans les Epidémies d'Hippocrate, aucun exem-

(*a*) *Freind. de febrib. comment. ad libr. epid.* 1. & 3, *commentarius* 1.

ple de ſueurs critiques (*omninò ſudorum criticorum exempla non reperiri apud Hippocratem, præceps affirmavit.. Freindus*)? Qui mérite d'être accuſé de légereté & de précipitation, ou le D. de H, ou le D. F.?

Mais parcourons l'hiſtoire des malades dont F. parle, comme ayant eſſuyé des ſueurs de bonne eſpéce; conſultons le texte d'Hippocrate. Cette petite diſcuſſion ſervira à faire voir que le D. de H. n'eſt pas le ſeul initié dans les ouvrages d'Hippocrate, & même qu'il ne les entend pas, auſſi bien qu'il tâche de nous le perſuader dans tous ſes ouvrages.

Le premier malade indiqué par F, dans le paſſage que je viens de rapporter, eſt Hérophon (*Libr.* 1. *Epid. æger* 3.). Hérophon, dit Hippocrate, ſua le neuviéme jour de ſa maladie; il fut jugé, la maladie fut ſuſpendue *ſudore oborto, morbus decrevit, intermiſit*, ſuivant la traduction de F. Hérophon ſua encore vers le 17, & il fut complettement jugé.

Le deuxiéme malade (*Libr.* 1, *Epid. æger* 6.) eſt Cléonactis: ſuivant Hippocrate, il fut pris d'un friſſonnement le quatre-vingtiéme jour de ſa maladie; il ſua beaucoup; il fut jugé,

Octogesimo, dit F, *rigore oborto.... sudor multus... perfecta judicatio.*

Méton, qui est le troisiéme malade cité par F, (*Libr.* 1. *Epid. æger* 17.), sua, dit Hippocrate, le cinquiéme jour de sa maladie, & il fut jugé. Suivant F. *quinto... sudore oborto, judicatus est..*

La femme grosse de trois mois (*Mulier trimestri fætu gravida, Libr.* 1. *Epid. æger* 13.) est le quatriéme malade dont parle F. Cette femme, au rapport d'Hippocrate, sua la nuit du cinquiéme jour, & se trouva sans fiévre. *Quinto... sub noctem sudor obortus est, & à febre vindicata* (*ægra*). Telle est la traduction de F. Cette malade sua encore vers le quatorze.

Cinquiéme malade indiqué par F. (*Libr.* 1. *æg.* 14.). Mélidie, elle sua, suivant Hippocrate, le septiéme jour, & la fiévre fut suspendue: elle sua encore, & le onze, elle fut entiérement jugée. *Septimo, profuso sudore, febris intermisit*, dit F, ... *sudor prorupit: die undecimo, judicatione integrè est absoluta.*

Voici ce qui concerne les malades du troisiéme livre des Epidémies, dont F. rapporte les histoires.

Periclés d'Abdére (*Epid. Libr.* 3.

Sect. 2. æger 6.), eût, dit Hippocrate, le quatriéme jour, une sueur chaude & universelle; il fut jugé; la fiévre cessa, sans rechûte. *Quarto... sudor multus calidus, toto corpore dimanavit, à febre est absolutus, nec recidivam passus.* C'est la traduction de F.

La Vierge d'Abdére (*Epid. Libr. 3. Sect. 2. æger 7.*), sua, dit Hippocrate, & fut sans fiévre le vingtiéme jour. *Vigesimô... sudoribûs à febre liberata est*, dit Freind; la sueur fut aussi très-abondante au vingt-sept.

Anaxion (*Epid. Libr. 3. Sect. 2. æg. 8.*) sua & fut sans fiévre le vingtiéme jour... il eut une sueur universelle le trente-quatriéme, la fiévre cessa & la crise fut parfaite; ainsi parle Hippocrate. F. dit: *vigesimô, sudore oborto, à febre liber fuit... trigesimo quarto, sudore per totum corpus diffuso, febre liberatus, & prorsùs judicatione absolutus.*

Nicodéme d'Abdére (*Epid. Libr. 3. Sect. 2. ægro 10.*) Hippocrate nous apprend que ce malade sua beaucoup le vingtiéme jour & qu'il parut sans fiévre... Que le vingt-quatre, il eut une sueur abondante & chaude, que la fiévre cessa, & qu'il fut jugé. F. dit de Nicodéme, *vigesimô... copioso sudore profuso, visus*

à febre liber esse... quarto & vigesimo, sudore calido copioso per totum corpus diffuso, à febre, judicatione est absolutus.

La Vierge de Larisse (*Epid. Libr. 3. Sect. 2. æg. 12*), éprouva, au rapport d'Hippocrate, un frissonnement ou un tremblement, le sixiéme jour; elle eut le corps tout couvert d'une sueur chaude, la fiévre tomba, la malade fut jugée. Suivant F, *Larissæ Virgo... sexto, ubi inhorruisset, sudore copioso calido per totum corpus diffluente, febre immunis, judicatione liberata est.*

On sçait que F. a publié une édition du premier & du troisiéme livre des Epidémies d'Hippocrate, en grec & en latin. C'est dans cet ouvrage que F. s'exprime comme je viens de le rapporter; il traduit ainsi les textes d'Hippocrate. Or, il n'est pas possible de croire qu'il n'a pas bien senti, bien réfléchi & suivi ce qu'il a dit. Il parle de malades dont la fiévre est tombée à la suite des sueurs; il indique des maladies qui ont été guéries par ce genre d'évacuation : *febres solutæ sunt, per sudores.*

Dire, d'après cela, comme le D. de H, que le D. F. n'a pas trouvé dans

les ouvrages d'Hippocrate des exemples de ſueurs critiques, & qu'il nie qu'Hippocrate ait admis des ſueurs ſalutaires (*ſalutares ſudorum criſes eſſe negantem... ſudorum criticorum exempla non reperiri apud Hippocratem*) : s'avanturer ainſi à la légére, c'eſt afficher qu'on n'a pas lu les ouvrages de F. ou qu'on ne les a pas entendus; c'eſt en impoſer ſur un fait grave, & eſſayer de noircir par des accuſations imaginaires la réputation d'un grand homme.

Allons plus loin, éclairciſſons une queſtion digne d'attention.

F. après avoir publié le texte & la traduction de deux livres des Epidémies d'Hippocrate, y a joint des commentaires : il ſe propoſe de puiſer les indications du traitement des fiévres aiguës, dans les hiſtoires mêmes conſervées par Hippocrate. *Oſtendam... ex hoc ipſo fonte hauriri poſſe, quæ deſiderantur adeò in febribus acutis, medendi indicia... quid in hiſce morbis depellendis moliatur natura, quâ viâ ars quæ ad naturæ regulam dirigenda eſt, debeat incedere* (*a*) : F. ſe propoſe, dis-je, d'étudier la marche de la nature, de la

(*a*) *De Febr. Comment. III.*

développer, & de frayer les routes à l'Art, en suivant Hippocrate.

Je ne demanderai pas à M. de H. s'il a eu d'autres vues, lui qui répéte souvent que sa Médecine n'est que la plus pure doctrine d'Hippocrate ; & s'il croit que ses leçons sont nécessaires & nouvelles pour ceux qui ont les ouvrages de F. Je n'examinerai point si le Docteur F. a bien rempli la tâche qu'il s'étoit imposée, s'il a bien atteint son but. Mais je vais rapporter un extrait de son commentaire sur les sueurs.

» Nonnullos sudore primùm perfu-
» sos, deindè febre liberatos, memo-
» ret Hippocrates, sive sudor ille reverà
» morbum finiebat, sive potiùs sub fine
» morbi obortus est (*a*)... si quid adver-
» sùm has febres auxilii attulerint su-
» dores, id omne à natura profectum
» esse videtur (*b*)... si qua acerbior in-
» ciderit febris, verè mihi videor esse
» affirmaturus, rarissimè per sudores
» solos ad integritatem venire (*c*)...
» nollem quæ dicta sunt ità accipi,
» quasi nulla in febribus curandis,

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*

» remedia quæ ſudores eliciant ſuade-
» rem... etenim quæ temperata haben-
» tur, multo cum emolumento adhi-
» beri poſſe, & debere, haud infi-
» cior (*a*).

Ces expreſſions de F. mettent dans le plus grand jour la fauſſeté de l'imputation du D. de H: on y voit la nature préſider à des ſueurs critiques; on y retrouve les obſervations d'Hippocrate ſur les ſueurs critiques; on y découvre auſſi l'opinion particuliére de F., qui, reſpectant les obſervations d'Hippocrate, déclaroit pourtant une guerre ouverte à ceux qui abuſoient de ces obſervations, & qui eſſayoient de procurer la ſueur dans toutes les maladies, par des remédes chauds.

» Il n'eſt pas de vieille femme, il
» n'eſt pas de petit Chymiſte, qui n'aye
» ſon reméde, pour faire ſuer dans les
» maladies... C'eſt avec raiſon que Sy-
» denham a banni cette méthode échauf-
» fante... Les remédes qui aménent la
» ſueur, augmentent la vélocité du
» mouvement du ſang, & par conſé-
» quent la fiévre; la tête ſe prend...
» On eſt forcé de recourir à toutes

(*a*) *Ibid.*

» ſortes de moyens pour calmer les » accidens (*a*) «. Ainſi s'élevoit, avec autant d'élégance que de force, le D. F. contre l'abus des ſudorifiques : j'oſe dire en paſſant que le D. H. n'a fait que le répéter, & nous donner pour nouvelles des réflexions qui ſe trouvent dans tous les livres claſſiques de notre ſiécle.

F. fait plus ; il tâche de pénétrer le véritable eſprit d'Hippocrate ; il rappelle ſa maniére de procéder dans le traitement. Les véritables ouvrages d'Hippocrate, dit F, ne font mention d'aucun reméde propre à exciter la ſueur... Ceux qu'on lui attribue mal-à-propos à cet égard, ne parlent que d'une ſeule ſueur artificielle.. L'Auteur du deuxiéme livre des Epidémies cite ce reméde, qui conſiſte dans quelques couvertures modérées, dans une eſpéce de bouillie, & dans du vin ; encore n'eſt-il recommandé que pour les fiévres éphémères (*b*). Autant que j'en puis juger, ajoute F, Hippocrate, ne regardoit pas la ſueur comme un moyen de traitement ; mais ſeulement comme un in-

(*a*) *Loc. cit.*
(*b*) *Id Ibid.*

dice de ce qui devoit arriver naturellement. *Sudor perpetuò apud Hippocratem, quantùm egò percipio, non ut curandi inſtrumentum, ſed tantùm ùt præſagii nota proponitur.* (a)... *Ægrotis* (*quibuſdam*) *erumpente magis ſanguine, quam ſudoris vi terminari videtur febris: quod Libr.* 3. *Sect.* 2. 7. 11. 12, *contigiſſe conſtat* (b). Il y a dans les Epidémies, des malades qui paroiſſent avoir été guéris, plus par les hémorragies que par les ſueurs: tels ſont le 6 & le 7 du premier livre, & le 7, le 11 & le 12 de la deuxiéme ſection du troiſiéme livre.

L'opinion de F. eſt ſi clairement expoſée dans tout ce qu'on vient de lire, qu'il eſt bien ſurprenant que le D. de H. s'y ſoit trompé. F. penſoit que la nature détermine elle-même des ſueurs; que ces ſueurs jugent quelquefois les maladies: il penſoit qu'Hippocrate n'avoit jamais recours à des remédes ſudorifiques, & qu'enfin les ſueurs ne devoient pas être ſollicitées par des remédes vigoureux, & encore moins par des efforts violens & réi-

(a) *Ibid.*

(b) *Ibid.*

térés : en conséquence il se déclaroit fortement contre les sudorifiques, contre leur usage qui étoit trop fréquent en Angleterre ; il vouloit ôter aux partisans de ces remédes, le prétexte de fonder leur opinion sur les sueurs critiques dont Hippocrate fait l'histoire : il rappelloit des malades qui ayant sué & éprouvé des hémorragies, lui paroissoient être guéris, plutôt par la perte de sang que par la sueur.

Je l'ai déja dit ; je n'examine pas & je ne cherche pas à évaluer cette derniére prétention de F, non plus que le fonds de son systême sur l'usage qu'il y a à faire de l'histoire des maladies rapportées dans les Epidémies : mais je soutiens qu'il n'a jamais dit qu'Hippocrate n'avoit pas parlé de sueurs critiques ; & c'est ce qu'il falloit démontrer contre l'assertion du D. de H.

Je ne célerai point que j'ai trouvé dans les Commentaires de F, des choses qui ont pu indisposer le D. de H ; je vais dire ingénuement ce que j'en pense.

F. s'est avisé de condamner le quinquina dans les fiévres rémittentes, que l'usage trop fréquent de ce reméde ne fait qu'irriter ou rendre plus vives (*ubi*

in febribus remittentibus corticem peruvianum importuniùs adhiberi contigerit, cujus hunc ferè exitum percipiunt Medentes, ut quæ anteà paulatim subsederat febris jam nullâ interpositâ morâ vehementiùs excandescat. La remarque est vraie & très-fine; je l'ai ouie confirmer par des Praticiens qui comparoient en style familier, l'usage où l'on étoit de donner le quinquina dans les fiévres, à celui de mettre le feu à une cheminée pour la nettoyer. Si la cheminée est solidement bâtie, elle résiste: si les corps sont bons, ils peuvent supporter l'action brusque du quinquina, comme celle des autres remédes chauds. En un mot, le quinquina a évidemment trop d'action pour les corps délicats & sensibles; il leur cause une trop rude épreuve. F. n'a donc pas entiérement tort de vouloir en reprimer l'usage, ou restraindre l'empire.

Le D. de H, au contraire est tellement porté pour ce reméde; il le donne si libéralement, & avec tant de confiance, qu'il ne peut que désapprouver la réflexion de F., & le censurer avec aigreur.

Que le D. de H. soit passionnément amoureux du quinquina, je le prouve

par les passages suivans qui sont extraits de ses Ecrits : » *corticis uncia*
» antè paroxysmum... unciam extracti
» (ejusdem corticis) quotidiè in mix-
» tura, continuis quatuor diebus...
» (vini calefacti fomenta, jugulo, axil-
» lis, inguinibus)... corticis decoctum
» largum, saturatum, enematis formâ
» sæpiùs injectum... corticis extracti
» unciam quotidiè... à quinta morbi
» die, in trigesimum diem usquè..
» quotidiè extracti corticis dragm. qua-
» tuor, quinque, à die morbi 19 ad 40...
» corticem in malignarum debilitate,
» egregium & incompatabile cardia-
» cum... inimitabile alexipharmacum...
» videri sanare conclamatum mictum
» cruentum... exanthemata promoveat,
» sustineat, muturet, perficiat... præ-
» cavere recidivas... & metastases... co-
» piosissimè & dari diutissimè eum opor-
» tere... criticæ excretiones nunquam
» pulchriùs, quàm sub corticis usu...
» cortex nimios motus caloresque mo-
» deratur, & debiliores animet. *Rat.*
» *Med. pars* 3. *Cap.* 1. «.

On a déja reproché au D. de H, cette maniére sauvage de donner le quinquina à pleines mains : j'ignore ce

qu'il a répondu. Mais je voudrois bien sçavoir comment il arrange cette espéce de traitement, avec son amour pour la nature, pour les crises, pour la tisanne d'Hippocrate, pour cette Médecine si douce, si bénigne, si gracieuse, qu'il vante sans cesse. Une once de quinquina avant le redoublement... Une once d'extrait de quinquina pendant vingt-cinq jours consécutifs; quelle douceur !

Encore une faute du D. F : elle est grave aux yeux du D. de H. F. prend la liberté de se moquer des Amateurs des acides pour les maladies aiguës ; il trouve mauvais qu'on fonde son espoir dans le vinaigre & le cidre, & que, sous le prétexte de ne pas brûler les malades, on s'attache à les glacer » est & insania quâ insaniunt nonnulli, » quorum in acidis posita est omnis » curatio quique spem nullam nisi in » aceto, aut pomorum agrestium succo » collocant, quasi, quia nefas sit ægros » comburere, ideò protinùs frigore enecare oporteat (*a*) «.

Quoi! se moquer des acides, & trai-

(*a*) *Freind. Comment. ubi suprà.*

ter de folie le foible qu'on a pour eux, (*acidorum inſaniâ inſaniunt*) c'eſt aſſurément ſe rendre coupable d'une faute irrémiſſible. Que deviendront donc ces préceptes du D. de H. *jura carnium* (*in Hollandia*) *rariùs concesſi, quòd in putrefactionem quodam modo inclinent.* (Cela eſt fâcheux pour les Hollandois; les Allemands ſont mieux traités.) »... hanc in putredinem inclinationem emendaturus (in Auſtria) » grata acida iis addenda eſſe docui (*); » ſuccum citri, aurantiorum acidorum » granatorum, cremorem tartari (**)... » juvat & panis ſuâ aceſcens naturâ... (*a*) » medicamenta in morbis acutis ex » acidis acetoſa, acetoſella... oxymel, » oxymel ſquilliticum, rob ribeſiorum, mororum, ceraſorum, prunorum, pomorum acidodulcium, fragorum (***)... decocta panis cum cera-

(*) Ne diroit-on point que les Allemands ne ſçavoient pas mettre du vinaigre dans leurs ſauſſes avant M. de H, & qu'il a imaginé de faire parvenir en Allemagne les fruits orangers des côtes de nos mers?

(*a*) *Rat. med.* pag. 1. *Cap.* 1.

(**) Voila un bon ragoût; de la crême de tartre dans du bouillon!

(***) M. de H. n'aime pas les groſeilles ni

» ſis, aut fragis, aut ceraſis acidis...
» Hæc diluunt humorum maſſam... le-
» niunt acre... incipientem putredinem
» corripiunt, averruncantque futu-
» ram (*b*) «.

Aſſurément F. qui n'employoit pas ces acides, & qui s'en moquoit, ne guérit jamais de maladie aiguë, & je tiens pour démontré que ſes malades tomboient en lambeaux par la pourriture.

F. auroit-il preſſenti que le D. de H. viendroit un jour faire main baſſe ſur toutes ces minuties? Quoi qu'il en ſoit, il a mérité à plus d'un égard l'indignation du D. de H.

Celui-ci s'excuſera-t-il, en ce qu'il n'a fait que rapporter au ſujet de F, ce qui ſe trouve dans les Commentaires de Boerhaave, publiés par le ſçavant de Haller? Mais que ſont devenus les cahiers du D. de H, qu'il préféroit, comme nous l'avons expoſé ci-deſſus, à ceux de Haller où il s'eſt gliſſé beau-

l'épine-vinette, encore moins les tamarins, le petit-lait, l'eau de veau, & toutes ces boiſſons ſi connues du peuple même.

(*b*) *Ibid. Cap.* 2.

coup de fautes ? Si la critique de F, au ſujet des ſueurs, ſe trouve dans les cahiers du D. de H, pourquoi cite-t-il Haller ? Si cette critique ne ſe trouve pas dans ſes cahiers, elle eſt ſuſpecte, ſuivant lui-même.

Il faut tout dire ; peut-être que l'Ecole entiére de Boerhaave, étoit peu diſpoſée en faveur de F. On ſçait que lorſque ce grand homme préſidoit à la Société Royale, il ſe comporta de façon à ne pas rendre à cette Ecole l'hommage auquel l'Europe entiére l'habitua de bonne heure, pour des raiſons que je n'examine point ici.

Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas vrai que le D. F. ait dit, au ſujet des ſueurs, ce que le D. de H. lui fait dire : il a au contraire formellement déclaré, que parmi les maladies décrites par Hippocrate, dans le premier & troiſiéme livre des Epidémies, il y en avoit qui furent jugées par les ſueurs : *per ſudores febres ſolutæ ſunt*. Voyons ſi le D. de H. ſera plus heureux vis-à-vis du D. Bordeu.

Opinion du Docteur de Bordeu.

Le D. de B. eſt poſitivement accuſé, comme je l'ai déja dit, d'avoir nié l'exiſtence des ſueurs critiques, d'avoir prétendu qu'Hippocrate ne parle pas de ces ſueurs, & d'avoir choiſi un ſeul paſſage de ce pere de la Médecine, pour établir que toutes les ſueurs ſont pernicieuſes, au lieu d'en avoir conſulté un grand nombre d'autres (*centeni alii*), qui prouvent qu'Hippocrate croyoit à ces ſueurs critiques, & qu'elles exiſtent en effet.

Telle eſt, conçue en propres termes, l'imputation qui ſe trouve dans la treiziéme partie du *Ratio Medendi*, aux pages 217 & 263. Ces paſſages ont déja été rapportés au commencement de cet article.

A qui le D. de H. fera-t-il croire, qu'un Auteur, qui en parlant du pouls, a annoncé qu'il en exiſte un particulier, précurſeur de la ſueur critique, nie en même-tems l'exiſtence des ſueurs critiques? Jamais accuſation fut-elle auſſi dénuée de vraiſemblance? Je ne comprends pas comment le D. de H. a pu avoir une telle diſtraction. Mais tâchons d'examiner cet objet d'une ma-

niére qui ſoit utile pour le Lecteur.

» Le pouls qui annonce la ſueur » critique (dit le D. de B.), eſt admis » par les Auteurs anciens & modernes... » Galien la décrit; il paroît être le ſeul » (pouls) dont la deſcription ou la mé- » moire ſe ſoit conſervée.... Solano » nomme *inciduus*, le pouls qui annon- » ce la ſueur critique... Il n'eſt queſtion » ici que du pouls ſimple de la ſueur... » Voici la deſcription du pouls criti- » que de la ſueur.... (Lorſque le pouls » a les caractéres que l'Auteur décrit), » il faut toujours attendre une ſueur » critique.... On ne ſçauroit trop ré- » péter la premiére condition du pouls » critique de la ſueur... Il faut bien » diſtinguer certaines modifications qui » ne ſe trouvent pas dans le pouls ſim- » ple de la ſueur (*a*) «.

Tous ces paſſages ſuffiſent-ils pour prouver que le D. de B. admet une eſpéce de pouls, particuliére à la ſueur critique, & qu'il reconnoît également des ſueurs de même nom, & leurs bons effets; puiſqu'il les nomme ſueurs *critiques* ?

(*a*) Recherches ſur le pouls, *vol.* 1. *pag.* 143, &c.

Il ne reste au D. de H. aucun prétexte, aucune raison, même spécieuse, pour pouvoir colorer sa méprise. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il réitére aujourd'hui la même accusation qu'il avoit déja hasardée dans la douziéme partie de ses Œuvres. On peut voir ci-dessus, avec quelle évidence, & quelle force de preuves, M. Soleilhet refute cette accusation.

Loin de se corriger, loin de profiter des leçons ou des avertissemens qu'on lui donne, le D. de H. revient toujours à son imputation favorite; il l'aggrâve même dans sa treiziéme partie; il la rend plus fausse, plus calomnieuse.

En effet, le D. de B. est accusé aujourd'hui non-seulement, 1°. d'avoir nié l'existence des sueurs critiques; mais encore, 2°. d'avoir prétendu qu'Hippocrate ne parle pas de ces sueurs, & d'avoir rapporté un seul passage de ses Œuvres, pour établir que toutes les sueurs sont pernicieuses. Je viens de détruire le premier Chef d'accusation; je vais passer au deuxiéme, qui nous conduira à quelque chose de plus important.

J'ouvre encore les *Recherches sur le Pouls* : j'y trouve, à la page 149, du

premier volume, ces paroles remarquables: » les ſueurs critiques arrivent dans les maladies aiguës & continues, ſur la fin, ou du moins *dans des jours marqués par les ſignes d'une bonne coction* (Hipp. Aphor. 36. Sect. 4.) : *elles ſont précédées d'une eſpéce ſinguliére de tremblement & de la ſuppreſſion des urines* (Hipp. Epid. Libr. 6. Sect. 1.),

Voilà donc Hippocrate cité par le D. de B. à deux repriſes. Hippocrate dont on emploie les expreſſions, eſt invoqué pour déterminer les ſignes des ſueurs critiques les plus favorables. Où trouve-t-on que le D. de B. ait dit que ce perę de la Médecine *ne parle pas des ſueurs critiques;* puiſqu'il décrit les qualités néceſſaires à une ſueur critique, d'après les propres paroles d'Hippocrate, qu'il a ſoin de citer?

Il eſt également faux que le D. de B. *n'ait rapporté qu'un ſeul paſſage d'Hippocrate, pour établir que toutes les ſueurs ſont pernicieuſes.* Cette fauſſeté eſt écartée, comme la précédente, par le propre texte des *Recherches*, où Hippocrate eſt cité deux fois, pour éclaircir & appuyer ce qui regarde les ſueurs critiques: d'où il ſuit que, ſui-

vant le D. de B, toutes les ſueurs ne ſont pas *pernicieuſes*.

Le D. de H. ſera-t-il toujours opiniâtre? Quelqu'un voudra-t-il le croire déformais ſur ſa parole. Voyez comme il ſe ſuit lui-même, comment il fait attention à ce qu'il écrit. Il avoit imprimé dans un de ſes ouvrages qu'Hippocrate ſuſpectoit toutes les ſueurs, qu'il les regardoit comme peu propres à aſſurer un prognoſtic (*didicerat Hippocrates... ſudores incertæ prognoſcos eſſe* (*a*). C'eſt lui, c'eſt le D. de H. qui attribue à Hippocrate ce ſoupçon ſur la bonté & l'utilité des ſueurs, & il vient enſuite accuſer le D. de B. de faire parler Hippocrate, & de lui faire dire que *toutes les ſueurs ſont pernicieuſes*. Il eſt bien difficile de pouvoir ſoutenir de pareilles contradictions, & nous ſouffrons vraiment autant que nous nous humilions, en relevant de ſemblables fautes.

L'Auteur des *Recherches* ne ſe contente point d'annoncer les ſueurs critiques & de décrire les conditions qu'elles

(*a*) *Rat. Med.* Tom. 4. imprimé à Paris en 1764.

doivent avoir : il ne se borne pas entiérement à la description du pouls, qu'il appelle pouls simple de la sueur, il rapporte de plus les observations qui appuyent ses théorèmes.

» Un malade attaqué de la fiévre » continue... a vers le soir du quatriéme » jour, le pouls plein, vigoureux, sou» ple ; on sent des pulsations beaucoup » plus pleines, plus molles que les » autres... A l'entrée du cinq, le ma» lade est en sueur : le pouls est encore » plus plein, plus mol, il a plus souvent » des pulsations élevées ; la sueur dure » deux jours consécutifs... Vers le 7, » le pouls est intestinal, la maladie est » jugée.... Dans une fiévre continue » avec des redoublemens, la sueur pa» roît (avec le pouls critique) vers le » quinze ; elle dure jusques vers le » vingt-uniéme, & le pouls ayant chan» gé ; .. la maladie fut terminée.... Dans » une fluxion de poitrine (avec le pouls » critique), la sueur se montre au sept, » elle est fort abondante jusqu'au neuf : » la maladie est terminée vers le onze » par des évacuations du ventre (précé» dées du pouls qui leur appartient (a) «.

(a) Recherches, Ibid.

On ne peut, à moins de le vouloir, de propos délibéré, prendre ce langage pour celui d'un homme qui ne croit pas à l'existence des sueurs critiques.

Si le D. de B. n'avoit parlé que des sueurs critiques, il auroit mal rempli son objet : il étoit nécessaire qu'il dît quelque chose des sueurs non critiques, ou qui ne le sont qu'en partie, des sueurs symptômatiques, des sueurs mauvaises & de nul effet, des sueurs inutiles suivant l'expression d'Hippocrate.

On ne doit pas, en parlant des sueurs bonnes, des excellentes, des finales, des complettes, oublier de parler des pernicieuses, des incomplettes, des partielles, des indifférentes, des habituelles ; car il y a des sueurs de toutes ces espéces.

» Il n'y pas beaucoup de sueurs *bien* » *critiques* (est-il dit dans les *Re-* » *cherches*) : elles ne sont le plus sou- » vent que symptômatiques (*a*) «.

Il y a donc, suivant le D. de B, des sueurs bien critiques ; mais il n'y en a pas *beaucoup* ; la plûpart manquent de

(*a*) Recherches, *Ibid.*

ce caractére. Mais quel est ce caractére? Les sueurs *bien critiques* sont celles qui jugent complettement, définitivement & en dernier ressort une maladie, qui en détruisent entiérement la cause, & qui sont précédées *du pouls simple de la sueur*. Voilà, suivant l'esprit des *Recherches*, ce que c'est qu'une sueur *bien critique*: il n'y en a pas beaucoup de cette heureuse espéce; mais il y en a.

Pour prouver qu'il n'y a pas beaucoup de sueurs bien critiques, le D. de B. rapporte l'aphorisme suivant d'Hippocrate. » Les sueurs promptes & violentes, *celles même qui arrivent aux jours critiques*, sont dangereuses, ainsi que celles qui sortent du front en maniére de gouttes, ou de sérosités fort froides, & qui sont abondantes (*a*) «.

Cet aphorisme enseigne que les sueurs peuvent même arriver *aux jours critiques*, & n'être pas *bonnes*: pour qu'elles soient telles, ce n'est pas assez qu'elles *arrivent aux jours critiques*; il faut qu'elles ayent d'autres conditions. Hippocrate a compris cette vérité: de-là vient qu'il a averti qu'il ne falloit pas toujours se fier aux sueurs qui arrivent

(*a*) *Aphor.* 4. *Sect.* 8.

à un bon jour. Ce n'eſt pas le jour critique ſeul qui les rend bonnes.

Il eſt donc, ſuivant Hippocrate, une eſpéce particuliére de ſueurs, qui arrive dans un jour critique, mais qui n'eſt pourtant pas bonne. C'eſt cet exemple ou cette vérité que le D. de B. rappelle d'abord, pour prouver qu'il n'y a pas beaucoup de ſueurs *bien critiques.*

Si on y prend bien garde, on verra que l'aphoriſme d'Hippocrate comprend deux, ou peut-être trois eſpéces de ſueurs : 1°. celles qui ſont promptes & violentes, & qui arrivent pourtant aux jours critiques : 2°. celles qui ſortent du front en maniére de gouttes : 3°. celles qui inondent le malade en maniére de ſéroſités froides. Ces trois eſpéces de ſueurs ſont ſuſpectes; c'eſt Hippocrate qui l'a dit, & le D. de B. l'a dit d'après lui.

Voici une quatriéme eſpéce de ſueur non critique, indiquée par Hippocrate, & reconnue par le D. de B, qui rapporte cet autre aphoriſme. » Les ſueurs qui coulent toujours, font juger que le corps abonde en humeurs, & qu'il faut évacuer (*a*).

(*a*) *Hipp. aphor.* 61. *ſect.* 4.

Enfin, 5°. » la sueur (dit toujours » Hippocrate cité dans les *Recherches*) » la sueur qui survient à un fébricitant, » sans que la fiévre cesse, est un mal, » parce qu'elle signifie que la maladie » sera longue (*a*) «.

Ces sortes de sueurs sont opposées par le D. de B, à celles qu'il appelle *bien critiques*. Celles-ci font une classe particuliére & fort petite, en comparaison des autres. *Il n'y a pas beaucoup de sueurs bien critiques*. On voit clairement le sens de cette proposition : *les sueurs ne sont la plûpart que symptômatiques*. Cette proposition est aussi facile à entendre que la précédente. Le D. de B. les étaye de l'autorité d'Hippocrate.

Les *Recherches* indiquent encore une autre sorte de sueur, importante à connoître. » Le mêlange du pouls pectoral avec celui de la sueur, n'est pas » rare : aussi n'est-il pas rare de voir » des malades qui crachent & qui suent » abondamment en même-tems... Le » pouls ondulent que les Anciens di- » soient appartenir à la sueur... se trou- » veroit avoir plus de rapport avec le

(*a*) *Aphor.* 56. *sect.* 4.

» *pectoral simple*... qu'avec *l'inciduus* (celui de la sueur bien critique)... On » pourroit en inférer que les cas où les » Anciens ont trouvé le pouls *ondulent*, » étoient des cas compliqués (ou composés) d'un double mouvement critique qui tendoit en même-tems à » l'excrétion des crachats & à celle de » la sueur...

» Le pouls de la sueur combiné avec » les autres espéces de pouls critiques... » Dans une fiévre continue... le pouls » est rebondissant, & le malade saigne » du nez... le pouls devient *inférieur*. » le ventre coule jusqu'au quatorze. » Enfin il a paru dans le pouls des inégalités ou des élévations graduées » qui annonçoient la sueur; le malade » a sué abondamment vers le seize... » Vers le vingtiéme, toutes ces évacuations commencent à se faire ensemble, & elles se suivent en laissant » entr'elles de fort petits intervalles: » aussi observe-t-on dans le pouls, les » signes propres à toutes les crises... » Dans une fluxion de poitrine, les » crachats sont abondans & bien cuits; » le malade sue beaucoup... le pouls est » en même-tems pectoral, & il indique la sueur... Le pouls, d'intestinal

» qu'il étoit (vers le onziéme jour d'une » fiévre double-tierce continue) devient » supérieur, ondulent, élevé, par grada- » tions; c'est-à-dire, pouls de la sueur... » Le malade sue abondamment... le » pouls devient décisivement pectoral... » le malade crache des matiéres bien » cuites (a) «.

Ces crises ou ces évacuations critiques, doubles & triples dans la même maladie; ces doubles & triples mouvemens critiques réunis, sont autant d'objets de réflexion, que l'Auteur des *Recherches* offre à ses Lecteurs.

Quant aux sueurs qui sont jointes à une autre crise, elles sont, suivant le même Auteur, une sorte de crise mixte; ces sueurs, quoique bonnes, ne sont pas *bien critiques*, c'est-à-dire, complettes, parfaites, & elles ne jugent pas les maladies, seules & en dernier ressort. Il est au moins évident qu'elles différent par quelques nuances, des sueurs parfaites & *bien critiques*, & qu'en même-tems, elles ne sont ni mauvaises ni indifférentes, ni simplement symptômatiques; elles tiennent pour ainsi dire le milieu entre les bonnes

(a) Recherches, Chap. 22.

& les mauvaiſes, entre les parfaites & les indifférentes.

Toutes les eſpéces de ſueurs dont on vient de parler, ſe préſentent chaque jour dans les maladies; Hippocrate en parle ſouvent, & il les peint ſous beaucoup de faces différentes : elles ſont donc dans l'ordre de la nature. Mais il n'eſt pas aiſé d'appercevoir & de ſuivre le fil naturel de cette doctrine (des ſueurs), ni d'évaluer bien clairement tout ce qui ſe trouve dans les faſtes de l'Ecole de Cos, ſur cette matiére *(a)*.

Ouvrons ces faſtes. On y trouve des ſueurs très-bonnes, *optimus* (*b*) : on y en trouve de commodes ou utiles, *commodus* (*c*), de mauvaiſes, *malus* (*d*), de mortelles, *lethalis* (*e*) : il y en a qui indiquent que quelque maladie va ſe déclarer, *ſano morbum* ſignificat (*f*);

(*a*) Je dis l'Ecole de Cos, pour ne pas entrer dans aucune diſcuſſion ſur la différence des ouvrages légitimes ou apocriphes d'Hippocrate.

(*b*) *Coac. Prænot.*

(*c*) *Ibid.*

(*d*) *Ibid.*

(*e*) *Ibid.*

(*f*) *Ibid.*

qu'il faut purger, ou par le vomissement, ou par le bas, *humorem abducere oportere significat, forti quidem supernè, debili verò infernè* (a). Il en est d'incommodes, d'inutiles, ou indifférentes, *incommodi* (b); de froides, de chaudes; de celles qui occupent la face, le col; de celles qui jugent les maladies, & qui arrivent à des jours déterminés, tels que le troisiéme, le 5e, le 7e, le 9e, le 11e, le 14e, le 21e, le 27e, le 30e, le 31e, le 34e, *morbos judicant* (c): il y en a aussi de celles qui sont mauvaises, quoiqu'elles paroissent aux jours critiques (d): il s'en trouve de continuelles qui se montrent dès les premiers jours, & qui cessent au 7e, au 9e, au 14e ou 17e jour (e). Pythodore guérit & fut pris de la sueur au 8, & il sua ensuite tous les jours pendant une Epidémie de sueurs (f). Il y a des sueurs qui sont mortelles, avec une maladie aiguë, & qui, si la fiévre est légére, annoncent la longueur de la mala-

(a) *Ibid.*
(b) *Aphor. Libr.* 7.
(c) *Aphor. Libr.* 8.
(d) *Prognostic.*
(e) *De judication. & Aphor. Libr.* 4.
(f) *Epid. Libr.* 7.

die (*a*). Les ſueurs abondantes dans la fiévre aiguë, ſont mauvaiſes (*b*) Cependant les ſueurs jugent les maladies, ſur-tout aux jours critiques; & le 3ᵉ. & le 5ᵉ. ſont de ce nombre. Il faut encore prendre pour bonnes celles qui fluent de tout le corps, & qui rendent la maladie plus ſupportable (*c*). Les fiévres ſudorifiques du 7ᵉ. livre des Epidémies, n'étoient pas mortelles. Les ſueurs qui couvrent le col comme des grains de millet, ſont mauvaiſes; mais celles qui coulent goutte à goutte, ſont bonnes (*d*). Il faut même faire attention à la couleur des ſueurs (*e*), à leur odeur, à leur conſiſtence. Les ſueurs qui coulent peu-à-peu ſont bonnes; celles qui coulent avec grande abondance, nuiſent (*f*). Cependant les ſueurs jugent favorablement dans un jour de criſe. Ceux qui ayant la fiévre, éprouvent de petites ſueurs, des ſueurs tenues, ſont en mauvais état (*g*), &c.

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *De judicat.*
(*c*) *Prognoſt.*
(*d*) *De judicat.*
(*e*) *Epid. Libr. 6.*
(*f*) *Coac. prænot.*
(*g*) *Ibid.*

Je dis que les caractéres de toutes ces ſueurs, ne paroiſſent pas aſſez clairement déterminés dans les Œuvres de Cos, & je vois qu'on y juge ſouvent des ſueurs, d'après l'effet qui s'en eſt ſuivi, ou d'après l'événement : on jugé la choſe jugée.

Je ne veux d'autre preuve de l'obſcurité qui régne ſur cette partie de la Médecine Hippocratique, que la grande quantité de commentaires auxquels elle a donné lieu, que la maniére particuliére dont les divers Auteurs ſe ſont expliqués & entendus ſur cet objet, en un mot, que leurs diverſes opinions & leurs contrariétés.

Opinion du Docteur de Haen, ſur les Sueurs.

MONSIEUR SOLEILHET a remarqué que le D. de H. s'étoit fort ſagement pourvu, au ſujet des ſueurs, dans Sennert, dans Riviere, Sydenham, Baglivi, Van-Swieten. Mais ce n'eſt pas-là la queſtion dont il s'agit ici. Je veux ſeulement examiner, pour ſuivre l'hiſtoire des ſueurs, comment le D. de H. a vu & préſenté cette matiére. » Je » vais, dit-il, expoſer les régles d'Hip» pocrate au ſujet des ſueurs.... Il rap-

» porte les textes du livre des *prognostics*, & celui des *Coaques*... il passe » ensuite aux exceptions de ces régles » générales des sueurs, qui apprennent » que les maladies sont quelquefois » mortelles, malgré les sueurs, & que » quelquefois aussi les maladies gué» rissent sans sueur... Il dit avoir ob» servé dans un sujet dont il fait l'his» toire, une sueur qui paroissoit avoir » les meilleures qualités possibles, mais » qui ne fut pas critique... Il fait re» marquer (comme je l'ai déja dit), » qu'Hippocrate avoit appris par un » grand nombre d'observations, que » les sueurs étoient d'un prognostic » douteux (*incertæ prognoscos*) : il cite » à ce sujet les exemples de *Chærion* » & de la femme de *Droméade*, dont » il est parlé dans les Epidémies d'Hip» pocrate, qui ne se trouvérent pas » bien des sueurs qu'ils éprouvérent; » il cite aussi une de ses malades, qui » ne fut jugée que long-tems après » une sueur qui sembloit décisive «.

C'est-là, de l'aveu du D. de H. tout ce qu'il a à dire sur la sueur critique (*hæc de sudore critico*) : d'où il suit évidemment que les sueurs même critiques, lui sont très-suspectes.

Quant aux sueurs qu'il nomme continues ou fréquentes (*continuo aut frequenti*); jamais il ne les a regardées comme salutaires dans son Hôpital *nunquam in Nosocomio salutavimus salutares*); & à ce même propos, il prend dans les Epidémies d'Hippocrate les histoires d'*Erasinus*, de la femme d'*Euxene*, du fils de *Nicolaüs*, de *Philiscus*, qui moururent des sueurs. Ensuite il rapporte les textes d'Hippocrate sur le compte des sueurs mauvaises ou pernicieuses. De tout cela le D. de H. conclut, que la méthode des Amateurs des sueurs, dans le traitement des maladies, est très-contraire à la sienne; il en appelle seulement au témoignage de Boerhaave, de Van-Swieten, Sydenham, & il rapporte le cas d'un pauvre Italien qui s'opiniâtra à vouloir suer, & qui mourut baigné dans sa sueur.

Ainsi parloit le D. de H. il y a environ sept ou huit ans (*a*): c'est à quoi se réduit tout ce qu'il avoit dit jusques-là sur les sueurs; il les suspectoit, il ne les aimoit point; il n'avoit point

(a) *Rat. Med.* Tom. IV. imprimé à Paris en 1764.

guéri de malades par leur secours; il essayoit de les éviter : il attribuoit les éruptions cutanées au régime chaud. Assurément si nous avions eu le malheur de perdre le D. de H. dans le tems où il parloit de la sorte, il eût été mis au nombre des ennemis les plus décidés des sueurs.

Il a un peu changé depuis ce tems, & ce changement est vraisemblablement dû à M. Soleilhet, dont on peut consulter la discussion sur les sueurs. Voici comment le D. de H. s'énonce sur ce même sujet, dans sa treiziéme partie du *Ratio Medendi*, qui a paru cette année 1771, à Paris.

» Sudorem die critico salutarem deprehendimus, morbosque judicantem, & sudorem alium corporis universi, licet die critico non profluat, modò levet morbum, agnoscimus esse bonum *(a)*... Si Medicinæ studiosi... frequentiorem sudorum crisim; annis posterioribus observaverint *(b)* «.

Cela ne s'accorde pas bien avec ce que nous venons d'extraire du *quatriéme*

(a) XIII. Pars Rat. Med. Cap. 1.
(b) Ibid.

Tom. du Ratio Medendi, où l'on ne dit pas un mot qui soit favorable aux sueurs, & où l'on prend à tâche de rapporter tout ce qui leur est défavorable, en parlant précisément des sueurs critiques.

Ensuite le D. de H. s'exprime de la maniére qui suit, dans cette même treiziéme partie. » Il ne faut jamais » approuver ou louer la sueur dans les » maladies aiguës, si ce n'est lorsqu'elle » est le signe de la crise ou de la coc- » tion (*a*) «.

Il resteroit à sçavoir si cette derniére proposition est bien d'accord avec la précédente, où notre Auteur admet des sueurs bonnes, quoiqu'elles n'arrivent pas aux jours critiques. Il est au moins certain qu'il paroît revenir à ses premiéres idées contraires aux sueurs, & qu'il a étendues dans son Tom IV. de 1764, comme nous l'avons déja remarqué. En effet, il répéte ce qu'il a dit dans ce quatriéme Tome, au sujet d'*Erasinus*, du *Phrénétique*, & autres malades d'Hippocrate, dans lesquels les sueurs ne furent pas favorables.

Je trouve aussi dans l'endroit de la

(a) *Ibid.*

treiziéme partie que j'examine, deux autorités, sur lesquelles le D. de H. s'appuye, contre le bon effet des sueurs (car il cherche toujours des témoignages contraires). La premiére autorité est une réflexion faite sur Hippocrate; la seconde est un passage des Institutes de Boerhaave; ces deux autorités méritent quelque discussion.

1°. » Hippocrate (dit le D de H,) condamne les sueurs précoces; il n'en a excepté qu'un seul malade dans ses vastes ouvrages; ce malade est *Timochare*, du livre septiéme des Epidémies: Timochare fut jugé au troisiéme jour; parce qu'il avoit accoutumé de suer, lorsqu'il se portoit bien... (*excepit unicum... Timocharem, quem ideò die 3. sudores judicabant, quòd facilè sanus sudaret* (*a*) «.

Le D. de H. a oublié cette femme bourrue ou inquiette de Thase, (*Mulier morosa*) qui fut délivrée de la fiévre, la nuit du troisiéme jour, par une sueur universelle & chaude (*b*). Or il n'est point dit que cette femme suoit habituellement, comme Timochare.

(*a*) *Ibid.*

(*b*) *Epid. Lib. 3. æg. undecim.*

On peut aussi rappeller ici Péricles d'Abdére (a), qui fut jugé complettement par une sueur, qui se déclara au milieu du quatriéme jour, & par conséquent bien près de la fin du troisiéme jour.

Enfin Hippocrate a mis le troisiéme jour au rang de ceux qui annoncent une sueur critique (b). Ainsi il n'est pas vrai que les sueurs précoces soient toujours mauvaises. Galien avoit vu plus de maladies jugées par les sueurs, au troisiéme qu'au quatriéme jour (c).

Je puis ajouter qu'il n'est pas de Médecin qui n'ait vu des maladies, ou de fortes incommodités, guéries par une sueur abondante, au deuxiéme, & au troisiéme jour, même dès les premiéres vingt-quatre ou trente-six heures. L'exemple de *Timochare* n'est pas fort rare : ce malade avoit une sorte de flux muqueux ou séreux, par le nez ; il étoit enchiffrené, enfluxionné ; cet écoulement s'arrêta, la fiévre survint, & il fut guéri, par la sueur, au troisiéme jour. Cette observation se renou-

(a) *Ibid. æg. 6.*
(b *De judicat. & Aphor. Libr. 4.*
(c) *In Aphor. Comm. IV. Aph. 36.*

velle souvent parmi nos jeunes gens, qui passent des nuits & qui font ce que Timochare fit. Le D. de H. n'a donc pas bien appuyé son opinion, cette fois.

Ecoutons notre Maître Baillou, qui doit terminer cette discussion. « An » sudor multus, ineunte morbo, tutus » & salubris ? In plerisque morbis, » initio, erumpunt sudores multi, qui » longitudinem morbi non significant. » Nam cum symptômatum allevatio se- » quitur, non est dubium quin sudo- » rum copia ad morbi brevitatem appa- » reat : meatuum libertatem designat, » materiæ præparationem, vim naturæ » maximam (a) «.

Cette remarque de Baillou sert de commentaire au commencement du *septiéme livre des Epidémies*, où il est dit » post Canem, febres fiebant sudo- » rificæ... leniter longæ, & judicatu » difficiles... Paucis desinebant in sep- » timo & nono... aliis, undecimo, » decimo quarto, & decimo septimo... » Policrati febris & sudor qualis des- » criptus est... desiit morbus vigesimâ » secundâ die «. Ces fiévres, où les

(a) *Consil. Medic. Lib. 1. Consil. 36.*

ſueurs continuelles faiſoient le principal accident, n'étoient pas, après tout, plus longues ni plus funeſtes que d'autres; car pluſieurs malades moururent ſans ſueur, ſuivant le *premier & le troiſiéme livre des Epidémies.*

2°. Voyons à quel uſage le D. de H. emploie le paſſage de Boërhaave, dont nous parlions plus haut.

» Boerhaavius, poſt venerandam » antiquitatem omnem, appoſitiſſimè » ſcripſit, *Inſtit. ſſ.* 425 : ſudor in cor- » pore ſano vix adeſt, niſi peccato ſex » rerum non naturalium, primo effectu » ſemper nocet; per accidens aliquo » modo prodeſt.... Cum itaque (*ajoute » le D. de H.*), ſudor... in morbo non- » niſi per accidens, vi ſcilicet, aut coc- » tionis, aut criſeos, conferat, nemo » non videt ſudorem provocatum, ſum- » mè noxium in acutè decumbenti- » bus (*a*) «.

D'abord il n'eſt pas vrai, que toute l'antiquité (*antiquitatem omnem*), ait penſé comme Boerhaave, ainſi que le D. de H. l'aſſure; en voici la preuve.

Les Ecoles anciennes examinoient ſi la ſueur étoit une évacuation natu-

(*a*) XIII. *Pars Rat. Med. Cap.* 1.

relle ou non : elles remarquoient qu'au rapport de Galien (*a*), le Médecin Diocles avoit autrefois soutenu que la sueur étoit toujours contre nature dans l'état de santé, d'autant qu'on ne sue pas l'hyver où l'on est très-vigoureux; au lieu qu'on sue en été où l'on est moins fort. Il est vrai que Diocles pensoit comme Boerhaave : mais, suivant Galien, c'étoit une opinion outrée (*videtur esse dura opinio, & præter rerum evidentiam* (*b*).

» La matiére de la sueur est la même » que celle de l'urine; l'une supplée à » l'autre. La peau a des issues nécessaires pour mettre dehors des sucs » excrémentitiels. La sueur arrive sans » aucune sorte de maladie, de même » que de légers cours de ventre : il y » a des évacuations naturelles qui ne » se font que de tems en tems; telle » est celle de la sueur, & le suintement » des narines. La nature a donné aux » animaux deux sortes d'organes : les » uns leur sont habituellement nécessaires : l'usage des autres, qui a

(a) *Galen.* 1. *Aphor. Comment. & Libr. de different. symptômat.*
(b) *Id. Ibid.*

» lieu seulement en certains tems, » sert à l'entretien de leur santé ; » de ce nombre sont les organes de la » sueur. On doit enfin distinguer, avec » Galien, un effort un peu considé- » rable, propre à faire suer, d'un état » de maladie, ou contre nature, qui » produit le même effet «.

Ainsi s'expliquoient les vieilles Ecoles sur cette question : je ne fais que traduire une des controverses rapportées par Valles (a).

J'ai donc eu raison de dire que toute l'antiquité (*antiquitatem omnem*), ne pensoit pas comme Boerhaave, au sujet de la sueur d'un corps sain. Quant au fonds, je n'ai jamais pu me persuader, malgré l'autorité de Boerhaave,

(a) *Vallesii Controvers. Libr. V. Cap.* 3. Sennert n'est pas entiérement de l'avis de Galien & de Valles : il paroît préférer celui de Diocles, quoi qu'il soit forcé de convenir qu'il y a des gens sains qui éprouvent des sueurs, sans que leur santé en souffre. *Instit. Medic. Libr.* 1. *Cap.* 9. Gordon avoit déja soutenu la même opinion que Valles ; & le Médecin François s'exprimoit plus clairement que l'Espagnol. *Gordon de Prognost. particula* 4. Zacutus Luzitanus admet des sueurs naturelles. *Prax. Hist. lib. ultim.* Silvius Déleboë pensoit comme Boerhaave, &c.

qu'il fallut regarder comme une maladie, grande ou petite, tant de ſueurs dont j'ai été témoin, dans nos Provinces, en voyant les jeunes perſonnes de l'un & l'autre ſexe danſer, & prendre d'autres divertiſſemens. Je n'ai jamais pu me perſuader, que de légéres ſueurs qu'éprouvent certaines perſonnes, d'une habitude un peu lâche, mais d'ailleurs bien organiſées pendant les châleurs de l'été, puſſent être regardées comme un état contre nature. Je ſçais qu'il n'y a que trop de ſujets qui ſuent aiſément, par un fonds de maladie interne; mais je ne parle pas de cette eſpéce d'adoleſcens, qu'une mauvaiſe conſtitution rend vieux dès l'âge de quinze ans, & qu'un Médecin expérimenté diſtingue aiſément de ceux de leur âge. Je ſçais auſſi qu'il y a des gens très-bien conſtitués, ſujets à des ſueurs habituelles, qui ſuppléent à d'autres excrétions.

Boerhaave prétend encore que dans les perſonnes ſaines, la ſueur eſt toujours nuiſible de ſa nature, & qu'elle ne procure quelquefois, quelque bien, que par accident (*primo effectu, ſemper nocet ; per accidens, aliquandò prodeſt*).

Voilà, ſi je ne me trompe, une de

ces distinctions qu'on ne saisit qu'avec bien de la peine, ou même qu'on ne sçauroit bien entendre. Le D. de H. appelle pourtant cela *appositissimè scribere* : il étoit fait au langage de son Maître; cela est bien naturel à imaginer. Mais quel profit pouvons nous retirer de ces leçons, que nous n'entendons point?

La sueur produiroit-elle le mauvais effet que Boerhaave lui attribue, parce qu'elle dépouilleroit le sang d'une portion de sérosité, & des particules salines, qui sont nécessaires à sa constitution? L'urine est évidemment dans le cas de la sueur : pourroit-on dire que l'évacuation de l'urine *nuit toujours de sa nature, & qu'elle produit de bons effets quelquefois par accident?*

Le passage suivant, qui est du D. de H, ne s'entend guéres mieux que celui de son Maître : *sudor in morbo non confert, nisi per accidens, vi scilicet, aut coctionis, aut criseos.* Ce langage me donne tout-à-fait lieu de croire, que l'Auteur n'aime pas les sueurs, quoiqu'il aye dit qu'il en reconnoissoit de critiques, & de bonnes (*sudorem die critico salutarem deprehendimus... sudorem modò levet, agnoscimus esse*

bonum). Mais il affoiblit la force de cet aveu, en ajoutant que les sueurs ne sont favorables que par accident (*non confert sudor nisi per accidens*). Ne pourroit-on pas soutenir, en retorquant la proposition, que les sueurs, quelles qu'elles soient, ne sont mauvaises que par accident *nunquam nocent nisi per accidens ?*

Laissons ces maigres distinctions à l'Ecole ; elles me paroissent trop recherchées pour notre siécle. Elles peuvent tout au plus servir de commentaire & de pendant à ce petit galimathias de Jérôme Cappivacius, » sudor non est » ita secundum naturam, ut non sit » præter naturam ; neque ita præter » naturam ut non sit secundum natu» ram. Sudor neque toto genere secun» dum naturam, neque toto genere » præter naturam... secundum quid, se» cundum naturam, secundum quid » præter naturam «. *Enarat. sect.* I. *aphor. Hipp.*

Comparaison des trois opinions sur les sueurs (celle du Docteur Freind, celle du Docteur de Bordeu, & celle du Docteur de Haen).

LE D. de F. pense que les sueurs

critiques sont uniquement l'ouvrage de la nature, l'effet de la guérison, autant que sa cause, & que l'Art ne doit pas tenter de les procurer par des remédes actifs. Il prétend qu'elles n'offrent aucune indication à suivre dans le traitement suivant : suivant lui, Hippocrate les a regardées sur ce pied; puisqu'il n'ordonnoit pas de remédes sudorifiques. F. part de-là, pour désapprouver le traitement chaud & sudorifique, dans les maladies aiguës, en avouant pourtant que des sudorifiques légers peuvent devenir favorables, lorsqu'ils sont bien ménagés & bien appliqués.

Voilà une opinion assez claire, & particuliére à F : on y découvre l'homme d'esprit qui a essayé de débrouiller ce qu'Hippocrate a dit des sueurs dans ses ouvrages légitimes (car F. ne fait point cas des ouvrages apocriphes d'Hippocrate). Je ne sçais si le germe de cette opinion de F. ne se trouve pas dans Galien, & si Sennert ne l'auroit pas depuis transcrite.

Hippocrate avoit mis les sueurs au nombre des excrétions qui annoncent les événemens des maladies (*a*). Galien,

(a) *Aphor.* 12. *Libr.* 1.

en traitant la même matiére, ne parle pas des sueurs (*a*). C'est la remarque de Sennert, qui pense que l'aphorisme d'Hippocrate regarde les signes de la coction : ces signes, ajoute Sennert, ne sçauroient être fournis par les sueurs; il y a au contraire des signes particuliers, qui font juger de la valeur des sueurs ; elles ne peuvent indiquer la coction ; mais les signes de la coction servent à juger les sueurs. (*b*).

Ces énoncés, quoiqu'un peu obscurs, font présumer que Galien & Sennert mettoient quelque différence entre les sueurs & les autres excrétions, eu égard à leur valeur, pour le fonds de la maladie, de même qu'à l'égard de ce qu'elles annoncent pour les suites.

F. faisoit moins de cas des sueurs, que de toutes les autres évacuations critiques : il ne les regardoit pas comme une source d'indications pour l'application des remédes : il cherchoit à s'appuyer de l'autorité d'Hippocrate même.

Telle est, encore une fois, l'opinion de F : telle est sa maniére de penser, dont il ne s'agit point ici de discuter le mé-

(*a*) *Libr.* 1. *de Crif. Cap.* 7. & 8.
(*b*) *Instit. Libr.* 3. *pars* 3. *Cap.* 1.

rite. Je n'ai besoin que d'une exposition simple de cette opinion : je dois pourtant parler d'une remarque de Daniel Leclerc, qui semble directement opposée au système de F.

Leclerc (*a*) parle de sudorifiques ordonnés par Hippocrate : il cite le premier livre *de Morb. Mulier.* où il est dit : *satiùs est urinam & sudorem provocare :* il remarque aussi qu'Hippocrate (*Epid. Libr. 6. Sect. 2.*), propose de provoquer la sueur en arrosant la tête du malade, avec de l'eau chaude ; & qu'on lui fasse ensuite boire du vin, & qu'on le couvre bien.

Enfin Leclerc convient qu'Hippocrate ne faisoit suer que dans la fiévre qui provient de lassitude. F. convenoit de cette derniére prétention d'Hippocrate, & il ne la désapprouvoit pas ; mais il ne vouloit pas qu'on en pût exciper pour l'usage des sudorifiques dans toute sorte de fiévres. Je le répete, F. s'étoit borné à parler des ouvrages légitimes d'Hippocrate.

Le D. de B. a cherché la liaison, & le rapport des sueurs, avec le pouls. La route qu'il avoit à suivre, étoit tra-

(*a*) Histoire de la Médec. Chap XX.

cée par tous les Médecins, depuis Galien : tous disoient à-peu-près comme Sennert, que la sueur critique est précédée d'un pouls, mol, ondulant, fluctuant (*jam jam prorumpentem.... sudorem criticum... pulsus mollis, undosus, fluctuans... significat* (a).

Gordon avoit mieux que tous les autres Galénistes, observé la connexion singuliére, qui se trouve entre le pouls & les sueurs, & même les autres crises: » pulsus undosus significat crisim per » sudorem.... Cognoscitur... utrum cri» sis venerit ad salutem vel ad mortem, » & cognoscitur per hunc modum: si » continue post crisim addit pulsus » magnitudinem, vel fortitudinem & » ordinationem, tum crisis facit ad » bonum... Si autem pulsus addat par» vitatem, debilitatem, occultationem » & inordinationem, procul dubio » crisis fuit ad malum, & significat » mortem (b) «.

Il falloit, dans un *traité du Pouls*, faire l'application de ce précepte aux phénomènes des sueurs : cette doctrine de l'Ecole de Galien, consacrée par

(a) *Sennert Instit. Libr. 3. part. 3. Cap. 16.*
(b) *Gordon de prognostic. particula 4.*

l'autorité de tant de Médecins, exigeoit une ſcrupuleuſe attention, dans un tems où le Galéniſme paroiſſoit entiérement décrié par les vives & ſévéres déciſions des Méchaniciens (*a*).

Le D. de B. avoit auſſi (dans l'hiſtoire du pouls & des ſueurs), un ſi beau paſſage de Cælius Aurelianus à ſuivre & à commenter, qu'on ſeroit fondé à lui faire des reproches, s'il eût manqué de ſe ſervir de cette occaſion. Voici ce paſſage de Cælius: » diaphoreticis ſudo» ribus (colliquativis ex diſſolutione), » magis parvus atque creber, & imbe» cillis, & inanis pulſus invenitur; tho» rax etiam gravatus, cum reſpiratione » frequenti & jactatione ac deſpon» ſione animi, vocis etiam tenuitate, » atteſtante pallore. Rectè autem ſudan» tibus (in ſudoribus criticis) pulſus » erectior, reſpiratio facilior, ac levior » efficitur, & in ſomno prona delec» tatio, & omnium adverſorum mi» nutio, cum animi atque corporis re» levatione (*b*) «.

(*a*) » Emolumenti plurimùm, neque tamen » minùs damni, bonæ arti attulit Galenus. » *Boerh. Inſtit. a.*

(b) *Acut. morb. Cap.* 36.

C'est ce qui peut s'appeller un aphorisme parmi les Connoisseurs : je crois que le D. de B. en a fait le texte de tout ce qu'il a dit sur le pouls de la sueur. Il n'y a pas, dit-il, beaucoup de sueurs bien critiques ; elles ne sont le plus souvent que symptômatiques. Le pouls critique & simple de la sueur, ne se trouve pas bien souvent ; peu de sueurs sont assez critiques, pour juger une maladie, par un seul ou principal effort ; elles sont le plus souvent accompagnées du pouls non critique. Le pouls de la sueur se trouve aussi mêlé avec d'autres pouls critiques ou non critiques qui sont imparfaitement, ou incomplettement critiques, ou à moitié symptômatiques.

Cette opinion du D. de B. est exposée clairement dans les *Recherches*, pour ceux qui les lisent avec attention : c'est, pour ainsi dire, avec ce flambeau, qu'il a entrepris de dissiper l'obscurité du grand nombre de passages de l'Ecole de Cos sur les sueurs : c'est le guide qu'il a pris, pour classer la grande quantité de sueurs qui se trouvent journellement dans les maladies & dans les incommodités.

Les sueurs bien critiques sont accom-

pagnées d'un pouls développé & critique: les ſueurs ſymptômatiques ne le ſont point; leur pouls eſt pour l'ordinaire, muet & non critique, ſerré. Ces deux eſpéces de ſueurs ſont donc aſſez diſtinctes par leurs pouls reſpectifs, outre les autres ſymptômes qui les accompagnent, & dont le D. de B. a emprunté la deſcription dans Hippocrate.

Une choſe ſinguliére, tirée auſſi d'Hippocrate, eſt que de mauvaiſes ſueurs arrivent quelquefois aux jours plus ſpécialement marqués, pour les criſes heureuſes, ou aux jours critiques. Ainſi il ne faut pas précisément juger des ſueurs, par le jour de la maladie où elles arrivent, mais par les ſymptômes heureux ou malheureux qui ſe joignent à elles, & ſur tout par le pouls qui les précéde, & qui les annonce. Si le pouls eſt bon, la ſueur eſt ordinairement bonne: s'il eſt mauvais, la ſueur eſt ordinairement mauvaiſe.

Telle eſt la doctrine du D. de B, ſur les deux premiéres claſſes de ſueurs; 1°. celles qui ſont complettement & abſolument bonnes pour l'ordinaire; 2°. celles qui ſont entiérement mauvaiſes & inutiles pour l'ordinaire.

Quant aux ſueurs mixtes, moitié bonnes & moitié mauvaiſes, qu'on peut auſſi appeller incomplettes & imparfaites, irréguliéres, demi critiques & incommodes, ſuivant l'expreſſion d'Hippocrate, elles forment, ſelon le D. de B, une troiſiéme claſſe beaucoup plus nombreuſe que celle des ſueurs bien critiques, & même que celle des mauvaiſes. Cette claſſe (dont les Auteurs ont dit quelque choſe), ſe diſtingue auſſi par le pouls; & il eſt alors, non point de l'eſpéce des pouls ſimples & critiques, ni de celle des pouls d'irritation, convulſifs & non critiques, mais de l'eſpéce des pouls compoſés & compliqués. Ils ſont compoſés, lorſqu'à la criſe des ſueurs, il ſe joint une autre criſe favorable, qui ſe montre auſſi par le pouls. Ils ſont compliqués, lorſque la criſe eſt ſuſpendue par un état d'irritation dominant, qui retient le pouls dans le rithme d'irritation, ou qui l'y fait tomber plus ou moins fréquemment dans le cours des redoublemens. Cette troiſiéme eſpéce de ſueurs annoncée dans les *Recherches*, peut ſe confirmer par l'autorité des obſervations d'Hippocrate.

Remarques sur quelques maladies rapportées dans les Epidémies d'Hippocrate, & dont les sueurs partagérent la guérison avec d'autres crises.

HÉROPHON eut une sueur inutile & non critique au sixiéme jour; elle fut meilleure au neuviéme, & plus complette vers le dix-septiéme. Cette crise se fit à coups redoublés, & par une suite d'efforts réitérés; il se forma une grosseur à l'aîne, vers le huit, qui n'aboutit pas, & les urines charriérent un peu d'hipostase. Cette crise par la sueur, ne fut donc pas parfaite. D'ailleurs, si on y prend bien garde, on verra qu'Hérophon étoit un de ces malades dont les évacuations critiques & bilieuses se font pendant la convalescence: on a lieu de penser qu'il avoit le pouls variable, plus acritique que critique, fort irrité du côté gauche, à cause de l'état de la rate qui joua un grand rôle dans cette maladie: il est surprenant qu'il ne saigna pas du nez, & de la narine gauche; l'effort se porta vers l'aîne & les jambes. Hérophon étoit de ces mélancoliques bilieux, sujets à des crises partielles & incomplettes.

Cléonactis qui sua beaucoup au qua-

tre-vingtiéme jour, avoit éprouvé jusques-là plusieurs commencemens de crises, des sueurs passagéres dans les trois premiéres semaines : un vomissement de bile jaune vers le vingt-quatre : des saignemens de nez irréguliers, depuis le trente, jusqu'à la fin de la maladie; ses urines furent assez louables vers le quarante & les jours suivans, leur sédiment fut bien critique vers le soixante. La fiévre étoit irréguliére & sans ordre, elle étoit de l'espéce de ces fiévres difficiles, qui ne se dénouent que par des efforts redoublés, & dont la matiére de la coction se vuide par plusieurs organes : la sueur ne parut bien complette, qu'après que toutes les autres petites crises se furent faites; la fiévre fut vive, après un frissonnement qui eut lieu vers le quatre-vingtiéme jour : cela nous dénote, que le pouls se resserra dans le frisson, qu'il s'éleva ensuite & se développa, & porta à la sueur. Vers le soixantiéme jour, au contraire, la fiévre parut cesser, & ce fut pendant cette sorte d'intermission, que les urines entraînérent beaucoup de sédiment; c'est-à-dire, que la crise des reins donna au pouls une sorte de petitesse & de foiblesse, qui nous indique

le pouls critique des urines. Le pouls de Cléonactis fut sans doute, pendant le cours de la maladie, serré, embarrassé, variable, portant souvent au nez, inconstant, &c.

Méton eut, dès le deuxiéme jour d'amples évacuations du ventre : le saignement de nez commença au quatre, & augmenta le cinq; la sueur se déclara ce jour-là, elle fut évidemment jointe au saignement de nez. La fiévre parut se relâcher après l'évacuation du deuxiéme jour; elle augmenta le quatre aux approches du saignement de nez. Méton eut apparemment le pouls fort développé dès le premier jour; resserré & portant au ventre avec irritation, le lendemain, supérieur & nazal vers le cinq; & lors de la sueur, il fut composé du double caractére, du saignement & de la sueur : il demeura tendant au rithme du saignement de nez, même pendant la convalescence; car il y eut une continuation d'évacuation de sang par les narines.

Nous voyons tous les jours de ces sortes de pouls qui portent au nez, pendant tout le cours de la maladie : notez qu'il n'y eut point ici d'urines

bien cuites; elles eurent lieu pendant la convalescence.

Méton a souvent fourni le prétexte de faire des saignées; bien des Commentateurs ont cru qu'il avoit été jugé par l'hémorragie; il le fut aussi par la sueur: il éprouva une crise mixte, & surement son pouls fut de l'espéce composée.

La classe des Métons est nombreuse parmi les jeunes gens, & ordinairement la toux & la crise de la poitrine se mettent de la partie chez nos Citadins, qui n'ont pas l'habitude de respirer le grand air.

La femme grosse de trois mois, sua vers le quatorze, & au cinq: mais aucune de ces deux sueurs ne fut parfaitement critique; la chose est évidente à l'égard de celle du cinq, puisque la maladie continua. Quant à la sueur du quatorze, elle se joignit immédiatement à un vomissement de matiéres jaunes; elle fut une crise mixte & difficile; la malade risqua beaucoup de faire une fausse-couche, qui pourtant n'arriva point; à moins que quelques reliquats de la maladie, ne l'occasionnassent dans la suite. Nous n'aurions

point eu une entiére confiance dans cette crise.

Quel dût être au reste l'état du pouls de cette femme? Premiérement il conservoit le caractére de la grossesse, qui porte un fonds de gêne. En second lieu, il fut supérieur, portant vers la tête ; on le juge par les divers spasmes douloureux établis vers cette région : il paroît par la description même d'Hippocrate, que la fiévre augmenta aux approches de la sueur ; ce qui indique que le pouls prit le caractére de cette évacuation, mais avec un fonds d'irritation que fait présumer la suite d'accidens nerveux qu'éprouva cette femme. Il ÿ avoit aussi le caractére propre à la plénitude d'estomac, qui se dégagea enfin par un vomissement critique.

Nos Praticiens ont le courage de faire vomir les femmes grosses ; ce qui leur réussit lorsque le pouls est bien stomachal ; s'il portoit en bas & à la matrice, ils causeroient la fausse-couche. J'en ai vu qui en pareil cas, craignoient que l'accouchement seul ne dût être le vrai terme des crises complettes; tant ils sont persuadés qu'un pouls habituellement gêné, comme dans la grossesse, ne permet pas de bonnes &

de franches coctions, & des évacuations plénières, comme il en faut dans les maladies considérables. On doit, en ce cas, bien distinguer les maladies nerveuses des humorales, des incommodités, & des plénitudes simples d'entrailles.

Mélidie fut entiérement jugée vers le onze, 1°. par un dépôt blanc dans les urines; 2°. par la sueur qui avoit déja paru le sept, & qui n'avoit fait que suspendre la fiévre. D'ailleurs les évacuations du ventre durérent & furent un peu bilieuses, pendant le cours de la maladie. Enfin les régles parurent, quoiqu'en petite quantité, dès les quatre ou cinq premiers jours. Assurément c'étoit là une crise qui ne se fit point d'un seul jet, & par la sueur uniquement. Le pouls qui vraisemblablement portoit à la tête, dès les premiers jours, eut amené une hémorragie du nez; si l'effort n'eût abouti aux régles, ce qui arrive assez communément. La fiévre parut moindre, nous eussions trouvé le pouls profond dès la fin du sept; à quoi les évacuations continuelles eurent sans doute part, puisqu'elles portoient de concert avec les régles le pouls vers le bas: il se releva sans doute aux appro-

ches de la ſueur. Vers le onze, la fiévre reprit, quoiqu'Hippocrate ne le marque point : mais cette vérité ſuit néceſſairement de la nature de la choſe, & de ce qu'Hippocrate dit, qu'au ſept, la fiévre ne fit que décliner comme par intermittences ; elle dura donc, elle reprit, & il y eut, vers le onze, quelque effort, marqué par le pouls, vers l'extérieur ; cet effort étoit maſqué par les évacuations qui continuérent de ſe faire. Les filles qui ſont dans le cas de Mélidie, & dont les régles coulent dès les premiers jours d'une maladie, ſont, parmi nous, incomplettement jugées juſqu'au bout du mois, lors des autres régles, ou des ſuivantes.

Péricles eut au premier jour, une abondante hémorragie du nez ; dès le troiſiéme, les urines furent cuites, & depoſérent beaucoup : la ſueur parut au quatre, & elle fut chaude, abondante & univerſelle ; elle forma la plus grande partie de la criſe, qui fut pourtant ébauchée par l'hémorragie, & précédée par la coction des urines.

Il n'eſt pas difficile de peindre le pouls, tel qu'il fut dans cette maladie : les Péricles ſont parmi nous, non moins connus que les Méton. Le pouls por-

toit au nez, il étoit fort & rebondissant, dès le premier jour, pendant l'hémorragie qui fut abondante, elle ne diminua pourtant pas la fiévre; ce qu'Hippocrate remarque, en disant que *la fiévre étoit pourtant plus forte* ; comme s'il eût été étonné de cette circonstance.

Nous aurions sans doute trouvé le pouls supérieur, véhément & nazal, & ensuite plus développé, plus critique jusqu'au trois : alors la fiévre diminua; ce qui indique que le pouls devint plus intérieur, plus portant aux entrailles : il y eut sans doute un redoublement qui décida le pouls à une sueur d'autant plus critique, que le dévoiement bilieux ne se mit pas de la partie. Il ne faut pourtant pas croire, que les Péricles, quoique bien jugés au milieu de la premiére semaine, ne traînent ordinairement, jusques vers le neuf & le onze, jusqu'à ce que la bile ait coulé. Hippocrate remarque que celui dont il fait l'histoire, n'eut point de récidive : il sçavoit, comme il est vrai, qu'une telle récidive est ordinaire. Ce malade est un de ceux que le D. de B. doit regarder comme étant le plus décidément disposé à la crise

de la ſueur, & d'une ſueur bien critique, des plus critiques.

La Vierge d'Abdére fournit un exemple d'une ſueur qui ſe fait en deux fois, elle parut au vingtiéme jour, & elle ſe fit abondamment au vingt-ſept: les régles eurent lieu dès le premier quartenaire, & ce fut pour la premiére fois: les évacuations du ventre ſe ſoutinrent en bon état depuis le ſept. Il y eut un ſaignement de nez abondant vers le 17, & un léger au vingt.

Ici deux fortes hémorragies, celle des régles & celle du nez, ſe joignirent à deux fortes ſueurs.

Les exemples de ces ſortes de jeunes filles qui regorgent de ſang au moment de leurs régles, ſont ſi communs, qu'il n'y a rien de ſi aiſé, que de s'aſſurer de l'état de leur pouls, qui eſt tendu, quoique développé, rebondiſſant, plus ou moins inégal; ces caractéres ſe joignent aiſément à ceux de la ſueur critique: il y a des malades de l'eſpéce de celle dont il s'agit, qui ſuent toujours.

Remarquez qu'Hippocrate, dans ſon hiſtoire, n'oublie pas de dire que la fiévre reprit trois jours avant la ſueur, & qu'elle tomba enſuite. Nous euſſions

vu le pouls paſſer de l'état de l'hémorragie à celui de la ſueur, en prenant un ſurcroit de ſoupleſſe & de développement : ce qui eſt une bonne marche. Auſſi la ſueur de la Vierge de Lariſſe, eſt-elle, comme celle de Péricles, de l'eſpéce des moins compliquées, ou des plus exactement critiques. Le nombre des jeunes Vierges de Lariſſe eſt infini, mais elles ne ſont pas toutes auſſi heureuſes que le fut celle d'Hippocrate. En pareil cas, lors de l'effort des premiéres régles, qui ſe combine avec la fiévre ; les hémorragies ſont ſouvent ſymptômatiques, de même que les ſueurs. On a trop coutume, communément, de préparer par des remédes, cette criſe qu'on déſire tant de voir éclorre; on ſe preſſe d'aller au devant de la nature, qu'on détourne de ſon ouvrage.

Anaxion ; ſon hiſtoire eſt célébre, par la maniére dont Hippocrate ſe conduiſit dans le traitement. Ce malade éprouva une ſueur univerſelle & définitive, au trente-quatriéme jour; il avoit eu une premiére ſueur au vingt, & celle-ci avoit fait tomber la fiévre. Le onze fut auſſi rendu remarquable par une ſueur légére à la tête.

Voilà donc trois ſueurs dans lecours d'une maladie ; mais elles furent traverſées par d'autres criſes non moins utiles. Il y eut, dès le onze, des crachats plus liquides qu'ils ne l'avoient été juſques-là : ils s'épaiſſirent & commencérent à être cuits vers le dix-ſept. Au vingt-cinq, le crachement de matiéres bien cuites, fut abondant ; le ſédiment des urines fut auſſi abondant & blanc. Ce n'eſt qu'après cette criſe de la poitrine, & des urines, que celle de la ſueur fut complette. Ainſi les crachats firent ici la meilleure partie de la criſe, de même que les urines.

Anaxion étoit attaqué d'un point de côté, avec de la toux, ſans crachement de ſang : la fiévre étoit vive : il fut ſaigné du bras au huitiéme jour : cette ſaignée a donné matiére à mille raiſonnemens, dont l'examen n'eſt pas de ce lieu : nous l'aurions pratiquée plutôt ; nous aurions commencé au huit le traitement des accidens de la poitrine, c'eſt-à-dire de la douleur, de la difficulté de reſpirer, de l'abſence des crachats, par l'émétique & un véſicatoire ſur le côté. La ſaignée ne dérangeat-elle pas la criſe ? J'ai vu des Méde-

cins qui le penſoient : ſans la ſaignée, les crachats ſeroient venus plutôt ; la ſueur du onze eût été plus complette.

Les Anaxions ſont très-communs parmi nous ; nous leur trouvons le pouls très-irrité dans les commencemens ; vers le déclin de la maladie (lors de l'expectoration & de la ſueur) ondulant, développé, mol, mêlé du caractére de la ſueur, & de celui des crachats. La fiévre, dit Hippocrate, reprit au vingt-ſept, & les crachats furent cuits. Cela veut dire que le pouls ſe développa, & que la reſpiration devint meilleure. Ce redoublement du trente-quatriéme jour, amena enfin la ſueur, & la maladie finit.

Il reſte ſouvent de la toux à nos Anaxions, ſur-tout à ceux dont les évacuations critiques, les crachats & les ſueurs ont été ſuſpendues, ou rendues pareſſeuſes par les ſaignées & les purgations. Il eſt remarquable qu'Hippocrate ne dit rien des évacuations du ventre : il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en eût pendant trente-quatre jours que dura la maladie : Hippocrate n'étoit occupé que de la poitrine. On détermineroit difficilement bien de nos Mé-

decins à procéder ainſi. Quoi qu'il en ſoit, la criſe d'Anaxion ſe fit par les urines, par les crachats & par la ſueur.

Nicodéme éprouva une ſueur abondante, chaude & univerſelle, au vingt-quatriéme jour : la maladie fut jugée ; mais ce jugement fut aidé par un écoulement abondant d'urine blanche, & qui dépoſa beaucoup : la criſe avoit auſſi été préparée au vingt, par une premiére ſueur. Il eſt donc vrai que Nicodéme eut une ſueur des plus critiques ; mais indépendamment des urines, critiques auſſi, Nicodéme vomît beaucoup de bile dès le ſecond jour. D'ailleurs la maladie ſe montra avec beaucoup d'irritation & de douleur à la région épigaſtrique. Ces accidens nerveux furent difficiles à vaincre, & ils durérent juſques vers le vingt ; ce qui n'eſt pas ſurprenant : Nicodéme étoit un débauché qui avoit bu du vin, & fait des excès de femmes ; il reſſembloit à beaucoup de nos jeunes gens dont l'eſtomac & toute ſa région, ſont pour ainſi dire meurtris par des efforts exceſſifs.

Il y a plus de vingt-cinq ans, qu'un jeune homme, attaqué de la maladie de Nicodéme, fut traité à Montpellier

par l'uſage du quinquina (*a*), qui ne faiſoit qu'aggraver les ſymptômes : c'en étoit fait de ce jeune homme, ſans le ſecours de M. Fizes, qui fut appellé heureuſement, & qui bannit le quinquina, pour y ſubſtituer de légers laxatifs, muqueux & aigrelets, en grand lavage : ces petits remédes ne dérangérent point les ſueurs, & le malade guérit.

Au reſte, Nicodéme avoit apparemment le pouls fort irrité, fort variable, portant à l'eſtomac, dans les premiers tems ; il ne ſe développa, il ne devint critique, qu'au déclin de la maladie, vers le 21 ; & ce développement, qui

---

(*a*) NOTE DE L'EDITEUR. Ce traitement auroit fort plu à M. de H, partiſan du quinquina, comme il l'eſt, (*voyez ci-deſſus, pag.* 300), il doit nous dire pourquoi ce malade trouva mieux ſon compte à quitter le quinquina, qu'à en faire uſage. Peut-être que beaucoup de malades de M. de Haen, auroient eu beſoin de quelques viſites de M. Fizes, ou de quelqu'autre de nos Médecins, qui ſçavent évaluer les prétendus miracles du quinquina, & qui ne mettent pas dans le nombre des hauts faits de ce reméde, la guériſon des maladies qui peuvent ſe faire, & qui ſe font journellement ſans ſon uſage.

fut marqué par la crise des urines, amena pourtant la sueur.

Nous trouvons ces sortes de caractéres, au pouls de nos jeunes débauchés, lorsqu'ils sont malades, comme Nicodéme : il y en a plusieurs qui saignent du nez, & sont soulagés de la tête. Celle du malade d'Hippocrate, fut dégagée par le vomissement, qu'il eût, peut-être été très-dangéreux de presser par l'émétique ; c'est un des cas où ce remède qui semble indiqué par sa nature, est le plus difficile à manier. L'Epigastre est dans un état de spasme opiniâtre, qui exige du ménagement, & qui est difficile à dénouer. Hippocrate a aussi manqué dans cette occasion de parler des évacuations du ventre.

La Vierge de Larisse fut à l'égard des régles, dans le cas de celle d'Abdére : elle les eut pour la premiére fois au milieu de la maladie : elle saigna aussi abondamment du nez au six, & dès le troisiéme jour, son ventre devint très-libre. La sueur se déclara avec le saignement de nez, & elle fut bien critique. Cette crise fut donc compliquée, & sans doute le pouls portoit au nez & aux régles, & ensuite à la

ſueur, avec un fonds d'irritation, tirant à l'intérieur. L'hémorragie ſauva la tête, de concert avec la ſueur: la maladie parut terminée, ſans que les urines euſſent charrié. Nous les voyons ſouvent fournir un dépôt abondant, dans le tems de la convaleſcence. Les Vierges de Lariſſe ſont fort communes dans nos Provinces méridionales.

Je pourrois encore rappeller la femme bourrue de Thaſe, dont la fiévre augmenta du deux au trois; ce qui fut ſuivi d'une ſueur abondante, qui partagea la criſe avec l'apparition des régles. Mais la criſe ne fut vraiſemblablement parfaite, qu'au bout de quelques jours. Les urines étoient encore noires vers le trois, lors de la ſueur; du reſte cette femme avoit une furieuſe dôſe d'irritation, ſa maladie étoit éminemment nerveuſe, & la ſuite du chagrin. Cette claſſe de malades, eſt très-connue parmi nous, & lorſqu'on les charge de remédes, on procure des fiévres nerveuſes, malignes, longues, ſuivies d'une convaleſcence qui ne finit point. C'eſt un des cas où l'Auteur des *Recherches* doit trouver le pouls égaré, fol, rebelle au développemenr, ſuſpect & difficile à déterminer.

Pythion, le Prêtre, (a) éprouva auſſi au dixiéme jour, une criſe mêlée de ſueurs & de crachats, & vers le quarante, un dépôt au fondement : il avoit des ſelles bilieuſes vers le quatre. La ſueur ne fut que pour une petite partie dans ſa guériſon.

Chærion (b) eut une ſueur d'aſſez bonne eſpéce au ſept ; elle fut précédée d'un accès de fiévre conſidérable, ce qui va bien avec l'hiſtoire du pouls. Au quatorze la même ſcène recommença, le malade eut un accès de fiévre, qui fut ſuivi de la ſueur: même choſe le dix-ſept. Il y eut à travers ces accès de ſueurs, des vomiſſemens, des évacuations : ainſi la criſe fut fort partagée, fort mêlée, fort difficile ; la ſueur fut interrompue.

Le Jardinier de Déalces (c), eut de même pluſieurs ſueurs, imparfaites, incomplettes, irréguliéres : au quatre, au onze, au dix-ſept (*), au vingt ; la

(a) *Epid. Libr.* 3. *Sect.* 1. *æger.* 1.
(b) *Ibid. æger.* 5.
(c) *Ibid. æg.* 3.

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Ce malade fut tenu chaudement & couvert plus qu'à l'ordinaire pendant la ſueur. M. de Haen veut bien

crise fut des plus longues, des plus difficiles, la maladie ne finit que vers le quarante: telles sont nos fiévres malignes nerveuses, dans lesquelles une crise gêne l'autre, &c. Le pouls se ressent de ces efforts variés, il est empêché dans son développement par les évacuations du canal intestinal.

La femme d'Epicrate (a), qui eut, étant en couche, une maladie de quatre-vingt jours, ne sua que le quinze, après un violent redoublement: le flux de bile, les vomissemens, & les urines, chargées, firent le principal de la crise. La sueur ne va pas bien avec ces évacuations continues, comme elles furent dans cette femme. En pareil cas, le pouls demeure fixé à l'intérieur, & ne s'éléve à la sueur finale, qu'avec beaucoup de peine.

---

permettre qu'on couvre un malade, lorsqu'il sue; ce qui n'est pas peu de chose pour un Médecin qui aime tant le grand air. Ne souffriroit-il pas aussi, que lorsque quelqu'un de ses malades est en sueur, on fermât les portes & les fenêtres de son Hôpital, qui sont ouvertes nuit & jour? Cette note sera rendue plus intelligible à la fin de cet article.

(a) *Epid. Lebr.* 1. *æg.* 5.

La maladie de Clazoméne (*a*), & celle d'Hérophile d'Abdére (*b*), furent de même tellement tournées à l'intérieur, & aux abondantes évacuations du ventre, qu'il ne parut point de sueur; ce qui sembla étonner Hippocrate. Nulle sueur, dit-il, en parlant de Clazoméne, au vingt; mais ce malade eût une forte douleur à la cuisse, & vers le trente-un, une diarrhée abondante & dysenterique. Le pouls de la sueur marche rarement & difficilement avec celui de la diarrhée opiniâtre & mêlée d'irritation. Hérophile éprouva à-peu-près les mêmes accidens, & eut de plus deux hémorragies du nez.

Application de ces remarques à la question présente.

J'AI dit que les observations d'Hippocrate confirmoient la fréquence des sueurs partielles, qui succédent à d'autres crises, ou qui les préviennent : ces sueurs sont différentes des sueurs complettes, décisives, simples, ou qui forment l'unique ou la principale crise. Cette vérité est connue des Observa-

(a) *Ibid. æg.* 10.
(b) *Ibid. æg.* 13.

teurs; on en trouve la preuve dans les ouvrages des grands Médecins de l'Ecole de Galien : mais elle demande quelques éclairciſſemens propres à développer l'opinion du D. de B.

1°. Les malades dont on vient de parler, ſont les ſeuls qui guérirent parmi les quarante-deux dont l'hiſtoire eſt compriſe dans le premier & troiſiéme livre des Epidémies. Ces malades eurent tous (excepté Clazoméne & Hérophile), des ſueurs plus ou moins abondantes : d'où il eſt d'abord permis de conclure, qu'en général, les malades qui guériſſent, ſont ſujets à éprouver des ſueurs, & que par conſéquent les ſueurs ſont une eſpéce d'évacuation plus favorable que nuiſible. Cette maniére de conſidérer la choſe, ſemble fournir un appui à l'opinion des Médecins qui ſont décidés pour le régime ſudorifique.

2°. Jettons un coup d'œil ſur les morts des Epidémies. Ils ſont au nombre de vingt-cinq, dont ſix ſuérent aſſez abondamment; ſçavoir, le fils de Parion de Thaze, Philiſcus, la femme Droméade, le Phrénétique, Pythion de Thaze, Eraſinus : cinq ſuérent fort peu; ſçavoir, celui qui ſoupa étant fort échauf-

sé, Silene, celui qui logeoit à la place des mendians, la voisine de Pantémide, la femme qui logeoit dans la place des mendians. Il y eut enfin treize morts, parmi ces malades, qui ne suérent point.

On pourroit donc encore une fois, conclure qu'en général, la sueur est d'un assez heureux présage dans les maladies, & que le défaut de sueur a au contraire quelque chose de suspect: il n'y eut chez Hippocrate (dans les deux livres des Epid.), que deux malades qui guérirent sans sueur: quinze suérent & guérirent: treize qui n'avoient pas sué moururent. Autre présomption, dira-t-on, de la nécessité & de l'utilité des sueurs en général: treize malades moururent à la vérité, quoiqu'ils eussent sué: il reste à sçavoir quelle différence il y avoit entre la sueur de ces derniers, & celle des quinze qui guérirent après avoir sué.

3°. Je trouve parmi ces malades qui guérirent & qui suérent tous, trois espéces de sueurs remarquables. La premiére espéce, qui est la moins nombreuse, est aussi la plus complette, la plus prompte, la plus décidée, la plus critique. Telles furent au plus la sueur

de Péricles, celle de Nicodéme, celle de la femme bourrue de Thaze, & celle de la Vierge d'Abdére.

La deuxiéme espéce de sueur fut celle de la femme grosse de trois mois, celle de Mélidie, celle d'Anaxion, celle de Pithion le Prêtre; celle du Jardinier de Déalces. La sueur de ces cinq malades, fut peu remarquable, ou d'un petit effet dans la crise: c'est de cette espéce qu'on pourroit dire avec le D. F. qu'il y a des sueurs qui ne sont que le signe de la guérison, & non la cause; elles sont l'effet d'une détente générale qui arrive vers la fin de la maladie, & de ses différentes périodes.

Enfin la sueur d'Hérophon, celle de Cléonactide, celle de Méton, celle de la Vierge de Larisse, celle de Chærion, furent critiques, utiles à la guérison: mais elles ne se firent qu'à coups redoublés, comme par divers accès de fiévre; cela est très-évident dans l'histoire de Chærion: elles furent enfin aidées par d'autres crises; ce qu'on pourroit surtout avancer des sueurs que j'appelle de la seconde espéce, & même de celles de la premiére, tant il est vrai que les sueurs completres, bien critiques & formant uniquement la crise, sont rares.

4°. Il paroît au moins évident que parmi toutes ces ſueurs, les plus heureuſes ont été celles où la fiévre prenant le deſſus, a amené le rithme de la ſueur propre au pouls critique. C'eſt à regret qu'on trouve qu'Hippocrate a manqué de ſuivre le pouls dans ces chefs-d'œuvres de peinture des maladies. On ne ſçait pas même bien comment il jugeoit de la fiévre : ſa méthode eſt trop peu connue : mais j'ai prouvé dans le petit commentaire que j'ai fait ſur ſes hiſtoires, qu'il n'a pas manqué de parler de quelques accidens, que nous voyons journellement marcher avec le pouls de la ſueur : il faut bien ſuppléer à ce qui ne ſe trouve pas dans Hippocrate, par ce que la nature nous apprend : or elle ne produit point ordinairement une ſueur bien décidée & bien critique, ſans indiquer par le pouls l'effort critique qu'elle fait à l'extérieur, ſans développer le pouls, ſans le porter au dehors, comme par des flots d'eau dont elle remplit les vaiſſeaux.

Nous ne craignons point à cet égard, le démenti des Médecins accoutumés à voir des malades : ce développement du pouls aux approches de la ſueur,

ſemble même tracé & indiqué, comme je l'ai dit, dans les deſcriptions d'Hippocrate.

5°. S'il eſt vrai que les obſervations d'Hippocrate comprennent quelques-uns de ces cas rares, dans leſquels la criſe de la ſueur a joué le principal rôle, & a pris le deſſus ſur toutes les autres évacuations: s'il eſt vrai encore que ces mêmes obſervations laiſſent entrevoir qu'en pareil cas, le pouls prend ſon eſſor victorieux, en portant à l'extérieur, & en indiquant la ſueur critique (ce que nous ſçavons aujourd'hui, & qu'Hippocrate ignoroit); il n'eſt pas moins certain que ſes deux livres ſur les Epidémies, contiennent pluſieurs exemples de criſes compliquées, faites par parties, dans leſquelles la ſueur a ſuivi ou précédé d'autres évacuations, & dans leſquelles le pouls a ſans doute été mêlé, compoſé & compliqué (comme nous éprouvons qu'il l'eſt dans les criſes compliquées). Tout cela vient d'être prouvé.

Le D. de B. trouve encore dans les mêmes obſervations des Epidémies, de quoi confirmer ce qu'il a dit ſur les criſes congénéres, ou qui vont aiſément l'une avec l'autre, ſur les mê-

langes des pouls critiques qui se font le plus ordinairement, & qui sont le plus, suivant le vœu de la nature.

Des évacuations auxquelles les sueurs se joignirent le plus aisément, dans les malades d'Hippocrate.

Le D. de Bordeu a dit que » le pouls » critique de la sueur, a tant de rapport » avec le pouls supérieur, qu'à moins » d'une attention particuliére, ou d'une » grande habitude d'en juger, il est » difficile de ne pas les confondre : il » est au contraire très-rare de le trouver » joint au pouls inférieur (*a*)... Le pouls » nazal & le pectoral vont très-commu- » nément ensemble : le pouls pectoral » & celui de la sueur, quelqu'opposés » qu'ils paroissent, forment une com- » binaison qui est assez ordinaire (*b*) «.

Il suit de-là que les hémorragies du nez, la sueur & l'expectoration, lorsqu'elles sont critiques, se combinent aisément ensemble ; c'est-à-dire, que les pouls des organes, situés au dessus du diaphragme, ont du rapport, & sont

(*a*) Recherches sur le Pouls, Tom. premier, Chap. 16.
(*b*) *Ibid.* Chap. 17.

congénéres avec celui de la ſueur. Mais le pouls de la ſueur ne ſe joint pas, ou ne s'incorpore pas aiſément avec les pouls inférieurs. Ainſi une criſe qui ſe fait par les inteſtins & la ſueur, eſt une choſe rare, difficile & aſſez ſuſpecte. Il eſt pourtant vrai que le pouls inteſtinal ſe combine ſouvent avec le pectoral, & que l'inteſtinal ſuccéde au pouls de la ſueur, à la fin des maladies; ce qu'il faut bien diſtinguer.

Conſultons les Epidémies d'Hippocrate, ſur l'hiſtoire des ſueurs, en tant qu'elles ont du rapport avec cette partie de la doctrine du D. de B.

Anaxion fut jugé par les ſueurs & par les crachats ; les évacuations du ventre n'entrérent pour rien dans le jugement: Hippocrate n'en parle point. Voilà une criſe qui ſe fit par deux organes analogues, & qui jouênt ſouvent enſemble. En effet, je l'ai déja remarqué, les Anaxions, ou les ſujets dans leſquels la complication du travail de la poitrine, & de celui de la peau, les crachats & les ſueurs ont lieu en même-tems, ſe trouvent ſouvent parmi nous.

Méton éprouva à la fois & la ſueur, & le ſaignement de nez : ces deux

évacuations furent dues à un même effort critique, qui portoit vers le haut des parties, au dessus du diaphragme & à la peau. J'ai aussi observé que nos Méton, sont sujets à l'expectoration critique.

La Vierge d'Abdére : les sueurs marchérent de concert avec l'hémorragie du nez : ces deux crises, se seroient vraisemblablement jointes, & auroient jugé la maladie en moins de tems, sans des spasmes douloureux qui portérent aux pieds, & qui barrérent la crise des organes supérieurs & de la peau : la surdité étoit de la partie : or les crises par les oreilles, ont quelque analogie avec le saignement de nez.

La femme bourrue de Thaze : le délire, les convulsions, l'assoupissement, visoient au saignement de nez : cette crise se changea en apparition des régles; ce qui n'est pas rare : la malade étoit apparamment d'un âge trop formé, pour saigner du nez. D'ailleurs les régles ont, par leur pouls, quelque ressemblance avec le saignement de nez; & la crise naturelle de la matrice, appelle souvent toutes les autres crises sanguines. Les *Recherches* enseignent qu'il y a beaucoup de ressemblance,

entre les pouls de toutes les hémorragies, & qu'elles marchent de concert avec la ſueur, comme dans cette femme bourrue de Thaze.

Dans Mélidie & la Vierge de Lariſſe, les ſueurs ſe combinérent avec les régles. Il eſt vrai que ces criſes furent interrompues par des évacuations du ventre : auſſi les ſueurs furent-elles tronquées, languiſſantes, & reparurent-elles à pluſieurs repriſes.

Péricles ſua dès le quatre, & il ſaigna du nez dès le premier jour ; il vomit auſſi : or le vomiſſement qui marche avec les criſes ſupérieures, & qui les provoque en quelque maniére, provoque auſſi la ſueur, & a par conſéquent quelque ſorte d'analogie avec elle : c'eſt une criſe extraordinaire, qui en évacuant l'eſtomac, agit fortement ſur tous les organes ſitués au deſſus du diaphragme. Hippocrate ne parle pas des évacuations du ventre, qui n'eurent peut être pas lieu ; & ce reſſerrement du ventre rendit la ſueur plus complette, laiſſa plus de liberté au pouls, pour porter au dehors.

Dans Hérophon, la ſueur marcha avec le délire : il y eut des évacuations du ventre, mais elles eurent lieu en

même-tems que la sueur : Hérophon fut aussi atteint de surdité, & de tension, au côté de la rate, accidens qui sont fort analogues au saignement de nez, qui n'eut pourtant pas lieu.

Nicodéme vomit, eut du délire & sua; mais il n'eut point d'évacuations remarquables.

Pythion le Prêtre eut des crachats cuits, avec la sueur : la maladie ne fut pas complettement guérie, & il parut un abscès au quarante ; parce que la crise de la sueur & des crachats fut suspendue par un fonds de spasme, marqué par un tremblement des mains & la torsion de la bouche. Hippocrate observe que les évacuations du ventre qui avoient paru au quatre, se suspendirent au cinq : la sueur qui se montra au dix, se préparoit dès-lors.

La femme grosse de trois mois, sua & vomit; il n'est point question d'autre évacuation.

En un mot, on trouve dans les malades des Epidémies décrites par le Prince de Cos, que la sueur se combine, se rapproche intimément, ou se mêle souvent avec les crises supérieures & sanguines, & difficilement avec la crise du ventre : aussi voit-on que les

ſueurs furent d'autant moins critiques, que les évacuations furent plus abondantes, & plus ſouvent réitérées: c'eſt ce qui ſe prouve par l'hiſtoire du Jardinier de Déalces, celle de la femme d'Epicrate, celle de Cléonactis, & celle de Chærion.

Quant à Clazoméne & Hérophile, qui ne ſuérent point, les criſes ſe complettérent par le canal inteſtinal; nouvelle preuve que cette criſe intérieure croiſe la criſe extérieure ou la ſueur.

Voici encore des exemples qui appuyent l'opinion du D. de B. *Fullo in Syro...* (Epid. Libr. 7.), *propter alvi ex thapſia egeſtionem, decimâ octavâ diè, morbus remiſit, evaneſcens citrà ſudorem.* Léophorbide (*Ibid.*), ne ſua qu'au vingt-un & au vingt deux; parce que le ventre fut libre juſquès-là.

Ces vérités ſemblent découler aſſez naturellement du *cutis denſitas, alvi laxitas;* &c. mais il eſt bon de les voir appuyées par le détail hiſtorique. La doctrine du pouls y gagne, & l'opinion du D. de B, qui prétend que le pouls de la ſueur ſe confond ſouvent avec le pectoral & le nazal, & rarement avec celui des entrailles, en devient d'autant plus lumineuſe & plus aſſurée.

8°. Baglivi avoit preſſenti le danger du mêlange ou de la combinaiſon de la ſueur avec l'évacuation du ventre : il s'exprimoit à ce ſujet d'une maniére digne d'Hippocrate. » *Si eodem tempore, in acutis & gravibus morbis, duæ criſes, ſudor ſcilicet & alvi fluxus ſuperveniunt, cum pauco levamine, ferè omnes moriuntur ; vel ſi non moriuntur perniciosè habent* (*a*) «.

La ſentence de Baglivi a ſon appui, & dans l'obſervation, & dans cette hiſtoire d'Hippocrate où il eſt queſtion d'un malade (le fils de Parion de Thaze (*b*), qui mourut au cent vingtiéme jour, ayant eu pendant toute ſa maladie une eſpéce de dévoiement, une fiévre toujours ardente & des ſueurs ; notamment le vingt de la maladie où les évacuations du ventre furent bilieuſes, & la ſueur univerſelle.

Hermoptoléme, qui mourut au quinze, ſua tout d'un coup au onze, & le ventre ſe lâcha en même-tems (*Epid. Libr.* 7.).

Nenter & d'autres qui ont rapporté l'aphoriſme de Baglivi, n'en ont pas ſenti la liaiſon avec la marche du pouls.

(a) *Prax. Med. Libr.* 1.
(b) *Epid.* 3.

Cælius Aurelianus & Gordon, dont nous avons rapporté les décisions plus haut, étoient arrivés bien près du but, auquel les réflexions du D. de B. ménent tout naturellement.

7°. On peut donc regarder comme établi, que les sueurs critiques se joignent plus volontiers avec les crises supérieures, telles que l'hémorragie du nez, & les divers transports des humeurs à la tête, avec les hémorragies en général, & avec l'expectoration critique, & les affections de la poitrine, qu'avec la crise par le canal intestinal. L'histoire du pouls vient ici à l'appui des observations; celui qu'on nomme supérieur, se trouve plus souvent réuni avec celui de la sueur, que l'intestinal. Les rithmes du pouls, dans les crises supérieures & sanguines, ont plus de rapport avec celui de la sueur, qu'avec le rithme bien décidément intestinal.

Je devrois, pour completter ce tableau, & mettre cette vérité dans tout son jour, entrer dans l'examen de la crise par les urines: mais cet examen dont on trouve à peine quelque léger indice dans les *Recherches*, doit être réservé à quelque homme instruit du fonds de cette matiére.

Examen des ſueurs dans quelques ſujets morts, dont il eſt fait mention dans les Epidémies d'Hippocrate.

Je vais examiner l'hiſtoire de quelques malades d'Hippocrate, qui moururent n'ayant éprouvé que des ſueurs inutiles, de mauvaiſe eſpéce, & ſymptômatiques. C'eſt la ſeconde eſpéce de ſueurs, connues de tous les Médecins, & ſur leſquelles le D. de B. a fait quelques remarques particuliéres.

On doit bien ſe garder de confondre les ſueurs critiques avec les ſymptômatiques... Il ne faut pas chercher dans ces derniéres tous les ſignes des ſueurs critiques (ſur-tout le caractére du pouls propre à la ſueur)... Les ſueurs qui, ſuivant l'expreſſion d'Hippocrate, ſont promptes & violentes, quoiqu'arrivant aux jours critiques, ſont dangéreuſes... parce qu'elles ſont l'ouvrage d'un travail exceſſif; elles ſont ſymptômatiques, & on trouve toujours en ces cas là le pouls de la ſueur compliqué avec celui d'irritation.

C'eſt-à-dire, que comme il y a des ſueurs critiques de diverſe eſpéce, il y en a auſſi de ſymptômatiques, dont les unes ſont très-décidément mau-

vaiſes, d'autres douteuſes, & d'autres pour ainſi dire neutres. De cette derniére eſpéce, ſeront (ſuivant l'eſprit des *Recherches*) celles qui ne changent rien à la marche ordinaire du pouls, celles-là ſont comme indifférentes, on peut les négliger; celles dont le pouls eſt mêlé d'irritation, avec quelque tendance à la modification critique, peuvent être mauvaiſes, & devenir bonnes, ſi la criſe ſalutaire prend le deſſus; elles ſont toujours dangéreuſes, ſuſpectes & inquiétantes : mais les ſueurs jointes à un pouls non développé, irrité, convulſif, ſans aucun rithme critique, ſont décidément mauvaiſes & ſans reſſource.

Voyons ſi la marche du pouls, indiquée par cet expoſé, peut ſe démêler dans les ſueurs de mauvaiſe eſpéce, dont Hippocrate a parlé (*dans le premier & le troiſiéme livre des Epidémies*). Ne perdons jamais de vue la déciſion de Cælius Aurélianus, & celle de Gordon.

Suivant le premier, les mauvaiſes ſueurs ſe rencontrent ordinaîrement avec le pouls petit, fréquent, foible, vuide : ſuivant Gordon, la ſueur eſt mortelle, ſi le pouls eſt caché, petit, foible, ſans ordre. Cette double lu-

miére échappée à tant d'Auteurs, a dirigé le D. de B, & rend ses réflexions d'autant plus dignes d'attention.

Le Phrénétique sua dès le premier & le second jour; mais il rendit beaucoup d'excrémens : il vomit; la voix lui manqua ; le corps entier fut en convulsion, avec des tremblemens ; tout cela arriva dès les deux premiers jours : le troisiéme fut aussi mauvais. Il est évident que la sueur qui fut de mauvaise espéce, dans cet exemple, fut accompagnée d'un pouls qui n'avoit pas la largeur, l'égalité, la plénitude, la souplesse qui porte au dehors : il eut un rithme tout contraire; il fut étranglé, portant au dedans, acritique, jusqu'à la mort.

Erasinus fut en sueur dès le premier moment de sa maladie: avec cela, les hypochondres furent gonflés, & ce gonflement qui devint douloureux, alla en augmentant; la tête se prit avec férocité; les extrémités furent froides dès le cinquiéme jour qui fut celui de la mort. On voit que la tension & la douleur des hypochondres concentroient le pouls, qu'elles le serroient & l'empêchoient de se développer : ce pouls ne put donc pas amener une

bonne ſueur, il fut conſtamment non critique, & la gangréne gagna les viſcéres, dont l'irritation fixoit le pouls à un rithme intérieur & non critique.

Philiſcus éprouva dès le premier jour une ſueur qui ne fut pas entiérement mauvaiſe; puiſqu'elle amena du calme juſqu'au trois: le ſoir de ce jour, la fiévre reprit, ſans ſueur, mais avec le tranſport; les urines & la langue furent noires, la reſpiration gênée & entrecoupée, la rate gonflée; quelques gouttes de ſang ſortirent du nez au cinq, & le même jour Philiſcus éprouva des ſueurs froides: il mourut moins par la faute des ſueurs, que par celle de l'hémorragie manquée: il dut avoir, puiſqu'il ſaigna du nez, & que ſa reſpiration étoit gênée, le pouls un peu ſupérieur: auſſi la ſueur parut-elle favorable de prime-abord; mais l'embarras des entrailles, le froid des extrémités, la ſoif, les urines, le tranſport, mirent dans le pouls un rithme de complication oppoſé au développement propre à la ſueur critique.

Pythion mourut au dix, étant baigné de ſueur: au neuf, & ſur-tout au huit, il eut des déjections abondantes, du vomiſſement, du délire; ces deux jours

n'avoient point préparé la crise de la sueur ; ils n'avoient point porté dans le pouls le développement propre à la sueur critique ; ils l'avoient au contraire concentré au rithme des entrailles & de l'estomac, d'autant mieux même que le ventre avoit été douloureux au sept, au six & au cinq, & que dès le deux, les extrémités, & sur-tout la tête & les mains avoient été froides. Le pouls fut pendant tout ce tems-là non critique, & il le fut encore davantage aux approches, & lors de la sueur du dix, qui fut par conséquent mortelle.

La femme de Droméade accoucha à terme la veille de sa maladie : Hippocrate ne marque pas exactement l'histoire des vuidanges ; ce qui est un oubli considérable : il dit pourtant qu'il y eut de la douleur à l'hypocondre droit dès le premier jour ; que cette douleur dura jusqu'au trois, jour de la sueur, qui dans un pareil état de délabrement des viscéres de l'hypocondre (& sans doute de la matrice & de tout le ventre), ne put être critique, non plus que le pouls fixé au dedans, au lieu d'avoir la liberté de porter à l'extérieur. Cependant la sueur reparut au six ; mais le ventre étoit gangréné ; les extrémités

devinrent bientôt froides, & cette malade mourut subitement; ce qui, n'arrive que trop souvent, dans les femmes en couche. En pareil cas, le pouls tient un peu du rithme qui porte aux évacuations sanguines, à cause du travail de la matrice pour les vuidanges: aussi cette femme de Droméade saigna-t-elle du nez vers le quatre: le pouls fut, comme dans Philiscus, avec quelques apparitions d'effort critique, mais foncièrement gêné & empêché dans son développement.

J'ai déja parlé du fils de Parion de Thaze (*a*); sa sueur fut pernicieuse, parce qu'elle se trouva compliquée de la diarrhée.

Phérécide (*Epid. Libr.* 7.), ne sua qu'au neuf; il mourut d'un engorgement à la poitrine, avec des évacuations du ventre, qui rendirent la sueur symptômatique, quoiqu'elle parut à un jour critique.

La femme de Théodore (*Ibid.*), sua le cinq, le six & le sept; elle mourut de la gangréne à la matrice; l'engorgement gangréneux des entrailles s'oppose à

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 554.

une bonne ſueur, non moins que le dévoiement.

Le D. de H. qui a paſſé ſous ſilence les deux malades précédens, met la femme d'Euxéne & le fils de Nicolaus (*même liv. 7. des Epid.*), au nombre de ceux que l'abondance des ſueurs fit périr. Ces deux morts & la maniére dont le D. de H. les annonce, demandent quelques réflexions.

» Rationem daturus (Hippocrates), » Euxeni Uxor ſeptimo, poſt febris » remiſſionem die obiit? Reſpondet » ſudores & ab initio morbi per totum » corpus, & per medium adfuiſſe mor» bi curſum (*a*) «. Le D. de H. fait parler l'Auteur du *liv. 7. des Epidémies*; on diroit qu'il s'eſt propoſé une queſtion & qu'il y répond : cela n'eſt pas ainſi énoncé dans le texte : il y eſt rapporté à la vérité que les ſueurs ſe faiſoient dans tout le corps (*ſudores fiebant per totum corpus*); que vers le milieu de la maladie, la fiévre tomba avec une ſueur abondante (*medio tempore... remiſit febris cum multo ſudore*), & que la malade mourut ſept jours

(*a*) *Rat. med. pars 13. Cap. 1.*

après la rémiſſion (*mortua eſt poſt remiſſionem ſeptima die.*

Mais ces remarques ſur les ſueurs ſont ſéparées par d'autres remarques que le D. de H. oublie. Il eſt fait mention dans l'hiſtoire de la maladie, d'une chaleur continuelle, & qui redoubloit le ſoir ; d'un froid des pieds & des jambes, d'une toux ſéche au commencement des redoublemens, de friſſonnemens ou de tremblemens conſidérables (*rigor*), d'un purgatif qui produiſit un mauvais effet (*medicamentum ubi bibiſſet, magis læſa*), d'un point au côté, d'une toux & d'un étouffement, avec des crachats modiques & tenus d'un dévoiement (*alvus liquidior*), d'une reſpiration difficile, &c.

On trouve enfin dans l'hiſtoire de la femme d'Euxéne, celle de la ſueur combinée avec une mauvaiſe reſpiration, dont Cælius Aurélianus a ſi bien parlé (*a*); on y trouve auſſi la complication de la ſueur avec le dévoiement, que le D. de B. regarde comme ſi ſuſpect (*b*). Il eſt évident que le pouls de cette femme étoit entiérement concen-

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 531.
(*b*) Voyez ci-deſſus, pag. 560.

tré, fixé à l'irritation, & qu'il ne put se développer, ou prendre le rithme critique : ainsi cette femme mourut, non pas parce qu'elle sua, mais parce que sa sueur fut incomplette & acritique.

Quant au fils de Nicolaüs : pourquoi mourut-il, dit le D. de H. (*cur mortuus die septima legitur? Quia præter alia symptômata prava, bis incruditate sudaverat* (a). Consultons l'Auteur de l'observation (*Epid.* 7.).

» Le fils de Nicolaüs eut un frisson » après des débauches de vin ; la fiévre » & le vomissement s'ensuivirent. Au » troisiéme jour, la sueur parut sur tout » le corps ; elle cessa, & la chaleur re» prit tout de suite (*tertia die sudor, to*» *tius corporis. Cessavit, & statim rursùs* » *calefactus est*). Le frisson, la fiévre » & la sueur reprirent le lendemain, » avec le vomissement, il fut purgé lé» gérement au quatre, (l'urine n'étoit » pas bien franche) : il y avoit une » vive douleur dans l'hypocondre gau» che, laquelle s'étendoit jusqu'aux » lombes. La respiration étoit labo» rieuse, le ventre se tendit avant la

(a) Haen *Ibid.*

» mort qui arriva le ſept ; la partie » poſtérieure du cadavre étoit meurtrie » & rouge «.

Ce n'eſt donc pas pour avoir ſué au troiſiéme jour, que le fils de Nicolaüs mourut. L'Auteur des Epidémies ſemble plutôt accuſer la ceſſation de la ſueur, que la ſueur elle-même (*tertia die ſudor ceſſavit, &c.*). Elle ne put être critique à cauſe de la tenſion du ventre qui amena la gangréne, & empêcha le pouls de ſe porter victorieuſement à l'extérieur.

Pour prouver que l'Auteur du *ſeptiéme liv. des Epid.*, ne craignoit pas ou ne devoit pas craindre la ſueur, préciſément parce qu'elle paroiſſoit au troiſiéme jour, il n'y a qu'à lire dans le même livre l'hiſtoire de la femme de Philiſtide : cette femme ſua de tout le corps, au troiſiéme jour, & vers le quatre, & au cinq, & au ſix, & au ſept qui fut le jour de la guériſon ; elle avoit, ſuivant la remarque de l'Auteur, le ventre reſſerré (*alvus naturâ quidem dura*). Tout cela revient bien à toutes nos réflexions (*).

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Je ferai une remarque ſur la maniére dont M. de

En

En un mot, on vetra clairement dans tous les ſujets morts dont Hippocrate fait l'hiſtoire, & qui ſuérent, que le pouls de ces ſueurs ne put avoir les modifications, & la liberté du pouls des malades qui guérirent en ſuant. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'obſervation journaliére eſt conforme à ce que

---

H. rapporte les hiſtoires de la femme d'Euxéne & du fils de Nicolaüs, dans les *huitiéme & treiziéme parties du Ratio Medendi.* Dans la huitiéme partie M. de H. s'exprime ainſi. » Cur » Euxeni uxor ſeptimo poſt remiſſionem die » obiit? Sudores affuerant ab initio per totum » corpus, iterumque morbo medium agente » curſum. « Voici les expreſſions de la treiziémé partie. » Rationem daturus cur Euxeni uxor » ſeptimo poſt remiſſionem die obiit? Reſpon- » det (Hippocrates) ſudores & ab initio morbi » per totum corpus, & per medium adfuiſſe » morbi curſum «. D'abord c'étoit M. de H. qui faiſoit la demande, & enſuite c'eſt Hippocrate qui la fait; ce qui eſt bien différent. Dans le vrai, Hippocrate ne ſe fait pas cette queſtion; ainſi M. de H. a plus mal rencontré dans la treiziéme partie que dans la huitiéme, au ſujet de la femme d'Euxéne. C'eſt tout le contraire au ſujet de Nicolaüs: dans la huitiéme partie, M. de H. attribue à Hippocrate une remarque particuliére (*notat Hippocrates*), & dans la treiziéme, ce *notat Hippocrates* n'eſt point rappellé. Ces petites variantes font juger de

j'avance : mais il ne faut pas oublier qu'il survient quelquefois à la fin des maladies, des états si bizarres, si cruels, que l'Art & la nature aménent par des efforts singuliers, des crises forcées, des sueurs & des évacuations qui arrachent les malades à la mort.

Le pouls est donc parmi nous la pierre de touche de la sueur : s'il est bien libre, bien franc, si après le serrement passager qui suit le tems de l'irritation de la maladie, il se développe, qu'il devienne critique, qu'il dégage les viscéres intérieurs en se développant ; si ensuite il s'élargit, se fortifie, s'amollit & prend un rithme qui approche de l'ondulence, & dans lequel la dilatation de l'artére se fait comme à coups redoublés, & dont l'un soit plus exhaussé que l'autre, alors la sueur survient ; elle est de bonne espéce, elle tombe ordinairement vers le déclin ou le tems de

---

l'attention d'un Ecrivain : il faut être juste jusqu'au scrupule, lorsqu'on cite Hippocrate. Au reste, on voit dans la femme d'Euxéne & dans Nicolaüs, l'exemple de deux purgatifs placés fort mal-à-propos ; du moins je le crois ainsi, & je demande à M. de H. ce qu'il en pense, je lui demande s'il suit en cela dans sa pratique celle de l'Auteur du livre 7. des Epidémies,

l'excrétion de la maladie ou des redoublemens, comme l'état du développement critique du pouls tombe vers celui de la coction.

Si au contraire le pouls ne suit pas exactement la marche des trois états principaux de la maladie, l'irritation, la coction & l'excrétion, s'il s'écarte dans ces trois états des rithmes que la nature lui a prescrits; s'il se développe trop-tôt, s'il reste resserré lorsqu'il devroit se développer, s'il demeure ordinairement fixé au rithme intérieur, au lieu de prendre son essor à l'extérieur, s'il n'annonce pas son développement, par sa liberté, & par ses efforts gradués vers le dehors; s'il ne précéde pas par ces modifications la sueur qui peut survenir, alors celle-ci est mauvaise, inutile, symptômatique, de nulle valeur, ou décidément mortelle, suivant que le pouls reste plus ou moins opiniâtrement fixé à l'état de foiblesse, & à l'état acritique. La nature fait d'inutiles efforts pour suer, elle ne fait que chasser au dehors une sérosité non cuite, & semblable à la matiére des dévoiemens bilieux, & des urines crues.

Cette régle générale est sujette sans doute, comme toutes les autres de l'Art

à quelques exceptions. Il peut arriver en effet, que le pouls soit naturellement inhabile au développement & aux rithmes critiques; qu'il aye, à raison de la constitution particuliére du sujet, une résistance invincible à se plier aux modifications critiques; qu'il soit tellement fixé à l'irritation, que son état critique ne se laisse entrevoir qu'à peine. Il peut de même annoncer quelquefois une crise heureuse qui devient cependant funeste. Tout cela se peut faire comme dans l'histoire des dévoiemens: mais ce sont des cas rares qui ne dérangent point la régle générale: il faut juger de ces exceptions, par ce qui en est dit dans les *Recherches*.

Avec ces précautions, on voit assez clairement dans tout ce qu'Hippocrate & l'Ecole de Cos nous ont transmis sur les sueurs: on trouve le moyen de concilier les Auteurs, & d'évaluer les sueurs dans les observations qui se présentent: on ne peut établir une comparaison suivie & parfaite, entre la sueur & les autres évacuations.

Une sueur ne sera point réputée mauvaise, seulement parce qu'elle vient les premiers jours; ni bonne, parce qu'elle paroît à un jour ordinairement

destiné à une bonne crise. Le point important sera de décider si l'intérieur du corps tient bon ; si le pouls a, par ses rithmes antérieurs à la sueur, préparé & annoncé la crise, & si lors même de la sueur, il a conservé le dégré de force nécessaire pour une bonne crise. Il en résultera toujours que le pouls, fidéle interprête de la nature, annoncera les sueurs bien franches, bien critiques, lorsqu'elles ne paroîtront qu'au tems de la coction ou de l'excrétion de la maladie ; dans d'autres cas, le pouls annoncera de même la nature des sueurs, avec plus ou moins d'évidence.

Tel est le fonds de la doctrine du D. de B. sur les sueurs (*) : cette doctrine la conduit à l'examen de cette

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Je sçai qu'il a eu occasion de voir, une fois seulement, la sueur bien décidée de tout un côté du corps, suivant sa longueur ; tandis que l'autre côté étoit entiérement sec, & la peau comme du chagrin : le pouls du côté qui suoit (c'étoit le droit), portoit évidemment à la sueur ; tandis que l'autre pouls étoit resté portant à l'intérieur. Ce phénomène rare exprime très-bien la doctrine, éclaircie par le même Auteur, sur la division du corps en deux parties égales. Au reste, *Francus* (*Ephem. German. dec.* 1. *ann.* 4.

sentence d'Hippocrate, qui déclare que toute crise doit être universelle, & à l'examen des sueurs dans les femmes en couche (*). Je ne puis le suivre dans tous ces détails, qui absolument parlant

& 5. *observ.* 100.), avoit vu un homme qui ne suoit jamais que de la moitié du corps, pris dans sa longueur, depuis le front jusqu'à la jambe du même côté, tandis que la peau du côté gauche étoit sèche. *Jacob Schmid* (*Ephem. dec.* 2. *ann.* 2.), parle aussi d'une femme qui suoit de tout le côté gauche, tandis que le droit demeuroit sec. *Francus* ni *Schmid* ne parlent pas du pouls de la sueur, apperçu du côté suant, & non de l'autre, par *M. de Bordeu.*

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Voilà deux points bien intéressants, & qui mériteroient l'attention de quelque sçavant Praticien. L'examen des sueurs dans les femmes en couche, me paroît d'autant plus nécessaire, qu'on voit tous les jours broncher, & les partisans du régime froid, qui évitent toute sueur dans ces femmes, & ceux du régime chaud, qui crient toujours qu'il faut ménager les sueurs des femmes en couche; qui trouvera un milieu sage entre ces deux excès? Quant à la sentence d'Hippocrate, qui dit que toute *crise doit être universelle*: elle comprend peut-être toute la Médecine, & elle est demeurée jusqu'ici inintelligible, & sans explication. Qu'est-ce qu'une crise universelle? peut-il y en avoir? doit-elle se faire par tous les couloirs à la fois? jusqu'à quel point

ne font pas de ce lieu. Je devois seulement montrer l'usage que cet Auteur a fait des observations d'Hippocrate, & prouver combien la doctrine du pouls éclaire ces observations, sur-tout celles que tout Médecin est à portée de faire par lui-même. J'ai dû aussi indiquer quelques Auteurs, dont le D. de B. a suivi les traces en s'appuyant de leur autorité, dans la question des sueurs, qui est si difficile, que plusieurs hommes habiles n'ont pu la débrouiller.

Voyons à quoi ont servi les travaux

---

un couloir peut-il suppléer à l'autre? » Peut-» être, pour le dire en passant, bien des Prati-» ciens n'ont-ils jamais fait attention que leur » pratique est fondée, dans la plûpart des » maladies, sur la décision de ce problême; » sçavoir, si les excrétions d'une certaine es-» péce, peuvent suppléer à celles d'une autre » espéce; si lorsque la transpiration est rete-» nue, les intestins peuvent séparer toute la » matiére de la transpiration, s'il faut les » exciter à produire cet effet: s'il en est de » même, ou différemment, des autres organes » par lesquels les évacuations critiques se » font.... Car enfin si les excrétions des intes-» tins ne peuvent pas suppléer à celles de la » peau, en vain essayera-t-on de les procurer; » puisque les secousses des organes, & la dé-» viation des humeurs, seront en pure perte «

dn D. de H, ſur l'hiſtoire des ſueurs; réſumons & éclairciſſons ce que nous avons déja expoſé à ſon ſujet (*a*).

Examen ultérieur de ce que le Docteur de Haen enſeigne au ſujet des ſueurs.

On ne doit point en Médecine, écrire ſur une matiére déja traitée, & ſurtout lorſqu'on n'a rien de nouveau ou de particulier à propoſer : au moins faut-il ſçavoir exactement ce qui ſe trouve dans les divers Auteurs, ſur cette matiére. Le D. de H. a-t-il ſuivi exactement ces régles raiſonnables ? J'ai donné (*b*) l'extrait fidéle de ce qu'il enſeigne. D'abord, il ſe déclare contre les ſueurs ; il affecte de préſenter cette évacuarion du côté le moins favorable : il ne parle pas du grand nombre de malades guéris à Cos par les ſueurs : c'eſt un excès qu'il falloir ſagement éviter. Quelle qu'ait été l'opinion de Sydenham, quelle que ſoir ſon autorité; un Praticien, comme eſt le D. de H, devoit en appeller à l'obſervation.

Or, l'obſervation apprend qu'il y a

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 513.
(*b*) *Ibid.*

beaucoup de ſueurs utiles, & ſans doute néceſſaires: elle démontre ainſi que les hiſtoires d'Hippocrate, que beaucoup de malades guériſſent parce qu'ils ſuent, & ſuent même abondamment. Il ne falloit donc pas ſuivant une idée ſyſtématique, déclarer une guerre ouverte à toutes les ſueurs ; il ne falloit pas (même pour combattre l'opinion outrée des Partiſans trop acharnés des ſueurs), tomber dans l'écueil tout à-fait contraire: c'eſt pourtant ce qui eſt arrivé au D. de H.

Qu'il nous diſe tant qu'il voudra, qu'il n'a jamais bien accueilli dans ſon Hôpital des ſueurs fréquentes & continues (*nunquam in Noſocomio ſalutavimus ſalutares*). Nous prendrons la liberté de lui repréſenter, qu'il y a de ces ſueurs promptes, vives, qui durent deux ou trois jours, que nous voyons, pour ainſi dire, égorger ou étouffer des maladies. Le D. de H. auroit dû en voir de cette eſpéce, & il auroit pu les recevoir avec complaiſance (*ſalutares ſalutare*).

Il falloit chercher dans les ſueurs d'Eraſinus, de la femme d'Euxéne, du fils de Nicolaüs, & de Philiſcus, ce qui les avoit rendues mortelles; puiſqu'on

en voit d'aussi pressées, d'aussi abondantes, qui ne sont pas d'un événement funeste.

Témoin l'espéce de constitution dont il est parlé dans le *septiéme livre des Epidémies*, dans laquelle les malades guérissoient avec des sueurs précoces & abondantes. Témoin la décision de Baillou (*a*), que le D. de H. devoit connoître, ainsi que celle de tant de grands hommes.

Valles s'exprime fort sagement sur les sueurs en général. » Ego sane... » (dit-il), non rariùs, neque infeliciùs, vidi ægrotantes judicatos sudore, » cum fluxu ventris, imò verò citiùs » feliciùsque... illud unum apertè intelligo non licere evacuationum quampiam alteri cuipiam anteferri .. Hic » gaudet sudore... ille minùs... sudores » omnibus febribus proprii sunt & præcipuè ardentibus, juvant autem non » parùm & efferventes inflammationes : » nimirùm sudor totum corporis habitum æqualiter quodam modo expurgat... Hæc omnia docet Galenus (3e. » *de Crisib. Cap* 3.)... in quibus consideres hortos quantò pluribus morbis

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 520.

» sudor inveniatur conveniens, quàm
» alia quæpiam evacuatio, quem tamen
» barbari Medici, maximo habent in
» contemptu (a) «.

Il seroit aisé d'opposer d'autres autorités au D. de H : nous oserions même dire que Sydenham s'est laissé un peu trop prévenir contre les sueurs; nous l'oserions, dis-je, si cet honnête homme s'étoit expliqué, aussi lâchement que le D. de H. le prétend, ou comme il semble l'insinuer (*Rat. Med. Tom.* 4.).

Sydenham, il est vrai, s'est opposé à la méthode échauffante, sur-tout dans la goutte, dans la petite vérole, & au commencement des maladies aiguës : mais il parle des sueurs en général, comme d'une évacuation fort amie de la nature; celui qui a rédigé la table de ses ouvrages (*b*) s'exprime ainsi :
» sudor naturæ methodus genuina &
» accommodatissima, quæ febrilem
» materiam digestam per habitum cor-
» poris expellit; quod tamen ars imi-
» tari non audet «.

Sydenham étoit principalement em-

(*a*) *Vallesii Controvers. Med.*

(*b*) *Edit. de* 1749. *Genevæ.*

barrassé du jour & de l'heure de la sueur dans une maladie; il eût désiré connoître le moment favorable pour appliquer les sudorifiques; s'il eût été instruit des modifications critiques du pouls, il les auroit sans doute prises pour guide, dans l'application de ces remédes; ce parti auroit même été, j'ose le dire, bien plus sage que le projet que Sydenham avoit conçu d'enlever par les saignées toute la matiére morbifique, dans de certaines occasions. Il dit au sujet de la constitution épidémique de 1665. & 1666: » præmissa » maximè venæ sectione, æger in sudorem solvi poterat, quo provocato, » leviora mox symptômata; atque hoc » nullo non morbi tempore fieri potuit (*a*) «.

Or, la maladie dont il est question dans cette constitution, n'est point rare. D'ailleurs Sydenham convient que » in » peste particulæ pestilentiales... dissipabiles sunt, atque excitato sudore, non » interrumpendo ejici queunt (*b*) «.

On eût aisément prouvé à Sydenham, qu'il y a bien des maladies, dont

---

(*a*) *Sydenh. Oper. Tom.* 1. *pag* 63.
(*b*) *Ibid.* pag. 154.

le miasme est plus aisé à chasser par la sueur, que celui de la peste : écoutons enfin ce Praticien parlant de la fiévre tierce automnale.

» Ægrô in lectulo compositô, & stragulis undiquaque coopertô, sudores » provoco, sero lactis cerevisiato, cui » salviæ folia incocta, &c... hæc ùbi » assumpserit in sudoribus continuò » eliciendis persistat, donec elapsæ fuerint aliquot horæ... magnâ cautelâ se » muniens contrà illas sudationis interruptiones... sæpiùs mihi ex animi » voto cessit medicamentum hoc (*a*) «.

Qui ne sçait qu'il y a des maladies aiguës plus traitables & plus aisément amovibles que la fiévre intermittente. Le D. de H. approuve-t-il cette méthode de Sydenham, ou bien la blâme-t-il? s'il l'approuve, le voilà dans la voye de se reconcilier avec les sueurs : s'il ne l'approuve point, qu'il ne range donc pas Sydenham de son parti; qu'il n'essaye pas de nous en imposer, sur les Auteurs que nous avons tous les jours sous les yeux; qu'il daigne faire à ces Auteurs l'honneur de les lire & de les étudier.

(*a*) *Ibid.* pag. 55.

J'ignore si le D. de H. reçoit des femmes grosses, pour accoucher, dans son Hôpital : il n'a rien dit que je sçache sur les maladies des femmes en couche, non plus que sur celles des enfans, (j'en suis fâché, pour l'amour de ses Etudians). Mais il conviendra sans doute qu'il est des femmes en couche qui éprouvent avec succès, des sueurs très-abondantes, sans même qu'il soit question de les provoquer : chaque jour nous offre de ces sortes d'exemples. Mais quelles sont ces sueurs? des sueurs qui inondent les lits jusqu'aux matelats : nous voyons des femmes plongées, pour ainsi dire, dans un bain laiteux pendant des jours entiers ; nous en voyons qui ne cessent de suer pendant toute la premiére quinzaine de leur couche.

Le D. de H. s'est expliqué de maniére à faire penser, que si de pareilles sueurs lui tomboient sous la main, il se garderoit bien de les envisager comme salutaires.

Des principes un peu singuliers (qui ont, je crois, la même source que ceux du D. de H), se sont de nos jours répandus dans cette Capitale : on a voulu dérober toutes nos femmes en couche,

aux sueurs & à la fiévre de lait; le D. de H. n'a qu'à s'informer de quelques aventures qui sont arrivées, à cet égard. On lui parlera de femmes tombées dans la phthisie, devenues comme lépreuses, ou qui ont été couvertes de gales par tout le corps, après avoir essayé d'arrêter la sueur dans leurs couches. On vouloit éviter un excès, on tomboit dans un autre : il a fallu modérer les prétentions des Partisans de l'air frais, & des couvertures légéres, en modérant aussi la fureur de ceux qui ne sçavent que forcer les maladies & les incommodités du côté de la peau.

J'ai cru devoir avertir le D. de H. de ces histoires de femmes en couche, pour qu'il en fasse son profit, dans la suite des volumes de son *Ratio Medendi*. En attendant, nous continuerons à bien accueillir les sueurs, lorsqu'elles nous paroîtront avoir les caractéres convenables; & nous chercherons même à les accélérer, lorsque les circonstances l'exigeront. » Si naturam rectè operan- » tem Medicus imitari debet, sudorem » provocabit « : Zacutus Lusitanus qui fait cette réflexion (*a*), en valoit bien un autre.

(*a*) *De Medic. princip. hist. Libr.* 4. *hist.* 9.

On me dira que le D. de H. a modéré son opinion, exposée en premier lieu dans son *quatriéme volume du Ratio Med. Pars* 8, & qu'il a ensuite mieux expliquée dans la *treiziéme partie*. Je conviens de ces variantes du D. de H; j'en ai déja dit mon sentiment (a). J'ai aussi fait remarquer qu'on devoit à M. Soleilhet ce retour de notre Professeur, qui pourtant demeure toujours l'ennemi des sueurs (*): il se renforce dans sa *treiziéme partie* d'un passage d'Hippocrate, qu'il s'agit d'examiner maintenant; voici ce passage.

» Sudor in febribus acutis copiosus, » malus (*b*)... qui unà cum febre inci- » dit sudor, malus est (*c*) «.

Ces deux sentences seroient intolérables, & contraires à l'observation si on n'y regardoit pas de plus près que le D. de H. Les sueurs ne doivent pas être

---

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 516.

(* NOTE DE L'EDITEUR. Toujours M. de H. copie une partie des opinions du D. Gilchrist (Essais de Medec. d'Edimbourg), qu'on connoit depuis 1747. Je dis une partie, parce qu'il n'en prend que ce qui est contraire aux sueurs, ce qui est favorable au quinquina, &c.

(*b*) *Porrhet.* 1°. *text.* 58.

(*c*) *Coac. N°.* 574.

jugées précisément & uniquement par leur abondance, & par le jour & le tems des maladies, où elles arrivent : elles sont quelquefois critiques, même suivant Hippocrate dès le troisiéme jour; & suivant lui aussi, elles ne sont pas toujours mortelles, quoiqu'elles arrivent dès le commencement, comme Baillou l'a dit expressément. Tout cela a été éclairci (a) ; je n'ajouterai que quelques réflexions.

1°. J'en appelle à la décision d'un grand Médecin, que le D. de H. doit connoître; c'est Juncker. Il dit franchement, au sujet des deux sentences d'Hippocrate, qu'on vient de lire, qu'elles ont donné bien de la peine aux Commentateurs, & qu'il faut convenir qu'elles ne sont pas vraies. » Hæc prædictio à falsitate vix potest liberari... » Hæc Hippocratis prognosis nimis est » generalis, licet sudores copiosi extrà » diem criticum in nonnullis acutis » suspecti sint (b) « il est surprenant que le D. de H. s'appuye sur des sentences qui sont obscures, douteuses & suspectes.

(a) Voyez ci-dessus, pag. 533.
(b) *Juncker Conspect. pathol. de sudore.*

2°. Voici comment Duret finit son commentaire sur la sentence de Cos, dont il est question. » Si evenerit ut » simul cum tepida febre ac miti, su- » dor erumpat, non erit pestiferus; » quia symptôma est nimiæ abundan- » tiæ, crudi humoris non æstu inca- » lescentis, proindeque in spe fida pe- » pasmi longioris est « (*a*). Il peut donc arriver, & il arrive tous les jours, que la fiévre prend avec la sueur, sans que celle-ci soit mortelle ni mauvaise.

3°. Le D. de H, en rapportant la sentence de Cos, s'exprime ainsi; *qui unà cum febre incidit sudor, malus est:* il tronque la sentence, qui doit être rendue de cette maniére. *Qui unà cum febre incidit sudor*, SI ACUTA EST, *pestiferus*; (c'est la traduction de Duret): ou bien, *sudor unà cum febre*, ACUTO MORBO URGENTE, *malus*; (c'est la traduction de Juncker). On voit que le D. de H. a oublié ces mots, *si acuta est*, ou *acuto morbo urgente* (ἐν ὀξεῖ) (*); il n'y a rien gagné autre

(*a*) *Duret in Coac. de sudore.*

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Foësius traduit comme Juncker, la sentence des Coaques. *Sudor unà cum febre, acuto morbo urgente*,

chose, que de rendre la sentence d'Hippocrate plus insoutenable, en la généralisant & l'appliquant à toutes sortes de fiévres.

Duret applique cette sentence à une espéce particuliére de fiévre très-aiguë, & non aux fiévres ordinaires. On pourroit aussi, en suivant la traduction de Juncker & de Foësius, supposer qu'Hippocrate ne regarde les sueurs dont il est question, comme étant de mauvaise espéce, que lorsqu'elles sont jointes à une maladie particuliére & très-aiguë.

---

malus. Voici la traduction de Vanderlinden : *sudor unà cum febre, in acuto morbo, malus est.* M. de H. a donc suivi une leçon particuliére & fort opposée à celle de Duret, de Foës. de Vanderl. & de Juncker. Aucun de ces Auteurs n'avoit, comme M. de H, conçu le projet de décrier les sueurs. Je l'ai déja dit (pag. 578.) : il faut être fort scrupuleux dans la traduction des passages d'Hippocrate : il est honteux de les tourner à son avantage, en les traduisant mal : c'est vouloir tromper ceux qui ne se donnent pas la peine de consulter l'original. Je pourrois aussi faire remarquer à M. de H, que Vanderlinden traduit mieux que lui la sentence des Proréthiques : M. de H. dit, *sudor in febribus acutis, malus* ; & Vanderlinden dit, plus conformément au texte : *sudor multus, cum febribus acutis oboriens, malus.*

Mais le D. de H. se laisse emporter à sa vivacité, lorsqu'il veut prouver quelque chose ; il est toujours en colére contre les sueurs, ou, si je ne me trompe, contre leurs partisans.

4°. Dût-il me ranger dans la classe de ceux qu'il a en vue dans ses critiques améres ; je ne puis m'empêcher de lui remettre sous les yeux, l'avis d'un de nos anciens Médecins : c'est Jules le Paulmier (*Julius Palmarius*), Médecin de Paris. Je crois qu'il est d'autant plus important de citer cette autorité aujourd'hui, qu'on voit des Physiciens, & peut-être quelques Médecins amoureux du grand air, au point qu'ils semblent regretter les peines que nos ayeux ont pris pour se mettre à l'abri du froid, du chaud & de la pluye. Ils voudroient qu'on traitât toutes les maladies, *sub dio*, au milieu des places & des champs, sur le haut des montagnes, pour éviter le mauvais air : il faut désormais dormir la tête nue, sans fenêtres fermées, sans rideau, sans couverture, se baigner sans cesse dans l'eau à la glace, &c. M. de H. seroit en ce genre un apprentif parmi nous : je suis sûr qu'il n'a pas pensé à la moitié des épreuves que nous avons vu faire.

5°. Laissons parler le Paulmier : » non » sum nescius multos fore qui non » mirentur statim initio febris pestilentis in sudorum provocationem incumbere; cum præsertim ii Veteribus » omnibus, maximéque Hippocrati, » in acutis morbis damnati sint, præterquam cum sponte diebus criticis » ex universo corpore promanant. Plerisque enim visum est eum qui febre » sudorem arte elicit, nimiùm resiccato » excalefactoque corpore omnia febris » symptômata exasperare. Addunt naturam cujus utiles progressus Medicus » imitari debet, humores noxios primùm concoquere... denique vacuationem omnem spontaneam, quæ » morbi initio contingit, idcircò symptômaticum & inutilem... verissima » quidem & rationi consentanea sunt » hæc omnia, sed quæ in febribus aliisque morbis ab humoris putredine » profectis locum dumtaxat habent, » non autem in pestilentibus aut venenatis, in quibus ferè orgasmum agnoscere cogimur... sudorem per initia statim promovere expedit quocum » venenata pernicies in vaporibus & » ichoribus residens, exspiret, & in tenues auras dissipata evanescat... cur,

» obsecro, tantoperè suspecta sit quam » natura dictat & rerum eventus comprobat curatio? Nemo enim est Medicorum, qui longo medendi usu, & » præclaris difficilium morborum curationibus famam sibi compararit, cui » non explorata sit isthæc curandi methodus... huc accedit febris sudorificæ, quæ nostro sæculo magnam Britannorum stragem edidit, per sudores, alexiteria & enchima alimenta, » plurimorum experimentis comprobata curatio. Cur igitur in aliis febribus » pestilentibus imitari minimè liceat » quod tam felicem successum, in febre » Britannica habuisse compertum est... » Ego quod feliciter sum expertus, » non possum, non commendare. Anno 1560, bubone pestilenti ac febre » perculsus hac curandi lege... intrà » septem dies me periculo subduxi... » sed morientur nonnulli sub hac curatione: quidni? Unum hoc scio, plures his remediis hacque curandi methodo evasuros, quàm illâ cujus præcipua vis in catharsi & phlebotomia » consistit... (& in qua resolvi vires, » & sudorem intrà remeare sinunt (a) «.

(a) *Jul. Palmarius de morb. contagiosis.*

On ne reprochera pas à le Paulmier de n'avoir pas ſenti tout ce qu'on pouvoit raiſonnablement oppoſer à ſa méthode : il ſçavoit & il expoſoit tout ce que le D. de H répéte d'après Hippocrate. Mais le Paulmier avoit auſſi ſçu profiter des nouvelles découvertes, & ſe contenir dans les ſages bornes qu'on ne franchit pas ſans danger : ſes remarques ſont auſſi bonnes aujourd'hui qu'elles l'étoient de ſon tems, & ſa méthode des fiévres peſtilentielles, trouve journellement ſon application dans d'autres maladies, lorſqu'elles ſont traitées par des Médecins qui ſçavent diſtinguer les bonnes ſueurs d'avec les mauvaiſes ou inutiles ; des Médecins qui connoiſſent cet effort que le Paulmier appelle *orgaſme*, ce moment déciſif où la nature tend à quelque évacuation qui eſt tantôt favorable & tantôt nuiſible.

J'ai dit que les remarques de le Paulmier étoient auſſi bonnes aujourd'hui, qu'elles l'étoient de ſon tems. C'eſt de quoi le D. de H. ne conviendra ſurement pas : il implore la théorie de Boerhaave, comme l'Agneau tendre appelle ſa mere, » optimus Boer-

» haave methodum adeò damnavit...
» optimè Boerhaave : sudor in initio » acutæ febris, cujus causa paulò pertinacior... Si perennat, orbat sanguinem liquido diluente, reliquum impissat, obstructiones facit lethales. » Sanguine posteà vix diluentibus vel » resolventibus auscultante, undè omne ferè genus acutorum produci potest ».

Si je voulois chicaner, je prierois le D. de H. d'expliquer clairement le *febris cujus causa pertinacior*, de la décision de Boerhaave : les sueurs y gagneroient quelque chose.

Mais je ne puis laisser passer le *si perennat*, qui est décisif, & qui fait honneur à Boerhaave. *Si perennat*, si la sueur dure : & si elle ne dure pas ? & jusqu'à quand doit-elle durer, pour être à craindre ? voilà ce qu'il falloit expliquer. Je soupçonne que Boerhaave le faisoit dans ses leçons, & qu'il trouvoit de quoi placer quelques sueurs qui sont utiles, respectables & même critiques dès le commencement des maladies.

Le D. de H. n'est pas aussi scrupuleux que son sçavant Maître, à qui il fait dire

dire plus qu'il ne disoit; je le prouve par la suite du discours de Boerhaave. » Sudor initio semper cohibendus, nisi » constet materiem morbi adeò tenuem » esse, ut cum primo sudore difflari » possit; « pourquoi le D. de H. a-t-il supprimé cette période ? pourquoi la supprime-t-il dans deux ouvrages différens, *Rat. Med. Part.* 8. & *Part.* 13?

Quoi qu'il en soit, voici de quoi préserver de la menace du desséchement du sang attribué aux sueurs. » La sueur, » dans la suette (où elle paroît être le » caractére le plus dominant de la ma- » ladie), soutenue par des bouteilles » remplies d'eau chaude, mises dans le » lit, peut entraîner dans cette mala- » die si pressante, une partie (du délé- » tére) : ainsi il seroit désavantageux » de la supprimer. Beaucoup de Prati- » ciens pensent néanmoins qu'on doit » les arrêter... parce qu'elles enlévent, » disent-ils, la partie la plus fluide & » la plus subtile des humeurs, & qu'il » ne reste que la partie la plus épaisse, » qui par sa grossiéreté peut causer des » embarras dangereux. Je suis surpris » de ce que quelques Auteurs modernes » fort recommandables ont adopté cette » opinion... Si la masse des humeurs se

» reduisoit, comme ils le croyent, à la » partie la plus grossiére, ce seroit sur- » tout le sang proprement dit qui res- » teroit & qui domineroit; car c'est » de toutes les humeurs celle qui est » la plus grossiére. Or il suffit, pour se » désabuser de cette opinion, suggérée » par l'imagination, d'avoir amené le » sang qu'on tire par la saignée dans » ces maladies : on voit que le coagu- » lum est petit, & qu'il nage dans un » véhicule fort abondant. Il est donc » visible que, malgré les sueurs abon- » dantes, la partie fluide surabonde » dans la masse du sang : ainsi on ne » doit pas craindre, dans ces maladies » colliquatives, que les sueurs abon- » dantes, épuisent le véhicule des hu- » meurs... Sudor multus, calidus aut » frigidus, semper fluens, humidi re- » dundantiam abducere opportere signi- » ficat (*Hipp. Aphor. 6. Sect. 7.*) «; ainsi s'explique M. Quesnay (*a*), dont le sentiment méritoit l'attention du D. de H, & qui auroit pu le rassurer sur la crainte de voir le sang mis à sec, & réduit en coagulum par l'effet de toutes les espéces de sueurs.

(*a*) Traité des fiévres continues, Tom. II. Chap. 8.

Cette crainte du desséchement du sang, imputé aux sueurs, comment pourroit-elle, par exemple, faire quelque impression aux Médecins qui voyent journellement, à nos eaux minérales, des centaines de malades noyés pour ainsi dire dans les sueurs, en sortant des bains & des étuves: ils sçavent très-bien distinguer les bonnes sueurs des mauvaises; celles-ci ne sont pas les plus abondantes: les bonnes, quelqu'abondantes qu'elles soient, rafraîchissent au lieu d'échauffer, elles allégent le corps, remettent l'ordre dans les fonctions, & produisent en un mot, une souplesse générale toujours favorable à l'économie animale. On laisse les puériles craintes du desséchement du sang à ces Théoriciens légers & sans expérience, qui calculent les effets des remédes & des révolutions d'après leurs petits systêmes.

J'ai vu à Paris, dans le tems où l'on exagéroit les mauvais effets des sueurs, & la nécessité de l'impression constante de l'air frais, & renouvellé, frappant le plus qu'il se pourroit sur toutes les parties du corps des malades; j'ai vu dans ce même tems un Praticien arrivant du fonds du nord, où l'on guérit,

disoit-on, toutes les maladies, par des bains à la glace; je l'ai vu renfermer des malades dans des étuves pendant trois semaines & des mois entiers, & les faire suer nuit & jour. J'ai examiné quelques-uns de ces malades, livrés à cette question chaude, & je les ai trouvés plus frais, moins épuisés, moins abattus que ceux qui avoient été livrés à la question froide: il y a eu des malades qui ont passé d'une épreuve à l'autre, du froid aux étuves, des sueurs aux bains à la glace, &c.

C'étoient des excès, des tentatives, peut-être utiles à hasarder: car enfin un Observateur sage & prudent, en retiroit le profit de sentir le peu de fondement de toutes ces théories du froid & du chaud, du sec & de l'humide, de la fonte du sang & de sa coagulation.

Tout cela est bon sur les bancs de l'Ecole, auxquels M. Pringle a renvoyé les discussions dans lesquelles le D. de H. s'étoit laissé entraîner. Je ne prendrai pas la même liberté: mais quoique je sois fort éloigné de la méthode incendiaire de ceux qui veulent toujours pousser à la peau, pour procurer les sueurs: je n'en suis pas moins contraire au pro-

jet de traiter toutes les maladies, sans avoir jamais recours à l'usage des sudorifiques, plus ou moins décidés suivant l'occasion.

Boerhaave lui-même, pour ne pas parler d'un grand nombre de Praticiens de toutes les nations, auroit dû prémunir le D. de H. contre l'espéce d'*hydrophobie* dont il est question. » Si segnior apparet (*motus febrilis*), excitabitur ope cardiacorum.... acre paululùm calidiore... medicamentis acrioribus, volatilibus aromaticis, fermentatis, frictione, calore (*a*)... anxietas febrilis... ubi advertitur affectio spasmodica causa esse, tollitur... acre expellendo per purgantia, sudorifera (*b*)... diarrheæ febrilis... curatio absolvitur... & determinatione aliorsùm per sudores (*c*)... anginæ aquosæ curatio... copiam lymphæ evacuando... & sudoriferis siccis, externis, internis (*d*)... sudorifera in febribus... radic... apii unc. sem. bardanæ, chinæ

(*a*) *Aphor. de cognosc. & cur. morb. aphor.* 611.
(*b*) *Ibid. aphor.* 634.
(*c*) *Ibid. aphor.* 722.
(*d*) *Ibid. aphor.* 796.

» ana unc. chicor. gramin. petrosel. ta-
» par. rusii ana unc. sem. sarsæparill.
» unc. I. scorson. unc. sem. fol. acetos.
» chicor. endiv. taraxac. ana man. I.
» flor. sambuc. unc. 2. semin. contus.
» apii, petrosel. ana unc. I. cum aqu.
» decoct. pint. 3. exhibe... hauriat
» unc. III. calidas. omni quadrante
» horæ, donec leviter sudet... ex hac
» formula *INFINITÆ ALIÆ* conci-
» nuari possunt *(a)* «.

Il est évident par tous ces passages de Boerhaave, qu'il employoit quelques sudorifiques, même dans les fiévres. S'il faut en juger sur le dégoût que le D. de H. paroît avoir pour les sueurs, jamais aucun de ses malades n'a pris trois onces d'apozéme sudorifique, de quart-d'heure en quart-d'heure : jamais, suivant son aveu, il n'a essayé de procurer une sueur même salutaire *nunquàm... sudorum crisim... à me... arte provocatam viderunt... medicinæ studiosi (b)*. Il s'est donc écarté des principes de son Maître : on ne sçait pas même, s'il a jamais donné à ses ma-

(a) *Libell. de mater. med. pag. 95.*
(b) *Rat. Med. par. 13.*

lades des boiſſons chaudes (*calidas*), comme Boerhaave : il laiſſe ſeulement entrevoir qu'il a fait boire ſa tiſanne de M. de Ste. Catherine, tiéde, ou dégourdie (*calidè, aut tepidè ſaltem*), & que ſes malades en boivent rarement deux pintes, & très-ſouvent ſix, & davantage. (*Et plus adhùc*) (*).

Mais quelle horreur pour les ſueurs! il faut la vaincre s'il ſe peut : on ne doit point laiſſer un galant-homme s'égarer dans les labyrinthes du préjugé. Si l'exemple de le Paulmier, qui ſe fit ſuer lui-même avec ſuccès, ne ſuffit pas pour convertir le D. de H; en voici un autre. Nicolas Cheſnau : il avoit pratiqué la Médecine dans nos Provinces méridionales ; il étoit par conſéquent en état de connoître les effets de la chaleur même exceſſive ſur

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Je paſſerai tout cela à M. de H, pourvu qu'il n'imagine pas être l'Inventeur de cette abondante boiſſon. Nos Médecins de la génération précédente avoient toujours dans la bouche ces mots ſacramentaux : je voudrois que vous fiſſiez paſſer la riviére dans votre corps ; lavez, humectez ; la boiſſon eſt de toutes les diſtractions qu'on procure aux malades, la plus en vogue.

nos corps (*), écoutons-le, il va faire ſa propre hiſtoire.

» Fluxio ita morborum cauſa univer-» ſalis eſt, ut omnes ferè ſpecies inve-» here poſſit... capitis refrigeratio flu-» xionis cauſa... quam ſtudioſiſſimè ca-» vere omnibus conſulo, præcipuè ur-» banis... parvulæ fluxiones, etiam ca-» pite robuſtis, & toto corpore ſanis » fiunt ſola partium externarum calva-» riæ ſubita refrigeratione... quæ in » partes proximiores procludantur... Si » caput impensè refrigeretur, varios » humor excitat dolores... aliàs cum » febre levi, aut acuta pro natura pu-» treſcentis humoris... cauſam horum

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Riviére qui connoiſſoit auſſi l'air & les maladies de nos Provinces méridionales, s'exprime ainſi: » morbi » acuti frequentiùs multò per ſudores, quàm » aliam quamvis evacuationem ſolent judicari: » ideò exactiores erimus in futuri ſudoris ſignis » inveſtigandis, « ſuivant la théorie de M. de Haen, l'eſpéce humaine auroit dû finir par la pourriture dans nos Provinces méridionales. Varandal avoit déja dit avant Riviére » nulla » eſt ſudore, frequentior vacuatio, in febri-» bus, nulla quæ citiùs aut feliciùs iſtarum » curationem abſolvat, &c. « ſouffrir des ſueurs dans un air comme celui de Montpellier, c'eſt un piacle, *piaculum*!

» frigidam feré ſemper invenies... tunc-
» que magis nocet aeris frigidioris oc-
» curſus, à vento frigido, vel mora ſub
» dio... mora in locis frigidis nudo ca-
» pite, propter æſtum, præſertim ſi
» ſudore diffluat, ſintque loca zephiris
» pervia... modus abſumendæ (curandæ)
» fluxionis omnium validiſſimus, in
» diætâ ſudorificâ verſatur... qui voluerit
» ſudorem ſine noxa elicere, ſudet in
» laconico... optimum medicamentum
» foret... hydroticum... quod virtute
» ſpecificâ ſudores eliceret; maximum
» arcanum auro probatiſſimo emen-
» dum (*)... nullus non morbus à flu-
» xione, febre etiam acutâ comitante,
» non cederet, & alii multi qui indi-

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Plût à Dieu en effet qu'on eût un ſpécifique pour la ſueur, tel que l'étoit, au dire d'Homberg (*Mem. de l'Acad.* 1712.), celui d'un Charlatan qui débitoit une poudre où entroient le ſouffre & la litharge, & dont on faiſoit, en y mêlant de l'huile, une pâte qu'on frottoit entre les mains. Il paroît que cette pâte fut de mode à Paris du tems d'Homberg; nous y avons vu depuis peu célébrer l'onguent mercuriel d'un nommé *Galaber*, qui a trouvé le moyen de frictionner tout le monde, grands & petits; il a excité une fermentation éphémére dont les ſages ont

» gent sudoribus.... in infantia, pue-
» rilia & adolescentia, usquè ad an-
» num 22, nunquam per noctem dor-
» miens, pileo tectus, quamdiù ex
» patria, (*Massilia*) non excessi... juxtà
» Cisteroniensium Civitatem, cum pla-
» ga illa nostra Massiliensi esset frigi-
» dior, fluxionem, annum agentem 22,
» me suprà dentes commovit... quâ per
» multos annos afflictus sum... ex eo
» tempore, nocturnum pileum gestare
» coactus sum; cæpique pedetentim
» magis ac magis pænas luere, quòd
» ab exercitio, sudore diffluèns, nudo
» capite multoties frigus collegissem...
» annô ætatis 24. (Parisiis degem)...
» non restitit humor in genâ; sed circà
» unum ex iliis defluxit... febrem va-
» lidam efficiens... in Vasconiâ... inter-
» diù noctuque statim à prandio, a
» cænâ, in opus incumbens... tempera-
» mentum omninò evertitur... debilis
» facta ventriculi concoctrix... undè

gémi, & dont beaucoup ont été les dupes & les victimes, comme cela arrive dans nos grandes villes où les syrops, les poudres, les bols, les fondans, les antiscorbutiques, les purifians & tels autres remédes, prétendus universels par les Marchands d'arcanes, ont chacun leur tour.

» pryalismus, rugitus... in oppido no-
» mine *Nogaro*, Medicinæ factitandæ
» gratiâ veni... noctes ducebam insom-
» nes... omnis decubitûs impatiens...
» nullum vinum excalefaciendo stoma-
» cho idoneum... post sensum frigoris
» in capite.... erumpebant sæpè de nocte
» inter dormiendum, matutinis horis
» horis sudores... pro certo habebam,
» si subsisterent me magis doloribus
» obnoxium fore : quòd ità contigit...
» ab eo enim tempore, quô sudores
» non ampliùs manare cæperunt, va-
» riis doloribus insolitis sum affectus...
» cardialgia... tussicula... cum excreatio-
» nibus Phthisicorum simillibus... hac
» de causa statui in posterum thoraces
» leviores non ampliùs gestare, sed
» hispanorum more, uti, quocumque
» tempore, crassioribus vestimentis ;
» ex quo observato non ampliùs in
» talem affectum incidi... ex his dis-
» cendum corpora eorum qui doloribus
» à fluxione torquentur, omni studio à
» frigore tueri oportere... postquam
» sudores spontè inter dormiendum
» manantes substiterunt, videns excre-
» tionem hanc, solâ naturâ duce, ple-
» risque & mihi profuisse... arte volui
» imitari... confeci caveam in quâ... sine

» ullâ præparatione ad libitum ſudores » moverem... non ſolum in re præſenti » emolumentum percepi ; ſed etiam » ſupervenientibus in poſterum dolori- » bus... utque caput meum frigoris non » ſentiret appulſus... impoſui capiti » quidquid arcendo frigori neceſſarium » erat... ex quibus tantum emolumen- » tum percepi, ut ſcripto non poſſit » concipi... tanta mihi non fuit visûs » debilitas... magni eſt momenti ad » ſanitatem, ſola caloris partium cuſ- » todia... hæc omnia, primùm in aliis, » deindè in me rerum uſu compro- » bata (a) «.

Cette opinion de Cheſneau eſt fort oppoſée aux idées qui ſe ſont répandues de nos jours : mais elle eſt remplie de ſageſſe & de bon ſens : Cheſneau a très-bien connu l'hiſtoire des maladies catarrhales, & il en a même entrevu la théorie qui eſt fondée aujourd'hui ſur la connoiſſance du tiſſu cellulaire : or les maladies catarrhales ne ſont pas toutes froides & aqueuſes, elles ſont ſouvent chaudes avec la fiévre & beaucoup d'accidens nerveux ; elles

---

(a) Nicol. Cheſneau, *obſervat. medic. de catarrhis ſeu fluxionibus.*

n'en ſont pas moins ſujettes à ſe terminer par les ſueurs, comme on le voit par l'hiſtoire des malades guéris dans les Epidémies d'Hippocrate. Les Médecins qui traitent ces eſpéces de maladies, ne peuvent donc perdre de vue l'évacuation qui ſe fait par la peau, à moins de vouloir renoncer de propos délibéré, à une ſource de ſecours ptopres à favoriſer l'intention de la nature.

Le plus cruel de ſes ennemis ſeroit un Médecin, qui ſous prétexte d'épargner aux malades quelques petits inconvéniens de la chaleur, auroit conçu le projet opiniâtre d'empêcher toutes les ſueurs, & de les repouſſer toutes, ou par l'air & les boiſſons froides, ou par la négligence des remédes appropriés. La crainte de l'inflammation & de ſes ſuites, celle de la diſpoſition à la pourriture, à quoi nos humeurs ſont ſujettes, a produit bien des excès nuiſibles, & j'oſe le dire ridicules (*). *In-*

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Il eſt aſſurément ridicule de s'épouvanter de l'effet de quelques verres d'eau de ſcorſonére, ou de quelques gouttes d'eſprit volatil huileux, lorſqu'on ne craint pas de donner le quinquina à poignées,

flammationis facinora haud paucà, haud incelebria, temporibus nostris (a).

Le sage Docteur Pringle, qu'on ne trouvera pas mauvais que je regarde comme le moins partial de tous les Disciples de Boerhaave, nous a ouvert les yeux au sujet de l'action des alkalis volatils, qu'on croyoit si propres à augmenter la pourriture : il a heureusement conservé les moyens de lier au besoin la pratique de Sylvius Deleboé, avec celle des Médecins sages de tous les siécles : il a rompu le mur de séparation, qu'un mal-entendu avoit mis entre la vieille & la nouvelle Ecole de Leyde. Le D. de H. ne nous accusera point de lui citer des Médecins, dont il puisse refuser le témoignage, pour nous fortifier contre son horreur pour les sueurs.

& le syrop de pavot par verrées. Il est ridicule d'oser soumettre les malades à toutes les tortures de l'électricité, lorsqu'on craint de fermer les portes & les fenêtres de leurs appartemens. Il est ridicule de craindre les effets des vomitifs, lorsqu'on ne craint pas ceux des vésicatoires, & de craindre d'imiter Hippocrate, qui faisoit vomir, tandis qu'on ne craint pas de l'imiter pour hasarder le trépan, &c, &c. Ceux qui auront parcouru les ouvrages de M. de H, entendront cette note.

(a) *Aquitaniæ minerales aquæ*, D. de Bordeu.

Je le répéte avec confiance d'après le Paulmier (*a*) : il n'eſt pas de Praticien un peu expérimenté, qui n'aye vu des cas comme déſeſpérés, dans leſquels des cordiaux & des ſudorifiques même bien forts, eſprits volatils, & autres, ont arraché des malades à la mort, à la fin de ces maladies malignes où les forces ſont abattues par la quantité de matiére qu'il faut expulſer vigoureuſement par toutes les voies. Il y a des momens dans les maladies aiguës, où l'on ſe trouve forcé d'employer les remédes encore plus actifs & plus incendiaires, que dans les maladies chroniques les plus froides : il y en a dans leſquelles l'affaiſſement & les étranglemens intérieurs ſont ſi conſidérables, que les remédes doivent être employés à des doſes incroyables, mais dont un Médecin inſtruit ne redoute point l'effet.

Ces momens critiques ſe préſentent quelquefois dès les premiers jours, dès les premiers redoublemens des maladies, & avec des ſueurs qui ſemblent pernicieuſes, mais que des cordiaux rendent quelquefois critiques, en ra-

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 597.

nimant la chaleur & développant le pouls : c'eſt le cas de ces ſueurs dans leſquelles le pouls eſt moitié critique, moitié non critique (*a*).

Après tout, il y a quelque choſe d'organique dans les ſueurs : il ne faut pas les conſidérer uniquement du côté par lequel elles ſembleroient pouvoir dépouiller le ſang de ſon eau naturelle. Valles l'a très-bien obſervé ; *hic gaudet ſudore, ille minùs :* il y a des tempéramens naturellement enclins aux ſueurs ; il y a des maladies que la nature aime à terminer par cette évacuation ; les purgatifs ſont quelquefois néceſſaires pour ouvrir le ventre ; les ſudorifiques ſont même néceſſaires pour ouvrir la peau : cette partie eſt ſujette à ſes dévoiemens & à ſes fontes, comme les entrailles. Des purgatifs guériſſent quelquefois des dévoiemens ; des ſudorifiques guériſſent de même des ſueurs : dans les deux cas, c'eſt en épaiſſiſſant la matiére de l'évacuation, c'eſt en aſſurant une criſe que la nature ne produit qu'incomplettement, c'eſt en réveillant des organes pareſſeux, &c. que ces effets s'opérent.

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 558.

» Il est douloureux pour nos Médecins (François), & dangereux pour l'espéce humaine, que l'usage des émétiques & des purgatifs, dans les fluxions de poitrine, ne se trouve pas consigné dans des ouvrages modernes, auxquels le goût & le suffrage du siécle, la mode & le bruit de tant de bouches qui se répétent à l'envi, semblent assurer l'immortalité. J'y voudrois aussi quelques additions sur l'emploi des sudorifiques, dont j'ai vu de bons effets : la nature ne hait pas ces remédes dans les maladies cellulaires de la poitrine ; parce que la poche cellulaire de cette partie a des rapports singuliers avec toute l'habitude du corps. Valles avoit vu employer les sudorifiques avec succès : Sylvius Deleboé en faisoit sa principale ressource ; il les manioit plus sagement que Van-Helmont (a) «.

Le D. de H. sera-t-il fâché que ses ouvrages soient mis au nombre de ceux dont il est question, & auxquels nous désirons qu'il soit fait quelques additions, sur l'emploi des sudorifiques &

(a) Recherches sur le tissu muqueux ou cellulaire, &c.

des émétiques : j'y ajouterois volontiers celui des bains pour les maladies aiguës, comme propres à procurer la sueur, &c.

Le penchant de la nature pour les sueurs, dans les maladies cellulaires de la poitrine, me paroît très bien apperçu dans cet endroit du *septiéme livre des Epidémies* : » quibus tusses Hyeme » maximè austro spirante, crassa & mul- » ta exscreantibus febres accedunt... hi » non per totum corpus, sed aut circà » cervicem, aut sub alis, aut capite » sudantes liberantur «.

D'ailleurs cette même sentence du *septiéme livre des Epidémies*, pourroit servir de base à la théorie des sueurs locales : *ùbi sudor, ùbi morbus* : Hippocrate l'a dit, & on lui a souvent imputé de s'être trompé à cet égard : il n'y auroit qu'à s'entendre : il faudroit se rappeller que tout le tissu cellulaire qui compose l'enveloppe générale du corps, n'est que le produit du tissu cellulaire des organes intérieurs ; ceux-ci ont chacun leur département dans l'enveloppe générale. Ce que je dis du tissu cellulaire, doit aussi s'entendre des nerfs & des vaisseaux. Les sueurs locales ont donc, pour ainsi dire, leur racine dans l'in-

térieur, comme les enflures œdémateuſes ou variqueuſes. *ubi ſudor, ùbi morbus* : cela ne veut pas dire que la maladie a ſon ſiége principal dans la partie qui ſue; mais cette partie communique, par le tiſſu cellulaire & les nerfs, avec l'intérieur qui ſouffre : au moyen de cette communication, la ſueur ſe montre dans la partie extérieure. Ainſi on peut dire avec Hippocrate, que la maladie, quoiqu'elle ait ſon ſiége dans l'intérieur, s'étend toujours plus ou moins à la partie qui ſue. La maladie eſt dans le département du viſcére ſouffrant, & le lieu de ce département ſe connoît par la ſueur, &c, &c, &c.

Arrêtons nous un moment avec de Leboé, pour qui un Eléve de l'Ecole de Leyde, tel que le D. de H, doit conſerver un fonds de reſpect. Voici quelques-unes de ſes déciſions ſur les ſueurs. » De Doctoribus cathedralibus » non loquor, ſed Clinicis, atque ægris » medicinam facientibus, ùbi nihil ju- » vat obtundere, aut obruere multilo- » quio diſcipulos (*); ſed maximè con-

(*) NOTE DE L'EDITEUR. *Doctoribus cathedralibus... obruere multiloquio diſcipulos* ! Voilà

» venientibus ac seleċtissimis medica» mentis restituere ægros... sudorifera » plurima occurrunt... materia sudoris » non semper per habitum corporis & » poros, sed non rarò per renes... » nihil certè periculi imminet ægris » ab assumptis sudoriferis, quamvis » nullus prodeat sudor... id pendet, » aut ab humore peccante, aut à tegu» mentis nimiis ægros penè suffocan» tibus, quod imprimis culpandum & » vitandum, in sudore movendo: hac » in parte delinquunt adstantes & gre» garii Medici... Viscriditas humorum » impedit... quæsitum sudorem... sudo» riferis sensim ad sudorem disponun» tur humores... iis dissolvetur pituita, » solvitur obstructio, aperientur pori... » sudori parabitur via... quod inculcavi » sæpiùs, iterum inculco, festinandum » lentè in medicinâ... si sudor veniat, » movendus; satiùs est ipsum lentè ac » repetitis vicibus propelli... ne ab uno » extremo conjiciatur peccans humor » in alterum, secundùm tritum, pro-

---

un bon conseil qui peut servir à tous les donneurs de leçons. *Obruere multiloquio discipulos*: nous appellerions cela prendre le ton de Maître, &c, &c, &c.

» verbium : ſtulti dum vitant vitia, in » contraria currunt (*a*) «.

Le D. de H. peut juger par lui-même, juſqu'à quel point Sylvius Deléboé a tort ou raiſon : jamais Sydenham n'a rien dit ni pu dire de ſi ſage ſur les ſueurs : jamais Boerhaave n'a enfanté une plus gentille *théoriette*.

J'appellerai un autre témoignage à notre ſecours : celui de Gorter, dont le D. de H. fait ſans doute le cas qu'il mérite. » In eam incidi methodum (*dit* » *Gorter, en parlant d'une maladie* » *épidémique qu'il avoit traitée*), quæ » morbi materiem per inſenſibilem » tranſpirationem educit... morbus ca- » tarrhoſus... paucis hominibus parcens, » multos opprimens... in quo difficilis » reſpiratio, tuſſis anxietas, dolores » pectoris ferè pleuritici... leve deli- » rium, diuturniores vigiliæ vel ſopo- » res... cum quadam febricula quæ in- » tenditur & maligna fit... in quibus, » dum ſatis vehemens febris... nullum » medicamentum aptius, quàm ſpiri- » tus ſalis ammoniaci extemporaneus... » adjeci julap. ex hyſſop. ſcabios. cum » ſyrup. papav. contrayervæ pulverem...

(*a*) *Sylv. Deleb. Prax. med. appendix*.

» oleum diſtillatum ſaſſafras in elæo-
» ſaccharum... theriac. tinctum croci...
» aliaque diaphoretica, &c «.

Je ne puis oublier une réflexion qui m'a ſouvent occupé. J'ai comparé le travail de la fiévre à celui de l'incubation : on ſçait à quel état de maigreur ce dernier réduit une poule ; c'eſt le malade dont les forces s'uſent pendant la maladie : l'œuf réſiſte ſans ſe pourrir à un dégré de chaleur qui développe l'embryon, comme la fiévre fait la coction de la matiére morbifique, ſans cauſer la pourriture des humeurs & des organes. Vouloir procurer cette coction au grand air, ſans un peu de chaleur concentrée, & en éteignant toute celle que la maladie produit ; c'eſt, ſuivant moi, vouloir faire éclorre un œuf, ſans le dégré de chaleur qui lui convient. La poule, maigrit en couvant ; ſes excrémens deviennent d'une odeur plus fétide qu'on ne peut l'imaginer ; mais l'embryon végéte dans l'œuf & y vit ſans s'y pourrir. La fiévre affecte tout le corps, elle l'échauffe d'une maniére ſenſible ; mais elle procure, à la faveur de cette chaleur, de bonnes digeſtions, de bonnes coctions, & des excrétions critiques de bonne eſpéce : il ne faut

donc pas l'étouffer sous prétexte de ne pas vouloir brûler les malades; il faut encore moins les exposer à toutes les intempéries des saisons.

Quant aux mauvais effets de l'air chargé des vapeurs animales, qu'on exagére au point de craindre que les malades qu'on fait suer ne s'empoisonnent eux-mêmes, comme tout ce qui les environne, le reméde à ces accidens, est si aisé, que pourvu qu'on ne tombe pas dans l'excès de glacer les malades pour les empêcher d'étouffer, il y auroit de la mauvaise humeur à s'y refuser, comme il y auroit de l'impéritie à trop redouter l'entrée de l'air extérieur dans la chambre des malades: mais il y a des momens pour suer, & d'autres pour purifier l'air.

D'ailleurs l'air, pour nous être utile, doit, peut-être, être chargé de certains miasmes, de certains corps étrangers qui adoucissent son ressort, & l'empêchent de nuire. S'il est vrai que les exhalaisons dont l'air se charge, sont comme autant de mophétes pernicieuses aux animaux & aux végétaux eux-mêmes: ne peut-on pas avancer aussi que les exhalaisons douces & nouvelles des animaux & des végétaux, rendent

l'air plus analogue à la poitrine? Il semble que la nature aye craint d'exposer les organes des animaux à l'air le plus pur. La transpiration qui sort du poumon, celle qui entoure tout le corps des animaux, est une espéce de rempart & de laboratoire, où l'air se charge de certaines parties qui l'adoucissent & qui l'incorporent déja, pour ainsi dire, dans l'animal qui va le respirer: ces préparations sont une espéce de digestion, à laquelle l'air doit se prêter, & à laquelle un air vierge, comme celui des montagnes, par exemple, résiste peut-être trop.

Il n'y a qu'à faire attention à ce qui se passe dans les jeunes animaux. Tous leurs organes des sens ont été munis d'un certain rempart qui s'oppose à l'effort de l'atmosphére, l'organe de la vue, celui de l'ouie, & la peau ellemême, ne s'accoutument que peu-à-peu à leurs fonctions: le poumon a, pour se préserver des impressions trop fortes de l'air, une grande quantité de transpiration. C'est dans cette transpiration, que fomente une chaleur convenable, que les animaux déja formés vivent, & que les jeunes grandissent. Prenez garde à la nature de l'air que

ceux-ci respirent dans leurs nids, dans des grottes, sous la terre, où l'air ne se renouvelle qu'imperceptiblement, ainsi que dans un bercail, dans une écurie, &c. enfin, voyez comment les Bouchers & les Cuisiniers engraissent & deviennent vigoureux dans l'atmosphére dans laquelle ils vivent.

Ces exemples, & bien d'autres que nous pouvons rapporter, prouvent que le vent, le froid & l'air trop subtil détruisent l'atmosphére animale, s'il est permis de parler ainsi: ils irritent trop vivement la peau & la dérangent dans ses fonctions.

On ne nous accusera pas sans doute d'ignorer combien il est souvent important de renouveller l'air trop chargé d'exhalaisons pernicieuses: mais il y a un milieu raisonnable en toutes choses; en toutes choses, il faut éviter les excès (*a*).

Tout ceci peut aisément s'appliquer à l'état de maladie où les organes affoiblis peuvent avoir d'autant plus besoin d'être ménagés à l'égard de l'air, tout comme l'œil irrité & enflammé à be-

(*a*) Recherches sur l'usage des eaux de Baréges, dans les écrouelles, année 1751.

ſoin d'être ménagé à l'égard de la lumiére ; &c.

Si par haſard quelque malade rempli de ces réflexions (auxquelles on ne refuſera pas au moins l'avantage de paroître raiſonnables); ſupplioit le D. de H. de le laiſſer tranquillement ſuer, de le couvrir à ſa maniére accoutumée, de le faire ſuer avec quelques boiſſons chaudes, avec quelques taſſes de thé, ou avec quelques brins de thériaque: nous eſpérons que ſa priére ſeroit écoutée favorablement (*).

Quant à nous, nous ne pourrions habiter tranquillement nos chambres & nos maiſons, ſi nous ſuivions les impreſſions qu'on veut nous donner ſur le compte de l'air enfermé: s'il en faut croire ces Amateurs du vent & du grand air, qu'on voudroit ſouffler juſques dans les lits de nos malades, lors même qu'ils ſont en ſueur: nos Anciens manquérent de bons ſens en meublant nos

(*) NOTE DE L'EDITEUR. Et moi je crois fortement que ſi le D. de H. trouvoit ſur ſon chemin un malade qui eût été mordu d'une vipére, il ne lui feroit pas prendre une goutte d'eau de Luce, parce que c'eſt un alkali qui ne manqueroit pas de pourrir les humeurs, & un ſudorifique qui deſſécheroit le ſang.

maiſons & en les couvrant, en imaginant nos lits & nos fenêtres vitrées, & ſur-tout nos cheminées ! Que ne nous laiſſoient-ils, dès notre enfance, expoſés à toutes les injures de l'air ? que ne nous marquérent-ils la même place qu'à ces ſortes de Maniaques, qu'on laiſſe nuit & jour, & pendant des années entiéres, reſpirer l'air de toutes les ſaiſons, au milieu des cours! Pourquoi nos peres nous apprirent-ils à faire cuire nos viandes, à faire du bouillon: tout cela n'eſt bon qu'à engendrer la pourriture, & à tourner nos humeurs à l'alkaleſcence, &c ! Il eſt bien étonnant qu'ils ſe ſoient aviſés auſſi de ſuer, & de vouloir nous apprendre à ſuer : vieux préjugés que tout cela ! ces maniéres groſſiéres ne vont pas à nos corps glorieux : jamais l'Hôpital du D. de H, ne fut *conſpurcé* ni *inquiné* par les ſueurs (*)!

(*) NOTE DE L'EDITEUR. L'air y eſt toujours pur & tempéré : en été, les fenêtres & les portes y ſont ouvertes jour & nuit... les malades ſont levés deux fois par jour.... ils ſont ſervis par des Gardes.... qui leur ôtent les poux & les punaiſes... qui vuident les baſſins, qui ſoignent leur croupion lorſqu'il eſt bleſſé, &c, &c, &c. On Peut voir tous ces

Mais qu'il ne nous dise point que le D. F. & le D. de B, manquent de confiance pour les sueurs critiques : cette confiance est plus vive & plus évidente chez eux que chez lui : ils

---

lieux communs patiemment narrés dans la *treiziéme Part. du Rat. Medendi*. Quelles nouvelles & quelles leçons ! il faut avoir bien du courage, pour entreprendre d'écrire ces minutieux fragmens de Médecine. Je reviens aux remarques sur les Hôpitaux où j'ai été conduit ailleurs (*a*). Plus on me parlera de ces loix générales de propreté & autres des Hôpitaux, & plus je dirai que ce sont des inconvéniens de ces maisons publiques: chaque malade doit s'y éveiller, avoir besoin d'air, avoir besoin de la promenade à la même heure : il doit être en état de faire la priére, de permettre qu'on fasse son lit, à l'heure où cela se fait pour tout le monde: il faut qu'il dorme, quand ses voisins dorment: il faut que tous prennent le bouillon, la soupe, la nourriture à la même heure, &c; que tous respirent l'air chaud ou froid au même dégré, qu'ils ayent tous le même bouillon, souvent la même tisanne: voilà, dis-je, des inconvéniens de nos grands Hôpitaux les mieux réglés. M. de H. auroit pu y pourvoir dans son hospice; il pouvoit y avoir une chambre pour chaque malade: peut-être aussi feroit-il tout aussi bien de laisser les malades chez eux; où ils seroient au moins à l'abri des orages & du serein, &c.

(*a*) Voyez ci-dessus, pag. 552.

ont aussi suivi de plus près que lui, l'esprit d'Hippocrate, sur ce point : c'est ce qu'il falloit démontrer.

Réflexions de l'Editeur.

J'ESPÉRE que M. de Haen sera bien aise que je lui aye procuré la lecture de cette Dissertation sur les sueurs ; elle est calquée sur les ouvrages d'Hippocrate, dont il est Amateur déclaré & Disciple fidéle.

J'aurois bien des moyens de fortifier, s'il en étoit besoin, le systême qui est exposé dans cet article : je me contente de rapporter pour cette fois ces paroles remarquables de Houllier : » sudor optimus... cum pulsu bono & undoso... quem excitare opportet... in » sudore Anglico... aiunt... quòd suppresso sudore moriantur... sudores » aliàs cohibere, aliàs excitare opportet... critici excitari debent... modus » autem esse debet... modum tibi indicabit pulsus qui per hujusmodi excretiones vehemens & magnus : quo » verò tempore talis permanet, nihil » ab excretione tibi metuendum. Ubi » verò cæpit imminui & languescere, » sistenda hæc excretio... in summa, » nullus sudor vi exprimendus est : sed-

» ubi natura eam excretionem molitur, » tum quidem adjuvanda est... certissi- » mum indicium salutaris sudoris, è » pulsu colliges, qui magnus & undo- » sus esse debet; si quidem sudor salu- » taris futurus est... si naturæ victoria » est, pulsus magnus erit & undosus; » neque tum sudor cohibendus; sed si » resistit, incitandus: dum incipiet pul- » sus languescere «.

Il est bien étonnant qu'un homme aussi bien fourni d'érudition que l'est M. de Haen, n'ait pas trouvé cette décision de Houllier, digne d'être rapportée & commentée, dans ses réflexions sur les sueurs. J'ose aussi renvoyer M. de Haen à la lecture du mot *sueur* de l'Encyclopédie: il verra dans cet article, qui appartient à M. Daumont, sçavant & sage Professeur de Valence, qu'on connoît en France, & Hippocrate & les autres bons Auteurs: il pourra encore jetter les yeux sur le Dictionnaire de Médecine de James; & j'ai lieu de croire qu'il conviendra que ce qu'il a dit des sueurs, dans son *Ratio Medendi*, n'étoit pas fort nécessaire.

Les opinions des Chinois méritent aussi attention, dans ce qui regarde le pouls. » C'est une maxime reçue chez

» eux, dit M. Menuret, que lorſque » le pouls eſt *féou*, ſuperficiel, externe, » facile à ſentir en poſant ſimplement » le doigt, il faut faire ſuer le ma- » lade «.

Je dois avouer en paſſant, que j'ai oublié de renvoyer au traité du pouls de M. Menuret, lorſqu'il a été queſtion des Chinois (à l'article de M. Labrouſſe). Il eſt certain qu'ils ont ſur le pouls des groſſeſſes, une opinion fort approchante de celle de M. Labrouſſe. Ce ſage Obſervateur ne connoiſſoit pas apparamment le traité de M. Menuret: il s'eſt uniquement occupé de ſes obſervations, ſans ſe diſtraire par les opinions des autres; c'eſt un fort petit inconvénient. Mais lorſqu'il ſera queſtion de rendre à chacun ce qui lui eſt dû ſur cette partie de la pulſimantie, il faudra remercier M. Menuret ſeulement, d'avoir déterré le ſyſtême des Chinois.

Quelqu'un qui diroit au fonds les mêmes choſes que ce Médecin, & qui croiroit apprendre quelque choſe de nouveau, en publiant avec complaiſance qu'il a conſulté Duhalde, ſe mettroit dans le cas de ſe faire dire; que ne

conſultiez vous auſſi M. Menuret, & d'autres que vous devriez connoître ?

Le paralléle de nos opinions avec celles des Chinois, eſt un ouvrage que nous attendons : nous pouvons dire d'avance, que l'art ſphygmique y gagnera beaucoup.

Si les Chinois nous ont précédés dans quelqu'autre point de doctrine ou d'obſervation, leur opinion ſera la preuve des nôtres, & les nôtres éclaireront & appuyeront la leur. Si on eût dit à Harvée que la circulation étoit connue à la Chine, ou qu'il ne faiſoit que la renouveller des Chinois; apparemment il auroit répondu : j'en ſuis fort aiſe; tant mieux pour les Chinois, & tant mieux auſſi pour ceux que j'ai mis à portée d'entendre la doctrine de ces peuples.

D'ailleurs il faudroit bien ſe garder de dire des opinions qui ſe trouvent dans Hippocrate, & que nos Modernes ont éclairci, qu'elles ſont renouvellées des Chinois. Elles ſont vraiment renouvellées d'Hippocrate : ſi, comme lui, les Chinois ont conſulté la nature, ils ont agi avec bon ſens, & nous devons tâcher de les imiter.

Quoi qu'il en ſoit, on a extrait la diſſertation ſur les ſueurs, à laquelle j'ajoute ici mes réflexions, d'un commentaire manuſcrit, ſur le premier & le troiſiéme livre des Epidémies. La date de ce commentaire eſt plus ancienne de quelques années, que celle du *Ratio Medendi.*

Quelques Médecins, parmi nous, Diſciples fidéles d'Hippocrate, étudioient ſes ouvrages, & s'enrichiſſoient de ſa doctrine, lorſque nos diſſertations ſur les criſes & ſur le pouls virent le jour, les écrits de ces Médecins, antérieurs à ceux de M. de Haen, prouvent ce que j'avance : s'il eût connu ces écrits, il y a lieu de croire qu'il auroit fait grace à leurs Auteurs de l'anatême dont il charge tous ſes Confréres, en les accuſant d'ignorer la doctrine de l'Ecole de Cos; & il n'eût pas aſſurément haſardé qu'il eſt le ſeul Emule d'Hippocrate. *Nos ſumus verè Hippocratici.*

Ce que je publie aujourd'hui, & qu'on a dû néceſſairement accommoder aux circonſtances amenées par M. de Haen lui-même, pourra lui faire faire de nouvelles réflexions. Devions-nous ne pas répondre à ſes vives ſorties contre

quelques-uns de nos Auteurs ? Notre silence eût pu laisser subsister des impressions désavantageuses dans l'esprit de certaines personnes trop crédules.

Que M. de Haen nous permette encore de lui retracer cette maxime qui se trouve consignée dans les ouvrages du divin Hippocrate. » Hoc jurejurando affirmare audeam, Medicum *RATIONE UTENTEM*, alterum nunquam invidiosè calumniaturum ; sic enim animi impotentiam prodet : verùm id promptiùs faciunt, qui forensem quæstum sectantur «.

L'idée d'Hippocrate étoit qu'indépendamment de la malhonnêteté qu'il y a à sevir brusquement & indécemment contre des Confréres, chacun doit craindre la réplique à des imputations que la passion peut seule dicter. Ceux qui ne se plaisent qu'à jouer des scènes publiques, & à faire parler d'eux, de quelque façon que ce puisse être ; ceux qui se laissent aveugler par l'ambition, sont, à ce prix, exemptés de se taire, par le conseil même d'Hippocrate : M. de H. a usé de ce privilége ; il a pris un parti qui lui a réussi comme il doit l'éprouver.

Il semble s'être fait un capital de

harceler tous les Médecins de réputation : on compte presque ses écrits, par le nom de ceux qu'il a tâché de déprimer; les justes blâmes qu'il s'est attirés, ne l'ont point corrigé. La place qu'il occupe a fait sur son esprit une telle impression, qu'il se regarde comme le Professeur ou le Maître de l'Europe entiére.

Un Médecin qui voue sa plume au bonheur du genre humain, est très-louable dans ses vues : mais il doit distinguer parmi ses Confréres, ceux qui sont encore Ecoliers, de ceux qui sont des Maîtres expérimentés; ceux-ci exigent beaucoup de ménagement : en un mot, un Professeur qui parle à ses pareils, doit le faire d'un autre ton que celui qu'on lui passe dans ses Ecoles.

S'il en faut croire les nouvelles de Vienne, M. de Haen s'y est fait des querelles, qu'un sçavant doit éviter le plus qu'il est possible. Pourquoi déclare-t-il la guerre à tous ceux qui ne battent pas des mains, à chaque volume qu'il fait paroître ? pourquoi veut-il tout dire, tout faire, tout maîtriser ? Le public connoît à la fin les vrais motifs des ennemis déclarés de leurs égaux : il juge ces motifs, il les évalue, & il

ne manque pas de couvrir de mépris, des Aggreſſeurs hargneux & des Délateurs atrabilaires.

Qui a donné lieu à la diſpute qui nous occupe, qui l'a ſuſcitée le premier? M. de Haen: c'eſt lui qui a excité l'orage de propos délibéré; c'eſt lui qui a invoqué la diſcorde *ſciens & volens*. Pour frapper d'un coup plus aſſuré, il a eſſayé de faire de ſa cauſe, celle de la conſcience, de l'honneur & de la Réligion; & il a cru que la grande réputation qu'il s'adjuge, pouvoit lui ſervir de retranchement: moyens frivoles que les ſages ſçavent toujours reconnoître & mépriſer!

On ne s'eſt pas contenté, en lui répondant, de repouſſer ſes injures, ſes apoſtrophes & ſes vives ſaillies, qui s'accordent difficilement avec la probité, avec la probité, dis-je, dont il témoigne faire profeſſion: on a encore traité le fonds des queſtions, & on l'a ſommé, & on le ſomme encore, de répondre à M. Soleilhet.

S'il perſiſte dans ſon ſilence, qu'il ne trouve pas mauvais que nous le regardions comme convaincu d'avoir agité des matiéres qui lui ſont étrangéres & inconnues, & d'avoir imprudemment

avancé des choses qu'il ne peut prouver, d'avoir imprudemment encore calomnié des Auteurs qui sont les plus tolérans peut-être de tous les Médecins, & les moins jaloux de ses vertus & de son sçavoir.

L'urbanité (si je puis comprendre sous ce nom la noblesse des sentimens, & l'honnêteté qui distingua toujours les vrais sçavans), se concilie fort difficilement avec le pédantisme : le pédantisme, ordinairement aveugle, & souvent jaloux & barbare, peut seul entraîner dans des procédés malhonnêtes, & suggérer des satyres grossiéres.

Comme l'émulation est de tous les âges, la sensibilité & la vivacité peuvent l'être aussi : mais ce qu'on pardonne à la première jeunesse, on ne le pardonne point à un âge plus avancé : quand on a plus de quarante ans, on se rend coupable aux yeux du public, si on prétend donner à certaines choses plus de prix qu'elles n'en ont en soi ; & alors, si on ne sçait réprimer les mouvemens effrenés de l'amour propre & de la cupidité, l'émulation se change en jalousie & en haine, elle enfante des projets pervers, elle dicte des réflexions peu mesurées, des injures, ref-

fource ordinaire des furieux, comme des fots.

M. de Haen eft donc bien sûr de fon fait ! commande-t-il à fa profeffion, & n'a-t-il jamais éprouvé dans fa pratique, des accidens faits pour augmenter la modeftie des ames bien nées ? feroit-il enfin le feul Médecin, en qui les rigueurs de la profeffion n'auroient pas fait quelque impreffion profonde dans l'ame ? Nous le plaindrions, s'il ne fentoit pas ces impreffions ; qui doivent réveiller la vertu loin de l'abattre, mais qui doivent la rendre douce & traitable.

Malheur au Médecin qui ne fçait pas modérer, par un doute raifonnable, le feu de fon imagination, qui ne tolére pas dans fes Confréres des opinions différentes des fiennes. Malheur aux malades qui tombent entre les mains de ces doctes perfonnages enyvrés de l'envie de primer fur tout le monde.

Il n'eft que trop vrai que notre Art a tant de faces, tant de côtés, qu'un feul homme ne peut les faifir tous, & que quelquefois les génies les plus médiocres rencontrent heureufement là, où les plus brillans échouent : aucun d'eux n'a droit de faire des loix exclu-

ſives, & qui puiſſent s'oppoſer à la liberté qui eſt de l'eſſence de l'Art.

Par quelle raiſon M. de Haen voudroit-il ſuſpendre les efforts, & étouffer les travaux de ceux, qui par une étude la plus ſuivie, cherchent à s'aſſurer des routes dans la carriére épineuſe de la Médecine? Il auroit eu quelque raiſon de ſe conduire ainſi, ſi on ſe fût aviſé de le contredire, ou de blâmer ſes ouvrages: mais tout au contraire, quelques-uns de nos François, qui travaillent ſur le pouls & ſur d'autres parties de l'Art de guérir, ont loué ces ouvrages & leur Auteur, & ont marqué de l'eſtime pour lui. Etoit-il donc juſte, étoit-il raiſonnable qu'il s'appliquât à les vilipender, & à les dénoncer comme coupables de pluſieurs fautes dont ils ſont innocens!

A Dieu ne plaiſe que nous veuillions l'empêcher de donner carriére à ſes lumiéres, ni mettre des bornes à la libéralité avec laquelle il donne des leçons. Nous déſirons ſeulement que ces leçons ſoient écrites avec politeſſe, lorſqu'elles nous regardent; qu'elles ne ſoient pas farcies d'injures, de mauvaiſes plaiſanteries, d'apoſtrophes, comme elles ſont ſemées de paſſages grecs, d'exclama-

tions & d'autres petits tropes, trop rudes, pour être même tolérés dans notre siécle.

Il est permis à M. de Haen, comme à tout autre de nos Confréres, de nous juger, d'évaluer nos Essais, de nous contrarier, & même de raviser le public sur nos bévues : *scimus, & hanc veniam petimusque damusque.* Mais il faut qu'un Critique, à moins qu'il ne veuille être pris à partie, se renferme scrupuleusement dans les bornes de la décence, lorsqu'il parle de personnes encore vivantes, & qu'il désigne par leur nom.

M. de Haen pourra, en usant de ces précautions, examiner la question du pouls, en dire son avis, avertir qu'il ne trouve pas ce que d'autres ont trouvé, demander, exiger qu'on éclaircisse ses doutes, qu'on réponde à ses objections, rejetter cette doctrine s'il la croit fausse & pernicieuse : personne ne veut lui contester ces priviléges.

On sera aussi en droit de lui opposer la défence que Solano employoit contre ceux qui vouloient lui disputer ses découvertes. » Je plains, disoit le bon » homme, sans fiel & sans malice, je » plains sincérement ceux qui ont le

» malheur de ne pas trouver dans le
» pouls ce qui y eſt ſi clairement expri-
» mé. Ceux qui manquent du dégré de
» ſenſibilité néceſſaire pour entendre
» ces expreſſions, ſont incurables »

Je ne me ſervirois point d'une telle défenſe qui pourroit être mal interprêtée : je répondrois à un honnête homme qui ne croiroit pas à la doctrine du pouls, que cette doctrine eſt pourtant comparable à tous égards aux autres ſources dans leſquelles on puiſe des indications pour l'emploi des remédes, & des principes pour l'explication des phénomènes des maladies. Pourquoi purge-t-on, & pourquoi fait-on ſaigner ? quelle eſt la raiſon qui fait donner la préférence à telle ou telle méthode ? Pourquoi dans les maladies examine-t-on les urines & les matiéres des évacuations ? pourquoi tâte-t-on le pouls depuis tant de ſiécles ? d'où vient auſſi, dirois-je à un Médecin, que tel de vos Confréres, tout auſſi honnête homme que vous, voudroit quelquefois purger lorſque vous ſaignez, rafraîchir lorſque vous échauffez, & qu'il prend ſouvent une route toute oppoſée à la vôtre, &c. ?

Tout le monde purge, & tout le

monde ſaigne, de même que tout le monde tâte le pouls: eh, qui ne ſçait ordonner & donner des avis, qui ne ſçait conſeiller des drogues? Lorſqu'il faut remonter aux ſources & pénétrer les raiſons de tous les partis qu'on prend & des uſages qu'on ſuit, on arrive aux points métaphyſiques de l'Art; on ſe trouve dans une région ſublime où le maſque de l'ignorance tombe. S'il en étoit autrement, la Médecine ne s'énorgueilliroit point des côtés brillans qui la diſtinguent des Arts méchaniques & de pure imitation. Les premiers principes, les vérités élémentaires, l'évaluation de ces vérités, ſont la pâture du génie, de la ſagacité, de l'enthouſiaſme: celui qui monte le plus haut, voit le plus loin: on ne ſçait pas combien il en coûte d'ordonner ſuivant les auſtéres loix d'un Art chaſte & ſacré, qui dédaigne également les conſeils nuiſibles & les inutiles. *Piſcis hic non eſt omnium.*

On ſçait aſſez quel eſt le dégré de lumiéres & de ſagacité néceſſaires à un Praticien ordinaire. Mais le Médecin raiſonne ſur les cauſes, il s'applique à ſaiſir les premiers principes, il ſuit la chaîne des cauſes à leurs effets, il

examine ces effets ; il tâche enfin de juger l'ensemble des ressorts de l'économie animale.

Quand on est parvenu à ces points difficiles où le dogme prend sa premiére source, la raison est presque forcée de se taire, on n'apperçoit que conjectures, incertitudes & contrariétés; heureux alors celui qui sçait se rassurer & démêler quelques étincelles de la pure vérité !

On ne sçauroit disputer aux Partisans du pouls, le privilége acquis au Médecin le plus phlegmatique, le plus modéré, lorsque saisissant une indication, sur quelque signe que ce puisse être, il cherche à se juger lui-même, sur la suite & le fondement des faits & des raisonnemens, en vertu desquels il se détermine : quelle ressource a-t-il ? il calcule, il combine, il se détermine par ses propres sensations, par ses connoissances particuliéres, en écartant celles qui ne s'accordent point avec sa maniére de voir.

Un Amateur du pouls fait précisément la même chose ; il suit la même Logique; il forme son tact, son goût, son jugement, son plan, & ses décisions comme les autres Médecins for-

ment les leurs, pour déterminer la néceſſité ou l'utilité d'une médecine, ou d'une ſaignée, ou bien pour expliquer quelque phénomène de la vie.

Tels ſymptômes annoncent qu'il faut purger ou ſaigner; tel rithme du pouls annonce que la nature eſt diſpoſée à l'évacuation du ſang, ou à celle des humeurs. Mais, dira quelqu'un, je ne trouve pas ce rithme comme vous, je ne vois pas qu'il exprime l'intention de la nature: & moi, répondra le Partiſan du pouls, je ne comprends point que les ſymptômes que vous dites exiger une ſaignée ou une purgation, l'exigent en effet: je ne vois pas ces ſymptômes comme vous.

Si on raiſonne, il raiſonnera; ſi on en appelle à l'obſervation, il en appellera à l'obſervation; ſi on invoque des autorités, il en invoquera; ſi on crie à la nouveauté, il criera à la nouveauté (car l'Ecole d'Alexandrie jointe à celle de Galien, a étudié & ſuivi le pouls, dans le plus grand détail, pendant plus de vingt ſiécles; & les Chinois font la Médecine d'après les rithmes du pouls, depuis cinq cents ans avant l'Ere chrétienne): ſi on prétend qu'il faut conſulter tous les ſignes, & le pouls moins

que les autres ; il dira qu'il faut consulter tous les ſignes, & le pouls plus qu'aucun autre : ſi on finit par jetter des doutes ſur la doctrine du pouls, il finira par jetter des doutes ſur la doctrine de tous les autres ſignes.

C'eſt ainſi qu'en réduiſant les choſes à leurs premiers principes, & qu'en appellant un ſentiment intérieur de chaque Médecin philoſophe, les connoiſſances qui le conduiſent dans ſa théorie & dans ſa pratique, je pouſſerois fort loin le parallèle de la doctrine du pouls, avec tous les autres chefs de doctrine, ſoit dans la théorie, ſoit dans la pratique : chacun y trouveroit ſon compte, chacun verroit reſpecter les opinions fondamentales, & chacun apprendroit de quoi reſpecter également celles de ſes Compétiteurs : *noſce teipſum.* Il en réſulteroit, entr'autres biens, le projet d'une paix perpétuelle parmi les Médecins. Qui d'entr'eux refuſeroit de conſentir & de concourir à ce projet ?

M. Soleilhet s'offre de prouver à M. Haen » qu'il doit compter ſur la nou- » velle doctrine du pouls, autant que » ſur toutes les régles de pratique, » que ce Profeſſeur a ſuivies dans les

» treize parties de son *Ratio Medendi*; » qu'il y a dans ces treize parties, un » grand nombre d'assertions, sur lesquelles on peut jetter non moins de » doutes que sur les signes tirés du » pouls, & que M. de Haen ayant » adopté ou donné la préférence à ces » assertions, malgré ce qu'on peut leur » opposer; il doit de même adopter la » doctrine du pouls, malgré quelques » soupçons qu'on peut faire naître sur » sa vérité & son utilité «.

M. de Haen se refusera-t-il à l'offre qu'on lui fait? Il ne pourra plus jouer seulement le rôle trop aisé d'Aggresseur & de Juge; il sera obligé de soutenir ses propres principes. On demandera de même à ceux qui douteroient de la doctrine du pouls, de mettre leurs opinions en avant, pour qu'elles servent de données & de point de comparaison. Sans cette précaution, on tenteroit vainement des examens qui ne méneroient à rien: on ne pourroit rien terminer avec ceux qui ne se seroient pas assujettis à convenir des notions sur lesquelles ils appuyent les vérités fondamentales de l'Art, & les conséquences théoriques & pratiques qu'ils en tirent.

M. de Haen servira d'exemple : il ravisera les imprudens ; il s'est mis dans le cas, sur beaucoup d'objets, par exemple, celui dont il est question dans cet article, l'histoire des sueurs & de leur pouls. Les Auteurs qui ont parlé du pouls depuis Galien, ont tous décrit celui qui annonce la sueur critique : ceux qui ont traité des sueurs critiques, ont rappellé l'espéce de pouls qui les précéde. M. de Haen a fait un traité du pouls, il en a fait l'histoire ; il a de même parlé des sueurs à deux reprises, & il ne dit pas un mot du pouls de la sueur : d'où vient ce silence singulier & assurément affecté ? Pourquoi priver les jeunes gens & les Lecteurs du *Ratio Medendi*, de l'histoire du pouls de la sueur ?

Notre Professeur s'est enferré lui-même ; il peut sortir du cul-de-sac où il s'est mis : car enfin ou il n'adopte pas le pouls de la sueur, ou il l'adopte ? S'il ne l'adopte point, comment sauvera-t-il ce principe qu'il étale : » doc- » trinam... quam de suo sinu genuit, » gremioque natura fovit, quam... sæ- » cula verissimam clamant... inconcussa » subsistit... quidquid deblaterent... qui » Majorum inventis minimè contenti,

» proprii ingenii partu, innotescere
» celebrarique gestiunt (*a*) «.

Cette régle par laquelle M. de Haen établit qu'il faut croire ce que les grands Maîtres enseignent, est plus applicable au pouls de la sueur qu'à toute autre question. Les Auteurs ne sont depuis dix-sept siécles d'accord sur rien, autant que sur l'existence du pouls de la sueur: M. de Haen auroit donc tort, suivant la loi qu'il promulgue, s'il n'admettoit pas ce pouls.

S'il l'admet, on lui demandera en premier lieu pourquoi il a affecté de n'en pas parler, en traitant expressément de l'histoire du pouls, depuis Hippocrate jusqu'à nous, & en donnant les moyens de distinguer les sueurs critiques.

En second lieu, s'il n'admet pas l'existence du pouls de la sueur, pourquoi n'admettoit-il pas celle des autres pouls critiques, d'autant mieux qu'il dit formellement qu'Hippocrate a fondé des prédictions, annoncé des maladies, & suivi des crises par le pouls (*d*). Ce

(*a*) *Rat. med. pars* 12. pag. 176.

(*b*) *Hippocrates consuluit pulsum ad prognosim... prosagisse morbos chronicos ex pulsu... necessitatem accurati pulsûs examinis ad crises... observando didicisse. Ibid. Cap.* 1.

qu'Hippocrate

qu'Hippocrate a dit ne peut-il pas être répété ? Hippocrate étoit-il dans le délire lorſqu'il écrivoit ſur le pouls, ce que M. de Haen veut qu'il ait écrit.

Troiſiémement, ſi M. de Haen admet l'exiſtence du pouls qui annonce la ſueur ; pourquoi dit-il de Galien qui l'a découvert, que de tous les Auteurs qui ont écrit ſur le pouls, il n'y en a pas un autre plus inutile à la poſtérité que Galien (*a*)) Eſt-ce que la découverte du pouls de la ſueur (quand Galien n'en auroit pas fait d'autre), n'eſt pas un ſervice eſſentiel rendu à la poſtérité ? Eſt-ce que M. de Haen lui-même ne ſe fortifie pas de l'autorité de Galien, qu'il a voulu rendre nulle dans un moment d'humeur (*b*) ?

Quatriémement, enfin, ſi M. de Haen admet au beſoin le pouls de la ſueur, il ſe fonde (par la régle expoſée ci-deſſus), ſur l'autorité du grand nombre de ceux qui l'ont admis, & qui prétendent tous que la ſueur paroît, d'après le pouls critique, dans quelque jour de la maladie qu'il ſe préſente. Cela étant, pourquoi M. de Haen s'explique-

(a) *Ibid. Cap.* 11.
(b) *Ibid.* pag. 206.

t-il ainsi ? » Viri expertissimi, ea lege « crises (sudorem) admittunt, ut... ad » suorum specificorum pulsuum adpari- » tionem, quocumque indiscriminatim » die... crisim... aucupari... contendant » opportunumque agendi tempus... quæ » doctrina, leges Hippocratis turbando » violandoque, nonnisi perniciosa esse » potest (*a*) «.

Il s'ensuivroit de cette loi, que le pouls de la sueur, que M. de Haen admet, par la supposition, est une chose pernicieuse, & qu'il faut rejetter ce pouls; parce qu'il risque de faire tomber en défaut les loix établies par Hippocrate (*medicinam subvertit* (*b*). Il ne faudroit pas l'admettre, suivant cette régle, à laquelle M. de Haen contrevient lui-même, en avouant qu'il ne s'en tient pas aux jours critiques, pour juger d'une sueur. (*c*).

Voilà comme on risque de se laisser surprendre, lorsqu'on écrit sans avoir posé des principes, d'après lesquels on raisonne. M. de Haen flotte continuellement d'une proposition à l'autre : ce

(*a*) *Ibid. Cap.* 1.
(*b*) *Pars* 13.
(*c*) *Pars* 12.

qui lui sert de preuve dans quelques circonstances, il l'impugne dans d'autres : il faudra voir enfin comment il se tirera de la suite de sa discussion avec M. Soleilhet.

J'ai voulu donner un exemple, pour juger de la vérité que j'ai proposée : les Médecins qui auront à combattre la doctrine du pouls, doivent avant toutes choses établir les qualités qu'ils demandent dans un fait, une observation, une assertion, pour qu'elle soit réputée vraie ou fausse, admissible ou non admissible : il ne faut pas raisonner avec ceux qui n'auront pas mis par écrit ce qu'ils appellent une vérité en Médecine ; & les conditions que doivent avoir des faits ou des assertions qu'ils veulent bannir de l'Art.

Avec ces précautions que la bonne Logique inspire, je crois les Partisans du pouls fort en état de soutenir les objections qu'on peut faire à leur doctrine. En attendant une dispute ainsi ouverte à l'amiable, & entre des sçavans de bonne foi, qui s'occuperont uniquement du fonds des choses, & qui mettront à leur examen, le ton décent que le sujet exige, je crois que

les amis de la doctrine du pouls, peuvent continuer de la cultiver, avec autant d'application que d'espérance de voir enfin leurs travaux couronnés.

Au reste, je ne prétends point engager les Partisans du pouls à penser comme moi, vis-à-vis d'un Adversaire qui se présenteroit pour combattre leurs opinions : je proteste d'avance contre tout ce qu'on pourroit inférer contre leur maniére de penser, d'après les principes de raisonnement & de discussion, que je viens d'exposer, & que je regarde comme la vraie Logique de l'Art. Il y a un grand nombre de Médecins qui ont adopté la doctrine du pouls ; ils doivent jouir du droit de la défendre, comme ils l'entendront, & chacun à leur maniére. J'ai ramassé & médité leurs observations ; j'ai tâché d'en faire un corps ; j'y ai joint mes réflexions, auxquelles ils ne doivent pas s'assujettir, & dont je n'ai pas prétendu les rendre garans : je l'ai déja dit dans un autre endroit.

L'amour dont M. de Haen brûle pour Hippocrate, me rappelle une question qui lui a été faite dans le corps de cet ouvrage. On lui demande ce

qu'il entend par un Médecin vraiment Hippocratique (*nos ſumus verè Hippocratici*)? Je vais plus loin : le nom d'Hippocrate eſt dans toutes les bouches; il ſe retrouve dans tous les Ecrits : peu de Lecteurs entendent les ſiens; preſqu'aucun Médecin praticien n'y puiſe les remédes & les formules qu'il emploit. Quelqu'un connoît-il l'eſprit d'Hippocrate, le fonds de ſon opinion ſur l'eſſence de l'Art?

M. de Haen a-t-il cette connoiſſance? croit-il être *Hippocratique*, parce qu'il parle des criſes & de la nature; parce qu'il conſeille l'eau d'orge & de miel, l'oxymel & le lait d'âneſſe? Pourquoi auſſi ne conſeille-t-il pas à ſes malades de manger du coq rôti, de petits chiens, de boire de la décoction de ciguë (*), de ſe purger avec la limaille de cuivre, de ſe nourrir d'orobes, du

(*) Hippocrate faiſoit prendre de la ciguë; il conſeilloit, ſuivant Leclerc, des ſudorifiques; il faiſoit vomir. M. de Haen a la ciguë en horreur; il frémit quand il voit une ſueur; il aime mieux tenir les portes & les fenêtres de ſon Hôpital ouvertes jour & nuit, que de donner quelques ſudorifiques; il n'emploit pas les vomitifs les plus ordinaires, & il ſe tue de dire qu'il ſuit Hippocrate.

jus & de la pulpe de mercuriale? Ordonne-t-il aussi, suivant Hippocrate, l'ellébore fort souvent; trépane-t-il les côtes; emporte-t-il la peau de la tête par une section orbiculaire; brûle-t-il profondément la peau dans les maladies de la région du foie & de la rate; conseille-t-il des pessaires avec les cantharides, l'ail & la tytimale? Fait-il boire la décoction de cantharides, du fruit de jusquiame, de mandragore, dans la fiévre quarte? Fait-il prendre des baies de tytimale dans la phthisie, des vomitifs dans l'ileus, du poivre dans les convulsions, du vin dans la pleurésie? M. de Haen croit-il avec Hippocrate, que si on ouvre à quelqu'un les veines ou les artéres des tempes, il n'est plus propre à la génération, &c, &c?

Voilà quelques conseils d'Hippocrate & de son Ecole: M. de Haen les donne-t-il dans la sienne?

Encore une fois, on ne doit se vanter d'être *vraiment Hippocratique*, que lorsqu'on suit à la lettre & sans rien oublier tous les préceptes d'Hippocrate. M. de Haen les suit-il de même? ou bien un Médecin est *vraiment Hippocratique*, s'il connoît le systême, le plan qu'Hippocrate s'étoit formé sur la na-

ture & la néceſſité de la Médecine, ſur les liaiſons de la théorie avec la pratique. M. de Haen connoît-il ces liaiſons? a-t-il concilié les préceptes généraux d'Hippocrate avec ſa conduite auprès des malades? ſçait-il comment Hippocrate traita les malades du premier & du troiſiéme livre des Epidémies? qu'il nous l'apprenne.

Enfin j'ai oui dire, que M. de Haen connoiſſoit d'Hippocrate l'écorce & les généralités répandues dans tous les livres Galéniques des derniers ſiécles; que ce divin Grec avoit conſidéré la Médecine d'une maniére fort différente de celle de M. de Haen: c'eſt à lui de nous éclairer ſur ce point; voilà qui peut donner matiére à ſes leçons.

En attendant, ceux qui liront les productions de ce docte Profeſſeur, ſeront déſormais dans le cas de faire l'attention convenable à la ſolidité & à l'importance de ſes réflexions: les Lecteurs ſeront mis ſur la voie, & raviſés par le peu de remarques qu'on vient de lire, ſur ſes divers volumes du *Ratio Medendi*, publiés & vantés comme la régle & le *prototype* du traitement à ſuivre dans les maladies qui y ſont expoſées: on verra comment il

faut compter sur ses citations & l'application qu'il en fait, &c.

J'espére que ses nouveaux volumes (qui verront sans doute bientôt le jour), seront moins aigres & plus raisonnables que ceux où il est question de nos Médecins François. M. de Haen doit s'attendre à reparoître sur la scène. Je rendrai compte un jour de l'ouvrage de M. Wetsch (a), un des Médecins de Vienne, qui n'ont pas été étonnés de l'air d'importance de la douziéme partie du *Ratio Medendi.* Je parlerai aussi de l'histoire du pouls de M. Gandini, Médecin de Gênes (b), qui a écrit depuis M. de Haen, & qui n'a fait, ainsi que M. Wetsch, aucune attention aux injures du célébre Professeur, contre la doctrine du pouls & ses Partisans.

Cette doctrine est assez connue aujourd'hui, pour qu'il soit aisé de pressentir, qu'elle conduira peu-à-peu à l'examen de plusieurs questions utiles & curieuses : je continuerai de recuellir des matériaux pour l'éclaircir, en de-

---

(a) *Medicina ex pulsu. Vindobonæ* 1770.

(b) *Gli elementi de art. sfigmicâ... in Genovâ* 1769.

mandant toujours grace pour les fautes que je n'aurai ſçu éviter. Je ne m'aviſerai jamais de prendre le ton tranchant, vis-à-vis de mes Lecteurs, ni de prétendre forcer leur témoignage, par des airs que la choſe ne comporte pas plus que mon caractére.

La liberté dans les opinions fait le principal appanage, & à mon avis le ſeul agrément des Médecins : ils ſont en droit & dans l'habitude de publier tout ce qui leur paroît utile & vraiſemblable, & de dire franchement leur avis ſur les matiéres de l'Art. Il nous eſt apparamment permis d'uſer de ce droit.

S'il arrive que les nouvelles obſervations ſur le pouls, viennent à être démontrées fauſſes & de nulle valeur, les honnêtes gens qui les ont multipliées, auront perdu leurs peines, comme tant d'autres. Il faudroit être bien novice dans la culture du champ de la Médecine, pour ne pas ſçavoir qu'il eſt ſemé de plantes éphemères & inutiles. Si la doctrine du pouls eſt de ce nombre, il faudra l'arracher : alors M. de Haen & ſes Adhérens auront raiſon, & nous auront tort.

C'eſt un aveu que nous faiſons d'avance à des Juges ſages & éclairés, â

la poſtérité (ſi nos écrits lui parviennent), & à nos Contemporains. Lorſqu'on aura établi avec connoiſſance de cauſe, que nos efforts & nos Eſſais ſont nuiſibles & haſardés, mal dirigés, de nulle valeur, qu'ils n'ont pas les qualités requiſes pour pouvoir guider dans la pratique ou dans la théorie de l'Art, & marcher à côté de ſes autres principes; l'hiſtoire du pouls augmentera le grand nombre de queſtions, qui ne ſont malheureuſement qu'oiſeuſes & précaires en Médecine.

Mais, ni M. de Haen aujourd'hui Profeſſeur à Vienne, ni aucun autre de Haen, préſent ou à venir, n'auront la liberté de nous inſulter & de nous calomnier impunément, quand même ils verroient mieux que nous.

S'ils s'oublient dans leurs expreſſions, s'ils ſont imprimer & réimprimer & colporter des injures; ſi leurs attaques tiennent plus de la paſſion de nuire, que de celle de faire éclater la vérité; s'ils ſont des ligues ſourdes pour nous accabler, des délations pour nous diffammer, nous ne perdrons pas les occaſions propres à les démaſquer.

Fiu du troiſiéme Tome.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

CONTENUES

dans ce troisiéme Volume.

PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Recherches sur le Pouls par rapport aux Crises, par M. de Bordeu, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c.* Cet Ouvrage qui fait suite à deux autres Volumes, publiés sous le

même titre, & justement estimés, m'a paru aussi intéressant que les précédens. Il présente une discussion judicieuse de faits concernant l'Histoire du Pouls, & des preuves décisives contre les écrits de certains Critiques. L'Auteur y ramene sans cesse ses Lecteurs à la doctrine des Anciens, dont il paroît avoir fait une étude particuleire; les vrais principes de Médecine pratique y sont développés avec beaucoup de clarté; ses Recherches apprennent encore à apprécier la théorie de quelques Modernes, & présentent des idées neuves plus conformes à l'esprit d'Hippocrate & des autres Maîtres de l'Art. On y trouve sur-tout une suite d'Observations fournies par plusieurs Médecins de Paris & des Facultés du Royaume, tendantes à confirmer le sentiment de l'Auteur, & qui font de cet ouvrage un recueil précieux, également nécessaire à ceux qui étudient la Médecine & à ceux qui la professent. A Paris, ce 13 Novembre 1771.

GARDANE.

ERRATA.

PAGE 8, *Préf. ligne* 12, j'aurai, *lisez* j'aurois.
Pag. 9, *lig.* 9, ces volumes, *lisez* ce volume.
Pag. 12, *lig.* 27, sur, *lisez* dans.
Pag. 35, *lig.* 21, imperfectior, *lisez* imperfecta.
Pag. 53, *lig.* 6, idées, *lisez* apperçues.
Pag. 55, *lig.* 10, le traite, *lisez* les traits.
Pag. 85, *lig.* 22, de, *lisez* du.
Pag. 100, *lig.* 1, ôtez le mot faire.
Pag. 130, *lig.* 25, incunè, *lisez* jucundè.
Pag. 216, *lig. derniére*, 363, *lisez* 362.

Pag. 227, *lig.* 19, dextra, *lisez* dextræ.
Pag. 236, *lig.* 28, gauche, *lisez* droit.
Ibid.... *lig.* 29, qu'il ne l'étoit dans, *lisez* que ne l'étoit le gauche dans.
Pag. 239, *lig* 8, après *opérations*, *ajoutez*, il y a des femmes dans lesquelles la grosseur ou la largeur respective des deux pouls varie.
Pag. 280, *lig.* 10, après *communs*, *ajoutez*, aux Chinois &c.
Pag. 298, au bas de la page; l'Académie de Montpellier & celle de Paris, *lisez* la Faculté de Montpellier & l'Académie de Paris.
P. 332, *lig.* 11, Hippocratio, *lis.* Hippocratico.
Pag. 328 *lig.* 21, ristitui, *lisez* restitui.
Pag. 341 *lig.* 16, à sa, *lisez* dans sa.
Pag. 340, *lig.* 28, regarde, *lisez* rappelle.
Pag. 345. *lig* 2, rendu, *lisez* tendu.
Pag. 361, *lig.* 2, vous observer, *lisez* vous faire observer.
Pag. 371, *lig.* 3, posset, *lisez* possent.
Pag. 399, *lig.* 22, voit on, *retranchez* -on.
Pag. 415, *lig.* 18, est, *lisez* étoit.
Page 424, *lig.* 3, après eamdem, *effacez* à.
Pag. 454, *lig.* 12, après que, *mettez* M.
Pag. 464, *lig.* 19, félicité, *lisez* du féliciter.
Pag. 473, *lig.* 2, ainsi on, *lisez* ainsi qu'on.
Pag. 477, *lig.* 5, *retranchez* F.
Pag. 487, *lig.* 16, memoret, *lisez* memorat.
Pag. 493, *lig.* 19, muturet, *lisez* maturet.
Pag. 497, *lig.* 12, le D. de H. *lisez* le D. Pringle.
Pag. 513. *lig.* 14. entendus, *lisez* étendus.
Pag. 524, derniére *lig.* *effacez* de.
Pag. 535, au bas de la p., saigna, *lisez* saignat.
Pag. 548, dans la note il y a, la guérison, *lisez* les guérisons.
Pag. 602, *lig.* 8, amené, *lisez* examiné.
Pag. 648, *lig.* derniere (*d*), *lisez* (*b*)